UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04053 1758

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

XV 5

CONFÉRENCES
SUR LA PASSION
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

I.

PROPRIÉTÉ DE

B. Poussielgue Lacsaud

Paris, imprimerie de Poussielgue, rue du Croissant, 12.

CONFÉRENCES
SUR LA PASSION
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

PRÊCHÉES DANS LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE, A ROME,
PENDANT LE CARÊME DE 1847;

PAR LE R. P. DON JOACHIM VENTURA,

EX-GÉNÉRAL DES CLERCS RÉGULIERS, ETC.;

Traduites de l'italien

SOUS LES YEUX ET AVEC L'APPROBATION DE L'AUTEUR;

PAR L'ABBÉ C. ECOIFFIER.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHECA C. SS. R. ad Stae. Annae, MARIANOPOLI. TRANSFERRED

PARIS,

LIBRAIRIE DE POUSSIELGUE-RUSAND,
rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, 3.

A LYON, CHEZ J. B. PELAGAUD ET Cie.

1848

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Ontario Council of University Libraries

http://www.archive.org/details/confrencessurl01vent

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Quand on étudie attentivement toutes les hérésies, on voit bientôt que chacune d'elles n'est en réalité que la négation plus ou moins explicite de la divinité ou de l'humanité sainte de Jésus-Christ. Celles même qui semblent respecter ces deux dogmes si importants, et qui se bornent à nier quelques points de la doctrine du Sauveur, tels de ses sacrements, ou l'infaillibilité de son Église, ne font, après tout, que douter du pouvoir divin de Jésus-Christ, et attaquer, elles aussi, sa divinité. Ainsi le fils de Dieu fait homme pour le salut du genre humain, alors qu'il expirait sur la croix, fut en butte aux outrages des deux criminels placés à ses côtés : *Et qui crucifixi erant cum eo, conviciabantur ei* (Marc); maintenant, assis à la droite de son Père et entré dans son règne, n'essuie-t-il pas encore les blasphèmes des hérétiques de deux écoles opposées : l'une qui nie qu'il soit véritablement homme, l'autre qu'il soit véritablement Dieu.

Mais un Dieu qui ne serait point véritablement homme, qui ne renfermerait pas réellement en lui-même toutes les conditions de l'humanité, n'aurait pu ni souffrir ni satisfaire pour les hommes. De même un homme, sans être véritablement Dieu, n'aurait pu rendre ses satisfactions et ses souffrances dignes de la justice de Dieu. Dieu seul ne pouvait souffrir ; l'homme seul ne pouvait satisfaire. Jésus-Christ n'a donc accompli l'œu-

vre de la rédemption du monde que parcequ'il est Homme-Dieu. Comme Dieu, il a communiqué aux souffrances de l'homme une valeur infinie; comme homme, il a été la victime humaine qui devait être offerte en sacrifice à la divinité. Par conséquent, si Jésus-Christ n'a pas revêtu notre humanité même, tout ce qu'il a fait pour notre salut nous devient absolument étranger; et son sacrifice n'est d'aucune efficacité pour nous, s'il n'est pas réellement Dieu.

Dès lors il n'y a plus de rédemption, plus de grâce; il n'y a plus ni pardon ni salut. Dès lors aussi plus de religion : car tout l'édifice de la religion est fondé sur le dogme de la chute de l'homme, et sur le dogme de la réhabilitation, devenue l'ouvrage d'un médiateur Dieu et homme tout ensemble. Si cette réhabilitation de l'homme n'est qu'une chimère, sa chute n'est aussi qu'une fable, et il faudra alors rejeter comme autant d'impostures et la tradition primitive, et le récit inspiré de Moïse, et la révélation chrétienne, unanimes à proclamer cette même vérité. Non, dans cette hypothèse, il n'y a plus de révélation divine; la foi, la loi, le culte ne sont que de vains mots, le christianisme croule tout entier, puisqu'il n'y a plus de religion, plus d'ordre spirituel ni divin, plus de peines ni de récompenses éternelles; puisque l'âme est rendue au néant et que Dieu lui-même cesse d'être. De sorte qu'en niant la Divinité ou l'humanité de Jésus-Christ, on est entraîné d'erreur en erreur, jusqu'à l'anéantissement de toute vérité, et qu'on finit par tomber dans le gouffre effroyable de l'athéisme.

En effet, que se passe-t-il aujourd'hui sous nos yeux et quel spectacle nous offre le vrai protestantisme? Il repousse, comme une erreur, la Divinité et l'humanité de Jésus-Christ; et cette erreur capitale, source infer-

nale de toutes les hérésies, nous la voyons se produire avec les autres erreurs sans nombre qu'elle enfante; et sur les débris de toutes les vérités, nous la voyons étaler son orgueilleuse apostasie avec un excès d'audace et d'impudence inconnues aux siècles passés. Car le vrai protestantisme a déchiré aujourd'hui le masque dont, à sa naissance, il prétendit cacher sa honteuse difformité, et il s'est posé comme l'ennemi personnel de Jésus-Christ. Les rationalistes purs nient ouvertement sa divinité, et avec elle ils nient ses miracles, sa doctrine, son Église. Les humanitaires vont jusqu'à nier son individualité humaine, son existence historique et réelle; Jésus-Christ n'est, à les entendre, qu'un être allégorique, un mythe phénoménal; il n'est que l'expression temporelle de l'humanité qui, par sa force occulte et progressive, fait jaillir de temps en temps de son sein de nouveaux éclairs d'intelligence, et produit un nouveau foyer d'idées, de principes et d'actions dans lesquelles ces principes se réalisent. De tous ces phénomènes épars dans le monde, les hommes composent ensuite un tout allégorique qu'ils personnifient dans un être seul, et cet être idéal c'est Jésus-Christ.

Quant à Dieu lui-même, excités par leur aveugle orgueil à nier sa puissance créatrice, après avoir refusé de le reconnaître comme rédempteur, quelques-uns poussent le blasphème jusqu'à soutenir que *Dieu est tout*, et que *tout est Dieu*; ils prétendent que tous les êtres ne sont que des modifications passagères ou apparentes de l'Etre infini, de la raison divine; et en cela ils dépouillent absolument l'homme de son existence tout entière. D'autres, dans leur superbe délire, proclament que *tout est la raison humaine*, que l'homme est tout, et que tout est l'homme. Ils soutiennent que tous les êtres ne sont que des modifications de l'esprit humain, de la raison

humaine, et en cela ils nient absolument l'existence de Dieu. Ainsi, dans la Suisse protestante, où Servet et Gentil osèrent, pour la première fois et sous les yeux mêmes de Calvin, attaquer la divinité de Jésus-Christ, la presse à publié dernièrement un ouvrage périodique où l'existence de Dieu est niée de la manière la plus absolue : « L'idée d'un Etre supérieur à l'homme, y est-il dit, est insupportable à l'homme ; il faut donc la détruire par tous les moyens possibles. » Ainsi dans l'Allemagne, la secte des luthériens bigots, les évangélistes de cour et les piétistes, cherchent, il est vrai, à s'opposer au développement progressif, au résultat logique et nécessaire des principes du luthéranisme, et prétendent s'arrêter aux confessions, aux symboles du seizième siècle; mais, ceux-là exceptés, l'immense majorité des protestants instruits, des docteurs et des élèves des universités (appartenant à l'hérésie) professent le *rationalisme.* Il n'y a plus pour eux de barrières sacrées; ils nient avec une audacieuse licence la divinité ou l'humanité de Jésus-Christ, et, par une conséquence inévitable, ils rejettent tout symbole divin auquel l'intelligence doive se soumettre, toute loi divine à laquelle le cœur doive obéir; ils n'admettent, en un mot, aucun culte religieux, et professent ouvertement le *panthéisme* ou même le pur *matérialisme.* Ce délire de la raison humaine est un mystère non moins incompréhensible que tous les mystères de la sagesse divine; et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ces aberrations de l'esprit offrent un honteux mélange d'absurdités et d'incohérences qui tendent à la destruction de toute moralité et de toute organisation sociale.

Heureux encore si ces vils suppôts de Satan, le premier et le plus furieux ennemi de Jésus-Christ, retenaient leurs blasphèmes au fond de leur cœur.

Mais, hélas! leurs écoles, leurs académies et leurs temples retentissent chaque jour de leurs impies déclamations; leurs livres et leurs journaux en sont remplis; leur prétendue théologie, aussi bien que leur philosophie, leur littérature et leur enseignement politique en sont radicalement infectés. Avec une ardeur insatiable, et qui serait incompréhensible si nous ne savions qu'elle est l'œuvre de l'enfer, ils combinent tous leurs efforts pour propager ces doctrines désolantes dans les contrées mêmes où règne le catholicisme; ils se liguent pour déclarer à Dieu, dans la personne de son Christ et de son Messie, une guerre implacable et acharnée; ils s'évertuent à arracher du cœur des chrétiens la foi dans le divin Rédempteur, à dépouiller l'homme du précieux patrimoine de ses croyances, à le priver du pain de la parole de Dieu, et à le réduire, comme l'enfant prodigue de l'Évangile, à se nourrir d'aliments impurs, à se repaître des vaines opinions des hommes. Tous ces protestants s'agitent en tous sens pour précipiter les peuples dans l'abîme du doute, de l'incrédulité ou de l'indifférence, pour détruire sur la terre le règne de la vérité, et enlever aux malheureux humains tout appui, tont secours surnaturel, et jusqu'aux douces consolations de l'espérance.

C'est pourquoi l'état de la controverse religieuse entre les vrais protestants et nous, catholiques, est redevenu de nos jours ce qu'il fut dans les premiers siècles de l'Église entre les chrétiens et les philosophes du paganisme. Il ne s'agit plus aujourd'hui de défendre tel ou tel dogme chrétien contre quelque erreur opposée; il est sérieusement question de soutenir l'édifice entier du christianisme ébranlé fortement à sa base par toutes les forces réunies du philosophisme. Il devient nécessaire de défendre la réalité des deux natures en Jésus-

Christ, dogme fondamental sur lequel repose toute la religion chrétienne, et contre lequel aussi les sophistes de tous les pays dirigent leurs attaques avec un accord effrayant. La guerre qu'ils poursuivent avec une incroyable persévérance ne tend à rien moins qu'à l'anéantissement de toute religion, et c'est peut-être la dernière épreuve qu'avait à subir sur la terre la vérité de Dieu avant de retourner dans les cieux glorieuse et triomphante.

Mais le meilleur moyen de défendre Jésus-Christ, c'est de le faire connaître; car, pour être crue, pour être aimée, la vérité n'a souvent besoin que d'être connue. Or ce n'est que dans l'Évangile que Jésus-Christ se trouve représenté tel qu'il est en réalité. Ce livre mystérieux est comme le reflet divin de l'auguste personne du Sauveur : c'est le miroir qui reproduit avec le plus de pureté son image adorable; c'est le tableau où les traits majestueux de l'Homme-Dieu sont dessinés avec les couleurs les plus vives et les plus expressives, et où il est dépeint avec le plus de fidélité et le plus de perfection.

Et d'abord l'Évangile, en présentant le double caractère de la simplicité et du sublime, est l'expression exacte de Jésus-Christ réunissant en lui l'humanité avec la divinité. De même que Jésus-Christ est le Verbe de Dieu caché dans l'humble faiblesse de la chair, l'Évangile est la sagesse de Dieu voilée dans la simplicité de la lettre. Comme l'union des deux natures humaine et divine dans la personne divine du Verbe ne put s'accomplir que par la *vertu du Très-Haut,* que par l'opération de l'Esprit saint, qui descendit et environna de son ombre le sein virginal de Marie; de même aussi l'union qu'offre l'Évangile de la sagesse la plus sublime alliée à une simplicité qui touche presque aux limites

de la bassesse, n'a pu être que l'ouvrage de l'esprit de Dieu dont les évangélistes furent remplis. Les hommes, abandonnés à leurs propres lumières, n'ont jamais connu et ne pourront jamais connaître le style de l'Évangile, de ce livre qui porte en lui-même les preuves de sa vérité, de son authenticité, de son inspiration divine; et comme à la lecture de l'Énéide il est impossible de ne pas convenir que c'est là l'œuvre d'un grand poète, il sera plus impossible encore de ne pas confesser, en lisant l'Évangile, que c'est Dieu lui-même qui a dicté ce livre admirable.

Ensuite sous quelles couleurs celui qui fait le sujet de ce livre y est-il représenté? La vérité, la réalité des deux natures en Jésus-Christ jaillit en quelque sorte de chacune de ses actions; elle se manifeste avec la plus grande évidence par toutes les circonstances de son incarnation, de sa naissance, de sa vie et de sa mort. A chaque page, je dirai presque à chaque verset de l'histoire évangélique, Jésus apparaît toujours l'homme qui porte le poids de toutes les infirmités humaines, et qui souffre toutes les misères comme toutes les peines de l'homme, et en même temps on voit le Dieu qui accomplit toutes les œuvres d'un Dieu, et qui révèle dans tous ses actes la sagesse, la puissance, l'indépendance, la majesté et la gloire de Dieu. De sorte que, sans autre démonstration, la seule lecture de l'Évangile, faite au milieu du calme de la réflexion, suffit pour nous convaincre que le héros de l'Évangile est un personnage extraordinaire qui n'appartient qu'à lui-même, un personnage qui non seulement n'eut jamais son égal, mais dont aucun autre n'approcha jamais, même de loin; en un mot, un personnage véritablement homme et en même temps véritablement Dieu.

Ecoutons ici l'un des plus puissants génies du siècle

dernier, Jean-Jacques Rousseau. Né au sein de l'hérésie, l'intempérance de son imagination, l'orgueil de son cœur, l'inconstance de son caractère, la misanthropie de son humeur, le cynisme de sa vie, l'entraînèrent dans le gouffre de l'incrédulité. Par le prestige de son éloquence, par les sophismes de son raisonnement, il partagea avec Voltaire le sceptre de la littérature, et comme lui il eut la funeste gloire de semer toutes les erreurs, de fronder toutes les vérités, de légitimer tous les vices, de discréditer toutes les vertus et d'affaiblir ou de détruire la religion dans le cœur des peuples. Eh bien! cet homme, si tristement célèbre dans les annales de l'impiété, n'a pu, malgré son scepticisme et ses préjugés irréligieux, se dérober à la lumière éclatante qui de chaque page de l'Évangile vient éblouir les yeux. Aussi, dans l'un de ces intervalles lucides où il avait coutume de rendre hommage aux mêmes vertus, aux mêmes vérités qu'il attaquait incessamment avec un horrible sang-froid, Jean-Jacques Rousseau laissa-t-il tomber de sa plume et sans doute s'échapper de son cœur, en faveur de l'Évangile et de Jésus-Christ qui en est le héros, ce magnifique témoignage, cette éloquente apologie, généralement connue, il est vrai, mais que l'on ne saurait trop reproduire :

« Je vous l'avoue, dit-il, la majesté des Écritures « m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. « Voyez les livres des philosophes avec toute leur « pompe; qu'ils sont petits près de celui-là. Se peut-il « qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ou- « vrage des hommes! Se peut-il que celui dont il fait « l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là « le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? « Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs, quelle « grâce touchante dans ses instructions, quelle éléva-

« tion dans ses maximes, quelle profonde sagesse dans « ses discours, quelle présence d'esprit, quelle finesse « et quelle justesse dans ses réponses, quel empire sur « ses passions. Où est l'homme, où est le sage qui sait « agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans osten- « tation? Quand Platon peint son juste imaginaire « couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous « les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus- « Christ, la ressemblance est si frappante que tous les « Pères l'ont sentie et qu'il n'est pas possible de s'y « tromper.

« Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point « avoir pour oser comparer le fils de Sophroniste au « Fils de Marie. Quelle distance de l'un à l'autre. So- « crate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint « aisément jusqu'au bout son personnage, et si cette « facile mort n'eût honoré sa vie on douterait si So- « crate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un so- « phiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant « lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce « qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs « exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate « eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas était « mort pour son pays avant que Socrate eût fait un de- « voir d'aimer sa patrie; Sparte était sobre avant que « Socrate eût loué la sobriété, avant qu'il eût loué la « vertu la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais « où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale éle- « vée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exem- « ple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute « sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus hé- « roïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. « La mort de Socrate, philosophant tranquillement « avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer;

« celle de Jésus, expirant dans les tourments, injurié, « raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible « qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe em- « poisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure. « Jésus, au milieu d'un affreux supplie, prie pour ses « bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de So- « crate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont « d'un Dieu.

« Dirons-nous que le récit de l'Évangile est inventé « à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi que l'on in- « vente, et les actions de Socrate dont personne ne « doute sont moins attestées que celles de Jésus-Christ. « Au fond, c'est reculer la difficulté sans la résoudre. Il « serait encore plus inconcevable de supposer que plu- « sieurs hommes se sont accordés pour composer ce « livre (l'Évangile), que d'admettre qu'un seul en ait « fourni le sujet. Les auteurs juifs n'auraient jamais « trouvé ni un tel homme ni une telle morale; et l'É- « vangile a des caractères si grands, si frappants et si « parfaitement inimitables que l'inventeur de ce livre « serait un personnage encore plus grand que celui qui « en est le héros. » (*Emile*, tome 3, livre IV.)

Ainsi aux yeux de Rousseau, comme pour tout autre esprit impartial qui lira l'Évangile avec attention, deux choses sont évidentes, deux vérités démontrées : la première c'est que les faits qui y sont racontés, la morale qu'il renferme, le style même de ce livre, révèlent une supériorité si évidente, et s'éloignent tellement de la manière de penser et d'écrire ordinaire des hommes, que l'on ne saurait admettre que ce code remarquable soit une invention humaine. D'où il suit que tout ce qu'on y raconte est réellement arrivé comme on l'a dit; que le récit en est sincère, vrai, authentique, et que de sa simplicité même ressort la preuve la plus in-

contestable de sa vérité. La seconde, c'est que le personnage qui fait le sujet de ce récit extraordinaire s'y montre en même temps infiniment au dessus de l'homme. En un mot, l'Évangile prouve d'une manière invincible que Jésus-Christ a véritablement vécu, qu'il a parlé, qu'il a agi, qu'il est mort comme ce livre l'atteste, et que le personnage qui a ainsi vécu, parlé, agi, qui a subi ce genre de mort, est tout à la fois vrai homme et vrai Dieu. Au résumé l'Évangile est à lui seul une démonstration rigoureuse, imposante et irréfragable de l'humanité et de la divinité de Jésus-Christ.

Mais la partie de l'Evangile qui parle à l'esprit et surtout au cœur avec le plus d'éloquence est celle qui nous présente le récit des souffrances et de la mort de notre Rédempteur. Quelle magnificence dans les tableaux! Le fils de l'homme, timide devant l'image de sa passion, se montre en même temps certain de son triomphe. Il parle dans sa prière le langage des plus infimes d'entre les justes, et il fraie aux plus forts le sentier de la plus sublime vertu. Il est épouvanté de la mort, et il l'accepte avec ardeur. Il tombe à terre de tout le poids de sa tristesse et de sa douleur, comme le plus faible de tous les hommes, et en même temps d'un seul mot il renverse à ses pieds une troupe de soldats, une foule de vils émissaires accourus pour se saisir de lui, et d'un geste où se manifeste toute la puissance d'un Dieu, il guérit l'oreille de Malchus détachée par le glaive. Il est garrotté comme un vil esclave, et cependant il commande en maître à ses ennemis; à ce titre il assure la liberté à ses disciples. Il est traîné devant les tribunaux comme un criminel sans défense, et il agit, il parle en juge inaccessible à la crainte. Il garde un silence qui semble être l'aveu de sa propre culpabilité, et il fait triompher lui-même son

innocence. Il est condamné comme coupable, et il force ses juges eux-mêmes à lui décerner publiquement le titre de juste. Victime des passions des hommes, il confond tous leurs projets en les faisant concourir à ses propres desseins. Il souffre les tourments les plus cruels, les ignominies les plus atroces, et il frappe de consternation ses propres bourreaux, il pénètre leurs pensées les plus cachées, il suspend ou dirige à son gré leur main cruelle. Il se soumet comme un esclave à une honteuse flagellation, et il fait proclamer solennellement sa royauté. Il subit l'arrêt de Pilate, et il remplit d'effroi ce juge inique. Il consent à être cloué sur une croix, et il fait attacher à l'infâme gibet ses vrais titres de Messie et de sauveur du monde. Profondément humilié sous l'inexorable justice de son Père, il se fait le dispensateur de sa miséricorde. Dieu le frappe comme un coupable devant ses yeux, et Jésus lui parle avec toute l'assurance que donne la sainteté, avec toute la confiance que peut inspirer le cœur d'un fils. Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et il conserve tout entières sa souveraineté et son indépendance. Il se dévoue comme une victime entre les mains de ceux qui l'immolent, et il prie en qualité de pontife, il intercède comme médiateur. De la même bouche dont il se plaint sur son abandon, il promet le paradis au voleur repentant. Il semble mourir en exécution de la sentence prononcée contre lui, et il n'expire entre les mains de ses meurtriers que par son propre choix; il a préparé lui seul son heure et son moment. Ainsi, sujet à la mort, il se montre encore le maître et l'arbitre absolu de sa vie : on dirait un insigne scélérat qui expie ses crimes dans les horreurs du supplice, et on reconnaît le pontife qui accomplit son sacrifice. Dans cette prière ineffable qui sollicite les premiers fruits de son sang pour ceux-

là mêmes qui l'ont versé, il fait voir que la vie ne lui est point arrachée, mais qu'il la donne de lui-même par un effort de son amour. La mort le frappe au milieu d'un océan d'opprobres et de tourments, loin de toute consolation et de tout secours; mais, ô prodige! il ébranle le ciel, il fait trembler la terre, fait pâlir le soleil, déchire le voile du temple, fend jusqu'aux rochers, force le peuple à se frapper la poitrine, et couvre ses bourreaux de confusion. Tous enfin reconnaissent et publient, en jetant des cris de consternation et versant des larmes de repentir, que Jésus est véritablement le Fils de Dieu. De sorte que la passion de Jésus-Christ, qui est la page la plus humiliante de son histoire, en est aussi la plus magnifique et la plus glorieuse. Jésus s'y montre à la fois faible et tout puissant; il y est regardé comme insensé et admiré comme sage; il s'y fait voir patient et terrible en même temps, humilié et sublime, prisonnier et libre, esclave et maître, accusé et juge, sujet et souverain; il parcourt toute l'échelle des souffrances, de la douleur, de l'ignominie et du mépris, il descend jusqu'au degré le plus bas où l'homme puisse arriver, en même temps qu'il est entouré des preuves les plus éclatantes qui puisse se produire de la sagesse, de la puissance, de la liberté et de la gloire de Dieu.

Toutes ces circonstances si contradictoires, si opposées relatives à un même personnage et rapportées également par quatre écrivains différents, n'ont pu être assurément l'œuvre de leur invention. Des faits si extraordinaires, si nouveaux, si supérieurs à la puissance humaine ne pouvaient jamais être inventés par l'esprit humain. L'homme n'aurait jamais pu concevoir l'idée de représenter le même individu sous un aspect si varié, des couleurs si diverses et des rapports humainement impossibles à trouver, à concilier entre eux, et à comprendre.

L'histoire de la passion de notre Seigneur est donc l'expression sincère et fidèle de faits qui ont eu réellement lieu. Jésus-Christ a véritablement souffert, et il est mort ainsi que les Evangélistes l'attestent. Mais les circonstances que les écrivains sacrés rapportent touchant la passion et la mort de leur divin maître démontrent, bien mieux encore que sa vie entière, qu'il est vrai Dieu et vrai homme. Ainsi donc de nos jours où les missionnaires de l'enfer s'efforcent de détruire parmi les chrétiens la croyance aux dogmes de l'humanité et de la divinité de Jésus-Christ, il devient opportun plus que jamais, c'est un devoir rigoureux de publier à haute voix et de développer par écrit les mystères, les œuvres, la doctrine et la vie du Sauveur tels qu'on les trouve dans l'Evangile. Il est surtout important de raconter le grand et sublime mystère de sa passion et de sa mort, où il apparut le plus faible et le dernier des hommes, et où il prouva sa divinité d'une manière si éclatante.

La passion de Jésus-Christ nous montre encore avec évidence la puissance de Dieu, qui opère un changement universel et triomphe de tout par un moyen si nouveau et si vil en apparence. Elle atteste sa libéralité, puisqu'il a donné son propre fils au monde; elle témoigne de sa miséricorde, puisqu'elle dévoue à la mort ce fils chéri pour communiquer la vie à ses ennemis; elle est le gage de sa justice, qui n'épargne même pas ce fils innocent dès qu'elle le voit recouvert de la dépouille du péché; elle est un hommage rendu à sa sagesse, qui a fait servir les opprobres et les souffrances du Rédempteur à inspirer à l'homme une plus haute idée de Dieu, à le faire adorer, servir et aimer d'une manière plus digne. Enfin ce grand et profond mystère nous démontre hautement, plus que tout autre, le prix

et l'immortalité de l'âme, puisque Dieu a tant fait pour la racheter; l'horreur et la malice du péché, puisque pour en obtenir le pardon il fut nécessaire qu'un Dieu souffrît et se dévouât à la mort. Il suppose aussi l'éternité des peines, puisqu'un si grand mystère ne se serait assurément pas opéré pour ne délivrer l'homme que de peines purement temporelles et passagères.

De là vient que S. Paul protestait avec chaleur qu'il ne voulait d'autre athénée que Jérusalem, d'autre école que le Calvaire, d'autre chaire que la croix, d'autre maître que Jésus-Christ crucifié, d'autre livre que son côté ouvert, d'autre science, d'autre philosophie que celle renfermée dans l'histoire de la passion et de la mort de Jésus-Christ. *Nihil arbitratus sum me scire inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* (I Cor., 2.)

Ces mêmes idées nous préoccupaient lorsque dans le mois d'août de l'année 1840 la mort vint surprendre le prêtre chargé de prêcher le carême de l'année suivante dans la célèbre basilique de Saint-Pierre, au Vatican. Nous fûmes alors invité à le suppléer dans cette honorable mission. Exercé au ministère de la sainte parole dès le début de notre carrière ecclésiastique, nous n'avions cependant jamais eu de goût pour ce genre de prédication dont l'usage s'est introduit en Italie à l'époque du carême, et c'est pourquoi nous n'avions jamais songé à composer un cours de sermons tels qu'on pouvait le désirer pour la sainte quarantaine, tels surtout que pouvait l'exiger l'auditoire de S. Pierre. Et puis, peu habitué à cet exercice quotidien, nous avions raison de douter que nos forces physiques pussent suffire à un travail si pénible. Accepter une pareille mission à un âge déjà mûr c'eût été à nos yeux une témérité et une imprudence. Nous fîmes valoir ces raisons pour décliner l'honneur qu'on nous offrait. Mais comme on nous ac-

corda la liberté de prendre le repos que nous jugions nécessaire, repos dont nous pûmes nous affranchir avec l'aide de Dieu ; comme on nous laissa aussi juge nous-même de la durée qui convenait à chaque sermon on fit taire nos scrupules, et nous dûmes nous résigner à accepter une invitation d'autant plus gracieuse qu'elle venait de plus haut. Ce fut alors que nous songeâmes à réaliser le plan que nous avions conçu d'un cours de sermons sur la passion de notre Seigneur, et nous réussîmes, autant que nous le permettait le peu de temps qui nous était accordé pour un travail aussi étendu et aussi important, à composer trente-trois Conférences (*Homélies*) sur ce grand œuvre de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu en faveur du salut de l'homme.

La passion qui se lit à la messe le dimanche des Rameaux, le mardi et le mercredi saint, commence. l'une à la conjuration des princes des prêtres contre le Sauveur qu'ils décidèrent alors de faire mourir ; l'autre au repas que Jésus fit à Bethanie dans la maison de Simon le lépreux, où Madeleine excita les murmures de Judas en répandant des parfums sur les pieds du Sauveur; la troisième à la trahison de cet indigne disciple, et à la dernière cène où fut institué le sacrement de l'Eucharistie. Pour nous, nous avons cru devoir suivre la passion selon S. Jean, que l'on récite le jour du Vendredi-Saint; et nous avons commencé nos *homélies* au moment où *Jésus se rend au Jardin des Oliviers ;* soit parceque c'est là proprement le premier acte de ce drame sanglant, soit parceque nous nous sommes déjà occupé ou que nous aurons l'occasion de nous occuper ailleurs des circonstances qui précédèrent cet instant, comme par exemple *l'Institution de la sainte Eucharistie ;* soit enfin parcequ'en prenant notre narra-

tion de trop haut, il nous aurait été difficile de la réduire aux proportions d'un carême.

Le lecteur chrétien trouvera donc dans ces homélies l'histoire entière de la passion de notre Seigneur, depuis qu'il passa le torrent de Cédron jusqu'à sa mort, sans qu'il y manque aucune des circonstances qui se trouvent éparses dans les quatre Evangélistes; circonstances que nous avons eu soin de réunir de manière à n'en former pour ainsi dire qu'un seul et même récit.

Nous avons évité les discussions qu'auraient pu faire naître certains passages dans lesquels les Evangélistes semblent ne pas s'accorder entre eux, et nous avons tâché de concilier ces contradictions apparentes en leur donnant, d'après l'autorité des Pères ou des interprètes, l'explication qui nous a semblé la plus plausible, la plus conforme aux circonstances ou à l'enchaînement des faits, et surtout qui nous a paru la plus édifiante et la plus propre à exciter la piété des fidèles.

Le lecteur trouvera encore dans ces homélies, outre le sens littéral, l'interprétation allégorique de cette sublime histoire, c'est à dire qu'il y découvrira les mystères les plus grands et les plus importants du christianisme que le Dieu de l'amour infini a daigné accomplir pendant la courte durée de la passion du Christ, et qu'il a cachés sous les circonstances les plus simples en apparence et les plus insignifiantes. Nous nous sommes appliqué en particulier à faire ressortir toutes les missions sublimes dont il a été chargé, toutes les fonctions qu'il a exercées, tous les devoirs qu'il a remplis dans cette dernière et mystérieuse période de sa vie; nous avons montré comment il a fait servir à ses desseins les volontés rebelles, les haines féroces, les injustices flagrantes de ses ennemis; comment il a fait servir à ses desseins leurs injustes passions; comment il en a fait autant

d'aveugles instruments de sa suprême volonté, autant de ministres de son sacerdoce et de son sacrifice; comment il a coordonné tous les événements au moyen d'une liaison intime et secrète, et les a fait contribuer avec une admirable économie à la beauté, à la perfection d'un tout; de sorte qu'il en résulte évidemment la preuve la plus claire et la plus évidente de son pouvoir infini et de sa souveraine sagesse; en un mot de sa divinité. On a traité trop souvent le sujet de la passion du Sauveur d'une manière purement humaine. Cette méthode, évidemment employée pour réveiller dans le cœur des lecteurs ou de l'auditoire des sentiments d'une stérile compassion pour Jésus, doit infailliblement affaiblir la grandeur du sujet aux yeux de l'esprit; elle en obscurcit, elle en éclipse l'action ainsi que la personne divine qui l'a accompli; elle ne permet pas que la passion de notre Seigneur soit reconnue pour ce qu'elle est réellement, c'est à dire le grand mystère de ses profondes humiliations et de ses tourments inouïs, et la preuve la plus éclatante en même temps de sa magnificence, de sa grandeur et de sa gloire. C'est pourtant sous ce dernier point de vue que, par les raisons que nous avons indiquées, il faut présenter aux fidèles l'accomplissement des mystères du Dieu qui a racheté le genre humain, si l'on veut les affermir davantage dans la foi à ce divin Rédempteur, qui se trouve dans ce siècle d'incrédulité en butte aux attaques le plus insidieuses et les plus violentes.

Pour faire mieux comprendre ensuite l'économie de la sagesse de Dieu dans les souffrances et les opprobres dont il a permis que son Fils adorable fût accablé, nous avons eu soin de produire, quand nous l'avons cru nécessaire, les faits et les prophéties de l'ancien Testament où les douleurs de l'Homme-Dieu ont été décrites par

avance avec les détails minutieux des circonstances qui s'y rattachent. Cette étude devrait suffire pour convaincre les plus incrédules que c'est Dieu lui-même qui dans sa sagesse et par l'excès de son amour a permis et disposé avec une admirable providence et une indépendance absolue, cette effroyable série de crimes, d'injustices et d'infamies de la part des hommes; pour leur faire toucher comme avec la main que toutes les ignominies, tous les tourments du Christ, loin de le dégrader, ne font que relever l'éclat de sa grandeur et de sa divinité.

Enfin le lecteur trouvera dans ces homélies, avec plus ou moins de développement, les leçons les plus importantes de la morale chrétienne. Comme elles ressortent naturellement de l'ensemble des faits et des mystères dont nous donnons l'explication, elles acquièrent par là même une force toute particulière qui les imprime plus profondément dans l'esprit et le cœur, et nous fait sentir la nécessité de les mettre en pratique. Et quelles leçons plus persuasives et plus efficaces que celles que donne, par ses actions encore plus que par ses paroles, un Dieu sauveur qui s'immole pour nous! Oh! comme Jésus-Christ réduit à la nudité des esclaves nous prêche bien le détachement des biens terrestres! Comme Jésus-Christ, la tête ceinte d'une couronne d'épines, nous inspire bien la sainteté des pensées! Comme Jésus-Christ saignant d'une cruelle flagellation nous apprend à mortifier notre chair! Comme il nous enseigne bien l'humilité par les opprobres dont il est couvert; la patience par sa silencieuse résignation au milieu des tourments; le pardon des offenses par cette prière ineffable qu'il adresse à son Père en faveur de ses bourreaux! Comme il nous commande la tempérance en acceptant sans murmure le fiel et le vinaigre

qui lui sont offerts ! comme il nous apprend à aimer l'obéissance en se laissant crucifier pour satisfaire la justice de son Père ! Comme Jésus-Christ enfin nous inspire bien la charité envers notre prochain en mourant pour notre salut !

Nous nous sommes particulièrement attaché, toutes les fois que l'occasion s'est présentée, à montrer les proportions immenses de la charité de Jésus pour l'homme, afin d'inspirer à l'homme l'amour envers Jésus-Christ ; car il n'est rien de plus efficace pour opérer la conversion de l'homme que de l'exciter à l'amour de Dieu.

Au résumé, notre intention, en composant ces homélies, a été de donner au public chrétien, autant que nos forces nous l'ont permis, un ample commentaire littéraire, mystique et moral de la passion et de la mort de notre Seigneur. Puis nous avons voulu y exposer la théologie du mystère de l'Incarnation du Verbe et de la Rédemption du monde, et y rattacher la démonstration et la confirmation des principaux dogmes catholiques, la recommandation de toutes les vertus chrétiennes, la censure de tous les vices, et enfin la manifestation de la vérité, de la sainteté, de la grandeur et de la gloire de la religion tout entière. En effet l'histoire de la passion se prête à ce plan d'une manière admirable ; elle renferme en elle-même toutes ces choses, et c'est pourquoi nous l'avons intitulée : *le Trésor caché.*

Mais, livré à nos seules connaissances, nous n'aurions pu découvrir toutes les immenses richesses que la sagesse et l'amour de Dieu a enfouies dans le mystère des humiliations et des souffrances de son divin Fils. Les Pères de l'Eglise, auxquels Dieu a accordé la grâce particulière de pénétrer bien avant dans la profondeur des mystères des saintes Ecritures, ont été nos guides. Bien plus, ce sont leurs pensées que nous nous

sommes appropriées; ce sont leurs propres réflexions que nous avons exposées, et c'est leur doctrine qui fait tout le fond de la nôtre.

Nous nous sommes aussi aidé beaucoup de l'ouvrage de M. Duguet, qui a consacré vingt volumes au développement du mystère de la passion. Mais nous ne lui avons rien emprunté pour la partie historique que nous avons extraite des différents textes des Evangélistes réunis, et nous nous sommes appliqué à les traduire selon l'esprit plutôt que selon la lettre, pour mieux faire sentir l'importance et la connexité de la narration. Pour la partie morale, nous avons puisé nos enseignements dans les saintes Écritures, dans les Pères de l'Eglise et dans la connaissance que l'exercice du ministère pendant l'espace de vingt-deux ans nous a fait acquérir sur les vices du siècle, sur les misères du cœur humain et sur les moyens d'y remédier.

Ce qui nous a beaucoup coûté, ç'a été de réunir dans chaque homélie, sous un seul point de vue, les diverses circonstances de cette partie du récit que nous y expliquons et de les rapporter à un seul titre et à un seul texte de l'Écriture. Nous avons adopté ce système pour donner à chaque homélie l'unité, à laquelle on s'attache trop peu généralement, et qui cependant ajoute tant de prix et d'intérêt aux discours de la chaire. Sans cela nos explications auraient semblé un simple commentaire, une interprétation simple de l'Ecriture sainte, et n'auraient pas réuni les conditions essentielles de l'homélie.

Quant au style, nous avons tâché de le rendre simple, facile, clair, sans prétention et sans recherche; nous avons compté beaucoup plus sur la gravité et l'importance des matières que sur l'artifice étudié, le choix affecté et l'effort laborieux des mots.

Nous devons prévenir nos lecteurs que, pour ce qui concerne les citations de l'Ecriture, nous n'avons pas indiqué le chapitre des textes lorsque ceux-ci ont trait à la passion de Jésus-Christ; mais nous avons nommé seulement l'Evangéliste, chacun pouvant aisément les trouver. Quant aux autres textes tirés de l'Ecriture, nous avons généralement indiqué le chapitre.

Il ne nous reste plus qu'à supplier les fidèles chrétiens qui liront ces homélies, de n'y pas chercher une vaine pâture pour la curiosité, mais plutôt un aliment solide pour leur piété, et de les méditer avec réflexion, plutôt que de les lire avec une rapidité sans fruit, tant est grande l'importance du sujet que nous y avons traité !

Mais pour retirer encore un plus grand fruit de ces lectures ou considérations, il est nécessaire d'avoir deux choses toujours présentes à l'esprit. La première, c'est que la passion de notre Seigneur n'est pas seulement un fait qui s'est accompli il y a dix-huit siècles, mais un fait toujours présent, et que tous les chrétiens, dit S. Léon, doivent regarder comme tel : *Ut nos non tam præteritam quam presentem videamur inspicere.* (Serm. VII, *de Nativ.*) En effet, l'apôtre nous avertit que Jésus-Christ est le seul être qui embrasse tous les siècles et tous les temps, le passé, le présent et l'avenir ; *Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.* (Hebr., 13.) Et dès lors ses œuvres et ses mystères sont toujours nouveaux, comme s'ils s'accomplissaient chaque jour sous nos yeux. Car, dit S. Bernard, ce qui renouvelle sans cesse nos esprits et nos cœurs, par sa force divine, est toujours nouveau, et ce qui répand sans interruption des torrents de lumières et de grâces sur nos âmes, afin de les faire fructifier pour la vie éternelle, ne passe et ne vieillit jamais. *Semper est novum quod semper innovat*

mentes ; nec unquam vetus quod fructificare non cessat. (Serm. VI, *in Vigil. Nativ.*) Or c'est précisément dans ces conditions que se trouve en particulier la passion et la mort du Rédempteur, puisque sa mémoire vit tonjours dans l'auguste sacrifice de la messe, et qu'elle est toujours efficace dans les sacrements qui tirent toute leur vertu du précieux sang de Jésus-Christ. Aussi S. Thomas nous enseigne-t-il que nous pouvons toujours nous appliquer, par la foi, les fruits de la passion du Sauveur, et en retirer les grâces les plus abondantes, non seulement par les lumières qu'elle répand dans notre intelligence, mais par les chastes et tendres sentiments qu'elle excite dans notre cœur : *Per fidem applicatur nobis passio Christi ad percipiendum fructum, non solum quantum ad intellectum, sed etiam quantum ad affectum.* (3 p. q. 49, art. 11.)

La seconde chose qu'il ne faut jamais oublier dans la méditation de la passion de Jésus-Christ, c'est que le Seigneur, ainsi que le remarque S. Thomas, en même temps qu'il a souffert pour tous les hommes, a eu en vue chacun de nous en particulier. Il nous a appliqué à chacun individuellement le fruit tout entier de son sang avec autant d'abondance, et d'une manière aussi parfaite que s'il n'avait souffert et n'était mort que pour chacun de nous en particulier; exactement comme si chaque homme participait seul aux fruits de ses souffrances et de sa mort, et que tous les autres hommes y demeurassent étrangers. *Quid interest si Christus aliis præstitit cum, quæ tibi sunt præstita, ita integra sunt atque perfecta, quasi nulli alii ex his aliquid fuerit præstitum.* (3. p. qu. 1, ar. 3.)? C'est pour cela, continue S. Thomas, que nous devons regarder les souffrances et la mort de Jésus-Christ comme n'ayant été endurées par l'Homme-Dieu que pour chacun de nous, à cause

de la charité dans laquelle il nous a embrassés tous ensemble, et qui lui a fait souffrir les tourments et la mort pour chacun en particulier; chacun doit donc se les attribuer à soi-même, et en témoigner au Dieu réparateur sa reconnaissance et son amour. *Et ideo propter unionem caritatis eorum, quod omnibus est impensum, unusquisque debet sibit adscribere.* (3. p. qu. 1, ar. 3) C'est ainsi qu'en agissait l'apôtre S. Paul. Il se représentait toujours le Christ donnant sa vie pour lui en particulier, et il s'écriait : Je vis de la foi et dans la foi du Fils de Dieu : je ne songe nullement qu'il a souffert et qu'il est mort pour les autres. Je pense et je considère que ce Dieu Sauveur m'a aimé moi-même, et qu'il s'est livré aux mains de la mort pour moi. *In fide vivo filii Dei, qui dilexit me, et tradidit semeptipsum pro me.* (Galat., 2.)

Heureux donc le chrétien qui envisage souvent sous ce point de vue la passion de Jésus-Christ. Cette pieuse méditation, dit S. Bonaventure, le délivrera de tout mal, lui attirera toutes sortes de biens, et lui procurera les richesses de la grâce de Dieu dans cette vie, et le gage immortel de sa gloire dans l'autre. *Devota meditatio passionis Jesu a malis te servabit, bona singula tibi dabit, in præsenti Dei gratia te ditabit, in futuro sua gloria te dotabit.* (Stimul. Divin. Amor.. Part. 1. c. 1.)

CONFÉRENCES

SUR LA PASSION

DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

JÉSUS VA AU JARDIN DES OLIVIERS.

Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.
(MATTHÆ 6. 21.)
Où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

Quel est donc, Messieurs, dans l'ordre du salut, ce trésor dont parle l'Évangile de ce jour, trésor si précieux que, s'il parvient à fixer nos pensées, il captive à l'instant même toutes nos affections? *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.* C'est, selon S. Paul, le mystère des souffrances et des opprobres de Jésus-Christ, fils de Dieu et rédempteur du monde; sublime et profond mystère dans lequel Dieu a renfermé toutes les richesses de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté, et qui, révélé à Moïse bien des siècles avant qu'il ne s'accomplît, inspira au saint législateur, ainsi que l'apôtre nous l'assure, le désir d'y prendre part et le courage d'y sacrifier tous les trésors de l'Égypte. *Fide Moyses... majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum, improperium Christi.*

En effet ce mystère, qui scandalise les Juifs obstinés et révolte l'orgueil des Gentils, est pourtant ce qui a renouvelé la face de l'univers, satisfait à la justice de Dieu, conquis le salut de l'homme, ouvert le ciel, sanctifié la terre et désarmé l'enfer. C'est ce mystère qui a enfanté une religion plus sainte, un culte plus spirituel et une vertu plus pure, parcequ'elle est plus intérieure ; c'est de lui que sont sortis des sacrements plus efficaces, des grâces plus abondantes, des cérémonies plus sublimes, des lois plus parfaites ; c'est lui qui a substitué à l'ancienne alliance, fondée sur une crainte servile, la tendre adoption des hommes comme enfants de Dieu ; ce mystère est la manifestation éclatante de toutes les vérités et la censure de toutes les erreurs ; tous les vices y trouvent leur condamnation, toutes les vertus leur principe, tous les mérites leur récompense ; il est en un mot le fondement de la foi, le soutien de l'espérance et le motif le plus puissant de l'amour de Dieu.

Reçois donc ici, ô précieuse passion de mon Sauveur, le tribut de mes louanges et de ma reconnaissance ! Je t'adore et te bénis, car c'est de toi que découlent l'instruction des ignorants, la science des docteurs, l'efficacité de la prédication, l'intrépidité des martyrs. Tu ranimes ceux qui succombent à la fatigue, tu fortifies les faibles, tu purifies ceux qui sont souillés, tu enrichis les pauvres ; tu rends la liberté aux captifs, la santé aux malades, la vie aux morts ; tu es une puissante armure pour les hommes assaillis par la tentation ; tu fais la consolation des affligés et l'espérance de ceux qui n'espéraient plus ; c'est en toi que les pécheurs trouvent le pardon, les âmes lâches des encouragements, et les

âmes tièdes la ferveur ; par toi les saints atteignent à la perfection, les justes obtiennent la persévérance, et les élus leur couronne, et c'est pourquoi, à commencer par S. Paul, tu as toujours été et tu es encore les délices et la gloire des âmes véritablement chrétiennes, des cœurs dévoués à Jésus-Christ.

Ainsi donc la passion du Sauveur doit être la première étude, l'étude continuelle de tout chrétien. Et n'est-il pas juste, dit S. Bonaventure, que nous ne nous lassions pas de méditer les souffrances que notre Sauveur n'a pas fait difficulté d'endurer pour nous? (1) D'autant plus que parmi toutes les œuvres de Dieu, dit S. Léon, il n'en est aucune qui, autant que la passion de notre Sauveur, console le cœur fidèle qui en fait l'objet de ses méditations. (2)

Mais si nous devons méditer en tout temps sur les ignominies et les souffrances de Jésus-Christ, à plus forte raison, observe le même S. Léon, convient-il de nous livrer à cette méditation dans les jours où nous entrons ; dans ce temps pour lequel les apôtres, inspirés par l'Esprit saint, établirent dans l'Église le jeûne solennel (3), afin que nous puissions nous unir en esprit à la croix de Jésus-Christ pendant que nous crucifions notre chair par la pénitence, et que nous nous occupions de partager ses douleurs, à l'époque qui nous re-

(1) Non debet nos tædere cogitare, quod ipsum Dominum non tæduit tolerare. (*Med. Vit. Christ.*, c. 74.)

(2) Quid autem, inter opera Dei, contemplationem mentis nostræ oblectat sicut Passio Salvatoris? (*Serm. II de Pass.*)

(3) Devotionem nostram præsentes vel maxime dies exigunt, in quibus a sanctis apostolis, per doctrinam Spiritus Sancti, majora sunt ordinata jejunia.

nouvelle le souvenir de tout ce qu'il a souffert pour nous. (1)

Voilà pourquoi, Messieurs, chargé de l'honorable mission de vous annoncer du haut de cette chaire la parole divine pendant ce carême, je ne traiterai pas d'autre matière que celle qui formait le principal sujet de la prédication de S. Paul, c'est à dire la passion et la mort de Jésus crucifié. Pour cela je ne ferai que développer successivement l'histoire de la passion du Sauveur, en la présentant avec sa simplicité si profondément admirable, et telle qu'elle résulte de la réunion des récits des quatre Évangélistes.

Nous considérerons dans ce début *Jésus se rendant au jardin des Oliviers*, et nous verrons ce que signifient, et le cantique que le Sauveur dit, *et hymno dicto*, et sa sortie de Jérusalem, *egressus est Jesus*, et le torrent de Cédron qu'il traverse, *trans torrentem Cedron*, et la montagne des Oliviers, vers laquelle il se dirige, *in montem Olivarum*, et enfin le lieu appelé Gethsémani et le jardin où il s'arrête avec ses diciples. *In villam, quæ dicitur Gethsemani, ubi erat hortus : in quem introivit ipse et discipuli ejus.* Nous découvrirons ainsi un riche trésor de mystères, d'instructions et d'exemples, caché sous les paroles les plus simples et les plus naturelles. Heureux si, en y attachant notre esprit, nous y fixons aussi notre cœur! *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.* Heureux si nous nous familiarisons pendant cette vie avec la passion de notre Seigneur, puisque, selon

(1) Ut, per commune consortium crucis Christi, etiam nos aliquid, in eo quod propter nos gessit, ageremus. (*Serm. IX. de Quadrag.*)

S. Ambroise, c'est là le moyen d'obtenir dans l'autre vie la participation à son paradis (1). Bien plus, s'autorisant de cette parole de l'apôtre que, si nous compatissons aux peines du Sauveur et si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui, S. Léon ne craint pas d'avancer que la possession de l'éternelle béatitude qui nous est promise est assurée d'une manière *infaillible* au chrétien qui s'associe à la passion de Jésus-Christ. (2)

Mais que pourrai-je dire moi sur un si grand mystère, inaccessible aux anges, impénétrable aux démons et tout à fait incompréhensible à la raison humaine? Ah! dirai-je avec S. Léon, ce sujet, par là même qu'il est au dessus de toutes les expressions et de toutes les idées, nous fournira avec abondance et les idées et les expressions. En nous frappant d'étonnement il nous rendra éloquent, et nous trouverons toujours une matière inépuisable dans un sujet où, quelque chose que l'on dise, on n'en peut jamais dire assez. (3)

Et, puisque, à l'école de votre religion, ô mon Dieu, si l'on ne comprend que par la foi, on ne saurait non plus profiter que par la prière, c'est de vous que nous implorons la lumière nécessaire pour découvrir la splendeur de votre divinité au milieu des plus pro-

(1) Qui consortio Passionis utitur, consortio paradisi donatur. (*Serm. III.*)

(2) Apostolus ait : Si compatimur et conglorificabimur. Certa atque secura est expectatio promissæ beatitudinis, ubi est participatio Dominicæ Passionis. (*Loc. cit.*)

(3) Ipsa materia, ex eo quod est ineffabilis, fandi tribuit facultatem ; nec potest deficere quod dicatur, dum nunquam potest satis esse quod dicitur. (*Serm. II. de Pass.*)

fondes humiliations de votre humanité sainte (1); c'est à vous-même, qui avez accompli ce sublime mystère, que nous en demandons humblement l'intelligence et l'amour, afin de nous en appliquer le fruit.

Et vous, auguste Marie, mère de Dieu et notre tendre mère, obtenez-nous ces précieuses grâces, afin qu'une œuvre dont l'accomplissement coûta tant de larmes votre cœur ne soit pas infructueuse pour nos âmes. Vous aussi, glorieux prince des apôtres, S. Pierre, faites, je vous en conjure, que près de la pierre fondamentale de votre foi, qui est aussi la mienne, dans ce temple auguste, dépositaire de vos sacrés ossements, je raconte avec fruit les gloires suprêmes, je veux dire la passion de notre divin maître dont vous avez parlé vous-même avec un si brûlant amour. *Christi passiones, et posteriores glorias.* (I Petr. 1.) Faites que les mystères que j'entreprends d'expliquer se gravent profondément dans nos esprits et dans nos cœurs, et que nous les exprimions par notre vie tout entière, afin qu'ils fassent notre force à l'heure de la mort et qu'ils deviennent le gage de notre éternelle félicité. Bénissez enfin le cours de ces prédications, que j'ouvre sous vos auspices pour la gloire de Jésus-Christ, la sanctification de ses fidèles et l'édification de son Église : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque fut achevée la cène, cette grande et solennelle cène où, par l'ineffable institution de l'eucharistie, la sagesse infinie, le Dieu d'amour avait fixé pour tou-

(1) In lumine tuo videbimus lumen. (*Ps.* 35.)

jours sa demeure dans le monde et parmi les hommes, dans le moment même où les hommes formaient le complot de l'arracher à jamais de ce monde, le Sauveur, au rapport des évangélistes, avant de sortir du cénacle, récita un cantique avec ses disciples : *et hymno dicto.* Or pourquoi ce cantique, et quel fut le cantique que dit le Sauveur?

Paul de Burgos, d'après l'autorité des livres liturgiques de la synagogue, dit, au sujet de cet hymne ou cantique que récita alors le Sauveur, que ce furent les sept psaumes dont les lettres initiales en hébreu forment ensemble le mot *alleluia*, psaumes que les Hébreux avaient coutume de chanter à la fin de chaque cène, et particulièrement à la fin de celle où ils mangeaient l'agneau pascal. Ainsi donc, en récitant cet hymne à la suite de la dernière cène, dans laquelle le véritable agneau de Dieu fut immolé sous une forme mystique, puis offert et donné pour nourriture aux disciples dans la communion eucharistique, le Sauveur, assure S. Jean Chrysostome, a voulu nous apprendre par son exemple que si, après avoir pris la nourriture corporelle, nous devons rendre d'humbles et ferventes actions de grâces au Dieu de bonté, qui daigne réparer les forces de notre corps au moyen des aliments que nous procure sa Providence, nous y sommes encore plus obligés, après nous être assis à ce banquet spirituel où Dieu donne pour nourriture à nos âmes le corps et le sang de son divin fils. De là, chez les premiers chrétiens, l'usage, qui se conserve encore dans les communautés religieuses, de remercier Dieu en commun après chaque repas; de là vient encore que l'Église termine le sacrifice de la messe par la collecte ap-

pelée *post-communion*, et y fait succéder la récitation de sexte et de none. En effet, ces oraisons et ces psaumes correspondent admirablement à l'hymne que les apôtres chantèrent de concert avec Jésus-Christ après avoir assisté à la première messe célébrée dans le cénacle, et avoir reçu la communion eucharistique.

Le vénérable Bède donne une autre interprétation admirable de l'hymne que Jésus-Christ récita dans cette circonstance. Notre Seigneur, dit-il, en préludant à sa passion par un saint cantique, a voulu nous montrer avec quels transports de son tendre cœur, avec quelle amoureuse impatience, avec quelle joie et quelle ardeur il alla souffrir et mourir, afin de nous apprendre que nous devons être prêts, nous aussi, à embrasser les souffrances, à mortifier nos passions et à nous sacrifier pour Jésus-Christ avec un cœur empressé, avec une véritable et sainte allégresse.

Après avoir chanté cet hymne, le Sauveur sort de Jérusalem avec ses apôtres (1). Je me demande dans quel but les évangélistes ont rapporté cette particularité, qui, sous le point de vue historique, pourrait sembler superflue. Sans cette remarque, en effet, n'était-il pas aisé de comprendre que, pour se rendre à la montagne des Oliviers, située hors de Jérusalem, il était nécessaire de sortir de cette ville ? Mais non, elle n'est point oiseuse, elle n'est point superflue, cette particularité, qui rappelle et figure un grand mystère. Jésus-Christ est avec ses apôtres la véritable Eglise. Cette sortie de Jésus-Christ et des apôtres de la ville de Jérusalem, pour aller commencer sa passion, nous représente donc d'une manière sensible la véritable Eglise, la vraie re-

(1) Et hymno dicto, egressus est Jesus cum discipulis suis.

ligion, qui, par les souffrances et la mort de Jésus-Christ, abandonne dès ce moment les Juifs à leur aveuglement volontaire et va éclairer les Gentils, qui s'éloigne de Jérusalem pour transporter son siége à Rome. Jésus-Christ, qui était tout entier aux Juifs, est dès ce moment tout à nous. O infortunée Jérusalem! ô heureuse Rome! ô mystère de justice sévère pour les Juifs et de miséricordieuse prédilection pour nous! Mais, non seulement le Sauveur nous présente dans sa sortie de Jérusalem la figure d'un grand mystère, il nous y offre aussi un profond enseignement.

Pour bien le comprendre il faut nous rappeler que, dans ce moment-là, les princes des prêtres étaient réunis en conseil pour concerter les moyens de se saisir de Jésus, que Judas s'occupait de rassembler des soldats et des sicaires pour l'exécution de ce projet, et que toutes les passions s'agitaient pour faire condamner à mort le Sauveur des hommes. Jérusalem était donc dans cette circonstance la véritable figure du monde, où toutes les passions, et surtout les passions des grands et des faux sages, remplis de l'esprit et des maximes du siècle, sont dans une agitation continuelle, et travaillent sans relâche à ourdir des intrigues, à tramer des complots contre Jésus-Christ, contre son culte, sa doctrine, sa religion, contre la liberté de son Église et contre la vertu de ses fidèles disciples. Ainsi donc Jésus-Christ, qui sort de Jérusalem accompagné de ses apôtres, c'est Jésus-Christ qui répudie, qui rejette le monde, c'est Jésus qui nous enseigne que, pour être du nombre de ses disciples, pour faire partie de sa société, de sa famille, de sa véritable Église selon l'esprit, ce n'est pas assez de l'écouter, de professer sa doctrine, de parti-

ciper quelquefois à ses saints mystères, de réciter en son honneur quelques stériles louanges ou de lui adresser quelques faibles prières; mais qu'il faut encore se séparer du monde, sinon en réalité, du moins par le détachement du cœur; qu'il faut renoncer à la corruption du monde, aux maximes du monde, à l'opinion du monde, à ces usages, à ces modes, à ces convenances, à ces lois du monde qui sont en opposition avec l'Evangile. L'esprit du monde a été ouvertement frappé d'anathème par Jésus-Christ; il l'a exclu de sa prière, de sa miséricorde et de son amour. Malheur à nous si nous vivons selon cet esprit! Nous serons condamnés à notre tour à cause du monde, et nous périrons avec le monde.

Les évangélistes rapportent encore qu'après être sorti de Jérusalem Jésus passa le torrent de Cédron. Or cette particularité même n'est pas sans renfermer un sens mystérieux. Ce torrent est celui dont David avait dit dans un esprit prophétique : Il boira en passant l'eau du torrent; c'est pourquoi il lèvera glorieusement sa tête (1). C'est à dire que c'est là le torrent des douleurs et des ignominies dont le Rédempteur devaient être abreuvé jusqu'à l'excès pendant son passage sur cette terre, mais qui devait se changer ensuite pour lui en un fleuve de délices, en un sujet de triomphe et de gloire. Ce torrent est appelé *Cédron*, mot hébreu, dit S. Jérôme, qui signifie *noirâtre*, *obscur*. Ainsi Jésus-Christ descendant vers le torrent de l'obscurité et des ténèbres, c'est Jésus-Christ pénétrant dans la sombre nuit, dans l'horreur profonde des noires

(1) De torrente in via bibet : propterea exaltabit caput. (*Ps.* 109.)

pensées, de la haine cruelle, des odieux mensonges, des atroces calomnies, des injustices, des trahisons, de la perfidie, de l'hypocrisie, pour devenir enfin la victime de ses ennemis; c'est Jésus-Christ s'avançant au milieu de l'effrayante obscurité des peines, des tourments infinis, des insultes et des outrages multipliés à l'excès, qui, pour parler avec les prophètes, semblables à un torrent furieux et chargé d'un limon impur, devaient se frayer un passage au travers de son corps sacré, et, se débordant sur son âme et l'enveloppant de toutes parts, l'abîmer dans un océan d'amertumes, d'affronts et de douleurs. (1)

En outre le Cédron coule au fond d'une vallée qui, à l'orient, sépare Jérusalem de la montagne des Oliviers. Dans cette vallée s'élevait un bois touffu, que la superstition des Juifs dégénérés, au rapport de S. Jérome, avait consacré à Moloch. Bien plus, ce peuple était alors arrivé à un tel excès de stupide impiété et de démence cruelle que les pères allaient en foule dans ce bois sacrifier leurs petits enfants à une idole infâme et les faisaient brûler tout vifs en son honneur. Et pour n'être pas émus par les cris de ces innocentes victimes, ils avaient soin, durant ce sacrifice barbare, de couvrir les voix des innocentes victimes par le bruit des tambours et d'autres instruments retentissants. Enfin ils jetaient leurs cendres dans les eaux du torrent, qui, pour cette raison, observe Cornélius à Lapide, fut appelé *Cédron*, c'est à dire *noir* et *obscur*, à cause des restes des cadavres que l'on y précipitait tout noircis par le feu. (1)

(1) Quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam. (*Ps.* 68.) Magna est velut mare contritio tua. (*Thren.*, 2.)

(2) Cedron, *niger, obscurus*, a cadaverum combustorum fuligine. (*In* 26 *Matth.*)

C'était donc là le lieu le plus impie et le plus impur de tout l'univers; c'était sur la terre comme le siége et la métropole de l'empire de Lucifer, où cet ange apostat recevait du peuple même de Dieu, et en vue du temple du Seigneur, des honneurs divins et un culte abominable, où l'atrocité se joignait au sacrilége.

Or toutes ces circonstances nous expliquent d'une manière admirable pourquoi notre Seigneur a voulu commencer sa Passion près de ce torrent et dans cette même vallée; pourquoi il a choisi, de préférence à tout autre, un lieu si infâme pour se dévouer solennellement à la mort. C'est, dit l'interprète que nous venons de citer, que le Sauveur a voulu attaquer le démon au cœur même de son sacrilége empire. Ainsi, Jésus-Christ passant le Cédron et se transportant sur la rive opposée, c'est le Rédempteur qui marche au-devant de Lucifer pour l'humilier, le confondre, le désarmer, et abattre sa puissance par son agonie et ses souffrances; semblable à un guerrier généreux et magnanime qui le premier descend dans l'arène et va au devant de l'ennemi, sûr de le vaincre et d'en triompher. (1)

Ce n'est pas non plus sans mystère que l'Evangile a soin de nous informer que Jésus-Christ se rend à la montagne des Oliviers, *in montem Olivarum.* Dans cette circonstance se trouvent figurés les fruits salutaires que nous devions un jour recueillir de la Passion dont il veut inaugurer les premières douleurs dans les flancs de ce mont mystérieux. L'olive est le symbole de la paix, et Jésus-Christ se dirigeant vers la montagne des

(1) Magnanimitatis hoc dedit exemplum, ut arenam, cum diabolo pugnaturus, primus capessat, quasi certus de victoria et triumpho. (*Loc. cit.*)

Oliviers est, dit Origène, la figure symbolique de Jésus qui va, au prix de son sang, terminer l'antique guerre qui régnait entre la terre et le ciel, et stipuler un traité de paix solennelle entre Dieu et l'homme. L'olive, par l'huile qu'elle répand, est le symbole de la miséricorde, et Jésus-Christ allant vers le mont des Oliviers, continue le même Père, c'est Jésus-Christ qui monte sur la montagne de la miséricorde, et qui élève son ineffable amour au point le plus culminant, à la plus haute puissance, au plus incompréhensible excès, en se dévouant à la mort pour nous. Jésus-Christ est le véritable olivier, qui s'élève superbe et majestueux pour réjouir le champ de l'Église (1). Ainsi, Jésus s'avançant vers la montagne des Oliviers, est, au dire de S. Paul, l'olivier franc, l'olivier fertile, qui, par l'ouverture de ses veines et l'effusion de son sang, ente sur sa propre tige et s'unit et s'incorpore les oliviers sauvages et stériles, qui sont nos âmes, afin de les faire fructifier par sa propre vertu, par la sève céleste de sa grâce et de son amour. Enfin la montagne des Oliviers, où Jésus va se dérober à tous les regards pour y souffrir les premières douleurs, les premiers affronts, la première agonie, et je dirai presque la première mort intérieure de l'âme, est cette même montagne d'où bientôt, vainqueur de la mort, il s'élancera vers les cieux tout chargé de trophées. Par là, s'écrie S. Ambroise, par ce premier voyage, le Sauveur nous montre quelle route nous devons suivre pour être reconduits au ciel d'où nous avions été exilés (2); c'est à dire qu'il nous faut recevoir et confesser la doc-

(1) Ego quasi oliva speciosa in campis. (*Eccli.*, 24.)

(2) Vide quibus itineribus ad Paradisum reducamur. (*Lib.* 4, *In. Luc.*)

trine de Jésus-Christ, nous fortifier à la cène eucharistique, fuir loin de la corruption de Jérusalem, ou en d'autres termes renoncer à toute société, à tout contact avec le monde, traverser le noir torrent des tribulations, des sacrifices, des humiliations et de toutes les peines inséparables d'une vie vraiment chrétienne, entrer avec Jésus-Christ dans le lieu du recueillement, de la solitude et de la prière ; que nous devons en un mot nous offrir à Dieu au pied de la montagne des Oliviers, et y partager son agonie pour l'amour de lui : voilà le moyen unique, voilà la seule voie, oui la seule, sachons-le bien, pour triompher de la mort et du péché, et entrer dans le ciel à sa suite.

Mais pourquoi le Sauveur, qui voulait prier sur le penchant de la montagne et y endurer les douleurs d'une cruelle agonie, se dirigea-t-il vers Géthsémani et entra-t-il dans le jardin qui se trouvait en ce lieu? Pourquoi toutes ces circonstances sont-elles relatées par les évangélistes avec un soin si minutieux (1)? Dira-t-on que Jésus songeait à se soustraire aux recherches de cette troupe d'hommes impies qui, Judas à leur tête, allaient bientôt s'approcher pour se saisir de sa personne? Au contraire ; car, comme le remarque S. Luc, c'était là un lieu où l'on devait naturellement aller le chercher, puisque tous les soirs, après la cène, Jésus avait coutume de se retirer en cet endroit pour y faire sa prière ; *secundum consuetudinem*. S. Jean est plus explicite encore, et il affirme que le perfide Judas avait une connaissance parfaite du lieu, puisque le Sauveur s'y rendait fréquemment avec ses disciples et avec le

(1) In villam quæ dicitur Gethsemani, ubi erat hortus, in quem introivit.

traître lui-même, afin d'y prier (1). Ainsi donc, en se retirant dans ce jardin, répond S. Cyrille, le Sauveur n'a voulu qu'épargner à l'infâme Judas la peine de le chercher inutilement ailleurs (2), et de cette manière il a fait voir à ses disciples, il nous a prouvé à nous-mêmes, ajoute S. Chrysostome, que c'est de son plein gré et par sa volonté qu'il marchait à la mort. (3)

En effet il avait dit en termes clairs et précis que personne n'aurait pu lui ôter la vie si lui-même n'y eût consenti, ajoutant qu'il ne consentait à donner sa vie que pour la reprendre bientôt après (4). Or, s'il avait attendu qu'on vînt le saisir violemment, à l'improviste et en public, il aurait en quelque sorte obscurci cette éclatante et solennelle vérité de la spontanéité de sa mort. Aussi, toutes les fois que les Juifs voulurent le prendre avant le temps que lui-même avait fixé, il se déroba par la fuite à leurs recherches, ou bien il se rendit miraculeusement invisible à leurs yeux, parceque son heure n'était point encore venue (5). Mais aujourd'hui qu'enfin est arrivée cette heure après laquelle il a tant soupiré, cette heure si fortunée pour nous, cette heure que lui-même avait déterminée dans les conseils éternels de son Père (6), Jésus va de son propre mou-

(1) Sciebat autem Judas locum, quia frequenter Jesus convenerat illuc cum discipulis suis. (*Joan.*, 18.)

(2) Hoc agebat, ut a traditore citra negotium inveniretur. (*In Joann.*)

(3) Ostendens discipulis, quia volens ad mortem venit. (*Homil.* 82, *in Joann.*)

(4) Nemo tollit animam meam a me; sed ego eam pono, ut iterum sumam eam. (*Joan.*, 10.)

(5) Quia nondum venerat hora ejus. (*Joan.* 7.,)

(6) Pater venit hora. (*Idem*, 17.)

vement au devant de la violence qu'on veut lui faire, et il ne se retire à Gethsémani que parceque c'est un endroit bien connu de Judas, et qu'il sait que son infidèle disciple l'y trouvera plus facilement; *sciebat autem Judas locum.*

Les Pharisiens avaient craint d'ailleurs que, si l'on s'emparait de Jésus durant la fête, il ne vînt à éclater quelque tumulte séditieux parmi le peuple, qui se montrait si dévoué à sa personne (1). Et cette crainte, observe S. Léon, n'était nullement l'effet du zèle; qu'importait en effet aux prêtres de cette époque que la fête fût profanée par quelque excès, puisqu'ils ne prenaient nul souci du culte et de l'amour de Dieu? Mais ils avaient peur qu'à la faveur du désordre le prisonnier ne s'échappât de leurs mains (2). Or, en allant à Gethsémani, hors des murs de Jérusalem, dans ce lieu écarté, solitaire et paisible, le Sauveur prévient tout mouvement populaire; il se charge du soin de dissiper les craintes de ses ennemis; il lève tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à sa capture; il va lui-même au devant des complots qui se trament contre lui. Dans son généreux dessein d'accomplir dès cet instant, d'une manière secrète et cachée, son sacrifice dans l'intérieur de son cœur, avant même que son corps soit livré à l'immolation, la grande victime se transporte d'elle-même au lieu où elle doit être saisie, et se place sous le couteau homicide qui doit la sacrifier. Le véritable Abel se rend volontairement au milieu de la campagne où un

(1) Non in die festo, ne forte tumultus fieret in populo. (*Matth.*, 26.

(2) Seditionem in præcipua solemnitate metuebant, non ut populus non peccaret; sed ne Christus evaderet. (*Serm. de Pass.*)

autre Caïn peut facilement le saisir pour l'immoler à sa haine cruelle. (1)

D'ailleurs la passion de Jésus-Christ n'étant point un supplice, mais un sacrifice, et le plus grand, le plus redoutable, le plus auguste, le plus méritoire de tous les sacrifices, il ne convenait pas que la sainte victime destinée à un sacrifice si saint fût prise dans un lieu profane. Par conséquent, dit Origène, le Sauveur ne devait pas être appréhendé en plein jour, ni sur une place, ni sur la voie publique, ni au milieu de la cène, mais pendant la nuit et dans le jardin des Oliviers, c'est à dire dans le temps de la prière et dans le lieu où le fils de Dieu venait habituellement s'entretenir avec Dieu son père, et qui par là même avait été transformé en un véritable sanctuaire, en un vrai temple de Dieu.

Mais S. Cyrille nous découvre ici un autre mystère plus aimable encore et plus touchant. Souvenez-vous, s'écrie ce Père, qu'Adam prévariqua dans un jardin. Eh bien ! c'est aussi dans un jardin que Jésus-Christ entre aujourd'hui, afin que ses souffrances commencent dans un lieu semblable à celui où le péché avait commencé (2). Jésus est donc, dans cette circonstance, notre médiateur, qui s'avance pour désarmer le céleste chérubin placé par la justice divine à la porte du véritable paradis, pour briser entre ses mains l'épée flamboyante qui en défend l'entrée aux infortunés mortels, et pour obtenir aux malheureux enfants d'un père prévaricateur leur retour dans le lieu de délices d'où ils avaient été chassés. Et, pour comble de bonheur, ce

(1) Ostendens quoniam volens ad mortem venit.

(2) In paradiso, omnis tristitiæ nostræ principium fuit ; in horto Christi quoque Passio inchoata est. (*In Joan.*)

lieu, dont le paradis terrestre ne fut que la figure imparfaite, offre, non pas des jouissances matérielles et périssables, mais des biens célestes et éternels. En un mot, conclut le célèbre Alcuin, Jésus entrant dans Gethsémani est le nouvel Adam qui va dans un jardin expier par son obéissance la rébellion dont le premier Adam s'était rendu coupable dans un autre jardin. (1)

O nouveau jardin! ô nouveau paradis! combien ton aspect diffère de celui de l'ancien Eden! Là, le premier Adam goûta le repos, la joie, les délices, les douceurs de la vie; ici le second Adam n'éprouve que les combats, les ennuis, les frayeurs, les amertumes, que les angoisses de l'agonie. Là coulaient des fleuves d'une eau fraîche et limpide, ici l'on n'aperçoit qu'un ruisseau tout fumant du sang qui s'échappe des veines du Rédempteur. Là un ange apostat fut l'instigateur de la révolte et du péché; ici un ange fidèle vient soutenir l'obéissance et le sacrifice. Là la majesté de Dieu fut outragée, ici elle est satisfaite. Là le péché fut commis, ici il est réparé. Dans le paradis terrestre, l'humanité fut précipitée vers sa perte; au jardin des Oliviers, elle est ramenée dans la voie du salut éternel. Dans l'Eden, du sein des fleurs et des fruits ne sortirent que les épines de la malédiction et du châtiment; à Gethsémani, sur les épines même de l'amertume et de la douleur, germent des fleurs et des fruits de mérites, de bénédictions, de grâces et de vertus. Là enfin la mort naquit à l'ombre de l'arbre de vie; ici, au milieu d'un appareil de mort, renaît l'espérance de la résurrection et de la vie.

C'est donc là le mystérieux jardin de l'Eglise, où l'é-

(1) Ubi erat hortus; ut peccatum, quod in horto commissum fuerat, in horto deleret. (*In Caten.*)

pouse des cantiques pressait vivement son bien-aimé de de descendre (1). O aimable Jésus, époux chéri de nos âmes, hâtez-vous donc de venir dans ce jardin si plein de délices pour nous, semé de tant de douleurs pour vous-même. Mais qu'est-il besoin de redoubler nos prières pour engager l'époux sacré à cette démarche ? Une force secrète, la force de sa charité, l'y pousse, l'y entraîne, l'y transporte avec une puissance irrésistible. Voyez en effet comme il s'avance d'un pas rapide, le front serein, le cœur dilaté, le visage rayonnant d'allégresse.

Chrétiens, ne perdons pas ce précieux instant. Hâtons-nous de suivre Jésus dans ce jardin, où son cœur nous ouvre tous les trésors qui peuvent sanctifier et attirer le nôtre. *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.* Je m'explique. Ne perdons pas dans la mollesse, dans les laborieuses vanités du siècle, des jours qui ne nous ont été donnés que pour suivre et imiter Jésus-Christ. Et arrêtons-nous, en terminant, sur ces paroles si simples, mais si pleines de sens mystérieux : *Jésus entra dans le jardin avec ses disciples* (2). Le divin Rédempteur vient au jardin accompagné de ses disciples; il guide lui-même leurs pas, il les instruit de sa propre bouche, les édifie par son exemple, les console et les soutient par le spectacle de ses peines; il les sanctifie en s'offrant lui-même par eux; il les associe à sa prière d'une manière toute spéciale, leur applique efficacement le fruit de son sacrifice et de ce précieux sang qu'il verse sous leurs propres yeux, et enfin, par la vertu de sa puissance, il se fait leur bouclier et leur rempart contre la rage des Juifs.

(1) Veniat Dilectus meus in hortum suum. (*Cant.*, 5.)

(2) In quem introivit ipse et discipuli ejus.

Jésus-Christ, en un mot, rend aujourd'hui ses disciples les spectateurs et les compagnons de ses souffrances, sur cette même montagne des Oliviers, où bientôt il les appellera à être les compagnons et les spectateurs de sa glorieuse ascension au ciel. Or, dit S. Ambroise, tout cela est l'image sensible de l'Eglise ; c'est la figure de ce que Jésus-Christ opère pour les enfants de son Eglise, et de ce qu'il demande pour eux; c'est l'histoire des promesses qu'il fait et des récompenses qu'il réserve aux vrais croyants. Ah ! si, à Dieu ne plaise ! nous avions l'affreux malheur d'être séparés du corps de cette Eglise par le schisme ou l'hérésie, ou que le péché nous rendît étrangers à son esprit, hâtons-nous de rentrer dans le sein de cette société divine. C'est là seulement qu'habite Jésus-Christ. Hâtons-nous de nous confondre dans une sainte union avec les apôtres et les disciples, avec toutes les âmes pieuses et fidèles qui marchent à la suite du Sauveur. Hâtons-nous, tandis qu'il en est temps encore, de nous joindre à cette heureuse société, hors de laquelle nous serions à jamais exclus de l'éternelle joie dont elle seule peut nous assurer la possession.

Pour cela, écoutons avec un esprit humble et un cœur fidèle le grand, le dernier commandement que Jésus-Christ nous fait de recevoir sa foi et d'accomplir sa loi sainte; allons souvent nous fortifier au banquet eucharistique; adressons souvent à Dieu l'hymne de la reconnaissance et de l'amour; fuyons l'air empesté de Jérusalem, éloignons-nous des assemblées profanes, des spectacles corrupteurs, de la société des impies; abreuvons-nous aux noires eaux du Cédron, en acceptant avec une pieuse résignation les tribulations et la

pénitence ; traversons ce torrent, en souffrant avec une courageuse constance pour l'amour de Jésus-Christ les dédains du monde; allons souvent nous recueillir avec lui dans le jardin, c'est à dire dans le silence de la méditation et de la prière. Et ne soyons point effrayés, si nous sommes enveloppés dans la nuit obscure de l'humiliation ; que l'amertume du torrent de la mortification ne nous décourage pas ; que les persécutions de la moderne Synagogue des mondains ne nous arrêtent pas. Envisageons sans terreur les difficiles escarpements que présente la montagne de la sainteté. On peut tout, on triomphe de tout quand on s'avance à la suite de Jésus-Christ. Réunis sur le mont des Oliviers avec le Sauveur agonisant, nous participerons à l'onction de sa grâce, et, soutenus par sa propre force, nous nous retrouverons plus tard sur cette même montagne, pour participer à la joie de sa glorieuse ascension.

SECONDE PARTIE.

Il nous reste maintenant à rechercher les motifs pour lesquels les évangélistes ont voulu nous conserver le nom du lieu fortuné où le Sauveur alla consacrer à la prière les derniers instants de sa vie. Ce lieu, nous disent-ils, s'appelait *Gethsémani* (1), mot hébreu qui signifie *la vallée de l'Huile* ou *le pressoir des Olives.* Or qu'importait au monde chrétien de connaître le nom de cet endroit, si ce nom même n'eût pas renfermé un mystère? Pour le comprendre, ce mystère, ayons soin de nous rappeler l'histoire de cette pauvre veuve dont il est parlé au quatrième livre des Rois. Réduite à la

(1) In villam quæ dicitur Gethsemani.

dernière indigence et à l'impuissance absolue d'acquitter les dettes que son mari avait laissées en mourant, elle était menacée de voir un créancier inhumain lui ravir ses enfants et les conduire en esclavage (1). Le prophète Élisée, touché du sort de cette mère désolée, se rend chez elle, et multiplie miraculeusement le peu d'huile qui lui restait, de telle sorte qu'elle put, avec le produit de ce qu'elle en vendit, satisfaire à tous ses créanciers et en réserver assez pour subsister elle et ses enfants (2). Eh bien! cette histoire est une figure et une prophétie du mystère de Gethsémani, et elle nous en donne l'explication. En effet la veuve de Samarie représente l'humanité tout entière, que la mort spirituelle d'Adam, son chef et son époux, avait réduite à l'indigence la plus absolue. Elle n'avait plus de quoi payer la dette contractée envers le prince des ténèbres, et elle voyait ses propres enfants exposés à devenir les éternels et malheureux esclaves du démon. Alors Jésus-Christ, véritable Élisée, puisque le mot *Élisée* signifie *Dieu Sauveur*, fut touché de compassion pour cette malheureuse famille; il vint sur la terre, demeure de la pauvre humanité, et il y répandit et y multiplia l'huile de sa miséricorde et de son sang divin. C'est au moyen de cette précieuse liqueur que nous, mortels infortunés, avons réuni la somme nécessaire pour payer toutes nos dettes, pour nous délivrer de l'esclavage du démon, pour vivre de la vie de la grâce et nous revêtir de l'immortalité. Et, comme Jésus-Christ a accompli cette œuvre de son amour infini au moyen de sa passion, il a choisi

(1) Ecce creditor venit, ut tollat filios meos ad serviendum sibi.

(2) Vende oleum, et redde creditori tuo; tu autem, et filii tui vivite de reliquo. (*IV Reg.*, 4.)

pour la commencer le jardin de Gethsémani, ou *la vallée de l'Huile,* afin que le nom même du lieu nous instruisît du mystère qu'il y opérait.

C'est pour cela que David avait prédit que le Messie ou l'oint du Seigneur serait couvert de l'huile mystérieuse de la joie, à cause de la vérité de ses enseignements, de la douceur qu'il montrerait dans ses souffrances, de la justice qu'il ferait briller dans ses jugements, de son amour pour la vertu et de sa haine contre le vice (1). Mais Jésus n'avait pas besoin de cette onction comme fils de Dieu; il la reçoit donc comme fils de l'homme, comme chef et représentant de l'humanité, afin de la répandre sur tous les hommes. Or c'est à Gethsémani, remarque S. Augustin, que Jésus-Christ a commencé à nous communiquer cette huile divine. C'est là qu'il est devenu véritablement notre *Christ* ou notre *oint*; c'est là qu'il a versé sur nous à pleines mains l'huile de sa miséricorde pour nous faire renaître à la joie, et l'huile de sa vertu pour nous donner la force de combattre, à son exemple, le démon avec succès. Ne sait-on pas que c'est avec l'huile que les lutteurs rendent leurs membres plus agiles, plus souples et plus vigoureux? Par conséquent, Jésus qui voulait rendre sensible pour nous ce tendre mystère de son amour, pouvait-il choisir une figure plus convenable et plus exacte que celle de la *vallée de l'Huile* matérielle, qui représente d'une manière si parfaite l'onction de son huile spirituelle et divine. (2)

(1) Propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam.... Dilexisti justitiam, et odisti iniquitatem : propterea unxit te Deus oleo lætitiæ. (*Ps.* 44.)

(2) In montem Oliveti, in montem chrismatis intravit Jesus, ibi

De plus c'était dans ce jardin que l'huile était extraite du fruit de l'olivier, et ce fut là aussi, dit l'interprète, que Jésus-Christ commença à répandre de ses divins membres le sang qui nous rachète, qui nous fortifie par son onction, et qui est pour nous un breuvage d'immortalité. (1)

Mais, de même que l'huile, multipliée par Élisée, n'était versée que dans les vases qui lui étaient présentés par la veuve, de même le sang de Jésus-Christ n'est recueilli que par les âmes que l'Église lui offre après les avoir purifiées ; et ces âmes sont celles qui écoutent la parole de l'Église, qui professent sa foi et participent à ses sacrements. Car S. Paul a dit : Je vous ai fiancés à cet unique époux qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. (2)

Élisée demandait toujours à la veuve d'autres vases pour les remplir de son huile miraculeuse, et c'est ainsi que Jésus-Christ, désirant de nous combler de ses grâces, bien plus que nous ne désirons nous-mêmes de les recevoir, demande toujours à son Église de nouvelles âmes pour répandre en elles l'huile de sa miséricorde, et l'Église s'efforce de trouver ces vases précieux. C'est dans ce but qu'elle envoie ses missionnaires dans les contrées idolâtres et hérétiques et que, même dans les pays catholiques, elle nous choisit en ce saint temps

enim nos unxit oleo lætitiæ, quo ipse a Deo unctus erat. Ideo autem nos unxit, quia contra diabolum luctatores effecit. (*In Joan.*)

(1) Sicut ex olivis exprimebatur oleum, ita ibi ex agonia expressus est sanguis Christi, quo quasi oleo reficimur, ungimur, pascimur. (*In Matth.*)

(2) Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo. (*II Cor* 11.)

du carême pour être ses prédicateurs et pour vous exhorter en son nom, chrétiens fidèles, à ouvrir vos cœurs afin que le véritable Élisée puisse les remplir des dons de son amour (1). L'huile du prophète ne cessa de couler que lorsque la veuve n'eut plus aucun vase qu'elle pût lui offrir (2). Il en est de même de la bonté de Dieu: ce n'est jamais elle qui nous fait défaut ; ce sont les cœurs des hommes qui se refusent à en profiter. Ah! tremblons pour nous; car le Seigneur, ainsi qu'il nous en a menacés, justement irrité d'avoir longtemps attendu en vain notre cœur pour y verser ses grâces, arrêtera le cours de cette veine précieuse. Comme les vierges folles de l'Évangile, nous voudrons à l'heure de la mort nous procurer l'huile de sa miséricorde ; mais nous ne trouverons plus personne qui veuille nous en donner.

Ainsi donc, aujourd'hui que cette veine précieuse de la miséricorde de Dieu s'ouvre pour se répandre sur nous, renonçons à nos vices, purifions nos cœurs des goûts profanes avec les larmes de la pénitence, et recueillons-y la grâce, qui découle si abondamment de la passion de Jésus-Christ, afin que, si nous sommes en ce moment pour Dieu des vases de colère, sur le point d'être brisés par la mort (3), nous devenions des vases d'élection, des vases d'honneur et de gloire, dignes des complaïsances, de l'amour et de l'éternelle société du Seigneur. Ainsi soit-il.

(1) Dilata os tuum, et implebo illud.
(2) Respondit : Non habeo vas. Stetitque oleum.
(3) Vasa iræ apta in interitum. (*Rom.*, 9)

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

LES PASSIONS.

Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.
(Hébr., 2.)
Il a dû être en tout semblable à ses frères, afin de devenir compatissant à leur égard.

Que signifie, Messieurs, l'étrange métamorphose, le changement imprévu qui, selon les évangélistes, s'est opéré dans la personne du Rédempteur à son entrée dans le jardin des Oliviers? Il n'y a que peu d'instants, dans son admirable discours après la cène, il montrait une douce sérénité, il exprimait une vive joie d'aller à la mort pour nous, il exhortait ses disciples à la patience, au calme, à la paix, il les encourageait à mourir avec joie pour lui; et voilà que tout à coup, sans qu'aucun événement nouveau soit survenu, il se montre à ses disciples accablé de tristesse, consterné, timide, tremblant et en proie à un abattement profond (1). Et non seulement il laisse deviner ses angoisses par l'immobilité de son regard, la pâleur de son visage, le gonflement de sa poitrine, le désordre de son maintien, le tremblement de tout son corps, mais encore il les découvre à ses apôtres, il leur en fait l'aveu en leur di-

(1) Et assumpto Petro et duobus filiis Zebedæi, cœpit pavere, ædere, contristari et mœstus esse.

sant d'une voix faible, gémissante : Mes enfants, je me sens près de mourir sous le poids de la tristesse qui m'accable. Ah! si vous m'aimez, demeurez ici, et veillez avec moi (1). Grand Dieu! ainsi donc l'allégresse du ciel s'attriste sur la terre ; celui qui fait la joie des anges est dans l'affliction parmi les hommes, le courage tremble, la force chancelle, la vertu est infirme, l'auteur de la vie frémit aux approches de la mort, et celui qui promettait aux autres sa force, son appui, ses consolations, rempli maintenant de terreur, déclare avoir besoin lui-même d'appui, de consolation et de force!

Du reste, cet état de l'âme sainte du Rédempteur avait été prédit dix siècles auparavant, ou plutôt il avait été historiquement décrit dans ce passage des Psaumes: Mon cœur s'est troublé au-dedans de moi, et les terreurs de la mort ont fondu sur moi. La crainte et l'horreur m'ont environné de toutes parts; je suis plongé dans les ténèbres (2). Or, si Dieu lui-même avait prédit toutes ces circonstances avec tant de précision, il est certain qu'il les avait voulues et décrétées; elles doivent donc avoir leur raison dans les profondeurs de la sagesse et de l'amour de Dieu. Or, cette raison, S. Paul nous l'a dévoilée en nous disant que, puisque le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme pour racheter l'homme, dès lors il a dû épouser toutes les infirmités de l'homme et devenir en tout semblable à ses frères, pour pouvoir ainsi accomplir l'œuvre de sa miséricorde sur nous : *Debuit per*

(1) Tristis est anima mea usque ad mortem. Sustinete hic, et vigilate mecum. (*Matth.*, 26 ; *Marc.*, 14.)

(2) Cor meum conturbatum est ; formido mortis cecidit super me ; timor et tremor venerunt super me, et contexerunt me tenebræ. (*Ps.* 54.)

omnia fratribus similari, ut misericors fieret. C'est sous le point de vue que nous découvre cette lumineuse parole de l'apôtre que nous devons considérer les sentiments de crainte, de tristesse et d'angoisse auxquels nôtre Seigneur est en proie dans le jardin des Oliviers; et, en voyant la liberté avec laquelle il les excite au dedans de lui-même, l'ordre dans lequel il les maintient et la vérité qu'il nous révèle par eux, loin d'y trouver un sujet de scandale, nous y verrons un motif de consolation et d'édification. Car nous demeurerons convaincus que ces sentiments sont bien éloignés d'être indignes d'un divin Rédempteur, et qu'au contraire ce Dieu rédempteur a dû se montrer ainsi semblable à nous en toutes choses, afin de nous faire éprouver sa compatissante bonté : *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.*

PREMIÈRE PARTIE.

En allant au jardin de Gethsémani, Jésus a fait le premier pas vers le Calvaire. Hélas! l'heure du sacrifice désormais s'approche; déjà le bûcher s'élève, le feu est allumé, et la victime s'avance vers l'autel sur lequel elle doit être impitoyablement égorgée. Mais, pour y arriver, quel chemin Jésus aura à parcourir! Il marchera de supplice en supplice, de souffrance en souffrance. Tous ses pas seront marqués par des opprobres; tous les instants qui lui restent encore à vivre seront remplis d'amertume, d'affliction et de douleur. Le voyage de Gethsémani au Calvaire ne sera qu'une longue suite d'outrages, d'insultes, de tourments et de tortures les plus atroces; les préludes de l'immolation

du Sauveur seront acerbes et cruels autant que l'immolation elle-même. Or, à la vue de tant de maux qui se déroulent si terribles et d'une manière si distincte et si vive à l'imagination du Rédempteur, la répugnance, la frayeur agitent son appétit sensitif, un sentiment d'horreur s'élève dans son humanité sainte ; il est en proie aux angoisses et aux frayeurs les plus terribles. *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.*

Mais, nous objectera-t-on, est-il vraisemblable que Jésus-Christ ait éprouvé en face de la mort une tristesse si grande, une répugnance si violente, une terreur que beaucoup de chrétiens n'ont pas ressentie dans de semblables circonstances ? Ces sentiments, que l'on pourrait pardonner à un homme vulgaire, ne sont-ils pas humiliants pour un sage ? ne sont-ils pas surtout entièrement indignes d'un Rédempteur divin, qui s'est offert lui-même à la mort pour la gloire de Dieu et le salut du monde ? Si Jésus-Christ n'a pu empêcher en lui ces passions, ou s'il n'a pu les éloigner, alors il n'est pas Dieu. Mais, s'il est véritablement Dieu, on ne saurait comprendre qu'ayant pu prévenir en soi ces sortes de mouvements, il les ait éprouvés ; et il n'est pas moins incompréhensible que, pouvant s'en exempter, il se soit soumis à des angoisses qui, en déchirant son cœur, blessent sa dignité et ternissent sa gloire. Telle est la difficulté soulevée par des hommes téméraires, je devrais peut-être dire plutôt insensés, qui osent mesurer avec l'étroite portée de la pensée humaine la hauteur et la profondeur de la charité divine. Mais, si l'on considère au flambeau de l'Évangile et de la tradition le mystère de la tristesse et de l'horreur que le Sauveur éprouve dans le jardin des Oliviers à la vue de la mort, on reconnaî-

tra que ces traits de parfaite ressemblance que Jésus eut avec nous étaient utiles et nécessaires, et qu'ils furent dignes d'un Rédempteur divin, résolu de nous donner toutes les preuves possibles de sa miséricorde. *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.* Guidés par cette lumière, nous allons pénétrer dans les profondeurs de ce grand mystère.

D'abord il est hors de doute, selon S. Thomas, que les affections de l'appétit sensitif par lesquelles Jésus parut agité, effrayé, désolé, furent et peuvent être appelées, avec une exacte propriété de termes, de vraies passions de l'âme. (1)

En second lieu, il est également certain que ces passions et ces sentiments n'agirent pas seulement sur l'appétit sensitif, mais encore sur l'âme divine du Rédempteur, puisqu'il dit lui-même que son âme est triste. Bien plus, il les éprouva aussi dans sa volonté, au moins quant à la partie inférieure, puisque lui-même ajoute encore : Que votre volonté se fasse, ô mon Père, et non la mienne. *Non mea voluntas, sed tua fiat.* Ce qui signifie clairement, comme l'observe l'interprète, qu'il y eut dans sa volonté humaine, une tristesse, une crainte naturelle de la mort, et qu'il fit un acte de volonté véritable en demandant à en être délivré. (2)

En dernier lieu, on ne saurait douter, ajoute S. Léon, que ces passions n'aient été en Jésus-Christ de véritables passions humaines, des passions réelles. Car le Sauveur éprouva notre mélancolie en s'attristant, de

(1) Propriissime dicuntur passiones animæ affectiones appetitus sensitivi, quæ in Christo fuerunt. (3. *prat. q.* 15, *a*, 4.)

(2) Voluntate ergo sua tristatus est, et voluit a morte liberari. (*In* 26 *Matth.*)

même qu'il ressentit notre confusion en endurant le mépris, et notre douleur lorsqu'il fut cloué sur la croix (1). S'il en était autrement, sa ressemblance avec nous n'aurait point été exacte et parfaite comme elle devait l'être. *Debuit per omnia fratribus similari.*

Gardons-nous cependant de conclure de tout cela que Jésus-Christ, en s'abandonnant réellement à la tristesse de notre humanité, se soit affligé de la même manière que nous. La perfection de sa ressemblance avec nous exigeait sans doute une conformité entière avec notre nature, mais il ne s'ensuit pas qu'il dût participer à notre péché ni à ses conséquences. De même que le Fils de Dieu avait véritablement revêtu la chair d'Adam, à l'exclusion du péché, de même aussi il avait accepté réellement nos passions, moins leur désordre. Voilà pourquoi ces mêmes passions, si humiliantes pour nous dans leur principe, dans leurs effets et dans leur fin, furent, quant à ces trois circonstances, une gloire pour Jésus-Christ dans son humiliation même. (2)

Les passions sont humiliantes en nous dans leur principe, parcequ'elles naissent en nous sans notre concours. Venons-nous à apprendre une chose qui nous est agréable ou pénible, qui se trouve favorable ou contraire à notre bien-être moral ou matériel, il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher qu'indépendamment de notre volonté, et souvent même contre notre volonté, l'amour ou la haine, la joie ou la tristesse, l'empresse-

(1) In nostra est humilitate contemptus ; in nostra est mœstitudine contristatus ; in nostro est dolore crucifixus (*Serm. VII. de Pass.*)

(2) Christi passiones et posteriores glorias. (*Petr.*, 1.)

ment ou la répugnance, le désir ou la crainte ne s'éveillent au dedans de nous. Aussi ces sentiments, que nous éprouvons en nous, que nous souffrons en quelque sorte, ne sont-ils pas désignés sous le nom d'*actions*, mais bien sous celui de *passions*.

Mais ces passions, quant à leur principe, ne furent point involontaires en Jésus-Christ; elles furent l'effet de son choix, et par conséquent nullement humiliantes pour lui. En effet les évangélistes ne disent pas que Jésus *craignit*, qu'il *s'affligea*, qu'il *devint triste*. Ils se servent de ces expressions: Jésus *commença* à craindre, à être accablé d'ennuis et à s'attrister (1). Ce qui signifie clairement, d'après Cornélius à Lapide, que le Sauveur se troubla librement et de sa propre volonté, et non point malgré lui ou par une suite nécessaire de la prévision de ses peines (2). S. Ambroise avait dit de son côté que, tandis que nous subissons nos passions par une triste nécessité de notre nature corrompue, le Christ n'y fut assujetti que par l'empire de sa volonté. (3)

Et en effet l'âme sainte du Sauveur ne fut-elle pas adulte dès l'instant même de sa conception? Ne vit-elle pas toujours de la manière la plus claire et la plus distincte, dans la personne divine du Verbe, à laquelle elle était hypostatiquement unie, tous les tourments, toutes les souffrances, toutes les horreurs de sa passion et de sa mort? Cependant tous les sentiments que cette vue affreuse et cette funeste appréhension auraient n -

(1) Cœpit pavere, tædere et mœstus esse.

(2) Cœpit, id est ultro et sponte sua; voluntarie et libere, non coacte, non invite. (*In Matth.*)

(3) Habemus nos hujusmodi affectus ex humanæ conditionis necessitate; Christi Domini infirmitas fuit ex voluntate.

turellement dû exciter dans son appétit sensitif, la langueur et l'ennui, l'épouvante et l'effroi, ne s'emparent de son âme qu'aujourd'hui, parceque ce n'est qu'aujourd'hui qu'il consent à ce qu'ils s'élèvent au dedans de lui, au moins avec ce degré d'intensité qui se révèle dans son agonie. De même qu'une fois seulement, sur le Thabor, il permit que la joie béatifique que son âme goûtait dans la vision de Dieu resplendît sur tout son corps; ainsi une seule fois, dans le jardin des Oliviers, il permit que sa sensibilité fût assaillie par la tristesse, l'horreur et la crainte, à la vue des outrages et des tourments qui l'attendaient. Pour ressembler aux autres hommes, il dut partager véritablement toutes les infirmités de l'homme. *Debuit per omnia fratribus similari.* Mais, dit S. Augustin, il demeura toujours maître de ces sentiments, et il ne les laissa se développer en lui que comme il voulut, quand il voulut et parcequ'il le voulut; car il était Dieu. Il se troubla et s'attrista comme un homme, mais avec la même liberté et la même indépendance avec laquelle il s'était revêtu de la nature humaine, avec laquelle il donna sa vie pour l'homme. L'effroi, aussi bien que la mort, ne s'approche de lui pour ainsi dire qu'en tremblant, et lorsque lui-même lui en a intimé l'ordre. (1)

Mais, dira-t-on, si l'âme de Jésus jouissait de la vision claire de Dieu, dont l'effet ordinaire est d'exclure toutes les peines et de faire couler en nous des torrents intarrissables de délices, comment le Sauveur put-il éprouver une douleur si intense, une tristesse si vive

(1) Hos motus ita cum voluit suscepit animo humano, sicut cum voluit factus est homo. Qua potestate mortuus est, eadem est potestate turbatus. (*De Trinit., lib.* 14; *et in Joan.*, 60.)

qu'elle était capable de lui causer la mort (1)? Cela n'a rien qui doive nous surprendre, répond S. Augustin. Cette faiblesse de Jésus à côté de sa vertu divine, cette indicible et sombre mélancolie qu'il éprouve à côté d'une joie infinie, fut l'effet d'un miracle de son pouvoir sans bornes (2). Ce fut avec une égale liberté et une puissance égale que, afin de pouvoir souffrir et mourir physiquement, il n'a pas permis que sa béatitude rayonnât sur son corps, et que, pour pouvoir comme nous ressentir l'affliction et les douleurs morales, il a empêché que sa joie divine ne rejaillît sur toute son âme. Ces passions, dans leur principe, furent donc aussi glorieuses pour lui qu'elles sont humiliantes pour nous. Ce furent sans doute des passions naturelles à l'homme, puisque Jésus-Christ était véritablement homme; cependant, remarque S. Pierre-Damien, elles furent au dessus de la nature humaine. C'est la faiblesse qui enfante nos passions; c'est la puissance qui produit celles de Jésus-Christ. Elles règnent souvent sur nos cœurs; elles obéissent toujours à Jésus. Elles préviennent en nous la raison; elles la suivent dans Jésus. Elles naissent au dedans de nous indépendamment de notre volonté; elles ne s'élèvent au dedans de Jésus-Christ que lorsqu'il le leur commande. Rien en lui n'est le résultat de la nécessité; tout y est l'effet de la puissance et de la liberté : la faim, la soif furent en lui des maux volontaires, aussi bien que la tristesse et la frayeur. (3)

(1) Tristis est anima mea usque ad mortem.

(2) Ejus infirmitas fuit ex potestate. (*Contr. Faust*)

(3) Supra naturam fuerunt, quia non præcedebant in eo voluntatem. Nihil enim coactum in Christo, sed omnia voluntaria fuerunt. Volens enim esurivit, timuit, tristatus est (*De Fide, lib.* 3.)

Oh! comme tout est auguste, admirable et magnifique dans Jésus-Christ! Quel ordre, quelle harmonie, quelle perfection règne dans cette hypostase divine! Les ineffables prérogatives de la Divinité n'y empêchent point les faiblesses de l'humanité, et les misères de l'homme n'y dégradent pas non plus la majesté et la grandeur de Dieu. O aimable Jésus! dans vos humiliations même que vous êtes digne de notre culte, de notre admiration et de notre amour! (1)

Les passions sont humiliantes pour nous, non seulement dans leur principe, mais encore dans leurs effets. Malheureux mortels que nous sommes! ce n'est point assez que les passions devancent en nous la raison, il faut aussi qu'elles l'offusquent; elles ne se contentent pas de braver notre volonté, elles parviennent aussi à l'affaiblir; non seulement elles troublent le cœur, mais trop souvent elles le tyrannisent, elles l'entraînent au mal, et ne lui laissent qu'autant de liberté qu'il en faut pour se rendre coupable. Que de criminels desseins nous sont inspirés par le désir des richesses, des plaisirs, des dignités; et par la crainte de la pauvreté, des souffrances, du déshonneur! Que de crimes toutes nos passions ne nous conseillent-elles pas! Combien de bassesses et d'infamies ne nous font-elles pas commettre! Quels vices nombreux le seul respect humain, par exemple, n'enfante-t-il pas; combien de vertus n'éteint-il pas surtout dans le cœur des femmes et des jeunes gens! Quelquefois sans doute nos passions sont naturelles et légitimes, comme, par exemple, l'amour de la vie et la frayeur de la mort; mais souvent aussi

(1) Gloriamur in Christo Jesu. (*Philip.*, 3.)

on a vu cet amour de la vie, cette peur de la mort, pousser l'âme hors d'elle-même ; et, sous l'empire de cette passion, combien d'apôtres sont devenus déserteurs ou parjures ! Combien de martyrs se sont rendus apostats ! Combien de vierges ont oublié la vertu ! Combien d'épouses ont méconnu leurs devoirs ! Combien de chrétiens sont tombés dans l'infidélité ! Il n'en est pas ainsi des passions de Jésus-Christ ; dociles et soumises dans leur principe, elles furent encore innocentes, pures et saintes dans leurs effets.

Remarquez, je vous prie, le récit que les évangélistes nous font de la tristesse et de la frayeur de Jésus au jardin des Oliviers, Tous les termes qu'ils emploient, observe l'interprète, expriment la douleur avec une sorte d'*emphase* (1). Ces paroles mêmes du Sauveur : *Mon âme est triste jusqu'à la mort,* signifient clairement : La crainte des tourments et des ignominies qui m'attendent me remplit de tristesse ; ma frayeur est tellement vive que si, de mon âme, qui en est intimement pénétrée et comme brisée, elle débordait sur mon corps, elle serait assez puissante pour me faire mourir. J'éprouve une mélancolie, un abattement semblables à ceux qu'éprouve un homme qui lutte contre la mort. Je sens que mes forces m'abandonnent, que ma vie et mon esprit s'échappent de moi, et il me semble que je me meurs par la violence seule de ma douleur. Ces expressions du Sauveur, mon âme est triste jusqu'à la mort, ont, selon S. Hilaire, cette signification : Telle est l'épouvante que j'éprouve au fond de mon cœur que, si la présence de ma vertu divine ne venait au secours de ma faiblesse hum aine je

(1) Singula verba habent emphasim doloris. (*In 26 Matth.*)

ne pourrais y survivre, je devrais absolument en mourir (1). Et cependant, ô grandeur de l'âme de Jésus! tout est parfaitement coordonné dans l'auteur de l'ordre. Souffrance excessive dans la partie sentitive et inférieure, liberté pleine et entière dans la partie supérieure et raisonnable. Sa tristesse est profonde et sa résolution est ferme. Cette douleur si acérée et si pénétrante ne trouble en rien sa raison; elle ne diminue en rien son courage; elle n'entrave point sa puissance; elle n'ébranle aucunement son propos généreux de marcher à la mort pour nous. Bientôt nous l'entendrons, dans la prière sublime qu'il adresse à Dieu son Père, avoir horreur de la mort et la désirer, en palpiter de crainte et l'accepter avec joie (2). Nous le verrons reculer devant l'image de la mort et courir lui-même au devant de ceux qui viennent la lui donner (3). O heureuses passions de mon Sauveur! la raison leur donne l'élan, et la raison leur assigne leurs limites, de sorte qu'elles n'atteignent aucun but qui ne soit saint, sublime et divin. O passions pures, qui, loin d'humilier le Médiateur des hommes, ne font que l'honorer en manifestant sa divinité, en même temps qu'elles révèlent sa parfaite ressemblance avec l'homme! *Debuit per omnia*, etc.

Enfin les passions sont humiliantes pour nous, non seulement dans leur principe et dans leurs effets, mais encore dans leur objet et dans leur fin. Nos craintes et

(1) Tristis est anima mea, etc. id est : Tanta est animæ meæ tristitia, ut, nisi virtus divina perseveraret, me perduceret usque ad mortem. (*In* 26 *Matth.*)

(2) Transeat a me calix iste. Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.

(3) Surgite, eamus hinc.

nos espérances, notre tristesse et notre joie, nos répugnances et nos désirs n'ont souvent qu'un objet frivole. Nous nous inquiétons souvent pour des maux purement chimériques ou pour des biens qui n'ont aucune réalité, qui sont même quelquefois funestes. Nous redoutons la pauvreté, qui nous cause une humiliation salutaire ; la tribulation, qui nous conduit au détachement ; l'abaissement, qui nous guérit de l'orgueil ; les infirmités, qui préviennent en nous le péché, et la mort, qui nous assure une vie immortelle (1). Au contraire nous aimons, nous recherchons la richesse, qui corrompt nos cœurs ; le plaisir, qui nous amollit ; la gloire, qui nous enivre, et la prospérité qui nous perd. Souvent encore les passions ne poursuivent qu'un objet coupable. Trop de gens en effet ne craignent que la vertu, n'aiment que le vice, et ne se proposent d'autre fin, dans leurs affections, que de ravir le bien, de flétrir l'honneur, de détruire la vie de leurs semblables.

Mais quel objet les passions humaines eurent-elles dans Jésus-Christ ? S. Paul nous l'apprend : Jésus, dit-il, n'eut jamais qu'une fin sublime, pure et digne d'un Dieu ; il n'eut jamais d'autre mobile que la miséricorde et l'amour. *Debuit per omnia fratribus*, etc.

S. Thomas, avec tous les saints Pères, affirme que les passions de notre Seigneur eurent trois fins principales : premièrement, de satisfaire à Dieu pour les péchés du monde ; en second lieu, de nous procurer à nous-mêmes un remède contre nos passions, et enfin de nous prouver la vérité de son humanité. J'aurai occasion de développer amplement les deux premiers motifs dans le cours de

(1) Illic trepidaverunt ubi non erat timor. (*Ps.* 13.)

ces conférences ; je vais donc aujourd'hui m'attacher seulement au premier, et j'essaierai de vous faire comprendre de quelle importance ce motif est pour nous et combien il est digne de la bonté de notre divin Maître. *Ut misericors fieret.*

Remarquez d'abord cette expression de S. Paul. Jésus-Christ, dit-il, *a dû* en toutes choses ressembler aux hommes, avec lesquels il a voulu avoir Adam pour père. Cela veut dire que ce n'est pas seulement par sympathie, par affection pour nous, qu'il a voulu avoir avec nous une parfaite ressemblance et prendre nos passions, comme le ferait le fils d'un grand roi qui, entraîné par son inclination pour un esclave, adopterait son langage et ses manières et se rendrait semblable à lui. Mais le mot *debuit, a dû,* implique une espèce de nécessité. Il signifie que le Sauveur, dans l'immensité de son amour, ayant conçu avec toute la plénitude de sa liberté le dessein de se revêtir de notre mortalité pour sauver les hommes, il devint nécessaire qu'il se rendît en tout semblable à eux ; car ce n'est que de cette manière qu'il pouvait leur donner une preuve sensible de sa misericorde. *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.*

Pour bien comprendre cela, rappelons-nous, dit S. Augustin, que le péché d'Adam était d'une telle nature que l'homme qui l'avait commis pouvait seul l'expier ; mais qu'en même temps il n'y avait qu'un Dieu qui pût satisfaire dignement à Dieu pour ce même péché (1). La vérité de la rédemption dépend donc de la vérité de l'Incarnation. Si le verbe de Dieu n'a pas véritablement

(1) Peccatum Adæ tantum erat ut illud non deberet solvere nisi homo ; sed non posset nisi Deus.

pris la nature de l'homme, alors cette nature malheureuse n'a ni prié, ni souffert, ni satisfait en lui; elle est étrangère à l'action réparatrice du divin Médiateur; elle n'a aucune part à son sacrifice; elle n'est point rachetée.

Que si le Verbe éternel n'a revêtu la nature humaine qu'en apparence, sa rédemption n'est aussi, comme sa nature, qu'une chose illusoire. Cependant, s'écrie S. Léon, nous avons été réellement rachetés; car c'est au milieu de notre bercail qu'a été choisie la victime qui fut immolée sur le Calvaire. Elle nous appartient, elle est véritablement à nous, cette chair immaculée engendrée par une mère vierge, et attachée ensuite à la croix par l'impiété des Juifs. Oui, Jésus-Christ dans sa passion a plaidé notre cause à tous, parcequ'il réunissait en lui et représentait sous une forme réelle la nature de tous les hommes, sauf le péché. (1)

Le Verbe de Dieu était donc en même temps vrai homme. C'est là une consolante vérité, et d'autant plus importante qu'elle est le fondement de tous le christianisme. Aussi le Sauveur a-t-il voulu la rendre d'une évidence incontestable, en se montrant lui-même, aux approches de la mort, accessible à la tristesse, à l'ennui, à la frayeur. Telle est du moins l'opinion commune des Pères. Ecoutons-en seulement quelques-uns.

Près de mourir, Jésus pouvait bien, si telle avait été sa volonté, dit S. Augustin, éloigner de lui la tristesse; mais il a voulu au contraire passer par cette épreuve, afin de nous montrer qu'il portait en lui la faible nature de l'homme, dont le propre est de s'affliger sous

(1) Nostrum est quod peperit materna Virginitas; nostrum est quod hebraica crucifixit impietas. Per eum agebatur omnium causa, in quo erat omnium natura sine culpa. (*Serm. VIII, et XIII.*)

le poids de la tribulation et sous les coups de la mort. (1)

S. Chrysostome est plus explicite encore. Pour condamner d'avance l'impiété des hérétiques *fantasiaques*, qui soutenaient que Jésus-Christ n'avait eu qu'un corps apparent et fantastique, notre Seigneur se soumit à partager tous les maux de notre condition; il prit la faim, la soif, la fatigue; il prit, à l'heure de la mort, nos répugnances et nos angoisses. En un mot il souffrit absolument comme un homme, pour nous convaincre qu'il avait pris une véritable humanité. (2)

Remarquez en outre que le Sauveur n'a pas dit : *Je suis affligé*; mais bien : *Mon âme est affligée*; expression admirable et pleine de sagesse, au dire de S. Ambroise. En effet, Jésus, en employant cette manière de parler, nous a clairement révélé, d'une part, qu'il y avait en lui, outre l'âme, le *moi* ou la personne du Verbe, à laquelle son âme et son corps étaient substantiellement unis, et c'est pourquoi il dit *mon âme*; que par conséquent la tristesse était dans sa nature humaine et non dans sa nature divine. D'un autre côté, il nous montre qu'en se faisant homme, il n'a pas pris seulement un corps, mais encore une âme humaine, en un mot qu'il a revêtu une humanité parfaite comme la nôtre. (3)

(1) Moriturus potuit utique sine tristitia esse; sed portabat infirmitatem eorum qui instante tribulatione et morte contristantur. (*In Ps.* 30.)

(2) Ut ne phantasma putaretur, permittit carnem suam ferre naturales defectus : esurire, sitire, laborare, anxiari. Humana sustinet, ut veram carnem se habuisse demonstret. (*Homil.* 48 *in Matth.*)

(3) Tristis est, non ipse, non divina substantia, sed anima: suscepit enim animam meam sicut et corpus meum. (*Lib.* 10 *in Luc.*)

Voici enfin comment s'exprime S. Hilaire. Jésus-Christ s'est montré triste, effrayé, désolé; il a versé des larmes, non pas pour recevoir lui-même quelque consolation de la part des hommes, mais pour révéler aux hommes un grand mystère. En éprouvant ces faiblesses, ces affections purement humaines, il a voulu les convaincre de la réalité de son humanité. (1)

Concluons de tout cela, ajoute S. Augustin, qu'en s'assujettissant à ces épreuves de nos infirmités, de même qu'en se revêtant de notre chair, Jésus-Christ n'a point été contraint par une nécessité de nature, mais qu'il n'a été entraîné que par un excès de miséricorde. (2)

Eh! comment serions-nous convaincus, reprend S. Ambroise, que Jésus-Christ est notre rédempteur, et qu'il a souffert pour nous, s'il eût refusé de nous ressembler, s'il eût rejeté nos sentiments comme indignes de lui (3)? Dès l'instant donc qu'il s'est soumis à la frayeur et à la tristesse, qui conviennent à l'homme infirme, moins il avait de motifs de craindre et de s'affliger pour lui-même, plus nous sommes certains qu'il s'est affligé et qu'il a craint pour nous (4). Si nous ne savions que Jésus-Christ est fils de Dieu, nous ne pourrions connaître si c'est l'appréhension des tourments dont nous sommes

(1) Christus non sibi flevit, sed nobis : ut assumpti hominis veritatem ipse quoque affectus humanæ consuetudinis protestaretur. (*De Trin.*, 10.)

(2) Hos humanæ infirmitatis affectus, sicut ipsam carnem ac mortem, non conditionis necessitate, sed miserationis voluntate suscepit. (*In Ps.* 87.)

(3) Quomodo dolebat meo vulnere, si meum non gerebat affectum? (*In Ps.* 61.)

(4) Ergo pro me doluit, qui pro se nihil habuit quod doleret. (*Id. in Luc.*)

menacés qui lui fait éprouver cette affliction mortelle qu'il découvre avec tant de confiance à ses disciples; mais, comme nous savons qu'il est fils de Dieu et vrai Dieu, et, à ce titre, heureux par lui-même, nous pouvons hardiment conclure, en le voyant triste et pleurant, qu'il ne s'afflige que dans notre intérêt, que ses larmes ne coulent que pour nous (1). Vrai chrétien, je ne rougis donc point de la tristesse de Jésus-Christ, comme je ne rougis point de sa croix, et je déclare que mon Sauveur s'est affligé, comme je dis qu'il a été crucifié, sans que ma confiance en soit ébranlée, parceque son affliction et sa croix me prouvent également que le mystère de l'Incarnation n'est pas une apparence, mais une vérité, et que le motif principal qui l'a fait agir, c'est son amour pour moi. (2)

Mais ce motif de miséricorde qui a porté le Sauveur à trembler en face de la mort est d'une telle importance, dans l'intérêt de la dignité du Sauveur lui-même et dans ceux de notre foi et de notre espérance, qu'il exige de nous un développement plus étendu.

Observons à ce sujet avec S. Augustin que la crainte de la mort n'est pas l'effet d'une vaine opinion ou d'un préjugé funeste; mais que c'est un sentiment naturel à l'homme et *qui a Dieu lui-même pour auteur* (3). Si la mort était par elle-même une chose douce ou indifférente, la gloire des martyrs serait chimérique, puis-

(1) Tædio mæ infirmitatis afficitur; suscepit tristitiam meam. (*In Luc.*)

(2) Confidenter tristitiam nomino, quia crucem prædico : neque enim speciem incarnationis sumpsit, sed veritatem. (*Ibid.*)

(3) Mortem horret non opinio, sed natura. (*Serm. CLXXII, de Verb. Ap.*)

qu'ils n'auraient fait à Dieu d'autre sacrifice que celui d'une vaine terreur (1). Mais il n'en est pas ainsi : il est certain au contraire que l'ennemi le plus formidable que les martyrs eurent à combattre, en confessant la foi, ce fut l'amour de la vie. Cet amour vivait toujours au fond de leur cœur, même devant la perspective d'une félicité éternelle, dont ils allaient entrer en possession, en donnant leur vie à Jésus-Christ. C'est en triomphant de cet amour pour l'amour de Jésus-Christ que tant de chrétiens ont acquis la gloire du martyre ; c'est aussi pour ne l'avoir pas su vaincre ou ne l'avoir pas voulu, que tant d'autres sont devenus de malheureux apostats.

Que si le désir de la mort est un sentiment commun à toutes les âmes saintes et parfaites, toutes aussi en éprouvent instinctivement une horreur secrète. Pendant qu'elles s'écrient avec S. Paul : *Malheureux homme que je suis ! quand serai-je délivré de ce corps de mort ?* (2) une voix secrète de la nature semble protester en même temps contre ce généreux désir, et répéter avec le même apôtre : *Je ne voudrais pas cependant être dépouillé de mon corps, mais je désirerais que ce qu'il a de corruptible fût absorbé par la vie ou par la gloire céleste, et que l'immortalité vînt me couvrir comme un vêtement nouveau, sans qu'il me fût besoin de quitter l'ancien.* (3) Ce qui équivaut à dire, selon l'observation

(1) Si nulla esset mortis, aut parva molestia, non esset tam magna Martyrum gloria (*Tract.* 123, *in Joann.*)

(2) Infelix ego homo ! Qui me liberabit de corpore mortis hujus (*Rom.*, 7.)

(3) Nolumus expoliari, sed supervestiri, ut absorbeatur quod mortale est a vita. (*II Cor.*, 5.)

de S. Chrysostome sur ces paroles de S. Paul, que les saints désirent sans doute une vie meilleure qui les unisse à Jésus-Christ, mais qu'ils n'aiment pas la mort pour elle-même. S'ils l'invoquent, c'est par le désir qu'ils ont de se délivrer de la corruption et de la concupiscence, qui se cachent dans leur corps, et qui sont l'œuvre du péché; mais ils ne haïssent pas pour cela le corps, qui est l'ouvrage de Dieu. Ils veulent se dépouiller de ce qui leur est étranger, mais non pas se voir ravir ce qui leur est propre. (1) Si c'est donc un devoir pour nous d'accepter la mort avec résignation, comme une peine que Dieu a justement infligée à l'homme en expiation du péché, si c'est un acte de sublime charité de la désirer, afin de pouvoir bientôt être uni pour toujours à Jésus-Christ, néanmoins éprouver de l'horreur pour elle est un sentiment naturel et légitime, et même l'effet d'un noble instinct qui rappelle que nous fûmes primitivement destinés à l'immortalité. Car, quoique le péché nous ait dépouillés de ce glorieux privilége, nous ne laissons pourtant pas d'y aspirer, comme le fils déshérité perd ses droits à la succession paternelle, mais non pas le désir de l'obtenir. De sorte que, si l'on en excepte les cas où l'homme est poussé au suicide par quelque dérangement dans ses facultés intellectuelles ou par je ne sais quel froid désespoir, il ne saurait arracher entièrement de son cœur, dit S. Thomas, le désir de vivre, et par conséquent la mort

(1) Non carnem volumus deponere, sed corruptionem; non corpus, sed mortem. Nam corpus est opus Dei; corruptio et mors sunt a peccato invectæ. Ait igitur Paulus: id quod alienum est exuere volo, non quod proprium. (*Serm. XXXIII, de Resur.*)

est toujours pour lui un objet naturel d'horreur. (1)

Cela posé, Jésus n'éprouva un frisson mortel en présence de la mort que pour nous convaincre, dit S. Chrysostome, par ce sentiment qui est naturel à l'homme, que, lui aussi, il avait réellement pris notre mortalité, et qu'il était comme nous enfant de cet Adam de qui il se disposait à expier le péché. (2)

Les martyrs pouvaient en toute sûreté déployer du courage, insulter aux tyrans, montrer une joie sincère et un calme parfait au milieu des plus atroces supplices; ils pouvaient envisager d'un œil intrépide les cruels appareils de la mort; personne ne pouvait mettre en doute qu'ils ne fussent véritablement des hommes. Mais si aux approches d'une mort affreuse, précédée des tourments et des opprobres d'une passion non moins douloureuse, Jésus-Christ n'avait donné aucun signe de douleur, de tristesse ou d'effroi, les hérétiques auraient abusé de cette circonstance. Ils auraient prétendu que son humanité n'était point semblable à la nôtre; qu'elle était aérienne ou apparente, spirituelle ou céleste, et par là même impassible. Car si, malgré toutes les preuves que le Sauveur a données de la réalité de sa chair, il s'est encore trouvé des hérétiques qui ont osé la nier; jusqu'à quel point n'auraient-ils pas poussé leur témérité, si Jésus s'était montré impassible ou indifférent en face de la mort?

Cette réflexion est de S. Chrysostome, qui l'exprime

(1) Naturaliter vitam perpetuo remanere vellemus; et amissio vitæ corporalis naturaliter est horribilis humanæ naturæ. (3 *p. q.* 46. *a.* 6.)

(2) Mortem recusat, id quod est humanum ostendens. (*In Matth.*, 26.)

en ces termes : Si la malignité du démon, dit ce Père, a osé nier la vérité de la nature humaine en Jésus-Christ par l'organe de Marcion, de Valentin, de Manès et de tant d'autres novateurs impies; s'il a pu chercher ainsi à détruire par sa base tout le mystère de la rédemption, bien que les souffrances éprouvées par Jésus-Christ, sa mort, son tombeau démontrent clairement qu'il est homme; quels ravages plus effrayants cette funeste frénésie n'aurait-elle pas faits dans le monde, si le Sauveur n'eût pas daigné nous démontrer par des preuves si multipliées et si palpables la réalité de son humanité. (1)

On comprendra facilement d'après cela pourquoi Jésus, laissant les autres apôtres à l'entrée de Gethsémani, ne pénètre dans le jardin qu'avec Pierre, Jacques et Jean, et pourquoi c'est devant eux seuls qu'il se trouble, s'effraie et se décourage. Rappelons-nous en effet que les trois disciples que le Sauveur choisit pour être les témoins de ses angoisses au jardin de Gethsémani sont les mêmes qu'il avait choisis pour être les témoins de sa gloire sur le Thabor. Jésus, observe Théophilacte, choisit pour témoins de son agonie les mêmes apôtres qui l'avaient été de sa transfiguration, afin qu'ils pussent protester devant le monde entier d'avoir vu de leurs propres yeux ce Rédempteur divin resplendissant de lumière et couvert de sang, entouré des hommages de Moïse et d'Élie, et dans l'attitude d'un homme qui im-

(1) Si malignum os diaboli, per Marcionem, per Valentinum, Manichæum et alios plures, doctrinæ œconomiam, quantum in ipso fuit, potuit subvertere, tametsi et passiones et mors et sepulcrum reclament; si nihil horum contigisset, nonne multo amplius diabolus hæc dogmata disseminaret. (*In Matth.*, 26.)

plore la pitié de ses semblables, et prouver ainsi que celui qu'ils avaient entendu proclamer par la bouche de Dieu même comme son fils bien aimé était en même temps vrai homme. (1)

On s'est étonné du soin minutieux que les évangélistes, disciples de Jésus, ont mis à rapporter toutes ces particularités si humiliantes au premier abord et capables d'éclipser la gloire de leur divin maître, et d'amoindrir l'idée que leur amour et leur zèle avaient cherché à nous donner de lui. On s'est demandé avec surprise pourquoi ils ont représenté Jésus-Christ avec des dispositions moins parfaites en apparence que celles que beaucoup de chrétiens ont montrées lorsqu'ils se sont trouvés aux prises avec la mort. Mais tout étonnement doit cesser après ce que nous venons de dire. Car, à ces traits, nous pouvons, nous, reconnaître l'ingénuité des évangélistes aussi bien que la vérité et la divinité de l'Évangile. En effet, des historiens ordinaires, qui ne prennent la plume que pour exalter leurs héros, même aux dépens de la vérité, n'auraient certainement pas dépeint le Rédempteur du monde accablé sous le poids de sa tristesse et de son affliction, comme le plus faible des hommes. Loin de parler de son abattement et de sa frayeur, ils n'auraient vanté que son intrépidité et son courage, et ils nous l'auraient représenté sous un aspect plus conforme, selon les jugements humains, à sa haute dignité. Mais tel n'a pas été le système des

(1) Illos tres tantum assumit, qui gloriæ ejus in monte Thabor spectatores extiterant; ut qui gloriosa viderant, viderent etiam tristia, et addiscerent quod verus erat homo in hoc quod tristatur. (*In Matth.*)

évangélistes. Avec un esprit supérieur à toutes les pensées humaines, ils ont dit de Jésus-Christ ce qu'aucun disciple dévoué n'aurait jamais osé raconter de son maître. Il est donc clair que ces divins historiens attendirent le succès du récit qu'ils traçaient pour la gloire de leur maître, non des artifices de la rhétorique et de la poésie, mais de la force de la foi et de la vérité; qu'ils écrivirent sous la dictée de Dieu, et non sous l'inspiration des intérêts et des calculs humains; que l'Esprit saint éclairait leur esprit et guidait leur plume, en un mot que l'auteur de l'Évangile est le Dieu même qui fait le sujet de l'Évangile et qui en est le héros.

Grâces vous soient rendues, ô saints évangélistes, de nous avoir décrit l'histoire de l'homme-Dieu et raconté ses douleurs avec une candeur, une simplicité qui n'a rien d'humain! La révélation des faiblesses du Sauveur nous était aussi nécessaire que celle de ses gloires; les unes et les autres servent également à consolider notre foi. Grâces vous soient rendues de ne vous être point laissé arrêter par l'idée que ce récit pût être un scandale pour l'orgueil des incrédules, et de n'avoir songé qu'à l'instruction des humbles, à l'édification des fidèles! Grâces vous soient enfin rendues de nous avoir parlé de la tristesse du Sauveur comme de sa croix, et de n'avoir rougi ni de sa faiblesse ni de son supplice. Et comment auriez-vous pu en rougir? Sous ces ignominies apparentes de notre Sauveur, vous avez découvert au contraire le sublime mystère destiné à être éternellement caché à l'orgueil, le secret profond de la sagesse et de l'amour de Dieu, qui a voulu sauver le monde par les opprobres de la croix. Non, cette grande leçon ne sera pas perdue pour nous. Nous aussi nous entrerons

dans vos intentions et vos sentiments avec les dispositions d'une foi humble comme la vôtre ; nous aussi, à votre exemple, nous plaçons dans les humiliations de Jésus-Christ notre Seigneur toute notre espérance et toute notre gloire, et nous nous déclarons hautement convaincus qu'un Dieu rédempteur devait se montrer en tout infirme et faible comme nous le sommes, pour nous faire connaître et éprouver sa miséricorde. *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.*

SECONDE PARTIE.

Nous avons vu au commencement de cette conférence avec quelle précision et quelle clarté David avait prédit dans les Psaumes le mystère de la tristesse du Sauveur dans le jardin. Ajoutons maintenant que, historien fidèle de Jésus-Christ plus qu'il n'en est le prophète, David, non seulement a prédit ce mystère, mais qu'il en a aussi présenté la figure dans sa personne. L'Écriture raconte que, poursuivi par Absalon, son fils ingrat et dégénéré, le saint roi, en sortant de Jérusalem, marchait à pied, le front courbé par la douleur, et n'étant accompagné que des gens de sa famille et du petit nombre de ceux de ses sujets qui lui étaient demeurés fidèles. Tous le suivaient en versant des larmes abondantes. (1)

Il est dit encore que David, au sortir de Jérusalem, se dirigea vers le côté du Cédron. Après avoir traversé ce torrent, le roi gravit la montagne des Oliviers, les pieds nus, la tête découverte, et il s'y arrêta en pleu-

(1) Egressus est rex, et universa domus ejus pedibus suis, omnesque flebant voce magna. (*II Reg.*, 15.)

rant, pour adorer Dieu et lui offrir son humble prière (1). Or, dit A Lapide, fondé sur l'opinion des anciens Pères, comment ne pas voir dans ce tableau le portrait anticipé de Jésus-Christ, qui, poursuivi lui aussi par de nouveaux Absalons, par les Juifs, ses fils ingrats et rebelles, abandonne Jérusalem avec un air de tristesse profonde; il n'est accompagné que de sa petite famille, c'est à dire des seuls apôtres, qui partagent son affliction; il passe le Cédron, et lui aussi il va se recueillir sur le mont des Oliviers pour y prier dans l'attitude de la plus grande humilité et de la plus vive douleur. (2)

Grotius, interprète protestant, que par là même on ne peut suspecter de mysticisme, ajoute à cela que Achitophel, d'abord l'ami et le conseiller de David, qu'il trahit ensuite pour se faire le conseiller et le guide d'Absalon, fut la figure de Judas. En effet ce perfide disciple trahit, lui aussi, Jésus, dont il avait été l'ami, et guida lui-même les Juifs pour qu'ils pussent se saisir de la personne du Sauveur, ainsi qu'il le leur avait conseillé. D'un autre côté, continue-t-il, Absalon, indigne fils de David et rebelle à son roi, fut la figure du peuple juif, que le Seigneur, dans les saintes Écritures, avait appelé *son fils*, et qui se révolta contre Jésus-Christ, son vrai maître et seigneur. (3)

(1) Transgrediebatur torrentem Cedron; ascendebat clivum olivarum, flens, et nudis pedibus, et operto capite, adoraturus Dominum.

(2) David cum suis trangressus torrentem Cedron, fuit typus Christi, eumdem torrentem transgredientis. (*In Matth.*, 26.)

(3) David typus Christi; sicut perfidus Achitophel Judæ, ita Absalomus, ingratus et rebellis filius populi judaici imaginem gessit. (*In Joann.*)

Mais, de même que David, après la persécution d'Absalon, remonta et s'affermit sur son trône; ainsi Jésus-Christ, après la persécution des Juifs, asseoit son royaume sur des bases éternelles. *Et regni ejus non erit finit.*

Et, afin que rien ne manque à la ressemblance entre la figure et l'original, ajoutons qu'Achitophel, auteur et complice de la révolte d'Absalon, et Judas, qui avait encouragé la trahison des Juifs, aboutirent tous deux u désespoir, et périrent de la même manière en s'étranglant de leurs propres mains. Pour terminer enfin, disons qu'un fer vengeur mit fin aux crimes d'Absalon en lui donnant la mort, comme l'épée des Romains détruisit le peuple juif et dispersa dans le monde ses restes malheureux.

Mais si David se montra inconsolable de la mort d'Absalon, ce ne fut pas tant, à ce qu'il me semble, pour avoir perdu son fils chéri, que parceque, éclairé par une lumière prophétique, il découvrit dans la triste fin d'Absalon la terrible figure de la fin encore plus triste du peuple juif, qui devait hériter de son châtiment comme de son crime. D'un autre côté, la douleur que David fit éclater dans cette circonstance fut aussi une figure de la tristesse mortelle que Jésus-Christ éprouva à Gethsémani pour la perte de son peuple de prédilection et pour celle des chrétiens qui suivaient son exemple.

Ainsi donc, malheur à vous, Absalons sensuels, ingrats et rebelles, pour qui la sainte tristesse de la piété, les pratiques sévères de l'Évangile, et l'esprit de soumission et d'obéissance aux volontés de votre Père céleste et souverain Seigneur sont des choses inconnues! Mal-

heur à vous, qui ne songez qu'à vous assurer dans le monde une position aisée et brillante, et à couler gaiement vos jours au milieu des amusements et des jouissances de la vie! Car il viendra un jour où votre folle joie et vos rires insensés se changeront pour vous en un sujet de pleurs éternels et d'éternelles douleurs. (1)

Mais tout au contraire les compagnons restés fidèles à David, et qui l'avaient suivi dans sa fuite et dans son exil, partagèrent depuis avec lui les avantages du trône; et ils figurèrent ainsi les apôtres et tous les vrais chrétiens qui, après avoir été associés à la tristesse et à la douleur de Jésus-Christ, auront part ensuite à sa gloire et à sa félicité.

O heureuses donc les âmes fidèles qui, animées d'un zèle sincère pour leur salut éternel et d'un amour fervent pour Jésus-Christ, cherchent à s'associer à ses amertumes! Oui, âmes chrétiennes, vous serez heureuses si vous faites vos délices de la solitude, si vous vous renfermez, loin du monde, dans le silence de la prière, au milieu des larmes et des mortifications de la pénitence; car votre tristesse, votre pâleur, votre recueillement, votre humilité, votre modestie, votre réserve, votre délicatesse de conscience, votre vie de sacrifice et de prière, toutes ces choses dont le monde se raille parcequ'il n'en connaît ni le prix ni la récompense seront changées un jour pour vous en une joie parfaite, en une gloire immortelle, que les mondains pourront vous envier, mais qu'ils ne vous raviront jamais. (2)

(1) Væ vobis qui ridetis nunc! quia flebitis. (*Luc*, 6.)

(2) Tristitia vestra convertetur in gaudium; et gaudium vestrum nemo tollet a vobis. (*Joann.*, 20.)

Le lieu même où Jésus-Christ se trouble et s'attriste est d'un présage d'autant plus heureux pour vous qu'il est plus funeste aux pécheurs. En effet, la vallée de Gethsémani, traversée par les eaux du Cédron, est précisément la célèbre vallée de Josaphat, ainsi que l'affirme Bède. (1) C'est donc dans ce lieu que, enivrées de joie et entourées de lumière, vous verrez un jour, ô âmes élues, les Absalons modernes, les mondains, bien différents d'eux-mêmes ! Maintenant ils sont livrés à la sensualité, à l'orgueil, à l'avarice ; ils se montrent intraitables, dédaigneux, cruels, sans pudeur. Maintenant, vils calomniateurs de vos actions, censeurs injustes de votre piété, ils se font les artisans funestes de votre malheur. Mais alors vous les verrez humiliés, dégradés, rempants à vos pieds, le signe de la réprobation sur le front, le stygmate de l'ignominie sur le visage, et le désespoir dans le cœur, attendre de votre bouche la sentence qui décidera de leur malheureux sort pendant toute l'éternité. (2)

Oh ! qu'il sera terrible de se trouver alors à la gauche, parmi les réprouvés en compagnie du démon ! Mais qu'il sera doux d'être à la droite, parmi les élus avec Jésus-Christ ! Ah ! puisqu'il en est encore temps, éfforçons-nous de nous assurer, dès aujourd'hui, la place que nous voudrions occuper en ce grand jour. Serrons-nous pour cela autour de Jésus-Christ ; aimons à nous humilier, à souffrir, à nous mortifier pour lui,

(1) Inter mœnia urbis et montem Olivetum est vallis Josaphat, interluiturque a torrente Cedron.

(2) Stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt. (*Sap.*, 5.) Judicantes duodecim tribus Israel. (*Matth.*, 19.)

et nous aurons assurément le bonheur de régner avec lui. (1) Nous reconnaîtrons ainsi par notre propre expérience que les humiliations et les misères humaines dont Jésus avait voulu subir l'épreuve furent la condition nécessaire pour que nous eussions part à sa miséricorde dans cette vie et à sa gloire dans l'autre. *Debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.* Ainsi soit-il.

(1) Si... compatimur ut et conglorificemur. (*Rom.*, 8.)

TROISIÈME CONFÉRENCE.

LA PRIÈRE DANS LE JARDIN

PAR RAPPORT A JÉSUS-CHRIST.

Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum.
(Hébr., x i, 2.)
Jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi.

Tandis que la sagesse de l'homme ne communique ses leçons qu'au moyen de la parole, Jésus-Christ, la sagesse de Dieu, nous a instruits aussi par ses œuvres. Déjà, huit siècles auparavant, Isaïe avait annoncé que les hommes seraient instruits à l'école du Messie, non seulement en l'écoutant, mais encore en le voyant (1). C'est pour cela que l'apôtre S. Paul nous exhorte à nous souvenir toujours des instructions sorties de la bouche de notre divin maître, mais surtout à avoir les yeux continuellement fixés sur ses exemples; et il nous assure que ces regards de piété, de religion et d'amour nous feront singulièrement avancer dans la science de la foi, et nous aideront à consommer l'œuvre importante de notre salut : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum.*

Notre miséricordieux Sauveur a surtout exercé ce

(1) Et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum (*Isa.*, 30.)

divin précepte au commencement de sa passion. En effet, y a-t-il rien qui, au premier abord, nous paraisse moins digne d'un Dieu rédempteur que la prière qu'il fait dans le jardin? Et cependant, dans cette prière, où il semble repousser la mort comme le plus faible des hommes, il se montre clairement vrai fils de Dieu et rédempteur du monde.

Nous ne ferons donc aujourd'hui que fixer avec une pieuse attention nos regards sur Jésus priant; ce sera un moyen de nous confirmer dans notre foi, d'embraser nos cœurs de l'amour de Dieu, et de nous exciter à accomplir avec lui l'œuvre de notre salut.

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque le Sauveur, au jardin des Oliviers, eût fait connaître à ses disciples, ainsi que nous l'avons dit hier, la douleur qui débordait de son âme, et qu'il leur eut recommandé le calme, la vigilance et la prière, S. Matthieu et S. Marc nous disent qu'il s'éloigna un peu de Pierre lui-même, de Jacques et de Jean (1). D'un côté, dit Origène, il s'éloigne afin de rester seul pour prier; car la solitude convient surtout au cœur affligé, à l'âme désolée, qui cherche à puiser des consolations dans le recueillement et la prière; mais de l'autre, il s'éloigne peu, afin que les apôtres puissent être témoins de son attitude, entendre les accents de son oraison, et qu'ils soient en droit d'annoncer un jour les grands mystères

(1) Progressus pusillum. (*Matth.*) Cum progressisset paulum. (*Marc.*)

qu'ils lui auront vu opérer pour le salut du monde. S. Luc se sert à ce sujet d'une expression fort remarquable. Il dit que Jésus *s'arracha* à ses disciples et s'en éloigna jusqu'à la distance d'un jet de pierre (1). Or il n'y a pas dans l'Écriture, dit S. Jérôme, une seule expression, une seule lettre qui n'y ait été placée avec intention et pour un juste motif (2). Par conséquent l'évangéliste, en disant, non que Jésus *s'éloigna*, mais bien qu'il *s'arracha* à la compagnie de ses disciples, expression qui renferme une idée de bienveillance, d'attachement et d'affection, nous a fait clairement entendre que Jésus ne s'éloigna de ses chers disciples qu'avec peine et comme par force, et que ce sentiment venait, non de ce qu'il avait besoin de leur société et de leurs consolations, mais de ce qu'eux-mêmes ils avaient besoin de sa présence et de son appui. O aimable Jésus! il est donc vrai que, si nous sommes en état de grâce, si nous nous montrons vos vrais disciples, vous trouvez vos délices à demeurer avec nous; il est donc vrai que ce n'est qu'avec un regret amer que vous vous séparez de nous, lorsque notre tiédeur, notre ingratitude, nos péchés vous obligent à vous en éloigner. Mais, ô mystère de tendre miséricorde! même dans ce cas, Jésus ne s'éloigne qu'à une petite distance, et de telle manière que nous puissions le voir et en être vus, l'entendre et en être entendus. Il ne se tient que très peu à l'écart, afin de pouvoir, en laissant tomber sur nous son amoureux regard, nous convertir et venir reprendre sa place au milieu de nous.

(1) Et ipse avulsus est ab eis quantum jactus est lapidis. (*Luc*, 22.)
(2) Neque littera in Scripturis sine causa est. (*In* 18 *Matth.*)

Remarquez bien aussi cette belle et mystérieuse expression : *Il s'éloigna à la distance d'un jet de pierre* (1). Tout le monde, l'enfant aussi bien que l'homme, peut lancer une pierre à une distance plus ou moins grande, selon le degré de sa force. Donc, en signalant cette circonstance, Jésus ne s'éloigna qu'à la distance d'un jet de pierre, l'évangéliste a voulu nous avertir que, lorsque notre lâcheté, notre insensibilité, notre sommeil, nos fautes, contraignent Jésus de s'éloigner de nous, il le fait de manière qu'avec un léger effort de notre part, un peu de violence sur nos passions, une intention droite, une prière fervente, nous pouvons tous ancer vers lui notre cœur, que sa dureté a rendu semblable à une pierre. Tout bras est pour cela assez fort, toute volonté peut arriver sans peine jusqu'au divin Jésus, tout désir sincère va frapper amoureusement son cœur et l'oblige à s'ouvrir à la miséricorde. C'est pourquoi l'Écriture nous crie : Jetez vos soins et vos affections dans le sein de Dieu, il recevra votre cœur dans le sien, il y répandra l'onction de sa grâce, il l'amollira, il changera la pierre en chair, il le nourrira et lui donnera la vie. (2)

Lorsque le Rédempteur se fut éloigné un peu de ses disciples, il se mit à genoux, remarquent encore les évangélistes ; il inclina humblement son auguste personne, courba son front adorable (3) et se prosterna dévotement le visage contre terre. (4) O spectacle ca-

(1) Quantum jactus est lapidis.

(2) Jacta super Dominum curam tuam ; et ipse te enutriet. (*Ps.* 54)

(3) Procidit in faciem suam (*Matth.*)

(4) Procidit super terram. (*Marc.*)

pable d'attendrir les cœurs les plus durs ! Quoi ! le voilà à genoux, celui dont les habitants du ciel, de la terre et des enfers ne peuvent entendre prononcer le nom sans fléchir le genou ! (1) Le fils de Dieu adore et prie son divin père comme le dernier des hommes ! Ah ! c'est que, en même temps qu'il lui a plu, par cet humble maintien, par cet acte d'adoration, de rendre à Dieu son père un culte parfait et digne de lui, il a voulu nous enseigner aussi avec quelle humilité, quel recueillement et quel respect nous devons adorer et prier la majesté infinie de Dieu. Il a voulu nous instruire, par son exemple, de la nécessité où est l'homme, quand il offre à Dieu l'hommage de son adoration et de sa prière, d'associer toutes les parties de son corps aux sentiments de l'âme, afin que ce soit l'homme tout entier qui prie et qui adore. Prévoyant qu'un jour des hérétiques oseraient contester l'importance des actes extérieurs du culte, il a voulu nous enseigner lui-même que les génuflexions, les inclinations, l'élévation ou la jonction des mains, l'usage de frapper sa poitrine, les signes de croix, toutes les cérémonies de l'Eglise, en un mot, sont loin d'être des choses indifférentes; que, si elles n'obtiennent pas la grâce par elle-même, elles concourent cependant à l'obtenir; puisqu'elles humilient l'esprit, invitent au recueillement et augmentent la dévotion.

Mais ne perdons pas de vue notre Sauveur, qui, en appliquant à la terre son front, sa bouche, ses bras étendus, change en bénédiction l'antique malédiction

(1) In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. (*Philipp.*, 2.)

dont cette terre était frappée, l'embrasse, la presse contre son cœur, lui donne le baiser de paix, qui la réconcilie avec le ciel; l'arrose de ses larmes, l'humecte d'une sueur sanglante et s'apprête à consommer l'œuvre de notre salut. Car, relevant lentement la tête, fixant vers le ciel ses yeux baignés de larmes, et étendant les bras en forme de croix, il s'écrie d'une voix sonore mais déchirante, d'un ton ferme mais humblement respectueux : Mon père, mon père, vous qui pouvez toutes choses, ah! faites que ce calice de ma passion s'éloigne de moi, il est trop plein de votre fureur. Si c'est possible, si vous le voulez, je vous demande en grâce d'être dispensé de le boire. Cependant je me soumets entièrement à tout ce qui vous plaît. Que votre volonté soit faite et non la mienne. (1)

Mais, ô mon Dieu! quelle prière que celle-ci! Tel est donc le dénouement de ces brûlants désirs, de ces transports impatients qui ont fait soupirer Jésus pendant toute sa vie après le calice de ses peines! Maintenant que ce calice lui est présenté, il cherche à l'éloigner de lui, il détourne la tête, il demande instamment à son père de l'en délivrer! Et n'est-ce pas lui-même qui, il y a peu de jours encore, disait à ses disciples : Je dois être baptisé d'un baptême de sang? Oh! si vous saviez quelle ardeur me dévore, et combien me paraît lent à arriver le jour où je devrai m'y plonger! Si vous pouviez voir comme mon cœur palpite d'impatience, comme il se sent pressé de voler au

(1) Pater, omnia tibi possibilia sunt. (*Marc.*)

devant de la lance qui doit le percer. (1) Or comment concilier ce désir ardent que Jésus éprouve de répandre son sang pour nous avec la répugnance qu'il montre maintenant à le verser ?

O prière pleine d'effrayants mystères! si le Père éternel n'écoute pas son fils que va devenir Jésus? Mais, s'il l'écoute, malheureux que nous sommes, quel sera notre sort? Est-ce donc à dire que Jésus sent ses forces lui manquer, son courage l'abandonner, que son amour chancèle, et que le salut du monde est en péril? Non, non, il n'en est rien, mes très chers frères; c'est tout le contraire qui est vrai. Pendant que cette prière semble devoir scandaliser notre foi, elle la confirme; pendant qu'elle semble mettre en doute notre salut, elle l'accomplit. *Aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum.*

Ce serait une bien grave erreur, dit S. Léon, de croire que Jésus-Christ ait voulu un seul instant, par cette prière, repousser la mort; car, non seulement il l'avait déjà acceptée dès l'instant de son incarnation, mais encore il en avait consacré le perpétuel souvenir dans l'institution de l'Eucharistie, et par ce sacrement il en avait déjà par anticipation communiqué le fruit à ses disciples. (2)

Cette raison a beaucoup de force, puisque, d'après la manière d'argumenter de S. Hilaire, le calice que Jésus-Christ dispensa à ses disciples pendant la cène était le

(1) Baptismo habeo baptizari: et quomodo coarctor usque dum perficiatur. (*Luc*, 12.)

(2) Non est existimandum quod Dominus Jesus passionem et mortem voluerit declinare, cujus jam discipulis sacramenta tradiderat. (*Serm. V.*)

même calice que celui de sa passion; il contenait le même sang qui allait être bientôt répandu pour la rémission de nos péchés, et il supposait l'immolation de la victime. Le Sauveur ne pouvait donc pas rétracter ce qu'il avait fait.

Il ne pouvait refuser de se faire victime, puisqu'il s'était déjà immolé lui-même comme victime d'une manière mystique. Il ne pouvait refuser de répandre son sang, puisqu'il en avait déjà disposé à notre profit dans le sacrement de l'Eucharistie. (1). A quoi S. Augustin ajoute que Jésus-Christ, comme fils de Dieu, avait arrêté lui-même, d'accord avec son divin père, le décret de sa passion et de sa mort. C'est pourquoi il était en quelque sorte tenu de s'y soumettre, puisque celui qui devait boire à ce calice amer était le même que celui qui l'avait préparé. (2)

Il est nécessaire enfin de rappeler ici que cette répugnance de Jésus, cette opposition de sa volonté humaine à sa volonté divine avait été, selon S. Thomas, réglée et disposée par sa volonté divine elle-même, puisque la volonté humaine en Jésus-Christ était entièrement soumise à la volonté divine. (3)

Pourquoi donc le Sauveur a-t-il voulu éprouver en soi-même cette répugnance qui semble diminuer l'ex-

(1) Numquid pati ipse nolebat? Atqui superius fundendum in remissionem peccatorum corporis sui sanguinem consecraverat. (*Can.* 31, *in Matth.*)

(2) Auctor calicis hujus est ipse qui bibit. (*Tract. in Joann.*, 112.)

(3) Hoc ipsum quod voluntas humana in Christo aliud volebat quam ejus voluntas divina, procedebat ex ipsa voluntate divina, cujus beneplacito natura humana motibus propriis movebatur. (3. *p.* q. 46.)

cellence de son sacrifice, et pourquoi nous l'a-t-il fait connaître Par des motifs dignes de la sagesse de Dieu et de son amour pour les hommes.

S. Jérôme dit d'abord que Jésus, en adressant à Dieu cette prière, a repoussé le calice de sa passion, non qu'il eût horreur de boire cette lie amère, car il n'était venu au monde que pour souffrir; mais parceque ce calice lui était offert par les mains des Juifs, qui avaient avec lui une patrie commune, qui étaient issus du même sang, qui ne pouvaient le lui présenter que pour leur ruine, et enfin parceque lui-même devait le boire à Jérusalem, ville infortunée dont cette circonstance devait causer l'entière destruction. (1)

Voilà précisément pourquoi, observe le V. Bède, le Sauveur ne dit pas simplement, *que le calice s'éloigne*; mais bien, *que ce calice s'éloigne*, c'est à dire cette passion qui lui était préparée par les Juifs, et que ceux-ci ne pouvaient lui faire souffrir sans se rendre coupables du plus affreux des crimes et dignes des plus terribles châtiments. (2)

Ainsi, par cette exclamation : *que ce calice s'éloigne de moi*, Jésus ne se montra pas tant effrayé pour lui-même que pénétré de compassion pour son ancien peuple choisi ; c'est comme s'il s'était écrié, selon Théophilacte : Chaînes, fouets, épines, croix, tortures, blasphè-

(1) Non timore patiendi, quia ad hoc venerat ut pateretur ; sed propter reprobationem populi Judæorum, et eversionem miseræ Jerusalem. (*In Matth.*)

(2) Non dicit, Transfer a me calicem ; sed signanter, Calicem istum, hoc est populi Judæorum, qui excusationem habere non potest. (*In Marc.*)

mes, opprobres, mort, de quelle source vous me venez! O Jérusalem! ô mon peuple bien aimé! oui je consens à mourir pour ton salut, mais que ce ne soient pas tes mains qui versent mon sang. La mort m'est chère, ô mon Père, mais vous savez aussi combien me sont chers ceux qui périront pour me l'avoir donnée. (1)

Mais le Sauveur se proposa dans sa prière un autre but bien autrement intéressant pour nous. Nous avons vu hier combien il nous importait que Jésus-Christ nous convainquît de la vérité de son humanité, en se montrant sujet à la tristesse et à la frayeur, sentiments qui sont propres à l'homme; mais il n'était pas moins nécessaire qu'il nous rendît encore certains de sa divinité. Le dogme qui nous apprend que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, et qu'il a deux natures en une seule personne, est le principe de notre foi, de notre salut, le fondement de tout le christianisme. En effet, comme nous l'avons déjà dit, si Jésus-Christ n'est pas vrai homme, s'il n'appartient pas réellement à notre humanité, sa rédemption nous est étrangère, indifférente; et s'il n'est pas vrai Dieu, s'il n'a pas la même divinité que son père, sa rédemption est stérile et inefficace. Or sa prière, qui est une manifestation ineffable de la bonté de son cœur, est aussi une révélation claire de l'union des deux natures, divine et humaine, dans une seule et même personne. C'est pourquoi nous devons reconnaître en Jésus-Christ, faisant cette prière, non seulement le Dieu de miséricorde, qui s'attendrit sur les

(1) Postulat misericordia prioris populi, ne ab illo bibat calicem propinatum. (*In Matth.*)

Juifs, mais encore le Dieu de sagesse, qui établit et consomme la foi des chrétiens. *Aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum.*

En effet, Jésus dit d'une part : *Que ce calice s'éloigne de moi*, et de l'autre il ajoute : *Que votre volonté se fasse.* Mais, s'écrie S. Ambroise, voilà bien deux volontés distinctes en Jésus-Christ, et par conséquent deux natures unies ensemble, sans s'altérer, sans se confondre. Le mot *transeat* est le cri de la faiblesse et de la répugnance ; il prouve que dans Jésus-Christ la divinité n'a pas enlevé à l'humanité le sentiment ni l'appréhension de la douleur. Le mot *fiat* est au contraire l'expression de la force et du commandement ; il prouve que l'humanité en Jésus-Christ n'a pas ôté à la nature divine son immuabilité ni son impassibilité. La volonté qui refuse révèle le vrai homme ; la volonté qui accepte, qui commande, nous découvre le vrai Dieu. (1)

Bien plus, cette même répugnance pour la mort, qui est une preuve de son humanité, en est aussi une de sa divinité. Car Jésus-Christ est homme, mais, pour lui appliquer la qualification qu'il s'est donnée par la bouche du prophète, c'est un homme à part, un homme unique dans son pélerinage sur la terre (2), puisqu'il est le seul enfant d'Adam qui en ait la nature sans avoir hérité de sa faute. Il est donc étranger à la mort comme au péché dont elle est le châtiment. L'immortalité lui appartient. Or si en présence de la mort il eût gardé le silence, s'il l'eût acceptée sans montrer aucune répugnance, il aurait semblé abdiquer son droit na-

(1) Quasi homo mortem recusans, quasi Deus sententiam suam servans. (*In* 22, *Luc.*)

(2) Singulariter sum ego donec transeam. (*Ps.* 140.)

urel à cette immortalité qui lui était due à un double itre, comme fils de Dieu d'abord, et ensuite comme ils de l'homme exempt de l'ombre même du péché, cause de la mort qui frappe tous les hommes. Il aurait donné à croire qu'il acceptait la mort comme une peine ustement méritée. Il aurait montré que non seulement l était enfant d'Adam selon la nature, mais qu'il participait aussi de sa faute. Celui qui ne connut jamais le péché se serait beaucoup trop confondu avec les pécheurs. Cette répugnance pour la mort, qu'il manifeste au commencement de sa prière : *Que ce calice s'éloigne de moi,* est donc une éclatante protestation qu'il n'est pas ributaire de la mort, parcequ'il n'a rien de commun avec les pécheurs justement condamnés à mourir. Mais, en ajoutant : *Que votre volonté soit faite,* il déclare qu'il ne l'accepte que pour se soumettre au décret de son père. Il déclare que, sans ce décret qu'il a formulé de concert avec son père et auquel il a souscrit de lui-même, il ne devrait point, il ne pourrait point mourir. Il déclare, dit S. Thomas, qu'il aime sa propre vie, et qu'il doit l'aimer nécessairement, parcequ'elle est sainte, sans tache, divine, et enfin que, selon la parole du prophète, il ne se décide à abandonner aux mains de ses ennemis une vie si précieuse et si chère que pour obéir à la volonté de son père, qui est la même volonté que celle du Verbe, et à son ardent amour pour les hommes. (1)

Ainsi donc, reprend S. Chrysostome, Jésus-Christ,

(1) Christus vitam suam maxime dilectam propter donum charitatis posuit, secundum illud : Dedi dilectam animam meam in manus inimicorum. (3. *p. q*, 46, *art.* 6.)

dans cette prière, manifeste ce qu'il est; il assure tous ses droits et tous ses priviléges. Au moment même où il s'assujettit à la mort il révèle son immortalité. Pendant qu'il se soumet à la condition de l'homme il conserve sa dignité de fils de Dieu. Il rend à son père céleste le culte qu'il lui est dû, parcequ'il ne courbe pas le front par nécessité, mais qu'il obéit par amour. Il ne tremble pas en sa présence comme un vil esclave, mais il lui parle avec l'assurance et la familiarité d'un fils. Ah! il connaît bien la grandeur du père céleste celui qui s'adresse ainsi à lui. Il sait ce qu'il doit lui dire et ce qui peut lui plaire. L'humilité et la confiance de la prière annoncent la noblesse de celui qui la fait et publient sa grandeur et sa divinité. (1)

Jésus donc, dans cette ineffable prière, montre qu'il est Dieu et homme tout à la fois; il y prouve encore qu'il est le Rédempteur du monde. Pour réparer le genre humain, Jésus-Christ n'a pas seulement dû être véritablement homme, mais il a fallu encore qu'il représentât en lui l'humanité déchue, qu'il souffrît et qu'il mourût comme homme pécheur sans avoir jamais été souillé par le péché. Il a dû être non seulement vrai Dieu, mais un Dieu élevant jusqu'à l'infini le mérite des souffrances et de la mort de l'homme. Or c'est là le mystère que nous découvre encore la prière du Sauveur.

En effet, en l'entendant d'abord répéter à plusieurs reprises, d'une voix faible et languissante, ces paroles:

(1) Sponte Filius Patri obedivit, non quasi conditione servi i, sed magnum honorem Patri exhibens, et filii dignitatem servans. (*Homil.* 7, *in Epist. ad Ephes.*)

Mon Père, si cela est possible, que l'on éloigne de moi, que l'on m'épargne ce calice d'amertume, comment pourrait-on reconnaître le fils unique de Dieu, égal en tout à son Père et n'ayant avec lui qu'une même nature? Ne croirait-on pas entendre au contraire, remarque S. Augustin, le langage du fils de l'homme, mais de l'homme faible, timide, infirme, qui gémit sous le poids du péché (1)? Ne sont-ce pas là les accents que nous aurions fait entendre nous-mêmes, pauvres pécheurs(2); Puisqu'il prie comme nous, qu'il parle un langage qui ressemble à celui du péché, nous ne pouvons donc plus douter qu'il n'ait pris réellement une chair semblable à la chair du péché. (3)

Mais, bien que Jésus, ajoute S. Léon, emploie le langage de notre nature malheureuse, timide et tremblante, il ne le parle pas comme nous; il le parle non comme un langage qui lui est propre, mais comme un langage qu'il nous a emprunté, et qui convient à l'être humble qu'il représente, c'est à dire à l'homme pécheur. Il parle comme l'un de nous, parcequ'il parle pour nous. (4)

Et, afin qu'il ne nous reste aucun doute à ce sujet, voilà qu'aux accents de la misère et de la faiblesse, qui sont le propre de l'homme pécheur, il mêle les accents de la résignation et de la force, qui ne conviennent qu'à

(1) In carne infirmitatis agnoscebatur vox peccatoris. (*In Ps.* 21.)

(2) Unde erant illæ voces nisi ex nobis assumptæ?

(3) Quia suscepit similitudinem carnis peccati, suscepit similitudinem vocis peccati. (*Ibid.*)

(4) Nostræ utitur voce naturæ; causam agit fragilitatis, et trepidationis nostræ. (*Serm. LVI.*)

l'homme régénéré, racheté et perfectionné dans la personne et par la personne de son Rédempteur, qui est Dieu. En faisant précéder de ces paroles : *S'il est possible*, le refus qu'il fait de boire ce calice, Jésus indique que cette répugnance de la nature humaine est, dès le principe, subordonnée au décret de Dieu ; qu'elle ne lui est pas opposée un seul instant ; que c'est un sentiment dont il lui a fait le sacrifice avant même qu'il fût né en lui, et pourtant il est pur, saint et légitime. Puis, quand il ajoute à la manifestation de cette répugnance ces autres paroles : *Cependant que votre volonté se fasse et non la mienne*, voilà que cette même prière, qui semblait trahir la faiblesse et la peur, s'élève tout à coup et revêt le caractère d'une soumission consommée, d'une résignation entière, d'une obéissance parfaite. Ce n'est donc point, dit Bède, une prière contradictoire, incohérente ; mais une prière dont toutes les parties sont connexes et s'harmonisent d'une manière admirable. Elle est simple et absolue, telle qu'elle doit être dans la bouche d'un Rédempteur divin, qui, d'une part, représente en lui tous les pécheurs, et qui, de l'autre, se souvenant qu'il ne les représente que pour les sauver, les élève tous à la sainteté et à la perfection de Dieu, et en forme une offrande digne de sa grandeur, de sa majesté et de son amour. (1)

Mais il est encore une autre interprétation à laquelle cette prière donne lieu. A la lettre elle ne signifie que ceci : « S'il est possible, mon Père, que les hommes soient sauvés par un autre moyen, ah ! faites que je sois

(1) Reminiscens propter quod missus est, clamat : Non sicut ego volo, sed sicut tu. (*In Marc.*, 14.)

dispensé des humiliations profondes, des tourments atroces qui m'attendent. » Mais, dira-t-on, le Fils de l'homme ne savait-il pas que le décret qui le condamnait à une mort honteuse et cruelle, bien que libre dans son principe, était irrévocable quant à son exécution? Pourquoi donc dit-il : *Si c'est possible*, alors qu'il savait que ce qu'il demandait ne l'était pas? Ah! ce n'est pas pour lui qu'il a parlé de cette possibilité, c'est pour nous; c'est afin de nous faire comprendre ce que nous ne comprendrons jamais assez : la malice du péché. Il avait dit : *S'il est possible, ô mon Père, faites que je ne meure pas d'une mort si ignominieuse et si atroce*, et, malgré une prière si touchante, la condition de cette mort pour le salut du genre humain est restée dans sa sévère immutabilité. Ce qui nous démontre clairement qu'il était impossible que les hommes fussent sauvés autrement que par les peines et les humiliations du Messie, que par sa passion, sa mort et sa croix. Ainsi la grandeur du remède découvre la profondeur du mal. Car il faut en conclure que les péchés des hommes sont un mal affreux aux yeux de Dieu, et qu'ils irritent au dernier point sa justice, puisqu'il n'a fallu rien moins que les opprobres sanglants et les souffrances mortelles du Fils de Dieu pour pouvoir expier ces péchés et satisfaire à cette justice. Il faut en conclure que la malice du péché est immense aux yeux de Dieu, puisqu'il en est résulté, en quelque sorte, l'impossibilité pour Jésus-Christ d'être délivré de tant de peines, puisque le péché l'a forcé à boire cet amer calice, dès lors que Jésus s'était généreusement fait notre Christ, notre Rédempteur. *Oportuit Christum pati.* Une satisfaction infinie suppose une offense infinie. Ainsi, puisque cette

satisfaction infinie fut rigoureusement exigée, il faut dire avec S. Thomas que le péché de l'homme, par rapport à Dieu contre qui il le commet, est une offense infinie.

Enfin la mort n'est pas l'ouvrage de Dieu. Elle n'est entrée dans le monde qu'à la suite du péché, par les artifices et la jalousie du démon, que Jésus-Christ appelle pour cela *le meurtrier de l'homme dès le commencement du monde.* (1)

Mais si le Sauveur avait accepté la mort sans frayeur et sans répugnance, il aurait pu faire supposer qu'il l'approuvait et la regardait comme la condition naturelle de l'homme : erreur très grave, enseignée depuis par les pélasgiens.

Que fait-il donc? Il la repousse (2), et par ce refus, dit S. Ambroise, il proteste contre la nouveauté, contre le scandale de la mort qui n'est pas son œuvre, et il condamne le démon qui en est l'auteur (3). Il manifeste en même temps sa douleur de ce que le péché et le démon, contre le dessein primitif de sa bonté, avaient assujetti tous les hommes à la triste nécessité de mourir. De sorte que ce mot *transeat,* qu'il s'éloigne, est un élan de son amour, une exclamation de son cœur qui s'afflige à la vue de la funeste condition à laquelle nous sommes réduits, plutôt que l'effet de la terreur que lui inspirent les plaies dont il va bientôt être couvert lui-même. (4)

(1) Diabolus homicida erat ab initio. (*Joan.*, 8.)

(2) Transeat a me calix iste.

(3) Deus mortem non fecit; et ideo fastidit Christus quod ipse non fecit. (*Lib.* 10, *in Luc.*)

(4) Doles, Domine, non tua, sed mea vulnera; non tuam mor-

Mais, après avoir manifesté ce sentiment d'indignation contre la main perfide qui donna la mort au premier homme, et en lui à toute sa postérité; après avoir fait connaître la différence qui existe entre le fils de Dieu, miséricordieux auteur de la vie, et le démon, artisan infâme de la mort, il rappelle qui il est, et pourquoi il est venu au monde. C'est pourquoi, au moment même où il semble envisager la mort avec répugnance, il l'accepte avec joie; pendant qu'il semble éviter son aspect, il court au-devant d'elle; pendant qu'il semble la redouter, il hâte le moment où il devra la subir, et il s'écrie : *Que votre volonté se fasse, et non la mienne.* Ah! c'est qu'il voit qu'en se soumettant à la mort qui lui est réservée il nous préparera des armes pour combattre, vaincre et détruire la nôtre; qu'il nous assurera le privilége de ressusciter un jour avec lui, et par cela même il montre qu'il est véritablement notre rédempteur. (1)

Quelle dignité donc, quelle grandeur brille dans cette prière si simple et si humble! Que de choses elle renferme! Que de mystères elle nous découvre! Combien de vérités elle nous révèle! Jésus dit d'abord : *Que ce calice s'éloigne de moi,* et voilà la nature humaine qui souffre; voilà la faiblesse qui s'intimide devant la mort; voilà l'esclave qui décline les tortures; voilà le coupable qui fuit le châtiment; voilà le pécheur, voilà l'homme. Mais Jésus ajoute : *Que votre volonté se fasse, et non la mienne*; voilà que le premier Adam

tem, sed nostram infirmitatem; quia post Adæ lapsum tali transitu nobis esset ex hoc sæculo recedendum, ut mori necesse sit. (*Id. ibid.*)

(1) Reminiscens propter quod missus est, clamat: Non sicut ego volo, sed sicut tu.

disparaît et que le nouveau se montre dans tout son éclat; voilà le langage de la faiblesse remplacé par le sublime accent de la force, de la sainteté, du devoir; voilà la victime qui s'offre elle-même à Dieu; voilà le sacrifice auguste qui commence; voilà le médiateur compatissant qui intercède; voilà le Rédempteur, voilà Dieu. (1)

O profonde sagesse, ô magnificence sublime des actions de Jésus, notre divin maître! Dans l'humilité même de son maintien, dans la simplicité de ses paroles, dans l'expression de sa douceur, dans la manifestation de sa douleur elle-même, il nous fait voir d'une manière presque sensible les mystères de sa personne, le caractère de sa mission, le but de sa venue, la promptitude de son sacrifice; les transports de son amour. Voilà donc que cette nuit sombre et funeste brille de l'éclat du jour le plus pur; *Nox sicut dies illuminabitur*. Voilà qu'elle nous permet de voir, mises pour ainsi dire en action, les vérités fondamentales de notre religion sainte.

Arrête-toi donc, ô chrétien, pour contempler ton Sauveur qui prie; considère-le avec une douce complaisance dans cette attitude si humiliante pour lui, mais si féconde en miséricordieuses ressources pour toi. Tu sentiras alors ranimer ta foi, renaître ton espérance, se rallumer ta charité, et tu retrouveras le courage de t'appliquer à l'œuvre de ta sanctification et de ton salut.

Cependant nous ne pouvons nous flatter de pouvoir consommer ce grand ouvrage qu'à la condition, non seulement de contempler Jésus-Christ, mais encore de l'i-

(1) Reminiscens propter quod missus est, clamat : Non sicut ego volo, sed sicut tu.

miter et de partager avec lui le calice de ses humiliations et de ses peines. Et c'est de quoi notre Sauveur nous instruit encore dans sa prière. Écoutez ceci, je vous prie.

C'est la doctrine de S. Paul, que le corps réel de Jésus-Christ représentait aussi son corps mystique, c'est à dire l'Église. Or, s'appuyant sur cette doctrine de l'apôtre, S. Hilaire soutient que Jésus, lorsqu'il supplia son père d'éloigner ce calice, se trouva saisi de crainte, non pour ses tourments, mais pour les nôtres. Son intention fut donc de demander que l'amer calice des souffrances lui fût épargné, non pas à lui comme chef, mais à lui dans ses membres; non pas à lui dans son humanité, mais dans la nôtre; non pas à lui dans sa personne, mais à son Église, dont il était le représentant. (1)

O cœur tendre et compatissant de Jésus! Durant tout le cours de sa vie il avait mis ses délices à essuyer toutes les larmes, à adoucir toutes les peines, à délivrer les hommes de tous leurs maux; maintenant que pour lui la mort s'approche, il souffre pour les tourments auxquels nous serons exposés nous-mêmes; il s'afflige de notre douleur; il demande que, *s'il est possible*, toutes les tribulations, toutes les ignominies, toutes les croix passent de son corps mystique à son corps réel; il demande que, accumulées sur lui seul, elles soient épargnées à ses fidèles, à ses élus, qu'il regarde comme lui-même; il demande enfin à épuiser à lui seul le calice des souffrances, de manière à ce qu'il

(1) Totus igitur supra eos qui passuri erant metus est: atque adeo pro iis orat qui passuri post se erant, dicens: Transeat a me calix iste. (*Canon.* 31. *in Matth.*)

n'en reste pas même une seule goutte pour nous. *Transeat a me calix iste* Mais, en protestant aussitôt après son entière conformité à la volonté divine, *Verumtatem, non sicut ego volo, sed sicut tu.* Il déclare ouvertement, dit S. Augustin, qu'il est impossible que l'homme guérisse sans le remède amer des souffrances, et qu'il revive sans approcher de ses lèvres le calice des humiliations et de la mort. (1)

O vous donc qui vous plaignez de vous voir dans la tribulation et dans les larmes, souvenez-vous que Jésus-Christ, par sa prière, nous aurait retirés de toute souffrance si nous pouvions nous sauver sans souffrir. Car, après une prière si humble et si fervente, qu'est-ce que le Père éternel aurait pu refuser à son fils? Mais Jésus, en se soumettant à sa volonté, non seulement a accepté les tribulations pour nous, mais encore les a en quelque sorte attirées sur nos têtes. Il faut donc se persuader, dit S. Paul, qu'elles sont nécessaires; qu'elles entrent dans le plan et l'économie de notre salut, qu'elles y sont étroitement liées, et que c'est là l'unique voie, la voie sûre pour entrer dans le royaume de Dieu. (2)

Hélas! les richesses, les plaisirs, les honneurs, les prospérités du monde enivrent l'esprit, énervent le cœur, corrompent tout l'homme et le conduisent à sa perte; mais l'humiliation, la misère, la douleur, l'adversité, le détachement du monde et le mépris de soi-même le guérissent et assurent son salut.

(1) Sanari non potes, nisi amarum tribulationis calicem biberis : bibe ut vivas; quid amarum est in tali poculo quod prior ipse non biberit ? (*Serm. LXXXI, de Temp.*)

(2) Per multas tribulationes oportet nos introire in regnum Dei. (*Act.* 14.) Aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum.

Ames fragiles, qui au milieu des angoisses de la vie murmurez contre la Providence de Dieu, en l'accusant comme trop sévère à votre égard, sachez donc que le Dieu qui vous éprouve n'est pas tant le Dieu qui châtie dans son indignation que le Dieu qui guérit dans sa bonté, et qu'en vous faisant passer par le creuset des tribulations il cherche à vous purifier, et nullement à faire votre malheur.

Ne nous y trompons pas. Il a fallu que Jésus souffrît, c'est lui-même qui nous l'assure, pour entrer dans la gloire qui lui appartenait par sa nature (1); à plus forte raison devons-nous souffrir pour jouir d'un bonheur qui ne nous appartient que par grâce. Lorsque Jésus-Christ, quoique fils de Dieu; lorsque Marie, quoique mère de Dieu; lorsque les apôtres, les martyrs, tous les saints et les élus de Dieu, bien que ses amis, n'ont été sauvés que par les humiliations et les souffrances, se pourrait-il faire que quelqu'un de nous se sauvât par une autre voie? Si nous soupirons sincèrement après notre patrie, ne dédaignons donc pas le chemin royal de la croix : c'est le seul qui conduit au ciel. Jésus-Christ, dit S. Augustin, a été comme un médecin compatissant, qui, plein de santé lui-même, a goûté le premier d'un amer breuvage, afin que son exemple encourageât le malade à le prendre. N'alléguons donc pas pour prétexte que nous n'avons ni le désir, ni la force de boire le calice des souffrances que Dieu nous envoie (2); mais unissons-nous à Jésus d'amour et d'in-

(1) Oportuit Christum pati, ut ita intrare in gloriam suam. (*Luc*, 2.)

(2) Ne dicat : Non possum, non fero, non bibo : prior bibit medicus Jesus, ut bibere non dubitaret ægrotus. (*Serm. LXXXVIII, de Temp.*)

tention; étendons comme lui une main assurée pour recevoir le calice d'amertume que notre père commun nous présente, et buvons-le avec une patience chrétienne, avec une pieuse résignation, en nous écriant, nous aussi : *Que votre volonté se fasse, ô mon Dieu, et non la mienne.* Et, pour élever à cette hauteur notre courage, ayons les yeux fixés sur Jésus-Christ. Il prie, il s'attriste, il souffre pour nous, et de cette manière il nous prêche hautement que nous devons prier, nous affliger et souffrir encore plus nous-mêmes. Il éclaire ainsi notre foi par ses paroles, en même temps qu'il nous encourage et nous soutient par son exemple. *Aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum.*

SECONDE PARTIE.

Le prophète David nous a révélé un motif encore plus tendre et plus sublime de la répugnance que le Rédempteur du monde opposa à sa mort dans le jardin des Oliviers. C'est qu'il était dominé par la pensée de la valeur infinie du sang qu'il allait verser dans le cours de sa passion pour le salut des hommes, et du peu de fruit qu'un grand nombre d'entre eux retireraient de sa mort. *Quæ utilitas in sanguine meo?* (Psal. 29.)

La mort éternelle, l'irréparable ruine de tant d'âmes qu'il allait inutilement racheter de son sang, fut, dit S. Ambroise, la cause des angoisses, de l'ennui, de cette frayeur de la mort qui saisit son cœur aimant (1). Quel tourment pour un tendre père, s'il voit ses enfants ingrats redoubler de fureur et d'outrages contre lui en proportion de sa tendresse pour eux! Quelle épreuve

(1) Tristabatur, quia nec malos perire volebat. (*In Luc.*)

terrible pour son cœur, s'il les voit courir à leur perte en se révoltant contre lui, et si, malgré le cri de la nature qui s'élève en leur faveur, il est obligé d'écouter la voix de la justice, de les abandonner à leur funeste sort, et de devenir lui-même le témoin et la cause innocente de leur perte !

C'est là le supplice qui déchira l'âme de David. Absalon, son fils, avait impitoyablement égorgé de sa propre main son frère Ammon. Tout couvert encore de sang, ce fils barbare prend les armes contre son propre père, qui lui avait acordé non seulement la vie, mais encore le plus généreux pardon. David alors, à la veille d'une bataille d'où dépendait sa couronne et qui devait peut-être décider de sa vie, oublie qu'il est roi, et se souvient seulement qu'il est père. Aussi, dans les instructions qu'il donne aux généraux de son armée, il leur dit : Ah! par pitié, sauvez, sauvez mon infortuné Absalon (1). O Joab, entends-tu quel est mon désir, quelle est ma volonté? Qu'Absalon soit désarmé, humilié, mais qu'il vive. Il est ingrat sans doute, il est rebelle ; mais c'est mon fils : je veux qu'il soit sauvé, je le veux. *Servate mihi puerum Absalom.*

La bataille se livre, l'armée royale triomphe; mais Absalon est percé d'une lance. Oh! qui pourrait exprimer la douleur de David en apprenant cette nouvelle? Le torrent du Cédron, la montagne des Oliviers, ainsi que je le disais hier, s'étonnent de le voir passer les pieds nus, la tête couverte de cendre, la tristesse sur le visage, la pâleur sur le front, les larmes aux yeux et l'angoisse dans le cœur. Ce n'est plus un roi victorieux et triomphant; on dirait un roi vaincu, fugitif ou pri-

(1) Servate mihi puerum Absalom. (*II Reg.*, 18.)

sonnier. Au lieu des chants de victoire, les rives du torrent et les échos de la montagne répètent tristement les lamentables gémissements de ce père désolé, qui s'écrie à chaque pas : « O victoire funeste pour le cœur d'un père, puisqu'elle le prive de son fils! Absalon mon fils, mon fils Absalon, où es-tu? pourquoi ne puis-je donner mon sang pour te rendre à la vie? ou au moins pourquoi n'ai-je pas pu mourir avant toi ou en même temps que toi? (1)

Chrétiens, mes frères, ne remarquez-vous pas dans ce fait mémorable de l'Écriture l'histoire plutôt encore que la prophétie de la scène douloureuse que le Sauveur nous offre de lui-même dans le jardin? Les lieux où pleura David sont les mêmes que ceux où Jésus-Christ s'attriste et est en proie à la douleur. Des mêmes antres sortent les mêmes cris. Seulement David se lamentait d'avoir perdu un fils que toute sa sollicitude et toute sa prévoyance n'avaient pu sauver de la mort temporelle; et Jésus-Christ pleure, gémit, tremble pour les chrétiens, ses enfants régénérés, mais endurcis, que tout son sang et tout son amour n'auront pu sauver de la mort éternelle.

Oui, le Sauveur prévoit aujourd'hui que plusieurs d'entre nous, véritables Absalons, teints encore par le baptême du sang de notre frère immolé par nous et pour nous, se révolteront contre l'autorité et la loi de Dieu, notre père commun; que dès lors le titre d'enfants de Dieu, de frères de Jésus-Christ sanctifiés et rachetés par sa mort, en nous rendant plus ingrats, ne fera que nous montrer plus coupables; et que,

(1) Absalom, fili mi, quis mihi det ut ego moriar pro te, fili mi Absalom ?

par conséquent, son sang, dans lequel nous n'aurons pas voulu être lavés pour mériter la récompense, ne servira qu'à doubler notre châtiment; à changer le remède en poison et à transformer en trésors de colère les richesses de sa miséricorde. *Quæ utilitas in sanguine meo?*

S'il pleure, ce n'est pas à cause des tourments multipliés qu'il doit endurer pour notre salut; tout au contraire, il voudrait pouvoir souffrir encore davantage pour une fin si chère à son cœur; *Quis mihi det ut moriar pro te?* mais c'est que notre malice, notre perversité doit rendre sa passion inutile pour un grand nombre d'entre nous, et que, malgré tous ses opprobres et ses tourments, nous devons nous obstiner à périr.

Ainsi, lorsque Jésus-Christ, dans le jardin, tombe par terre de tout le poids de son corps, qu'il étend les bras comme pour figurer d'avance sa position sur la croix, qu'il s'effraie, qu'il agonise et qu'il se couvre d'une sueur de sang; c'est qu'il se place entre l'enfer et nous, c'est qu'il nous en intercepte la route afin que nous n'allions pas nous y précipiter, c'est qu'il cherche à en éteindre les flammes éternelles, c'est enfin que, par ses larmes et ses prières, filles de son amour plus que de sa douleur, il nous crie de loin pour nous engager à nous arrêter et à abandonner la voie funeste de la perdition.

Mais, en présence d'un spectacle si touchant, à la vue de ce mystère de miséricorde et de bonté, qui nous montre un Dieu pleurant à la seule pensée que nous serons perdus un jour, n'est-ce pas un affreux scandale de nous voir nous-mêmes si indifférents, si insensibles à notre perte? Ah! il n'est que trop vrai que la plus grande partie des chrétiens, même dans cette métropole du christianisme, tout occupés du pré-

sent comme s'ils n'avaient à courir aucun risque pour l'avenir, empressés à contenter leur corps et entièrement oublieux de leur âme, inquiets des choses de la terre sans songer nullement au ciel, vivent comme si la vie présente ne devait jamais finir, ou que l'éternité ne dût jamais commencer! Qu'arrive-t-il de là? Il arrive, dit l'Écriture, que, surpris par la mort au milieu de leurs plaisirs et de leurs vices, ils sont en un instant précipités dans les feux dévorants de l'enfer, et enfermés pour jamais dans le gouffre de la damnation. (1) Victimes insensées des préjugés du siècle, des piéges du démon, du délire des passions, pourquoi vous obstiner à périr? Ah! ouvrez les yeux sur le sort funeste qui vous attend. Songez que vous avez une mort à subir, un jugement à redouter, une éternité à rencontrer! Pendant qu'il en est temps encore, mettez à profit le mérite infini de la prière, des peines et des douleurs de Jésus-Christ. Réformez votre vie en la conformant à celle de votre Sauveur, de manière que vous puissiez arrêter vos regards sur lui sans honte et sans remords. Tous ensemble prenons ces résolutions, entrons tous dans ces sentiments, afin qu'après avoir adoré, servi, imité Jésus-Christ sur la terre, nous ayons tous le bonheur de le contempler et de le bénir à jamais dans les cieux, comme l'auteur de notre foi, le soutien de notre espérance et le consommateur de notre salut éternel. *Aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem Jesum.*

(1) Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt. (*Job.*)

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

LA VIGILANCE ET LA PRIÈRE.

Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.
(Matth., 26.)

Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.

La plus grande misère de l'homme, ce n'est pas d'être faible, c'est de se croire fort, de trop présumer de lui-même et de s'enorgueillir malgré le triste spectacle de sa faiblesse. On voit se renouveler à chaque instant dans la monde ce que David raconte de lui en pleurant; c'est que l'homme est toujours malheureusement terrassé et vaincu lorsqu'il se fie sur l'abondance imaginaire de ses forces, Quelquefois il croit pouvoir se soutenir contre tous les attentats de la tentation, (1); mais lorsque dans sa folle présomption il pensait toucher le ciel, il se trouva précipité jusqu'aux portes de l'enfer (2). Oui, celui qui s'appuie sur ses propres forces comme s'il était Dieu, ne tarde pas de faire la triste expérience de la faiblesse humaine; mais au contraire celui qui craint, qui se défie de lui-même, qui veille et prie, parcequ'il sait qu'il est homme, acquiert la force d'un Dieu. (3)

(1) Ego dixi, in abundantia mea : Non movebor in æternam. (*Ps.* 19.)
(2) Et vita mea inferno appropinquavit. (*Ps.* 87.)
(3) Ego dixi : Dii estis. (*Ps.* 81.)

Voilà pourquoi le dernier enseignement que, peu d'heures avant de mourir, le Sauveur nous adressa dans la personne de ses disciples, nos représentants au jardin des Oliviers; le dernier commandement qu'il nous donna, et qu'il nous laissa comme son testament, comme l'expression dernière de sa sollicitude et de son amour, ce fut de veiller et de prier sans cesse si nous ne voulons devenir le jouet infortuné des tentations. Car, ajoute-t-il, quand même l'esprit est prompt et plein de résolution, la chair cependant est toujours faible et infirme. *Vigilate et orate.* Puis, joignant le précepte à l'exemple, il se mit sous les yeux des apôtres à veiller et à prier longuement lui-même.

Interrompons aujourd'hui à notre tour, comme notre divin Sauveur l'a fait lui-même pour nous donner cette importante et salutaire leçon, la prière que nous l'avons vu commencer hier. Expliquons la leçon et l'exemple que, dans un moment si douloureux pour lui, Jésus nous a donnés sur la vigilance et la prière. Voyons comment y sont exprimées et inculquées la nécessité, l'importance et les conditions de cette première pratique de la religion, et nous y trouverons un ample sujet d'instruction et d'édification pour nous.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons vu que le Sauveur, arrivé à Gethsémani, ordonna à huit de ses disciples de s'arrêter à l'entrée de ce lieu, et, tirant à l'écart Pierre, Jacques et Jean, il pénétra avec eux trois seulement dans l'intérieur du jardin planté d'oliviers qui se trouvait en ce

lieu (1). Or pourquoi Jésus divise-t-il ses disciples en deux sections? Ces apôtres, mes frères, ayant Jésus-Christ à leur tête, composaient l'Église alors existante et étaient l'image de l'Église future. En partageant donc les apôtres en deux troupes, l'une qui se repose, *sedete hic*, et l'autre qui marche avec lui, *assumit secum*, Jésus-Christ, disent les Pères et les interprètes, indique les deux classes distinctes qui devaient composer son Église L'une formée de ceux qui contemplent dans le repos, l'autre de ceux qui s'avancent en travaillant; l'une des simples fidèles qui obéissent, l'autre des pasteurs qui gouvernent; celle-ci contenant les faibles, celle-là renfermant les parfaits; la première, grossie par les réprouvés, qui en forment le plus grand nombre, la seconde réunissant les élus, qui sont en minorité, puisqu'il a dit lui-même qu'il *y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus.* (2)

Quant aux apôtres que le Sauveur emmène avec lui dans le jardin, ils ne sont qu'au nombre de trois, parceque ce nombre mystérieux des trois personnes divines est le plus parfait de tous. S'il choisit Pierre, Jacques et Jean, c'est d'abord, dit Origène, parceque ces trois disciples étaient les colonnes principales de l'Eglise naissante; qu'ils étaient les plus fermes de tous, les plus fervents, les plus parfaits, et par cela même les moins susceptibles de se scandaliser de la tristesse, de la frayeur et de l'agonie que devait éprouver leur divin maître. Ajoutons que son choix tombe sur eux parcequ'ils repré-

(1) Venit Jesus cum illis in villam quæ dicitur Gethsemani; et dixit discipulis suis : Sedete hic; (*Matth.*) et assumit Petrum et Jacobum et Joannem secum. (*Marc.*)

(2) Multi sunt vocati, pauci vero electi. (*Matth.*, 20.)

sentaient les notabilités, et je dirai presque la haute aristocratie de l'Église, c'est à dire que Pierre représentait les prélats, Jean les docteurs et Jacques les martyrs. Enfin il les choisit, parceque, après avoir été les illustres témoins des souffrances et des gloires de Jésus-Christ, ils devaient les annoncer dans les langues les plus communes alors, et dans les cités les plus célèbres de la terre ; savoir, Pierre à Rome en langue latine, Jean en grec à Éphèse, et Jacques en hébreu à Jérusalem.

Observons cependant, pour le sujet que nous avons entrepris de traiter, que c'est à tous les apôtres ensemble, à ceux qu'il laissa en dehors, aussi bien qu'aux trois autres qui le suivirent dans le Jardin, que Jésus, selon la remarque de S. Luc, recommanda de veiller et de prier pour ne pas être vaincus par la tentation. Et il voulut nous enseigner par là que la prière et la vigilance sont un besoin, une pratique, un devoir commun à tous les temps et à toutes les circonstances, un remède universel pour tous ceux qui appartiennent à l'Église, quels que soient leur âge, leur sexe et leur condition; qu'il n'est pas moins nécessaire au juste pour persévérer qu'au pécheur pour se convertir, à l'homme parfait pour se maintenir qu'au faible pour se fortifier; qu'il est la source du zèle des apôtres, de la sagesse des docteurs, de la prudence des prélats, de la force des âmes éprouvées par les tentations, de la ferveur des âmes pénitentes; qu'il est enfin le bouclier des vierges, l'armure des martyrs et la couronne des élus. Mais entrons, au sujet de ces deux pratiques, dans quelques détails, et venons-en à des applications particulières.

En tout temps, avait dit notre Seigneur dans l'Évan-

gile, l'homme doit veiller, parcequ'en tout temps il peut être assailli par la tentation et succomber (1). Il y a cependant des occasions où la tentation est plus prochaine et plus violente, et alors il faut plus que jamais se tenir en garde contre soi-même. Or telle était la position des apôtres dans cette nuit terrible. Satan, ainsi que le Sauveur les en avait prévenus, avait tout disposé pour les passer au crible comme on fait du froment quand on veut le séparer de l'ivraie (2), c'est à dire, selon l'explication d'Euthymius, qu'il voulait les renverser et leur faire perdre la foi (3). Cette nuit devait donc être pour eux tous, et à cause de Jésus, une nuit de dangers et d'obstacles. Ils avaient été exposés à fuir et à se disperser comme un troupeau timide auquel on a enlevé son pasteur. Leur courage devait être mis à une épreuve difficile. Leur foi devait avoir de rudes assauts à soutenir, par suite de tout ce qu'ils devaient voir arriver à leur maître. Jésus le leur avait clairement prédit (4). Mais les paroles du Sauveur, qui exprimèrent alors le danger de la situation où étaient les disciples à Jérusalem, dépeignent encore bien vivement le danger de la nôtre au milieu du monde. C'est avec beaucoup de raison, dit S. Jérôme, que notre vie est en cet endroit comparée à la nuit ; car, comme c'est principalement pendant l'obscurité de la nuit que les hommes s'adonnent au vice honteux de l'ivrognerie, c'est aussi quand l'esprit est obscurci et se trouve plongé dans les ténèbres que le scandale

(1) Vigilate itaque omnis tempore. (*Luc*, 21.)

(2) Satan expetivit ut cribraret vos, sicut triticum. (*Luc*, 22.)

(3) Excutietur fides quam in me habetis. (*In Matth.*)

(4) Omnes vos scandalum patiemini in me in ista nocte. Scriptum est enim : Percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis. (*Matth.*)

et la tentation se montrent le plus souvent (1). De sorte que ces paroles de Jésus-Christ nous sont aussi adressées à tous, puisque de nous tous on peut dire que, dans la nuit funeste de ce monde, nous devons nous attendre à souffrir le scandale et la tentation, à cause que nous faisons profession de suivre Jésus-Christ. (2)

Quelle est en effet, s'écrie S. Léon, l'œuvre de vertu évangélique qui ne soit contrariée ? Quelle est la foi qui ne soit pas attaquée? Quel est le chrétien qui n'ait pas de puissants ennemis à combattre? Quelle est enfin la victoire qui s'obtienne sans résistance? Tant que nous vivons sur la terre, nous sommes entourés d'embûches de tous côtés, et exposés à des luttes incessantes dans tous les lieux. (3)

Une vertu qui obtiendrait un suffrage constant et universel; qui ne rencontrerait aucun obstacle, ne souleverait aucune envie jalouse, ne provoquerait aucune censure et ne souffrirait aucune contradiction, serait une vertu suspecte. En effet, S. Paul assure que tous ceux qui aspirent à vivre selon les lois d'une piété sincère et à marcher sur les traces de Jésus-Christ, rencontrent des oppositions de toute sorte, qui dégénèrent en persécutions réelles (4). Et en cela l'a-

(1) Signanter addit in ista nocte: quia, quomodo qui inebriantur, nocte inebriantur ; sic qui scandalum patiuntur, in nocte et tenebris subsistunt. (*In Matth.*)

(2) Omnes vos scandalum patiemini in me in nocte ista.

(3) Nulla sunt sine tentationum experimentis opera virtutis. Nulla sine probationibus fides. Nullum sine hoste certamen. Nulla sine congressione victoria. Vita hæc nostra in medio insidiarum, in medio præliorum est.

(4) Et omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. (*II Timoth.*, 3.)

pôtre n'a fait que répéter en d'autres termes la prédiction du Sauveur, que tous ses fidèles seraient exposés au scandale et à la tentation pendant la nuit de la vie présente. (1)

L'Église, au moins dans nos contrées, jouit d'une paix profonde. Mais cette paix, dirait S. Ambroise, a aussi ses persécutions et ses contrariétés. Il y a encore à notre époque une foule de martyrs ignorés, qui sont obligés chaque jour de confesser la foi de Jésus-Christ au milieu des plus rudes épreuves, et les vrais fidèles souffrent autant de martyres divers qu'il y a dans le monde de persécutions d'espèces différentes (2). Que de fois les langues envenimées présentent comme des crimes les actions les plus saintes! Combien de fois voyons-nous la grâce la plus touchante n'exciter que les dédains ou l'envie, et l'innocence la plus pure ne pouvoir se faire pardonner sa réserve et sa délicatesse. (3)

Si l'on parvient à échapper au mépris ou aux persécutions des grands, on ne saurait se soustraire à la jalousie de ses égaux, à l'opposition de ses semblables. Et est-ce chose rare de voir les pères eux-mêmes se railler de la religion de leurs enfants, ou les maris insulter à la modestie chrétienne et à la piété de leurs femmes (4)? Beaucoup se laissent séduire aux attraits

(1) Omnes vos scandalum patiemini in me in nocte ista.

(2) In pace plures persecutores esse cœperunt. Quanti quotidie in occulto Christi martyres sunt; et Jesum Dominum confitentur! Ut multæ persecutiones, ita et multa martyria. (*In Ps.* 118.)

(3) Quoties benefacta crimini dantur! Quoties virtus opprobrio ducitur! Quoties ipsa ingrata est gratia! (*Ibid.*)

(4) Pater fidem filii frequenter irridet. Vir conjugis suæ mentem tentat opprobriis. (*Ibid.*)

d'une vie molle et oisive, qui avaient résisté aux attaques les plus vives. Combien de chrétiens ont perdu dans ces persécutions occultes du vice les couronnes qu'ils avaient conquises dans les persécutions publiques des tyrans (1)! Car, remarque S. Augustin, la langue d'un vil adulateur est souvent plus meurtrière que la main cruelle d'un bourreau (2). En un mot, conclut S. Bernard, non seulement cette vie est sans cesse exposée aux dangers et aux tentations, mais elle est elle-même un danger incessant, une tentation continuelle. (3)

Et cependant voit-on beaucoup de chrétiens qui craignent ces dangers ou qui même s'en défient? Le plus grand nombre, pleins d'une folle présomption, ne comptent que sur leurs propres forces et regardent avec un œil de compassion ou un sourire moqueur les précautions de la vertu et les défiances de l'humilité. En vain les ministres de Jésus-Christ les avertissent-ils en son nom de se tenir en garde contre les périls qui les environnent; en vain leur crient-ils que nul, au milieu des ténèbres de ce siècle, ne saurait les éviter tous; *Omnes vos scandalum patiemini in ista nocte.* Ils semblent par leurs actions faire la même réponse que Pierre fit à Jésus-Christ de vive voix : Eh! qu'avons-nous besoin de tant de précautions? Ne peut-on pas être excellent chrétien sans fuir le monde et sans être si mé-

(1) Tentant otia quos bella non fregerunt. Multi, in persecutione publica coronati, occulta hac persecutione ceciderunt. (*Ibid.*)

(2) Plus persequitur lingua adulatoris quam manus interfectoris. (*In Ps.* 69.)

(3) Tot tentationibus plena est vita nostra, ut non immerito tota vita tentatio debeat appellari. (*Serm. V, in Ps.* 90.)

ticuleux? Que d'autres succombent, nous voulons bien le croire; pour nous, nous sommes résolus à ne pas céder; la tentation et le scandale sera impuissant à nous faire vaciller. *Et si omnes scandalizati fuerint, ego nunquam scandalizabor.* Mais retournons au jardin des Oliviers; écoutons les instructions que Jésus nous donne dans la personne de Pierre, et voyons comment il blâme l'aveugle confiance que nous mettons dans nos propres forces.

Pour réprimer la sotte et orgueilleuse présomption de son disciple, Jésus lui répondit : Pierre, que dis-tu là? Tu te vantes d'être plus fort que tous les autres! Eh bien! c'est moi qui te le prédis, tu tomberas plus malheureusement que les autres; et avant que le coq ait fait entendre son chant au milieu de la nuit tu m'auras renié trois fois. (1)

Cette prédiction du Sauveur n'était pas absolue, elle n'était que conditionnelle. Pierre pouvait donc, et il devait en empêcher l'accomplissement par la vigilance et la prière, comme autrefois les Ninivites par leur pénitence conjurèrent la menaçante prophétie de Jonas. Il était du devoir du chef des apôtres, dit Euthymius, de se tenir plus en garde contre lui-même, d'implorer le secours divin, et de dire à Jésus : Seigneur, soyez donc mon appui; car, si vous me soutenez, je ne vous renierai pas même une seule fois. (2)

Non, Pierre n'aurait pas failli si, moins présomptueux, il eût placé sa confiance dans le secours divin;

(1) Amen dico tibi; priusquam gallus cantet ter me negabis. (*Matth.*)

(2) Tum maxime deprecari opus fuisset, et dicere : Auxiliare nobis. (*In Matth.*)

puisqu'il est écrit que, de même qu'une haute montagne brave les orages et les tempêtes, ainsi l'homme qui se tourne vers Dieu et se confie en lui n'est point ébranlé par le souffle des tentations. (1)

Mais Pierre pense au contraire se suffire à lui-même; il se croit assez fort de sa foi, de son amour et de son courage, et il ose répondre hardiment au Dieu prophète : Il n'en sera pas ainsi que vous le dites. Quand même il me faudrait mourir avec vous, aucune tentation, aucune force ne sera assez puissante pour me séparer de vous. (2)

Il est vrai, dit S. Jérôme, que c'est la vivacité de sa foi, la véhémence de son amour pour Jésus qui inspirent à Pierre cette réponse (3). Mais l'apôtre joint à cette foi et à cet amour un tel sentiment de confiance dans ses propres forces qu'il croit n'avoir besoin pour se soutenir d'aucun secours étranger. Ainsi donc, ajoute gracieusement S. Jérôme, voilà un oiseau étourdi qui tente de prendre son essor sans avoir les ailes du secours d'en haut, et dont la chute sera d'autant plus lamentable que sa tentative aura été plus téméraire (4). Et telle est la contagion de l'orgueil que les autres apôtres, à l'imitation de leur chef, osent tenir le même langage (5). Sans songer à la recommandation que Jésus-Christ leur avait faite de veiller et de prier. tous s'endorment paisiblement et s'abandonnent au re-

(1) Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion . (*Ps.* 124.)

(2) Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo. (*Matth.*)

(3) Ex ardore fidei promittebat, et ardenti affectu erga Dominum. (*In Matth.*)

(4) Ecce avis sine pennis in altum volare nititur. (*In Marc.* 14.)

(5) Similiter autem et omnes discipuli dixerunt. (*Matth.*, 26.)

ɔos, et ces hommes qui venaient de déclarer à leur di-
vin maître qu'ils étaient prêts à mourir pour lui, dit
S. Chrysostome, ne peuvent pas même veiller un ins-
ant avec lui (1). Aussi, lorsque Jésus s'approche d'eux
ɔour les réveiller, il les trouve plongés dans un sommeil
i profond qu'ils tournent vers lui des regards tout sur-
ris sans le reconnaître, qu'ils l'entendent sans le com-
rendre et sans savoir que lui répondre (2). Mais cette
ɔmnolence qui liait leurs membres était, dit S. Jérôme,
ne image de la faiblesse de leur esprit prêt à tom-
er (3). Et Origène ajoute que si les yeux du corps
taient en eux appesantis par le sommeil, ceux de leur
me l'étaient encore davantage. (4)

Quelle douleur pour le Sauveur, quel rude coup pour
on cœur désolé, que de se voir ainsi abandonné par
es plus chers disciples, en proie à sa tristesse et à son
fliction! Et cependant il souffre encore avec calme ce
ait de froide indifférence. S'il les éveille, c'est plus
ans l'intérêt de leur foi que pour leur demander un
doucissement à ses propres peines. Car il se contente
e leur dire d'un ton plein de douceur et d'affabilité :
ous dormez donc? et vous ne savez pas veiller une
eure seule pour vous-mêmes, tandis que moi je prie
je souffre pour vous (5) ! Puis, s'adressant plus spé-

(1) Qui mori simul cum Christi elegerant, neque cum eo vigilare
ɔtuerunt. (*Homil. in Matth.*)

(2) Et ignorabant quid responderent ei; erant enim oculi eorum
avati. (*Marc.*)

(3) Languescebant Apostolorum oculi, negatione vicina. (*In
atth.*)

(4) Puto quod non tantum corporum oculi, quantum animarum
ant gravati. (*Ibid.*)

(5) Sic non potuistis una hora vigilare vigilare mecum. (*Matth.*)

cialement à Pierre, parceque, dit S. Hilaire, il avait montré plus de présomption que les autres, et s'était vanté que rien ne le scandaliserait ni ne pourrait jamais le séparer de Jésus (1), il lui dit : Et toi aussi, Pierre, tu dors ! Est-ce donc là ton amour pour moi? Hélas ! celui qui se vantait de me faire le sacrifice de sa vie ne peut même pas me sacrifier une heure de sommeil ! Ensuite il leur adresse à tous une instruction grave, où, au milieu de l'amertume des reproches, brillent sa bonté et sa sagesse ; où tout est grand et conforme aux besoins de tous ; où il dépeint en peu de mots la fragilité de la chair, la nécessité de se prémunir contre la tentation, et l'impossibilité de la vaincre sans la vigilance et la prière. Veillez, leur dit-il, veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation ; car, si *l'esprit est prompt, la chair est faible* (2). Instruction solide et si importante que le Sauveur entend l'adresser à tous les chrétiens, de tous les états, de tous les âges ; elle mérite donc d'être méditée.

Il est d'abord évident, remarque Bède, que, par le mot *veillez*, Jésus ne veut pas recommander aux apôtres cette vigilance qui combat le sommeil du corps ; mais une vigilance spirituelle, qui secoue la torpeur de l'âme et l'empêche de tomber dans le sommeil de l'infidélité (3) ; mais cette vigilance dont il avait dit autrefois dans son Évangile : *Heureux le serviteur que le Seigneur à sa venue trouvera vigilant et fidèle.*

(1) Petrum præ omnibus arguit, qui non se scandalizandum fuerat gloriatus. (*In Matth.*)

(2) Vigilate et orate. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma. (*Matth.*)

(3) Non a somno dormitionis prohibet, cujus tempus non erat, imminente periculo; sed a somno infidelitatis et torpore mentis. (*In Marc.*)

Or, pour bien comprendre la nécessité de cette vigilance, écoutons cette doctrine profonde de l'apôtre S. Jacques. La tentation, dit-il, ne commence en nous que par la distraction, qui est comme le sommeil de l'âme. L'obscurité de l'esprit prépare toujours la voie à la faiblesse du cœur. Lorsque l'entendement est dissipé, distrait, assoupi, la séduction déploie sa force et entraîne la volonté, et alors la concupiscence triomphe et enfante le péché (1). Il est donc d'une indispensable nécessité pour nous de veiller avec soin sur toutes les pensées de notre esprit, sur tous les mouvements de notre cœur.

Cependant la vigilance sur soi-même ne sert de rien sans la prière. La foi est assurément un grand don; mais, dit S. Augustin, nous ne devons pas compter sur elle au point de nous croire capables de tout avec son seul secours (2). L'homme qui n'est point assisté de la grâce devient ce que Pierre devint lui-même lorsqu'il fit le serment de mourir pour Jésus, sans avoir auparavant imploré son appui (3). Car, trop faible par elle-même, ajoute S. Thomas, la volonté de l'homme ne peut rien, dans l'ordre du salut, sans le concours de la vertu divine. (4)

Ce secours, c'est la prière seule qui nous l'obtient. La

(1) Unusquisque tentatur a concupiscentia sua abstractus, et illec us. Concupiscentia parit peccatum. (*Jac.*, 1.)

(2) De fide non ita gloriandum est, ut quasi aliquid possimus.

(3) Quid est homo sine gratia ? Nisi quod fuit Petrus quando romisit, non addito auxilio Dei, se pro Domino moriturum ? (*Serm. XXIV, de Temp.*)

(4) Voluntas humana non est per se ipsam efficax ad implenda quæ vult, nisi per virtutem divinam. (3. *part. q.* 21, *a.* 1.)

force nous vient d'en haut; le véritable courage nous est étranger. Dès qu'on est homme, on est faible; dès qu'on est faible, on a besoin de la prière. (1)

De fait, la prière est pour l'âme, dit ailleurs S. Augustin, ce que les aliments sont pour le corps. Elle est le suc qui la nourrit, la force qui la soutient (2). Aussi l'un des artifices que le démon emploie le plus ordinairement, ajoute S. Pierre Chrysologue, c'est de détourner le chrétien de puiser des forces dans la prière. Par ce moyen il est sûr de le tromper et de le rendre son esclave, puisque l'abandon de la prière assure le triomphe de la tentation. (3)

Voilà pourquoi Jésus-Christ joint au précepte de la vigilance celui de la prière, et fait dépendre de cette double pratique notre victoire sur l'esprit tentateur. Il faut donc, d'après le conseil de S. Ambroise, que cette voix divine, cet avertissement, ce précepte, ces solennelles et importantes paroles de notre Sauveur, *Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en la tentation*, ne cessent pas un seul instant de retentir aux oreilles de tous les fidèles. (4)

Et admirons ici avec S. Cyrille la beauté de cette

(1) Ex quo homo, ex hoc infirmus ; ex quo infirmus, ex hoc orans. (*Augustin.*, *Tract.*, 107. *in Joan.*)

(2) Sicut ex carnalibus escis alitur caro, ita oratione interior homo nutritur. (*De Salut. Monit.*, *c.* 28.)

(3) Inimici est ista subreptio: decipere parat quos non patitur orationibus communiri. In tentationem cadit, qui ad orationem non vadit. (*Serm. XLIII*.)

(4) Semper debet vox illa in aures fidelium insonare : Vigilate et orate, ne intretis in tentationem. (*De Voc. gent.*, 29.)

expression du Sauveur : *Afin que vous n'entriez pas en tentation.* En effet notre entrée dans la tentation et l'entrée de la tentation en nous ce sont deux choses bien différentes. La tentation qui entre en nous, c'est la tentation qu'on souffre ; mais l'homme qui entre en la tentation, c'est l'homme qui la goûte et y consent, c'est l'homme qui y succombe. (1)

Faibles créatures, nous pouvons demander, nous devons tâcher que la tentation n'entre pas en nous, ou en d'autres termes que nous n'y soyons pas exposés ; ces sortes de luttes sont trop pénibles et la victoire est trop incertaine ; mais nous ne pouvons pas toujours l'obtenir. S. Jérôme remarque à ce sujet que le Seigneur n'a pas dit : Priez afin que vous ne soyez pas tentés, parce que d'abord il est impossible à l'homme d'éviter tous les scandales et d'échapper à toutes les tentations (2) ; et que d'un autre côté ce n'est point un mal de subir la tentation : autrement Jésus-Christ ne l'aurait pas permise dans lui-même, et il n'aurait pas consenti à passer, comme dit S. Paul, par toutes les épreuves de ce genre, *Tentatus per omnia.* Mais Jésus a dit : *Veillez et priez, afin que vous ne succombiez pas à la tentation* qui viendra vous surprendre. Ce qui peut se traduire ainsi : « Il ne dépend pas de vous d'éviter la tentation à laquelle vous allez être exposés. Cette nuit, elle viendra vous surprendre et vous assaillir malgré vous ; mais vous pouvez y résister et en triompher, si à la vigilance de

(1) Illud est ingredi tentationem, cum aliquis tentatione obruitur. (*Catech.*, 5.)

(2) Non ait : Orate ut non tentemini, quia impossibile est humanam animam non tentari. (*In Matth.*, 26.)

l'esprit vous joignez la prière, qui est le cri du cœur. » (1)

Mais tâchons de découvrir encore ce que signifient ces autres paroles du Sauveur : *L'esprit est prompt, mais la chair est faible.* L'esprit prompt, au dire des saints Pères, c'est l'âme qui est dans la grâce de Dieu, et que cette grâce dispose au bien par la lumière qu'elle répand en elle, les désirs qu'elle lui inspire, les forces qu'elle lui prépare et la ferveur qu'elle lui communique. Quant à *la chair faible*, elle désigne la concupiscence qui se cache dans notre corps, les mouvements de l'amour-propre, les désirs profanes, les inclinations corrompues, dont la chair est la source, et qui, selon S. Paul, s'opposent en nous aux inspirations de la raison et aux influences de la grâce. De sorte qu'au dedans de nous l'esprit est en état de lutte continuelle avec la chair, et tous deux se font une guerre à outrance (2). Jésus a donc voulu nous avertir par ces paroles, dit S. Jérôme, que les bonnes dispositions du cœur, qui sont l'ouvrage de la grâce, ne détruisent point en nous le poids de la concupiscence ni les infirmités de la nature corrompue. Trop souvent une occasion imprévue, une attaque que l'on n'a pas eu soin de repousser assez tôt, peuvent faire évanouir en un instant ces bonnes dispositions, et dès lors il ne faut pas que l'ardeur de notre foi nous inspire la téméraire confiance de pouvoir, selon notre volonté, à notre gré et avec nos seules forces, en accomplir les œuvres. Nous devons nous fier sans doute aux sentiments de notre foi, mais de telle manière que nous ne cessions de trembler pour la fra-

(1) Vigilate et orate, ne intretis in tentationem.

(2) Caro concupiscit adversus spiritum : hæc sibi invicem adversantur. (*Galat.*, 5.)

gilité de notre chair. La prière doit donc être notre continuelle occupation (1). Car, s'écrie S. Augustin, demeurons bien convaincus qu'il ne peut y avoir de vie chrétienne sans l'oraison, et que celui-là seul sait bien vivre qui sait bien prier. (2)

Cependant, remarque ici S. Thomas, Jésus ne s'est pas contenté de nous donner sur la prière une instruction aussi solide qu'intéressante; il a voulu encore nous l'inculquer par son exemple (3). C'est dans ce but, ajoute Origène, que le Sauveur conduit avec lui dans le jardin ses disciples, et principalement Pierre, le plus présomptueux de tous. Le spectacle du Fils de Dieu priant à genoux devait naturellement frapper leurs yeux et leur apprendre où la force de l'homme repose, et qu'on ne l'obtient que par la prière; et par cela même à présumer moins facilement d'eux-mêmes et à apporter plus de diligence à la prière. (4)

O sublime exemple! combien il doit être puissant et efficace aussi pour nous! Eh quoi! nous crie S. Laurent Justinien, serions-nous par hasard plus forts que l'Homme-Dieu, plus constants que le Dieu sauveur? Non, assurément. Or si, pendant la lutte qu'il soutint comme homme, il chercha dans l'oraison la consolation et le courage, comment pourrons-nous nous flatter de

(1) Hoc autem est contra temerarios qui, quod crediderint, putant se posse consequi. Itaque, quantum de ardore mentis confidimus, tantum de carnis fragilitate timeamus. (*In* 26 *Matth,*)

(2) Vere novit recte vivere qui recte novit orare. (*Hom.* 4, *ex* 50.)

(3) Voluit ad Patrem orationem dirigere, ut nobis orandi exemplum daret. (3. *p. q*, 21. *a.* 1.)

(4) Ad hoc adduxit eos, maxime Petrum, magna de se confitentem, ut videant ubi est posse hominis. (*Tract.*, 35, *in Matth.*)

trouver sans la prière la force pour supporter nos maux et le remède pour guérir nos blessures? (1)

Écoutez enfin l'instruction qui ressort pour nous de l'exemple de Jésus, et voyons comment sa prière renferme toutes les conditions qui doivent accompagner la nôtre.

Jésus-Christ avait dit dans son Évangile que, pour être agréable à son divin Père, notre prière doit être faite dans le secret(2). Ce qui veut dire que, pour prier, il faut chercher la solitude, non seulement du corps, mais aussi du cœur ; qu'il faut s'éloigner tout à la fois et du tumulte des hommes et du murmure des passions. Or de même que l'âme humble, pure et détachée des choses vaines est en quelque sorte solitaire et recueillie au milieu même du bruit du monde, ainsi l'âme agitée par les vaines sollicitudes de l'intérêt et de l'ambition ou par les honteux désirs de la volupté, est dans la dissipation et au sein d'une compagnie funeste, même quand elle est seule et silencieuse. Roulant d'inutiles pensées ou de coupables désirs dans son cœur, au moment où sa langue balbutie machinalement quelques prières, loin de trouver Dieu dans son temple, elle ne peut pas se retrouver elle-même. Oh! combien de chrétiens, dit le vénérable Bède, assistent ainsi dans nos temples au redoutable sacrifice. Leurs yeux, il est vrai, sont tournés vers l'autel, mais leur âme vagabonde

(1) Numquid tu Christo fortior aut Salvatore constantior? Ille, in agone constitutus, ad orationis solatium declinavit : tu, absque implorationis medicamine, tribulationum vulnera perferre præsumis. (*De Christ., agon.* 6.)

(2) Tu autem cum oraveris, ora Patrem tuum in abscondito. (*Matth.*, 5.)

erre au dehors; leur bouche seule articule quelques prières, auxquelles ni le cœur ni l'esprit ne prennent part, et qui par cela même demeurent sans fruit et sans succès.

Ici encore, observe S. Chrysostome, Jésus-Christ a voulu confirmer par son exemple la nécessité de cette double solitude du corps et de l'esprit, qu'il nous avait recommandée par sa parole. Nous le voyons effectivement s'éloigner, pour faire son oraison, des murs de la tumultueuse Jérusalem, se retirer dans la solitude d'un bois, au fond d'une vallée, se séparer de ses disciples, et se concentrer en lui-même dans un profond recueillement. (1)

L'humilité est la seconde condition exigée pour la prière. La divine miséricorde détourne ses yeux des esprits orgueilleux, dit S. Augustin; elle n'abaisse un regard de bonté que sur l'âme humble et pénétrée de la connaissance de son néant (2). C'est que la prière n'est que le cri d'une grande misère, qui implore un grand secours, une grande pitié (3), et ceux-là seulement qui se reconnaissent pauvres, ô mon Dieu! et qui font devant vous l'aveu de leur indigence, sont enrichis de l'abondance de vos dons (4). Or le Sauveur nous donne aussi l'exemple de cette profonde humilité, si nécessaire

(1) Erudiens nos quietem et tranquillitatem in orationibus appetere: Formam nobis tradens, ut silentium et solitudinem in orationibus quæramus. (*Caten. in Matth.*)

(2) Ad inopem et egenum inclinat aurem, id est ad humilem et indigentem misericordia.

(3) Cum oramus omnes mendici Dei sumus.

(4) Illi soli, qui cognoscunt se pauperes, et confitentur tibi paupertatem suam, ditabuntur a te. (*In Ps.* 85.)

dans la prière. Il le fait d'abord par le lieu même qu'il choisit. Dans d'autres circonstances, quand il priait sur la montagne, observe Remy, son dessein était de nous apprendre que la prière doit avoir pour objet principal les biens et les intérêts du ciel; aujourd'hui, en allant prier dans la vallée de Gethsémani, il nous enseigne que l'humilité doit être la compagne inséparable de la prière. (1)

Il nous inculque en second lieu la nécessité de l'humilité dans la prière par le maintien de toute sa personne. Voyez-le : il tombe à genoux ; ce n'est pas assez; il se prosterne la face contre terre, selon que l'avait prédit Jérémie en ces termes : « Il humiliera son front dans la poussière et attendra ainsi le succès de sa prière » (2). C'est à dire, remarque S. Bonaventure, que, paraissant oublier sa qualité de Fils de Dieu, il prend l'attitude du dernier des hommes, du publicain du temple, de ces pécheurs qui n'osent même pas lever les yeux au ciel, tant ils sont couverts de confusion à la vue de leurs péchés (3). Bien plus, par cet abaissement extérieur de sa personne, ajoute Bède, il manifeste les sentiments intérieurs d'humilité dont son esprit est pénétré, et il nous fait voir qu'en la présence de son Père son cœur est aussi humble que l'est tout son extérieur. (4)

(1) Cum oravit in monte docuit nos in oratione pro cœlestibus Dominum supplicare. Cum vero in valle oravit, nos instruxit ut in oratione semper humilitatem servare studeamus. (*In Caten. in Matth.*)

(2) Ponet in pulvere os suum, si forte sit spes. (*Thren.*, 3.)

(3) Oblitus se Deum esse videtur, et orat ut homo, et ut homunculus de populo. (*Med. Vit. Christ.*, c. 77.)

(4) Procidens ruit in faciem suam, et humilitatem mentis habitu carnis ostendit. (*In Marc.*)

Ainsi donc Jésus nous enseigne que, dans l'oraison, l'âme et le corps doivent s'associer pour obtenir le pardon, comme ils se réunissent pour commettre le péché; que, pour invoquer Dieu, notre corps et surtout notre esprit doivent s'humilier, que notre prière enfin doit être encore plus humble que l'esprit et le corps, et que, pour parler avec un prophète, elle doit ramper en la présence de Dieu (1). Expression forte et énergique, mais bien naturelle, parcequ'elle convient au pécheur justement humilié devant le Dieu qu'il a offensé.

Mais quand l'innocent Jésus, quand le Fils de Dieu, Dieu lui-même, se montre à nous priant son divin Père avec tant d'humilité et de respect, n'est-ce pas un horrible scandale de voir des hommes de néant remplis de vices, de misérables femmes chargées de péchés (2), des jeunes gens légers et dissolus, et de jeunes filles affichant l'impudeur, entrer effrontément dans nos églises, se tenir debout devant la majesté infinie de Dieu et assister à ses redoutables mystères sans baisser jamais le regard, sans incliner le front, sans fléchir le genou! Ah! ce n'est point là adresser une prière à Dieu, c'est lui faire une insulte; ce n'est point honorer la majesté divine, c'est l'outrager jusque sous ses yeux, dans sa propre demeure, dans son temple même; ce n'est point solliciter le pardon pour les péchés commis, c'est en commettre de nouveaux. Aussi ces visites faites à nos églises, loin de nous obtenir la miséricorde de Dieu, provoquent sa justice; loin de nous mériter ses grâces, appellent sur nous ses châtiments. Cepen-

(1) Prosternimus preces ante faciem tuam. (*Dan.*, 9.)

(2) Mulierculas oneratas peccatis. (*II Tim.*, 3.)

dant malheur, malheur à ceux qui, superbes devant les hommes, ne savent pas même s'humilier devant Dieu! Un temps viendra que ces esprits orgueilleux, contempteurs sacriléges de la majesté divine, seront humiliés et couverts d'une horrible confusion et d'un opprobre éternel. (1)

En troisième lieu, Jésus, tout en s'humiliant ainsi, commence cependant sa prière par cette invocation : « Mon Père! mon Père! *Abba, Pater mi!* » C'est à dire que, quoiqu'il prie avec l'humilité d'un pécheur, il n'oublie pas la confiance et l'amour que doit lui inspirer sa qualité de Fils de Dieu, de Fils bien aimé de son Père (2). Et il nous enseigne par là que, de même que l'oiseau ne peut fendre les airs s'il n'est soutenu sur ses deux ailes à la fois, ainsi la prière ne peut s'élever jusqu'à Dieu si, en la lui adressant, l'homme ne réunit pas à l'humilité de pécheur la confiance d'enfant de Dieu. L'humilité en est la base, la confiance en est le soutien. C'est pourquoi S. Jacques nous dit que l'on ne doit pas hésiter un instant à croire que l'on obtiendra d'un si bon père ce qu'on lui aura demandé (3); et que le Sauveur lui-même nous assure que la foi et la confiance sont la condition essentielle pour obtenir d'une manière certaine les faveurs que nous solliciterons du Père céleste (4). Et cela se comprend; en effet, de même que si la confiance n'était pas accom-

(1) Qui contemnunt me, erunt ignobiles. (*I Reg.*, 2.)

(2) Manifestans devotionem quasi dilectus et complacens. (*Chrysostom. in Matth.*)

(3) Postulet autem in fide, nihil hæsitans. (*Jac.*, 1.)

(4) Omnia quæcumque orantes petitis, credite qu'a accipietis, et evenient vobis. (*Marc.*, 11.)

pagnée de l'humilité, elle serait de la présomption, de même aussi l'humilité qui ne serait point soutenue par la confiance serait de l'avilissement. Il faut donc porter devant Dieu un esprit profondément humilié, qui se croie indigne de tout, mais en même temps il faut lui présenter un cœur tendrement confiant qui attende tout de sa bonté.

Enfin Jésus ne se contente pas de prier une seule fois, mais il le fait jusqu'à trois fois, répétant toujours les mêmes paroles (1); et S. Luc ajoute qu'il redoubla ses prières et y insista longuement. *Prolixius orabat.* L'intention du Sauveur, dit S. Grégoire à ce sujet, est de nous apprendre que nous ne devons pas nous décourager, si notre demande n'est pas promptement exaucée, mais que nous devons au contraire persévérer dans la prière avec une constance toujours plus grande (2). Car, observe aussi S. Chrysostome, notre insistance finit par obtenir ce qui pourrait être refusé à notre indignité. La foi, l'humilité, le respect et la confiance préparent les grâces, mais c'est la persévérance seule qui nous les obtient. Le cœur de Dieu est touché par l'humilité, mais il n'est vaincu que par une sainte importunité. C'est là d'ailleurs une vérité que Jésus-Christ nous avait déjà révélée (3)

Comme la pauvre esclave, pour me servir de la comparaison du prophète, tient les regards attachés sur sa bonne maîtresse, dont elle attend patiemment et en silence sa nourriture, ainsi nous ne devons jamais nous lasser de fixer nos yeux sur le Seigneur notre Dieu,

(1) Oravit tertio eumdem sermonem dicens. (*Matth.*)

(2) Habes perseverantiæ documentum : ut si primo non exaudiaris, ab oratione non deficias. (*In Ps.* 6. *Pœnit.*)

(3) Vult Deus rogari, et quadam importunitate vinci.

et de tourner vers lui notre espérance et notre prière, jusqu'à ce qu'il lui plaise d'avoir pitié de nous. (1)

Oui, ce regard de respect et de confiance, d'humilité et d'amour, expression sincère de la confusion et de la douleur que nous cause notre misère et du désir que nous avons d'en être soulagés; ce regard qui, sans l'intermédiaire des lèvres, fera entendre au cœur de Jésus le cri de notre cœur, recevra bientôt une réponse. Le cœur de Jésus, si plein d'amour, ne résiste pas longtemps au spectacle de notre humilité et de notre douleur. Notre prière l'apaise, l'attendrit et le fait descendre jusqu'à la compassion. Il nous rendra regard pour regard, amour pour amour, et, selon la promesse solennelle qu'il nous en a faite, nous trouverons ce que nous cherchions, nous obtiendrons ce que nous demandions, et la porte des cieux, à laquelle nous aurons frappé avec une sainte insistance nous sera ouverte. (2)

SECONDE PARTIE.

L'une des causes qui affligent si profondément le Seigneur dans le jardin de Gethsémani, c'est, dit S. Jérôme, la prévision qu'il a de la chute prochaine de ses disciples (3). Et cependant, ô ingratitude, ô froideur

(1) Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum, donec misereatur nostri. (*Ps.* 122.)

(2) Petite, et accipietis; quærite, et invenietis; pulsate, et aperietur vobis. (*Matth.*)

(3) Tristabatur Dominus propter scandalum discipulorum. (*In* 26. *Matth.*)

des apôtres! s'écrie S. Ambroise. Ils dorment profondément leur sommeil, et ne prennent nul souci de prier pour eux-mêmes, tandis que leur divin maître prie pour eux, et pour eux est en proie à la tristesse et à la douleur (1). Chose surprenante! Jésus-Christ accomplissait alors cet excès d'infinie miséricorde dont ces mêmes disciples l'avaient entendu s'entretenir sur le Thabor avec Moïse et Élie, et ils n'y font aucune attention. La victime se prépare elle-même pour l'autel où elle doit être immolée pour eux, et ils n'y pensent pas. Le sacrifice commence, et ils ne s'en inquiètent point, comme si ce sacrifice leur était étranger. Jésus opère leur réconciliation et leur salut, et ils n'y prennent aucun intérêt. Le moment de cette tentation qui leur a été prédite s'approche, et ils ne s'y préparent pas. Ces mêmes apôtres, observe Théophilacte, qui passaient toute la nuit à jeter inutilement leurs filets à la mer lorsqu'il s'agissait pour eux de se procurer les aliments du corps, ne peuvent veiller une heure, et ne savent point prier maintenant qu'ils ont besoin de secours et de force pour leur âme. (2)

Mais pourquoi nous étonner de l'aveuglement des apôtres? Leur froideur n'est-elle pas l'image fidèle de la nôtre? Environnés de périls de tous côtés, menacés par des ennemis nombreux, dominés par toutes sortes de passions, assaillis par toutes les misères de la nature coupable, ne négligeons-nous pas nous aussi, dit S. Bernard, nos intérêts spirituels, et ne nous endor-

(1) Dormiunt, et nesciunt dolere pro quibus dolebat Christus. (*Lib.* 10, *in* 22. *Luc.*)

(2) Per totam noctem vigilat corpori, qui animæ per horam vigilare non potest. (*In* 14, *Marc.*)

mons-nous pas dans une folle sécurité, comme si nous jouissions des priviléges de la nature innocente. (1)

Pour plaire au monde, pour contenter la chair, pour nourrir l'ambition et la cupidité, pour assurer à notre corps quelques jours d'un bonheur éphémère, nous nous fatiguons le jour, nous veillons la nuit; et encore que de dégoûts on éprouve, que d'humiliations on dévore, que de dédains on subit, que de sueurs on répand, à combien de sacrifices pénibles on est obligé de se condamner! On ne parvient jamais à trouver quelques instants pour l'appliquer à la prière, pour s'assurer une vie immortelle, une impérissable félicité. (2)

Il est vrai que le sommeil des apôtres est plutôt le résultat de la faiblesse que celui de la désobéissance; qu'il tient plutôt à l'infirmité de la nature qu'au déréglement de la volonté. Mais ces excuses sont sans valeur quand l'âme est en danger, quand le salut éternel se trouve compromis. Ah! s'il se fût agi d'un péril imprévu qui eût menacé leur vie, les apôtres auraient assurément triomphé de cette faiblesse qui leur semblait invincible. S'ils avaient été surpris par les Juifs, ils se seraient ranimés, ils auraient imploré du secours, l'amour de la vie aurait dissipé en eux cette somnolence qui leur paraissait insurmontable. Il en est ainsi de nous. Si nous avions véritablement à cœur notre salut éternel, nous ferions pour l'âme au moins autant que nous faisons pour le corps. Voyez quelle activité, quelles res-

(1) Nos miseri et miserabiles, tot insurgentibus inimicis, perniciosa negligentia dormitamus; pigri ad spiritualia exercitia, perinde ac si jam pax sit atque securitas. (*Serm. II, de S. And.*)

(2) Per totam noctem vigilat corpori, qui animæ per horam vigilare non potest.

sources nous déployons lorsque nos plaisirs sont contrariés ou nos intérêts menacés. On surmonte tout, on triomphe de tout, rien n'est impossible quand il est question des biens du monde ou des avantages du corps. L'indolence, l'ennui, le dégoût, le sommeil ne s'emparent de nous que quand il s'agit des choses de Dieu et du salut de notre âme. On ne se fait point difficulté de dissiper les années en affaires inutiles, en jeux, en vains amusements, en parties de plaisirs, et l'on refuse un jour, une heure, un moment à la grande affaire de l'éternité.

Mais Jésus-Christ ne laisse pas les disciples tranquilles dans leur sommeil. Trois fois il vient les visiter, et trois fois il les fait sortir de ce sommeil funeste, avant-coureur d'une chute plus funeste encore. Or la bonté de Dieu tient la même conduite à notre égard. Il ne permet pas que nous nous endormions tranquillement dans la tiédeur et le péché. Il nous visite souvent par les disgrâces, les humiliations, les infirmités; il arrête le cours de nos prospérités, traverse nos desseins, déjoue nos intrigues, répand de l'amertume sur nos plaisirs, nous réprimande par les remords cachés de la conscience, nous effraie par la certitude de la mort, la sévérité de ses jugements, l'horreur de ses châtiments; et nous stimule ainsi à la vigilance et à la prière. *Vigilate et orate.* Mais nous, hommes d'intérêts et de plaisirs, semblables aux apôtres, qui, réveillés par Jésus-Christ retombent dans leur sommeil, nous ne secouons un instant la torpeur de notre âme que pour nous abandonner à une léthargie plus profonde qui nous fait entièrement oublier nos intérêts spirituels. (1)

(1) Dormierunt somnum suum viri divitiarum. (*Ps.* 75.)

Hélas ! il viendra cependant le moment où le pécheur, qui a dormi son sommeil pendant toute la vie, se réveillera enfin; ce moment terrible est celui de la mort. Oh ! alors, quelle confusion régnera dans son esprit ! quelles angoisses déchireront son cœur ! comme ses yeux s'ouvriront surpris ! comme tout changera d'aspect autour de lui ! comme tout son être s'agitera pour saisir le temps qui lui échappe, obtenir la grâce qui lui manque et trouver l'espérance qui l'abandonne ! (1)

Sortons donc, pécheurs mes frères, de ce sommeil funeste où nous sommes plongés. *Ut quid sopore deprimeris?* (Jon., 1). Prévenons ce réveil terrible de la mort, qui nous découvrira toute l'étendue de nos devoirs, mais qui nous mettra dans l'impuissance de les remplir, qui étalera devant nos yeux le sombre tableau de notre vie, mais qui ne nous laissera ni le temps ni la force de la corriger.

Soyons dociles à la voix tendre de Dieu, qui nous appelle maintenant à la résurrection du pardon. *Surge, et invoca Deum tuum* (*ibid*), afin que nous puissions éviter d'entendre la voix terrible de ce même Dieu, qui nous intimera de ressusciter pour le châtiment. Allons grossir le nombre de ces heureux et fidèles serviteurs qui veillent priant et travaillant à la grande affaire de leur salut (2). Si, comme eux, nous sommes vigilants pendant notre vie, nous nous trouverons ensuite, au moment de la mort, sans remords du passé, sans trouble présent, sans crainte de l'avenir, et fermes, immobiles

(1) Evigilabunt, et nihil invenerunt. (*Dan.* 12, *et Ps.* 75.)

(2) Beati servi illi, quos cum venerit Dominus invenerit vigilantes.

dans notre espérance, nous irons nous reposer pour toujours et nous endormir joyeux dans le sein de Dieu, qui nous admettra à la jouissance de ses biens éternels. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

LA PRIÈRE DANS LE JARDIN

PAR RAPPORT A L'HOMME.

Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus.
(PSALM. 63.).
L'homme s'élèvera au faîte de son cœur, et Dieu sera glorifié.

Il semble incroyable au premier abord que Jésus-Christ, retournant une seconde fois au jardin pour prier, n'ait fait que répéter sa première prière et dans les mêmes termes qu'auparavant (1). Car est-il possible que la sagesse incarnée, en priant une seconde, puis une troisième fois, son divin père, n'ait trouvé rien de nouveau à lui dire dans un moment si solennel et si mystérieux, où il allait s'immoler pour le salut du monde? Est-il possible qu'il n'ait point su changer les termes de sa prière, y ajouter des pensées plus élevées, des sentiments plus sublimes et plus dignes du Dieu auquel il s'adresse, et de la haute mission qu'il remplit?

Ah! dit S. Augustin, Jésus plaidait alors notre cause et non la sienne. Ce n'est pas comme fils de Dieu qu'il parlait, mais c'est en rédempteur des hommes; et, parceque cette prière était la seule qui convenait

(1) Iterum secundo abiit et oravit, eumdem sermonem dicens. (*Matth.*)

aux hommes et qu'il ne la faisait que pour eux, peu lui importe que ses paroles cachent et fassent oublier sa divinité; il ne s'occupe que de nous faire part de sa miséricorde, même aux dépens de sa majesté. (1)

Mais cet obscurcissement de sa grandeur ne fut qu'apparent et momentané, puisque, au fond, par cette prière si simple et si humble, le cœur humain, selon la prophétie de David, a repris une vigueur nouvelle; il s'est élevé au dessus des faiblesses et des misères de l'humanité, et cette gloire de l'homme a admirablement contribué à glorifier Dieu lui-même. *Accedet homo ad cor altum, et exaltatibur Deus.*

En effet, non seulement Jésus-Christ nous a révélé dans cette prière les mystères de sa personne; non seulement il nous y a montré clairement, ainsi que nous l'avons déjà vu, qu'il était vrai homme, vrai Dieu et Sauveur du monde; mais encore, prenant à cœur nos intérêts d'une manière toute particulière, il nous y a préparé, comme nous le verrons aujourd'hui, un enseignement qui règle nos affections, un secours qui nous rassure dans nos craintes, un appui qui accroît nos forces et notre courage. Tâchons donc de découvrir ces nouvelles richesses que la miséricorde de notre Seigneur a renfermées dans sa prière, afin qu'en nous les appropriant, nous puissions élever notre cœur jusqu'à Dieu, et que Dieu, par ce moyen, soit glorifié en nous et par nous. *Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus.*

(1) Occultus Deus Deorum voces edebat magis ex caritate nostra quam ex majestate sua. (*Trac.* 109, *in Joan.*)

PREMIÈRE PARTIE.

Il ne faut pas confondre nos vices avec nos passions, nos péchés avec nos infirmités. Nos passions ne sont point des péchés, quoiqu'elles soient la source de tout péché. Il y a en elles quelque chose d'innocent et de légitime, et en même temps quelque chose de mauvais et d'injuste. La répugnance pour la douleur, pour la pauvreté, pour le déshonneur, l'horreur de la mort, sont des sentiments naturels qui font ressortir notre faiblesse sans nous rendre vicieux. Au contraire, l'amour des plaisirs et de la vie, le désir des richesses et de la gloire, que de devoirs ne nous font-ils pas oublier? Que de lois on viole pour les poursuivre! Que d'intrigues on ourdit! Que d'injustices, que de péchés l'on commet! Le cœur humain descend alors à toutes les bassesses, il s'enfonce dans les profondeurs du désordre. Il faut donc s'appliquer, non à abolir ces passions, mais à les réprimer; non à les détruire, mais les régler; afin que le cœur ne dépasse pas les limites du devoir, qu'il ne s'attache pas à ce qui répugne à la justice et à la sainteté, mais plutôt qu'il s'élève de l'abîme de la misère jusqu'à la hauteur de Dieu. (1)

Ainsi il y a deux sentiments divers, dit Origène, qui dominent l'homme chrétien dans les souffrances, les humiliations et la mort. D'abord il éprouve de la répugnance, parcequ'il est homme, revêtu d'une chair faible, et ce sentiment lui est commun avec tous ses

(1) Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus.

semblables; mais ensuite, parcequ'il est chrétien, il se sent porté à accepter ces maux avec une pieuse résignation, s'il plaît à Dieu de les lui envoyer ou de les permettre (1)

Cette doctrine si belle, qui est d'accord avec la nature et la raison, et qui règle tous nos sentiments, est évidemment renfermée, dit Bède après S. Grégoire, dans la prière du Sauveur. Jésus y a parlé le langage de notre infirmité, en même temps que celui de sa vertu; et il nous y a enseigné que, si nous sommes accablés par les tribulations ou la tristesse, nous pouvons demander que ce calice d'amertume s'éloigne de nous, parceque nous sommes faibles; mais que nous devons, en qualité de chrétiens être prêt à nous soumettre à la volonté de notre Créateur, encore qu'elle soit en opposition avec la nôtre. (2)

En effet, lorsque Jésus s'écrie : *Mon père, loin de moi ce calice !* il exprime alors la répugnance que l'homme éprouve naturellement en présence des souffrances et de la mort. Mais, quand il ajoute : *Que votre volonté se fasse et non la mienne*, il nous montre alors la volonté de Dieu comme étant seule juste et sainte, il nous l'indique comme la limite contre laquelle l'océan de nos désirs et de nos craintes doit briser l'orgueil de ses flots irrités.

(1) Proprium est hominis fidelis : primum quidem nolle pati, quia carnalis homo est : si autem Deus sic voluerit, acquiescere, quia fidelis est. (*In Matth.*)

(2) Infirmitatis in se vocem sumpsit, ut, cum hoc imminet quod fieri nolumus, sic per infirmitatem petamus ut transeat, quatenus per fortitudinem parati simus ut voluntas Conditoris nostri, etiam contra nostram voluntatem, fiat. (*Moral.*, *lib.* 12, *c.* 3.)

Il a donc exprimé les sentiments de notre humanité, mais contenus dans les bornes du devoir, mais subordonnés à la volonté de Dieu; il a parlé le langage de notre faiblesse, mais réuni à celui de sa vertu. Il nous a appris, dit S. Chrysostome, que la volonté divine doit en toutes choses faire plier la nôtre; qu'elle doit triompher de toutes les répugnances; qu'elle doit nous forcer, en dépit des vains frémissements de la nature, à nous soumettre à la sévérité des jugements de Dieu, et à accepter les tribulations, les ignominies, les croix et la mort, quand même nous serions ornés de sainteté et d'innocence, et qu'il nous semblât ne pas les mériter. (1)

Ces paroles : *Loin de moi ce calice*, ne sont pas de lui, elles nous appartiennent. C'était moi, dit S. Augustin, c'était vous, c'étaient tous les membres qui composent le corps de son Eglise; c'étaient nous tous qui, par la bouche de notre chef, demandions en suppliant à ne pas boire à la coupe des souffrances. Jésus n'a fait qu'exprimer la misère de notre infirmité dont il s'était revêtu. (2)

En laissant échapper cet accent de douleur, il s'est mis à notre place. Mais, s'il se fût arrêté à ces mots, il nous aurait beaucoup trop ressemblé; il n'aurait laissé voir que le côté de l'homme, et aurait été impuissant à nous sauver. Quand il ajoute : *Que votre volonté soit faite et non la mienne*, il nous appelle tout à coup à nous mettre nous-mêmes à sa place. Après s'être

(1) Exemplo suo docet, etiam abhorrente et renitente natura Deum esse sequendum. (*Homil.* 84, *in Matth.*)

(2) Sed quid nisi infirmatem nostrum portabat? Unde erat illa vox Membrorum ipsius erat, non capitis. Dixit de me, de illo: corpus suum gerebat, id est Ecclesiam. (*In Ps.* 21.)

abaissé jusqu'à nous, autant qu'il lui était possible, il nous tend une main secourable pour nous élever jusqu'à lui. (1) Après avoir parlé notre langage, il nous apprend à parler le sien, et, pendant qu'il exerce les hautes fonctions de notre intercesseur près de son père, il n'oublie pas qu'il est aussi notre maître. (2)

Cette prière sublime est donc un exemple, une leçon que Jésus nous donne pour régler nos sentiments; mais c'est aussi un soulagement qu'il nous procure dans nos appréhensions et dans nos craintes. Pour bien comprendre cela, il faut observer que malheureusement tous les chrétiens ne portent pas la perfection au point de se glorifier de la pauvreté et des opprobres comme les apôtres, de soupirer après les souffrances comme les martyrs, ni de ressentir, entre les bras même de la mort, une sainte joie comme les saints l'ont éprouvée. Le plus grand nombre des fidèles, même parmi les observateurs les plus exacts de la loi de Dieu, en supportent faiblement le joug et en subissent avec peine les épreuves. Leur patience dans les adversités est toujours unie au désir d'en voir bientôt le terme. Leur résignation à la mort est souvent accompagnée d'une frayeur, d'une crainte, qui la rend douteuse et imparfaite. Voilà donc, dit S. Augustin, un nouveau secret amoureux que Jésus-Christ a renfermé dans sa prière. En y laissant volontairement percer une faiblesse semblable à celle d'une grande partie des membres de son Église, il a voulu les consoler et les fortifier. Il a voulu leur

(1) Accedet homo ad cor altum.

(2) Non est dedignatus loqui verbis nostris, ut nos loqueremur verbis suis. (*In Psal.* 30.) Ita se Patri exhibere voluit precatorem, ut meminerit se nostrum esse doctorem. (*Tract.* 104, *in Joan.*)

faire entendre que, faibles dans les souffrances, timides devant la mort, ils ne doivent pas pour cela se croire pécheurs réprouvés de Dieu, ni désespérer de leur salut éternel (1). Il a aussi voulu, ajoute S. Léon, emprunter dans cette prière le langage de notre débile nature pour se faire le défenseur de notre misère et de notre frayeur. (2)

O mystère de bonté! trait touchant de la miséricorde du Dieu sauveur! Celui qui en sa qualité de fils de Dieu pouvait, dit S. Ambroise, disposer de douze légions d'anges pour refouler loin de lui la passion et la mort, a mieux aimé se présenter au devant d'elles avec toute la timidité de l'homme. Il a mieux aimé se montrer miséricordieux qu'invincible; veiller à notre soulagement plutôt qu'à sa gloire; s'assimiler à ses brebis plutôt que de les abandonner; être regardé comme la plus faible d'entre elles, plutôt que de les voir se troubler et se désespérer par faiblesse et par crainte (3). Lorsqu'il s'incarna dans le sein d'une vierge, il pouvait prendre assurément la nature des anges, mais il ne le fit pas; il revêtit la nature humaine (4) et descendit jusqu'au plus bas degré de l'échelle des créatures intelligentes, qui est

(1) Infirmos in suo corpore, hoc est in sua Ecclesia, voluntaria similitudine infirmitatis suæ est consolatus; ut si qui eorum, morte imminente, turbantur spiritu, ipsum intueantur, nec, hoc ipso, se reprobatos reputantes, pejore desperationis morte sorbeantur. (*In Joan. Tract.*, 60.)

(2) Nostræ utitur voce naturæ; causam agit infirmitatis et trepidationis nostræ. (*Serm. LVI.*)

(3) Cui poterant plus quam duodecim Angelicæ servire regiones, maluit nostram suscipere formidinem quam suam exercere potestatem. (*Lib. 10. in Luc.*)

(4) Nusquam Angelos apprehendit, sed semen Abrahæ. (*Hebr.*, 2.)

'homme, puisque au-delà se trouve la brute. C'est insi que, lorsqu'il a prié dans le jardin, il n'a pas emloyé, comme il le pouvait faire, le langage sublime des mes héroïques; mais il a adopté de préférence le langage timide des âmes faibles, et il est descendu jusqu'au ernier degré de l'échelle des âmes justes; car au-delà n'y a plus que le péché. Comme les chrétiens les plus raintifs, il s'est troublé, mais volontairement, à l'asect de la mort, et de cette manière, remarque encore . Augustin, il a consolé ceux qui sont saisis d'une trisesse, d'un trouble involontaire et au milieu des souffrances et dans les angoisses du dernier combat. (1)

Nous ne devons donc pas nous attrister, chrétiens, en ous voyant si faibles et si timides en face de la douleur t de la mort. Ainsi qu'un père, plein d'amour pour ses eunes enfants, descend quelquefois jusqu'à eux, répète s mots à demi formés que leur langue commence à ssayer, et semble balbutier avec eux, comme pour les onvaincre que leur ignorance et leur enfance ne leur ont rien perdre de sa tendresse et de son amour; ainsi ésus-Christ, en exprimant à son père nos répugnances t nos craintes, nous a montré que ces faiblesses ne nous uisent point aux yeux de Dieu et ne nous rendent nuiement indignes de sa miséricorde et de sa bonté; u'elles ne sont point un défaut, puisqu'il a voulu les prouver lui-même; qu'en s'y assujettissant, il les avait ar là même déclarées innocentes; qu'en les exprimant ans ses paroles, il les avait sanctifiées. Nous pouvons onc solliciter, insister pour que le calice de la douleur ous soit épargné. Jésus ne saurait condamner une

(1) Quando turbatur qui non turbatur nisi volens, cum consolatus t qui turbatur et nolens. (*Loc. cit.*)

prière qu'il a faite lui-même. Car si, en revêtant notre chair, il l'a divinisée, il a aussi justifié cette prière en l'adressant à Dieu son père; et cette parole : *Eloignez de moi ce calice d'amertume*, s'est tellement purifiée en passant par sa bouche divine, elle en est sortie tellement sainte que nous pouvons la répéter sans crainte d'offenser la vertu la plus parfaite.

Que ce soit donc là un sujet de consolation pour nous! Quoique notre résignation aux peines de la vie soit si faible qu'elle finisse bientôt par dégénérer presque en impatience; quoique notre sensibilité ne sache pas toujours s'abstenir des plaintes et des murmures; quoique nos sacrifices, offerts d'une main tremblante, arrosés de nos larmes et accomplis entre les exigences du devoir et les révoltes de la nature, soient du nombre de ceux où la victime semble se débattre sous la main qui l'immole, cependant Jésus-Christ les a unis au sien, quoiqu'ils soient d'une faible valeur; il les a offerts en lui-même à son Père; il a rehaussé le mérite de la résignation qui les accompagne; il les a rendus dignes de l'acceptation divine; et, en élevant ainsi l'homme jusqu'à Dieu, il a fait que Dieu se glorifie et se complaît dans l'homme.

Mais nous ne sommes pas seulement ignorants et timides, nous n'avons pas besoin seulement d'instruction et d'encouragements; il nous faut encore du secours pour augmenter nos forces et notre courage. Car telle est la condition humaine, dit S. Léon, que l'homme ne peut élever son cœur en haut, si Dieu n'abaisse le sien jusqu'à lui; que l'homme ne peut monter vers Dieu si Dieu ne descend jusqu'à lui, et ce n'est qu'à ce prix infini que nous pouvons obtenir de reprendre le rang

dont nous sommes déchus. Non, l'homme n'aurait jamais pu retourner de l'impiété à la justice, de la misère à l'éternelle félicité, si le juste par excellence ne fût personnellement descendu jusqu'aux impies; si celui qui est essentiellement heureux ne se fût tendrement penché jusqu'aux malheureux (1). C'est là le grand avantage que nous a fait la prière du Sauveur. Quoique humble et soumise, cette prière est efficace, elle est d'une valeur infinie. Par elle Jésus nous a enseigné le moyen et obtenu la force de contenir nos passions dans de justes bornes; elle nous a montré la volonté de Dieu, comme la loi suprême devant laquelle tous les fronts doivent s'incliner, tout orgueil s'humilier, toute répugnance être sacrifiée, et elle nous a obtenu en même temps les secours et les grâces nécessaires pour pouvoir y conformer la nôtre.

En effet S. Paul nous enseigne qu'en se soumettant volontairement à nos tentations et en épousant nos infirmités, Jésus a acquis, en tant qu'homme, le droit particulier, le pouvoir spécial de secourir ceux qui, comme lui, sont affligés par les tentations. *In quo passus est ipse et tentantus, potens est et his qui tentantur auxiliari.* (Hebr., 2.) Cela posé, dit S. Léon, le Sauveur n'a pris les passions humaines que ce qu'elles ont de naturel et l'innocent. pour prévenir et corriger en nous ce qu'elles ont de coupable et d'injuste. De sorte qu'en les éprouvant en lui, il les a guéries en nous; en y partici-

(1) Humilitas divinitatis nostra provectio est. Nos tanto redimiur pretio. Quis enim ab impietate ad justitiam, a miseria ad beatitudinem esset reversus, nisi Justus ad impios, et Beatus inclinareur ad miseros? (*Serm. I.*)

pant, il s'en est fait lui-même le remède; et de même qu'en devenant esclave il nous a obtenu le titre de maîtres, en prenant la forme de pécheur il nous a valu le mérite des justes; ses peines nous ont acquis la joie, ses humiliations la gloire, et sa mort la vie éternelle. Ainsi c'est en prenant nos craintes et nos répugnances pour la douleur qu'il nous a mérité sa vertu et sa force, et en faisant semblant d'imiter notre faiblesse et notre inconstance qu'il nous a obtenu la grâce de les surmonter (1). Il est vrai qu'il ne nous a pas rendus à cet état de santé entière que le premier homme avait aux beaux jours de son innocence : il nous a laissé encore les cicatrices de nos anciennes plaies, afin que nous puissions nous ressouvenir d'avoir été mortellement frappés. Il ne nous a pas faits exempts des premiers mouvements des passions, mais il nous a conquis la grâce de les soumettre au devoir, de repousser leurs assauts, d'arrêter leur violence, d'abréger leur durée, à la condition seule que nous nous unissions à lui et que nous implorions son secours. Il suit évidemment de là, continue S. Léon, que la miséricorde de Dieu, personnifiée en Jésus-Christ, a guéri les passions de notre mortalité en les épousant lui-même, et que la vertu de Dieu a vaincu nos faiblesses en daignant s'en revêtir. (2)

S. Augustin, frappé de son côté de la tristesse et de la répugnance que Jésus manifeste dans sa prière, s'é-

(1) Verbis quamdam formidinem profitentibus, nostræ infirmitatis effectus participando curabat. In nobis Dominus nostro pavore trepidabat ut inconstantiam nostram sua virtute solidaret. (*Serm. LII.*)

(2) Passiones mortalitatis nostræ ob hoc misericordia subiit ut sanaret; ob hoc virtus recepit, ut vinceret. (*Serm. LVI.*)

crie en s'adressant à lui : Qu'est-ce donc, ô mon Dieu? et comment pouvez-vous m'ordonner, dans votre Évangile, de ne pas m'abandonner au découragement et à la crainte, lorsque je vois votre âme elle-même qui se trouble et s'effraie (1)? Comment ma faiblesse pourra-t-elle supporter le poids de la tribulation quand je m'aperçois que devant elle votre constance recule ébranlée (2)? Puis-je espérer d'avoir un caractère ferme et solide si vous-même, qui êtes la pierre angulaire de tout l'édifice chrétien, paraissez succomber (3)? Puis le saint docteur met dans la bouche de Jésus une réponse ainsi formulée : « Faible mortel, ces mots : *Que ce calice s'éloigne*, sont l'expression de ta faiblesse émise par mon organe, et parceque cette parole de ta faiblesse a passé par mes lèvres, tu as acquis le droit de prononcer ces autres paroles : *Que la volonté de Dieu soit faite*, qui sont l'expression de ma force. En me revêtant de ta misère, je t'ai donc apprêté des forces pour que tu puisses marcher et courir; en prenant, comme je l'ai fait, la frayeur dont tu trembles, j'ai transporté en toi ma vertu, afin que tu sois résigné, que tu t'élèves au dessus de toi-même et que tu puisses triompher (4). » S. Léon suppose également que Jésus-Christ répond en ces termes au fidèle qui a horreur des souffrances : « Cou-

(1) Quomodo non turbari jubes animam meam, si turbari video animam tuam.

(2) Quomodo sufferam quod grave tanta firmitas sentit?

(3) Quomodo fundamentum quæram, si Petra succumbit. (*Trac.*, 52, *in Joan.*)

(4) Audisti in me vocem infirmitatis tuæ? Audi in te vocem fortitudinis meæ. Vires suggero ut curras, transfero in me quo trepidas et substerno quo transeas. (*Ib.*)

rage! ô homme, courage! j'ai moi-même éprouvé tes craintes afin que tu puisses être assuré de vaincre par ma force (1). » Et enfin S. Hilaire soutient que Jésus-Christ a intercédé pour tous ceux qui, après lui et à cause de lui, gémiraient sous le poids des afflictions, et que le sens de la prière qu'il adressait à son Père était celui-ci : « Je vous demande, ô mon Père, que tous mes disciples boivent à la coupe d'amertume comme je le fais moi-même, sans perdre courage, sans fermer leurs cœurs à l'espérance, sans se laisser abattre par la douleur et sans avoir peur de la mort. (2)

Mais bien peu de chrétiens comprennent la vertu et l'efficace de ces paroles : « S'il faut absolument que je boive l'amer calice qui m'est offert, ô mon Père! que votre volonté soit faite! » C'est qu'ils les regardent comme l'expression d'un consentement que Jésus-Christ n'a donné qu'après une lutte longue et pénible au dedans de lui-même, tandis qu'elles sont au contraire la libre manifestation de sa volonté, qui fortifie merveilleusement la nôtre. De même que le Verbe éternel, en revêtant, comme nous, la chair du péché, conserva sa justice; ainsi, en prenant le langage de notre faiblesse, il a conservé sa toute-puissance. Comme le corps de l'homme, uni en Jésus-Christ à la personne du Verbe, devint capable d'un mérite infini, de même la voix de la prière humaine, en passant par sa bouche divine, acquit une efficace infinie. Jésus qui s'écrie : « Que la

(1) Ego de tuo fui trepidus; tu de meo esto securus. (*Serm. III, de Pass.*)

(2) Pro his rogat qui passuri post se erant; id est: Quomodo a me bibitur, ita ab his bibatur : sine spei diffidentia, sine sensu doloris, sine metu mortis. (*Canon.*, 31, *in Matth.*)

volonté divine se fasse, » n'est pas un homme ti
qui se résigne, mais un Dieu qui commande en ma
Celui qui parle ainsi est le Verbe éternel lui-même, qui d'un seul *fiat* a créé l'univers, et ce nouveau *fiat* n'est pas moins puissant ni moins fécond que celui de la création. Le premier fit sortir du chaos le ciel, la terre et tous les arbres parés de leurs fruits. Le second crée un ciel nouveau, le ciel des âmes élevées, une terre nouvelle, la terre des âmes faibles, et fait éclore, du sein de la corruption et des abîmes du péché, les fruits de toutes les vertus chrétiennes (1). Cela est si vrai qu'après que Jésus-Christ eut prononcé dans le jardin cette merveilleuse parole : « Que la volonté de Dieu se fasse! » on vit d'abord les apôtres, puis les martyrs, les premiers fidèles, et à leur suite tous les saints et tous les vrais chrétiens, établir le règne absolu de la volonté de Dieu sur les ruines de tous les intérêts et de toutes les passions terrestres, et sacrifier à l'accomplissement de cette divine volonté la fortune, l'honneur, les délices et la vie elle-même. Et, comme la reproduction de tous les êtres, la végétation de la nature dans le monde matériel est encore aujourd'hui l'effet tout puissant, l'écho prolongé de ce premier *fiat* que Dieu prononça au commencement de la création; ainsi la reproduction successive, la propagation non interrompue de toutes les vertus dans le monde spirituel est le produit, l'écho répété de ce second *fiat*, que le Fils de Dieu prononça dans le jardin au commencement de la Rédemption.

Conséquemment cette sublime parole du chef est,

(1) Faciam cœlos novos et terram novam. (*Isa.*, 65.) Sed nova creatura. (*Galat.*, 6.)

dit S. Léon, le salut de tout le corps de l'Église. Cette parole féconde, par l'exemple qu'elle offre comme par l'efficace qu'elle renferme, a été et sera toujours la source de l'intrépidité de ceux qui pratiquent la vertu et la piété, en dépit des sarcasmes et des persécutions des mondains, aussi bien que de ceux qui confessent la foi en face des tyrans. C'est d'elle que découle la force miraculeuse qui détruit les haines, inspire le pardon des offenses, élève l'homme faible à la hauteur de Dieu, et lui donne le courage de bénir le Seigneur dans la tribulation, de se réjouir au milieu des souffrances, de se glorifier des ignominies, et de tressaillir de joie dans les bras mêmes de la mort. Cette parole puissante a produit le zèle des apôtres, la constance des martyrs et la patience des victimes de la persécution. Elle a fait la consolation des affligés, l'encouragement des âmes timides, la ferveur des confesseurs, la générosité des cœurs pénitents, et a été le bouclier des vierges. C'est cette parole enfin qui a obtenu la conversion des pécheurs, la persévérance des justes, l'instruction, la beauté, la sainteté de toute l'Église. En un mot elle a fait germer sur la terre toutes les grâces du ciel. Non, le monde n'aurait pas été témoin de tous ces prodiges, si Jésus-Christ n'eût pas prié ainsi dans tous et pour tous. (1)

Que les paroles de ce grand pontife sont belles est consolantes ! Jésus pria dans tous et pour tous : *In omnibus et pro omnibus.* Il ne s'est pas limité à une prière

(1) Hæc vox capitis salus est totius corporis. Hæc vox omnes fideles instruit, omnes confessores accendit, omnes martyres coronavit. Nam quis mundi odia, quis tentationum turbines, quis posset persecutorum superare terrores, nisi Christus in omnibus, et pro omnibus diceret Patri : Fiat voluntas tua ? (*Serm. LXI.*)

générale et commune; il a compris dans sa demande tous les chrétiens en particulier; et nous aussi avons été présents à sa pensée, tous sans exception!

Infortunés mortels! quel serait notre sort sans cette prière? Nous avons déjà vu qu'en disant à son Père : « Si cela est possible, » Jésus a clairement indiqué que l'homme dégradé ne peut éviter le calice amer des souffrances. Si cela eût été dans l'ordre des choses possibles, le Sauveur eût voulu le boire à lui tout seul, et son amour nous en aurait tous délivrés. Or que deviendrions-nous sous le fardeau des tribulations de la vie, dont nous ne pouvons être affranchis et que nous n'avons pas la force de supporter? Qu'est-ce qu'a donc fait notre Rédempteur? Il a assumé sur lui notre infirmité, dit S. Hilaire, pour nous en délivrer, et, par sa prière, il a pour ainsi dire crucifié en lui tout ce qui nous rend faibles et timides, et il a changé en trophées de victoire ces dépouilles de notre nature pauvre et tremblante (1). Quelles admirables expressions! quelle doctrine magnifique et profonde! Il en est véritablement ainsi : la patience des chrétiens dans les peines ne découle que de la vertu des souffrances de Jésus-Christ; notre courage vient de sa timidité; notre résignation, de sa tristesse; notre consentement à partager son calice, de sa répugnance; notre force, de sa faiblesse; notre persévérance, de sa prière. (2)

Voyez en effet les incrédules et les dissidents. Sépa-

(1) Omnem in se corporis nostri infirmitatem assumpsit, crucique secum universa quibus infirmabamur affixit. Et ideo transire ab eo calix non potuit, nisi biberet illum, quia nos pati, nisi ex ejus passione non possumus. (*Can.*, 31 *in Matth.*)

(2) Pati nisi ex ejus passione non possumus.

rés du corps de l'Église et par là même de Jésus-Christ, qui en est le chef, ils ne participent point aux fruits de cette puissante prière. Ainsi avec toute leur philosophie, avec leur interprétation des Écritures, avec leur foi vague et incertaine en Jésus-Christ, comment supportent-ils les ennuis de la vie, les douleurs des infirmités, les révolutions de la fortune, la perte des personnes les plus chères, l'injustice des persécutions ou le fardeau du déshonneur? Hélas! c'est avec une impatience, une rage, une haine intérieure et secrète contre Dieu et contre eux-mêmes, qui les entraîne à la folie ou au suicide. En effet, dans les pays où l'hérésie est dominante et dans ceux où le doute de toutes les vérités religieuses a détrôné la foi, le nombre des infortunés privés de raison est si grand que les établissements les plus vastes ne suffisent pas à les contenir; les suicides se multiplient d'une manière si effrayante que l'on voit, non seulement les hommes, mais encore les femmes et les enfants attenter à leur propre vie avec un horrible sangfroid. Il est donc vrai, ainsi que les stoïciens l'avaient déjà proclamé, que le suicide, cet affreux excès contre nature, devient en quelque sorte un triste devoir, une nécessité funeste pour l'homme sans religion, parcequ'il n'a pas alors la force de supporter une existence plus amère que la mort!

Observez aussi, au sein des catholiques, ces hommes en qui ne règnent plus et la foi et la piété. Les voilà presque réduits à la triste condition des incrédules et des hérétiques, Aussi le moindre obstacle qui s'oppose à leurs desseins d'ambition, à leurs goûts de volupté ou à leur soif de richesses, les irrite; la moindre contrariété les décourage; la plus légère perte les accable; la plus

petite humiliation les abat; toute douleur les désespère, et l'adversité les rend ou les rencontre déjà faibles jusqu'à la lâcheté, impatients jusqu'à la fureur, mélancoliques jusqu'à la mort.

Mais considérez d'un autre côté les vrais catholiques, qui portent vivante au fond de leurs cœurs la foi en Jésus souffrant. Leur langue répète continuellement ces sublimes paroles : « Que la volonté de Dieu soit faite! » Et la misère, la calomnie, l'humiliation et la douleur les trouvent toujours, sinon joyeux et tranquilles, du moins résignés, humbles et patients. Ils n'ouvrent la bouche que pour bénir le Seigneur. Ils ne se souviennent des injures que pour les pardonner. Ils ne songent aux peines qu'ils souffrent que pour en faire le sacrifice à Dieu. Ah! qui pourrait peindre la merveilleuse puissance de ces belles paroles de résignation à la volonté de Dieu? Qui pourrait dire toutes les plaies qu'elles cicatrisent, toute la force qu'elles communiquent, tout le courage qu'elles inspirent, toutes les peines qu'elles adoucissent, toutes les vies qu'elles conservent.

Ayons donc, confiance, nous tous enfants de la vraie Église dans cette oraison toute puissante de notre sauveur: c'est S. Léon qui nous y exhorte. Répétons souvent avec Jésus, et ne nous lassons jamais de demander, que la volonté de Dieu, notre créateur et notre père, s'accomplisse en nous et par nous : *Fiat voluntas tua.* Faisons-nous de cette prière une arme de défense pour notre volonté vacillante, quand la tentation vient nous assaillir, et un bouclier de patience quand l'adversité nous frappe ou que la tribulation nous opprime. (1)

(1) Discant hanc vocem Ecclesiæ filii: et præsidio præsentissimæ

Que dirai-je enfin maintenant de la force de ces paroles pour nous délivrer de la crainte de la mort? Entre tous les saints, rappelez-vous surtout ici S. Paul. Nul homme au monde n'a exprimé le désir de vivre, aussi souvent que S. Paul a sollicité la grâce de mourir. Déjà nous l'avons entendu s'écrier : L'unique vœu de mon cœur est de voir se briser les liens de mon corps pour aller rejoindre Jésus-Christ. *Cupio dissolvi, et esse cum Christo.* Or qu'elle est donc cet étrange phénomène, se demande S. Augustin? Paul désire la mort, et Jésus la craint; Paul l'appelle, et Jésus l'éloigne (1). Eh quoi! le disciple est-il plus intrépide que le maître, l'esclave a-t-il plus de courage que son Seigneur, la brebis plus que le pasteur, l'homme est-il plus fort que Dieu? Oui, cela est et doit être ainsi. Et savez-vous pourquoi? Ah! le disciple est dans la joie, précisément parceque son maître s'est affligé; l'esclave est dans la sécurité parceque son Seigneur a craint; la brebis est courageuse parceque le pasteur a tremblé, et l'homme mortel a senti en lui l'énergie et la force, parceque l'homme-Dieu a éprouvé la frayeur et la faiblesse.

En revêtant notre chair, le Verbe divin, dit S. Ambroise, en a pris tous les sentiments, et en crucifiant l'une il a aussi crucifié les autres. Comme il nous a mérité la grâce en crucifiant dans sa personne même la chair du péché, ainsi il nous a acquis la force en crucifiant tous les sentiments de notre faiblesse. De là vient que la crainte de la mort, ce sentiment commun à

orationis utantur ; ut, cum adversitas tentationis violenter incumbit, superato timore formidinis, accipiant tolerantiam passionis (*Serm. LVI.*)

(1) Paulus optat mortem, Christus timet. (*In Ps.* 21.)

tous les hommes, ne trouble point les véritables chrétiens (1). De fait, que se passe-t-il aujourd'hui sous nos yeux? Nous voyons que ceux qui ne sont chrétiens que de nom, catholiques par hasard, ecclésiastiques par intérêt, religieux par vanité, qui n'ont de pensées que pour la terre, qui ne travaillent que pour satisfaire leur ambition, ou qui, plongés dans les plaisirs sensuels, semblent aspirer à la félicité des brutes, et qui, tout en appartenant au corps de l'Église, se rendent pratiquement schismatiques, puisqu'ils se séparent de son esprit; nous les voyons, dis-je, ces hommes, trembler, pâlir, se troubler et se glacer de frayeur au seul souvenir de la mort, et de là leur empressement à en éloigner la pensée, comme si, en l'oubliant, ils pouvaient la retarder d'un seul moment. Que si quelqu'un d'eux semble affronter l'heure dernière avec une certaine indifférence, ce n'est, ce ne peut être par un excès de courage, mais bien parceque la raison l'a abandonné ou qu'il s'est livré à un profond désespoir, d'autant plus diabolique et incurable qu'il est plus froid et plus tranquille en apparence. Tel est le superbe et coupable dédain de Dieu et de soi-même, auquel l'impie se laisse aller lorsqu'il est arrivé au fond de l'abîme. *Impius, cum in profundum venerit, contemnit.* (Prov., 18)

Il en est bien autrement des âmes vraiment chrétiennes, qui, en regardant avec un noble mépris le monde et ses déceptions, la chair et ses plaisirs, n'ont de sollicitude que pour le ciel, de haine que contre le

(1) Communis affectus est mortem timere, quem suscepit Christus, ut crucifigeret, sicut crucifixit et carnem. (*In Ps.* 39.)

péché, d'amour que pour la vertu, d'empressement que pour la grâce, de zèle que pour l'amitié et la possession de Dieu. Nous les voyons ces âmes, et avec quelle édification, quelle tendresse et quelle joie de notre cœur! quand nous sommes appelés à leur porter les consolations de la religion à leur dernier moment; nous les voyons tranquilles aux approches de la mort, la regarder sans frissonner, l'attendre avec un ferme courage, avec un front serein, et la recevoir enfin avec le sourire sur les lèvres, avec une pieuse et tranquille résignation.

Qu'est-ce donc qui peut, dans ce moment terrible, procurer à ces âmes d'élite tant de paix et de confiance? D'où leur viennent donc cette élévation de cœur et ces sentiments si sublimes et si supérieurs aux sentiments ordinaires de l'humanité? Ah! c'est que ces chrétiens sont le vrai peuple choisi et aimé de Dieu, dans lequel ce Dieu se glorifie de faire éclater sa puissance. C'est qu'ils sont les membres vivants et glorieux du corps adorable de Jésus-Christ, unis à lui comme à leur chef, par la profession sincère de la foi, par la possession de la grâce sanctifiante et par les transports de la divine charité. C'est pour cela que, selon la promesse qu'il en avait faite par le prophète-roi, il leur communique lui-même cette force admirable, ce courage surhumain, en les faisant participer aux effets miraculeux de sa prière (1). En effet, ces âmes chrétiennes, dans les pieux transports de leur foi, répètent continuellement cette même prière : « Que la volonté de Dieu soit

(1) Mirabilis Deus in sancti, suis : ipse dabit virtutem et fortitudinem plebi suæ. (*Ps.* 67.)

aite! » Et ces divines paroles sont, tant pour eux que pour notre Seigneur, un aliment aussi délicieux que fortifiant. *Meus cibus est ut faciam voluntatem patris mei.* (Joann:, 4.)

O grande et sublime prière! l'unité du corps de l'Église y est rendue sensible par l'unité du chef. Elle comprend les justes de tous degrés, elle exprime les sentiments des faibles, comme l'héroïsme des forts; elle représente toutes les misères et promet tous les secours. En elle, l'amertume trouve un adoucissement, la faiblesse un soutien et l'affliction un soulagement. Toutes les passions y sont crucifiées et toutes les vertus y sont récompensées. Elle est la source de la patience pendant la vie, comme celle de la résignation, de la confiance et de la paix à l'heure de la mort. Elle suffit à elle seule pour nous convaincre d'une manière sensible que celui qui parut en ce jour prier comme le dernier des hommes est véritablement Dieu, et elle est en réalité l'accomplissement de l'oracle prophétique; car par elle l'homme s'élève à une grande hauteur d'âme, de sentiment et de vertus, et par suite Dieu est admirablement connu et glorifié. *Accedet homo ad altum, et exaltabitur Deus.*

SECONDE PARTIE.

La loi divine n'est que la volonté de Dieu manifestée pour être la règle de l'homme. Lors donc que Jésus prononça dans le jardin de Gethsémani, d'un ton si soumis et en même temps si plein d'autorité, avec tant d'humilité et tout à la fois avec tant d'empire, ces sublimes paroles : *O mon père, que votre volonté soit faite! Pater,*

fiat voluntas tua, il fit non seulement comme Rédempteur une prière instructive, consolante et efficace, qui dirige nos sentiments, excuse nos répugnances et fortifie notre faiblesse dans le temps de la tribulation et à l'heure de la mort; mais il promulgua la loi divine une seconde fois comme législateur, et nous intima de nouveau à tous l'obligation de la remplir. Nous sommes donc tenus à avoir toujours présente à l'esprit et gravée dans nos cœurs cette loi divine, cette volonté de Dieu, seule sainte, seule parfaite, immuable et éternelle, parceque notre Sauveur, qui est aussi notre Dieu, nous l'a imposée comme le but de nos affections, le terme de toutes nos opérations et la règle de notre vie.

Mais, ô sainte et adorable loi de mon Dieu, qu'es-tu devenue aujourd'hui, hélas! parmi les chrétiens? Qui est celui qui, de nos jours, y pense, l'aime et l'observe? Qui est celui qui se fait un scrupule, ou plutôt qui est celui qui ne se fait pas un jeu, une gloire de la violer? Et pourquoi? pour un morceau de pain, pour une poignée d'orge, comme Dieu lui-même s'en plaint par la bouche de son prophète. *Propter pugillum hordei et fragmen panis dereliquerunt me.* (Ezech., 13); c'est à dire pour satisfaire une ambition qui nous voue au ridicule des hommes, en même temps qu'elle nous rend coupables devant Dieu; pour alimenter une haine qui nous cause à nous-mêmes des chagrins plus cuisants qu'elle ne fait de mal à celui qui en est l'objet; pour accumuler des richesses que la mort viendra dans peu d'instants nous arracher des mains; pour assouvir les coupables désirs d'une chair destinée à devenir bientôt la proie de la corruption et à n'être plus qu'un cadavre informe, exhalant de toutes parts l'infection; enfin pour

des intérêts éphémères, pour des goûts ignobles et pour des plaisirs qui passent en un instant. Et c'est pour cela que la loi de Dieu est violée, et que Dieu lui-même est oublié, offensé, outragé. *Propter pugillum hordei et fragmen panis dereliquerunt me.* (Ezech., 13.)

Il y a plus, à chaque ordre de l'intérêt, de l'ambition, de la passion, à chaque exigence de la vanité, du luxe, de ce qu'on appelle les convenances du monde; non seulement les jeunes gens à imagination ardente, les jeunes filles au cœur impressionnable, mais les hommes les plus graves, mais les femmes mêmes mûries par l'âge, n'épargnent aucune dépense, s'exposent à tous les périls, subissent toutes sortes d'humiliations et se condamnent à tous les sacrifices. Mais, lorsque Dieu ordonne que sa volonté se fasse, que sa loi soit observée; ce n'est que devant cette loi, devant cette loi suprême du Dieu par excellence, du Roi des rois, que l'on élève des objections pour en exagérer la sévérité, des prétextes pour en éluder les obligations, et des excuses, soit de faiblesse, soit d'impuissance, pour en justifier les transgressions. J'irai plus loin. Les parents, les amis, les étrangers et surtout les personnes que distinguent leur rang et leur autorité, nous trouvent toujours prêts à les servir, lâches à les flatter, empressés à leur plaire et à obéir à leurs ordres, à leurs désirs et même à leurs caprices. C'est avec Dieu seulement que nous nous montrons récalcitrants et difficiles. C'est seulement de sa volonté que nous ne tenons aucun compte. C'est seulement sa loi que nous foulons aux pieds. J'ajouterai même davantage. Si nous prévoyons que la violation de la loi de Dieu, en d'autres termes le péché, deviendra la ruine de notre fortune, comme il est

celle de notre âme; qu'il nous imprimera le sceau de l'infamie devant les hommes, comme il nous attire la haine de Dieu; qu'il nous perdra pour le temps, comme il nous perd pour l'éternité; oh! alors, nous trouvons en nous-mêmes des forces suffisantes pour nous en abstenir, pour réprimer les plus violentes inclinations, pour contenir les passions les plus furieuses. C'est à dire que nous ne violons la loi de Dieu que lorsque cette transgression n'offense que Dieu, ne nous attire d'autre disgrâce que la disgrâce de Dieu, d'autres châtiments que les châtiments de Dieu, ainsi, comme le remarque un Père de l'Église, au délit d'offenser Dieu nous ajoutons celui de n'offenser que Dieu seul, de préférer tout à Dieu, de placer Dieu au dessous de tout, et, dans la comparaison que l'on fait entre la créature et le Créateur, de ne faire tomber nos mépris que sur Dieu seul. (1)

Malheur à nous, pécheurs mes frères! Le jour terrible viendra, et il est peut-être plus proche que nous ne le croyons, où, surprise par la mort, notre âme devra se présenter au tribunal de ce Dieu de majesté et de grandeur, sans qu'aucun parent l'assiste, sans qu'aucun avocat la défende. Personne de nous ne pourra échapper à cette terrible comparution. *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.* (II Cor., 5). Or quelle sera alors notre confusion, notre épouvante et notre douleur, quand ce Dieu, la loi à la main, nous demandera compte de l'oubli où nous l'avons reléguée, et de l'impudence effrénée avec laquelle nous l'avons violée! Quel sera le châtiment que nous devrons en at-

(1) Deus solus in comparatione omnium tibi vilis fuit.

tendre! Prévenons cet affreux malheur. Jurons aujourd'hui, en face de ces autels, d'accomplir désormais en tout et toujours la volonté de Dieu. Jurons-le devant ce même Jésus-Christ qui nous en a fait le commandement, nous en a donné l'exemple, et nous en a assuré le pouvoir par le secours divin qu'il nous a obtenu par sa prière. Et quelle est cette volonté divine? Quel est le désir que ce Dieu d'amour nous manifeste? *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* C'est que nous vivions tous d'une vie chrétienne, pure et sainte, et que tous, sans exception, nous assurions le salut de nos âmes par le moyen de l'exacte observance de sa loi divine. *Deus vult omnes homines salvos fieri.* (I Timoth., 2.)

Oui, grand Dieu, vous êtes notre principe et notre fin, notre Créateur et notre Souverain, notre Père et notre Dieu; nous voulons par conséquent que votre volonté, dans laquelle votre gloire est associée à notre salut éternel, s'accomplisse toujours en nous dans le ciel comme sur la terre. *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra.* Nous voulons être toujours soumis, toujours fidèles à cette volonté; elle est notre loi suprême. Faites qu'elle règne toujours dans notre esprit et dans notre cœur. Mais hélas! que pouvons-nous sans votre appui? Appliquez-nous donc le fruit de votre prière dans le jardin. Accordez-nous de faire taire devant votre loi sainte tout murmure de notre part, de faire cesser toutes nos répugnances, de vaincre toutes nos faiblesses, de surmonter toutes nos résistances, de réprimer tout désir coupable, de commander à la crainte, de braver le respect humain, de dédaigner tous les avantages temporels, d'immoler tout amour profane, de supporter toutes les peines et d'être prêts à tous les sa-

crifices. Faites enfin que l'accomplissement exact de votre sainte volonté, après avoir été la règle de notre vie, devienne notre force, notre consolation et notre espérance à l'heure de la mort, et que, pour avoir accompli sur cette terre votre volonté avec une obéissance parfaite, nous puissions l'accomplir pour toujours par le parfait amour dans le ciel. Ainsi soit-il.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

L'AGONIE.

In fortitudine sua directus est cum angelo, et invaluit et confortatus est : flevit et rogavit eum.

(Osea, XII, 3. 4.)

Par sa force il prévalut contre un ange, et il vainquit, et il fut fortifié ; il pleura et il supplia l'ange.

Ce fut une lutte étrange, unique et singulière que celle du patriarche Jacob, dont le prophète a fait l'éloge dans ce peu de paroles, où il nous montre un faible mortel déployant une force merveilleuse contre l'ange Gabriel, cet ange qui représente et dont le nom nous rappelle la vertu même de Dieu. En face de l'ange, Jacob se montra courageux, et il prévalut contre Dieu même. *Et invaluit ad angelum, et confortatus est.* Et cependant il n'eut pas d'autre puissance ni d'autres armes que l'humilité, l'abaissement, les larmes et la prière. *Flevit et rogavit eum.*

Mais comment lire ces paroles du prophète Osée au sujet de Jacob, sans se ressouvenir en même temps de ces autres paroles que les évangélistes S. Matthieu et S. Luc ont écrites de Jésus-Christ ? « Jésus, s'éloignant « de nouveau, prie pour la troisième fois, et un ange « lui apparut du ciel pour le fortifier. Alors, étant en- « tré en agonie, il continua de prier. » *Iterum abiit, et*

oravit tertio (Matth.) *Apparuit autem illi Angelus de cœlo confortans eum. Et factus in agonia, prolixius orabat.* (Luc.).

Ah! dit S. Isodore, suivant d'après cela l'opinion du grand S. Augustin, puisque ces deux faits sont rapportés presque dans les mêmes termes, on ne peut douter que l'un ne soit la prédiction de l'autre; ni que la lutte du patriarche dans les plaines de Béthel n'ait été l'image prophétique, l'histoire anticipée de la lutte ou agonie de notre Seigneur dans le jardin de Gethsémani (1). Aussi le mystère de Jacob n'a mérité d'être autant célébré dans les saintes Écritures que parcequ'il a servi à figurer un si grand mystère de Jésus-Christ. Mais, ô admirables harmonies des livres saints! Si le combat de Jacob doit sa dignité à celui de Jésus-Christ, la lutte de Jésus-Christ trouve dans celle de Jacob son explication. Nous voyons dans la figure une foule de circonstances que Moïse a exprimées, mais que S. Luc a passées sous silence dans l'original. Or comme nous devons parler aujourd'hui de la lutte ou agonie de Jésus-Christ, il faut de toute nécessité exposer en détail l'histoire de la lutte de Jacob, qui en fut la prédiction et la figure. C'est précisément ce que je me propose de faire aujourd'hui. Mon but est d'expliquer l'Évangile, la Genèse à la main, et, au moyen de la lumière qui jaillit d'un fait évidemment mystérieux et prophétique de l'ancien Testament, de dissiper les ténèbres de l'un des plus importants mystères du nouveau. Le sujet, comme vous le voyez, est très important, et mérite de votre part la plus sérieuse attention.

(1) In hoc principaliter sacramenti Dominici imago figurata est.

PREMIÈRE PARTIE.

Le mot *agonie* dérive du grec, et signifie proprement lutte ou combat, » et, parceque, dans les derniers instants de la vie, l'âme semble être aux prises avec la maladie, qui l'oblige à abandonner le corps, on dit e l'homme arrivé à son heure dernière « qu'il est à agonie » ou autrement qu'il *lutte* contre la mort. Or, ans le passage relatif à la dernière prière du Sauveur u jardin, la parole agonie est employée dans le sens rimitif de « lutte ou combat. » De fait, là où le texte tin dit que Jésus entra en agonie, *factus in agonia*, le xte original grec porte qu'il était en lutte : *cum esset agone*, c'est à dire que le Seigneur, dans le jardin, emblable à un athlète courageux, eut à lutter et à ombattre, et son agonie ne fut pas l'effort de l'homme ible qui se meurt ; ce fut la lutte de l'homme fort qui ombat avec courage. Mais de quelle nature a été ce ombat? Quels furent les combattants? De quelles armes y fit-on usage? L'Évangile se tait à cet égard. De orte que l'agonie du Seigneur à Gethsémani, le plus rand des mystères de sa Passion, semble aussi en être plus obscur et le plus impénétrable.

Des écrivains plus pieux qu'éclairés ont cru donner ne explication plausible de ce mystère en disant que Sauveur au jardin se représenta si vivement par la ensée les plaies affreuses qui allaient déchirer sa chair acrée, et les opprobres dont son auguste personne allait être rassasiée, que son humanité, abandonnée alors sa faiblesse, fut saisie d'horreur à cette vue et en de-

meura accablée; que, près de succomber sous le poids de tant d'angoisse et de frayeur, Jésus supplia instamment son père de le délivrer du redoutable calice qui renfermait tant de peines et d'ignominies, et que la nécessité où il fut de le boire par suite d'ordres inexorables, puis le contraste violent qui s'éleva en lui entre la volonté humaine, qui refusait, et la volonté divine, qui acceptait, le réduisirent à l'agonie et à une sueur de sang, au point qu'il eût besoin qu'un ange vînt le fortifier.

Or ces interprétations, ces conjectures sont, non seulement erronées, mais encore injurieuses pour l'auguste dignité du Dieu rédempteur, pour l'excellence de son sacrifice et la grandeur de son amour pour nous. Et d'abord, du moment où le Sauveur, à peine né à Bethléem, s'offrit à son père, selon l'expression de S. Paul, comme victime pour le salut du monde; il n'y eut pas un seul instant de sa vie où la lumière de sa sagesse infinie ne lui rendît présents à l'esprit les tourments et les opprobres de sa passion, d'une manière aussi distincte qu'il les voit maintenant dans le jardin. Ce qui le prouve évidemment c'est que déjà il les avait plusieurs fois prédits à ses apôtres avec toutes leurs moindres circonstances. Et pourtant, loin d'éprouver de la répugnance ou de l'horreur, loin d'entrer en agonie à cette pensée, il en parla toujours avec tout le transport du désir, avec la satisfaction la plus vraie du cœur.

On ne peut pas soutenir non plus sans favoriser l'hérésie de Nestorius que, dans cette circonstance, la sainte humanité de Jésus ait été abandonnée à sa faiblesse. Car il est de foi que, dans aucun moment, l'humanité de Jésus-Christ ne manqua du soutien de la personne du Verbe, dans lequel elle subsistait.

En troisième lieu, nous avons déjà remarqué plusieurs ois avec S. Thomas que l'humanité sacrée de Jésus-hrist était soumise à la divinité, de telle manière que 'était précisément la divinité qui la portait à toutes ses *olitions* et déterminait tous ses mouvements humains. ors donc que sa volonté humaine sembla vouloir une hose contraire à sa volonté divine, ce mouvement ême de la volonté humaine avait été expressément éterminé par la volonté divine. Ainsi il n'y eut jamais n Jésus-Christ entre l'esprit et la chair cette opposi-ion que nous éprouvons si souvent en nous-mêmes, et n'y eut jamais en lui entre les deux natures aucun ésaccord ni aucun contraste. (1)

Bien plus, cette prière même qui commence par ces ots, « s'il est possible, » indique, de la part de a volonté humaine du Sauveur, une soumission com-lète et absolue à la volonté divine, dans le moment ême qu'elle lui semble opposée, et la répugnance de a chair y est sacrifiée même avant de naître.

Or cette soumission absolue, qui mit les deux volon-és en parfaite harmonie entre elles et subjugua jusqu'à a sensibilité de la chair, prévint dès lors et rendit im-ossible toute lutte intérieure, tout effort violent. D'ail-eurs des paroles si humbles, si calmes, si admirable-nent mesurées, et telles qu'elles convenaient à l'âme ainte de Jésus-Christ et à la personne du Verbe, à la-quelle elle était unie, éloignent l'idée que le Sauveur it soutenu un combat en lui-même, qu'il ait été en

(1) In Christo non fuit contrarietas carnis ad spiritum sicut in nobis, et hoc ipsum quod voluntas humana aliud volebat quam ejus voluntas Divina, procedebat ex ipsa voluntate Divina, cujus beneplacito natura humana motibus propriis movebatur. (3. *q. p.* 18.)

proie à une agonie pour obéir au décret de son père, d'autant plus que c'était de concert avec son père lui-même qu'il avait formulé et souscrit ce décret ; car, dit S. Augustin, ne perdons pas de vue que l'auteur du calice de la Passion est le Dieu même qui le boit. (1)

Loin de nous donc des suppositions si absurbes et si injurieuses à notre divin Sauveur ! des suppositions qui non seulement blessent sa dignité d'auteur et de consommateur généreux de notre salut, mais qui le présentent comme un homme ordinaire, ainsi que Calvin a osé le nommer, un homme faible, flottant entre l'obéissance et la frayeur, entre l'ennui de vivre et la crainte de mourir; et enfin qui le présentent comme un juste, dont on peut bien excuser et plaindre la faiblesse, mais dont on ne saurait proposer l'obéissance pour modèle.

Quel est donc le mystérieux secret de cette lutte? Évidemment cette lutte nous concerne ; nous y sommes tous compris. Car, à voir le fils de Dieu, prosterné le visage contre terre, tremblant, pleurant, et au milieu des angoisses de l'agonie, il semblerait qu'oublieux des hommes et de tout ce qui l'entoure, il ne s'occupe que de lui-même et du terrible objet de ses appréhensions, des tourments et des opprobres qui l'attendent. Mais qu and on le voit interrompre plusieurs fois son oraison, s'avancer avec une gravité majestueuse vers ses apôtres, les tirer de leur sommeil et les exhorter à veiller et à prendre part à sa prière, il ne laisse plus douter, dit le vénérable Bède, que cette prière et cette lutte ne se fassent pour ses disciples et pour nous plutôt que pour lui. (2)

(1) Auctor calicis est ipse Dominus qui bibit.

(1) Demonstrat quia pro discipulis oravit, quod monet orationum [illegible] orando participes existere. (*In Marc.*)

Mais comment le Sauveur a-t-il combattu pour nous
au dedans de lui? Je le répète, ce mystère se trouve ex-
pliqué dans la lutte de Jacob, figure de celle de Jésus.
En effet, nous lisons dans la Genèse que Jacob, re-
venant de Mésopotamie, et craignant pour lui et pour
sa famille la vieille haine de son frère Esaü, qui s'a-
vançait avec des forces considérables, franchit avec
ses onze enfants un torrent qui traversait sa route.
Il partagea sa suite en deux corps, et s'isola d'elle
pour la recommander à Dieu, qui la lui avait don-
née (1). Or l'histoire de Gethsémani n'est-elle pas
figurée dans ce passage avec toutes ses moindres
circonstances ? Véritable Jacob, Jésus - Christ, pour-
suivi pour être mis à mort par les Juifs, si bien sym-
bolisés dans la personne d'Esaü, a passé le torrent de
Cédron avec ses enfants, avec ses apôtres, réduits au nom-
bre de onze par la défection de Judas. Il les a divisés en
deux sections; il a laissé huit d'entre eux à l'entrée du
jardin, a pénétré avec les trois autres dans l'intérieur,
et, s'isolant de tous, il s'est retiré à l'écart afin de prier
pour cette famille chérie, que son divin Père lui a donnée;
quos dedisti mihi (Joan., 17). C'est à dire qu'il est allé
prier pour l'Eglise naissante, dont la famille de Jacob
fut un type fidèle; car, de même que tout le peuple
juif est descendu des douze fils de Jacob, ainsi des
douze apôtres est sorti tout le peuple chrétien.

Jacob pria en ces termes : « Délivrez-moi, Seigneur,
des mains de mon frère Esaü. » Mais il ajoute incon-
tinent : « Parceque le voilà qui vient déjà peut-être égor-

(1) Jacob cum undecim filiis transivit vadum ; divisit populum qui
secum erat in duas turmas, et mansit solus. (*Gen.*, 32.)

ger la mère et ses enfants (1). » Et dès lors il est clair que Jacob, en parlant de lui-même, reporte cependant toute sa pensée sur sa famille ; que c'est pour elle qu'en réalité il tremble et s'attriste, et qu'il implore pour elle seule la divine protection qu'il semble invoquer pour lui-même. C'est ainsi que, dans l'Évangile, la chananéenne pria Jésus-Christ d'avoir pitié d'elle; mais cette pitié qu'elle sollicitait pour elle-même n'était autre que la grâce de voir sa fille rendue à la santé. *Jesu, fili David, miserere mei. Filia mea male a dæmonio vexatur.* (Matth., 15.)

Remarquez encore que, Jacob ayant avec lui quatre femmes, dont il avait eu ses onze enfants, il semble qu'il aurait dû dire « les mères » et non point « la mère. » C'est pourquoi dans cette expression, « la mère avec ses enfants, » il faut reconnaître évidemment une expression mystérieuse. Ah! comprenez bien, mes frères, la grandeur des mystères qui, sous les récits les plus simples et les plus familiers, sont renfermés dans les saintes Écritures! Jacob dans sa prière n'a pas en vue seulement les « mères » et leurs enfants alors présents, mais bien la « mère » et ses enfants lointains, c'est à dire la Synagogue et les Juifs, qui devaient descendre de lui et de sa race. Et quand il insiste auprès de Dieu pour obtenir sa bénédiction, il ne l'implore pas pour lui-même, puisque Dieu la lui avait personnellement promise à plusieurs reprises différentes, mais il demande en suppliant que cette bénédiction s'étende à toute sa descendance, à tous les Juifs qui naîtraient un jour de lui.

(1) Erue me de manibus fratris mei Esau, ne forte veniens percutiat matrem cum filiis.

Eh bien! la prière de Jacob fut le symbole frappant de celle de Jésus au jardin, et elle nous en donne l'explication. Il est vrai que le Sauveur, en s'écriant : « Puisse ce calice être éloigné de moi! » sembla implorer une faveur personnelle ; mais au fond, dit le grand S. Hilaire, il pria pour lui-même dans ses rapports avec la mère et les enfants, c'est à dire pour l'Église et pour les fidèles. En effet il ne demanda pas à être délivré de sa passion, mais il sollicita son Père de lui en laisser à lui seul toute l'horreur et toute l'amertume, et de nous transmettre, à nous chrétiens qui composons sa famille, toute la gloire et tout le mérite qu'il aurait acquis par ses souffrances (1). Il ne refuse pas pour lui la coupe de la justice divine, au contraire il la réclame de toute son ardeur. *Fiat, fiat.* Mais il demande qu'en se versant sur sa tête, ce calice nous soit épargné, et que nous puissions participer à son héritage sans passer par les terribles épreuves de ses tourments, que nous aurions tous personnellement méritées (2). Il demande que lui-même, qui est la sainteté infinie, soit traité avec la même rigueur que s'il était l'homme du péché, et que nous, quoique chargés de tous les péchés et dignes de tous les châtiments, nous soyons traités avec les mêmes égards et le même amour que si nous étions l'innocence et la sainteté de Dieu encore (3). En un mot, il ne demande la Passion que pour lui seul. *Fiat voluntas tua.*

Quant à la bénédiction de son Père, il ne la réclame

(1) Quod autem ut a se transeat rogat, non ut ipse prætereatur rogat ; sed ut in alterum id quod a se transit, accidat.

(2) Vellet quidem eos non pati, sed ut cohæredès suam gloriam sine passionis suæ difficultate mereantur.

(3) Non reputans illis delicta ipsorum. Ut efficeremur justitia Dei in illo. (*II Corinth.*, 3 et 5.)

pas pour lui; comme fils de Dieu, il est éternellement béni, mais il demande que cette bénédiction qui lui est déjà due par nature soit, par grâce et en vertu du mérite de ses souffrances, transportée sur nous. Votre bénédiction, semblait-il dire, est certaine pour moi, ô mon Père; personne ne peut me la contester. Mais cela ne me suffit pas. Je demande qu'elle soit répandue sur tous ceux qui naîtront de mon amour, et que de terribles décrets condamnent à une malédiction éternelle. Je suis leur caution, leur médiateur et leur victime. Vous même, ô mon Père, en me formant un corps pour le substituer aux anciennes offrandes, vous m'avez chargé de ce ministère. *Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi.* (Hébr., 10.)

Vous-même m'avez donné à titre d'enfants ceux pour qui je prie. Je veux donc qu'ils passent à ma place, comme je me suis mis à la leur; qu'ils participent à mes priviléges et à mes grâces, comme j'ai revêtu leur chair et leur péché, et qu'après avoir été jusqu'ici vos ennemis, ils puissent désormais vous invoquer, trouver en vous un père plein de bonté et être aimés de vous comme des fils chéris. *Ut ubi ego sum, illic sit et minister meus.* (Joann., 12.) Tels sont les sentiments que la prière de Jacob nous fait trouver dans celle de Jésus-Christ. Mais pénétrons plus avant dans l'histoire mystérieuse de ce saint patriarche.

Pendant que Jacob priait avec tant de désintéressement et de ferveur pour sa postérité, pour toute la nation juive, voilà qu'un ange, sous une forme humaine, lui apparut pour lui contester le succès de sa demande.

En effet, cet ange garantit de nouveau sa bénédiction à Jacob, mais à lui seul; et quant à sa postérité, quant

à la synagogue des Juifs, il lui révèle l'impossibilité qu'il y a de la bénir, puisque au contraire elle devait être un jour maudite et livrée à la destruction pour avoir renié et mis à mort le Messie.

A cette révélation du sort futur de son peuple, Jacob frissonne. Tout à coup il saisit l'ange corps à corps, l'étreint entre ses bras, et lutte avec lui jusqu'au lever du jour : *Et ecce luctabatur cum eo usque mane ;* lui déclarant qu'il ne le laissera point qu'il n'ait obtenu de lui la promesse que le peuple juif sera conservé malgré le déicide dont il se serait rendu coupable, et même qu'un jour il sera béni, après avoir reçu son pardon ; Jacob en un mot déclare qu'il combattra jusqu'à ce qu'il obtienne, dans sa personne même, la bénédiction de l'ange pour sa postérité et pour son peuple. *Non dimittam te nisi benedixeris mihi.*

Or voilà bien l'histoire anticipée et l'éclaircissement de la lutte de Gethsémani. D'après l'opinion des saints Pères et des interprètes, ce même ange Gabriel, qui était apparu à Jacob bien des siècles auparavant, apparaît aussi à Jésus à Gethsémani. Cette « vertu de Dieu » annoncé au Sauveur que les rigueurs de la justice divine contrariaient les desseins de sa miséricorde envers les enfants des hommes. Changer en bénédictions les anathèmes et les malédictions que les hommes avaient mérités et qui les condamnaient tous au supplice des anges rebelles ; permettre que les priviléges du Saint des saints fussent transmis aux pécheurs, et que les peines et les ignominies des pécheurs ne fussent accumulées que sur la tête du Saint des saints ; consentir que l'innocence fût punie et le crime épargné, c'était là, lui dit-il, un si grand excès de bonté que le Rédemp-

teur n'aurait pu l'obtenir qu'à force d'ardentes supplications et par la lutte la plus pénible.

Cette annonce, capable, non d'abattre mais de fortifier l'amour de Jésus pour nous, fut le seul adoucissement que l'ange lui offrit (1). Ce qui a fait dire au vénérable Bède que ce soulagement ne servit pas à diminuer la douleur et l'accablement de Jésus, mais qu'il ne fit que l'accroître. (2)

Ce n'est pas, voyez-vous, que le fils de Dieu eût besoin d'un ange pour connaître la sévérité des jugements de son père ; mais, dit S. Hilaire, de même qu'il s'affligea et qu'il pria pour le genre humain à la manière des hommes, de même aussi il voulut recevoir cette manifestation d'une manière humaine, afin de nous convaincre toujours plus qu'il était vrai homme lui-même (3). Bède ajoute à cela que, pour donner une preuve plus irréfragable qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, l'Évangile dit que les anges l'ont servi et fortifié; qu'ils l'ont servi comme Dieu, et fortifié en tant qu'homme. (4)

Cependant, à cette manifestation, les craintes et les appréhensions de Jésus pour notre perte se réveillent plus vives; son amour se rallume plus ardent, ses forces prennent un développement nouveau ; il entre en lutte avec la justice de Dieu, et il insiste sur sa prière

(1) Apparuit Angelus de cœlo confortans eum.

(2) Confortatus tali confortatione, quæ dolorem non minuit, sed magis auxit. (*In Luc.*, 22.)

(3) Sicut pro nobis est contristatus, ita et pro nobis est confortatus. (*Libr.* 10. *de Trinit.*)

(4) In documentum utriusque naturæ, et ei Angeli ministrasse, et eum confortasse dicuntur. (*In Luc.*)

avec une plus grande énergie d'esprit et une plus grande véhémence d'affection. Et remarquez bien que cette interprétation répand seule de la clarté sur le texte évangélique, puisque l'agonie ou la lutte du Seigneur, et le redoublement d'intensité de sa prière y sont signalés après l'apparition de l'ange et comme une conséquence du soulagement qui lui fut apporté : *Apparuit angelus confortans eum; et, factus in agonia, prolixius orabat.*

Nous venons de découvrir le vrai motif, le caractère naturel de la lutte de notre Seigneur dans le jardin. Oh! qu'il est noble, sublime et digne d'un Dieu médiateur! C'est là une agonie, une lutte qui a lieu, non point entre les deux volontés de sa personne, mais entre deux attributs de sa nature divine : la justice et la miséricorde; celle-là représentée par le Père, celle-ci personnifiée dans le Fils. Cette agonie, dit S. Ambroise, n'est pas le résultat d'une étrange faiblesse; elle est l'effet du plus tendre amour. Ce n'est pas la crainte de sa Passion qui l'engage dans cette lutte, c'est le désir le plus ardent de nous en appliquer le fruit et de nous faire triompher par sa propre victoire. *(In Psal.)* Mais tâchons de mieux découvrir encore, à la clarté de la figure qui en est la prophétie, la réalité et l'accomplissement de ce grand mystère.

L'ange, étreint entre les bras de Jacob, lui demande en grâce de le laisser aller. *Ait : Dimitte me.* C'était là comme un aveu de sa défaite. Mais Jacob lui répond : Tu l'espères en vain. Tant que tu ne m'auras pas donné l'assurance que la bénédiction qui m'est personnelle s'étendra aussi sur mon peuple, et qu'il obtiendra son salut en même temps que le pardon, tu ne sortiras pas

de mes bras *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi.*

C'est aussi ce qui se passe à Gethsémani. La justice de Dieu, sévère, inflexible aux deux premières supplications de Jésus, semblait lui répéter : Sépare ta cause de celle des pécheurs. Laisse-moi librement épuiser ma colère sur la postérité proscrite d'un père coupable. *Dimitte me.* Mais le Sauveur, pour la troisième fois, recommence la même oraison, et il lutte avec la justice de Dieu, en insistant plus longuement et avec plus de force dans sa demande. Car, ainsi que nous l'a révélé S. Paul, à la prière du plus fervent amour il unit les supplications de l'humilité la plus profonde ; aux larmes qui coulent de ses yeux il mêle les larmes du cœur, et aux accents de sa parole il joint la voix, bien autrement retentissante, de son sang (*Hebr.*, 5), et il semble s'écrier : Non, non, justice éternelle, je ne me lasserai pas de pleurer, ni de lutter avec vous, jusqu'à ce que les pécheurs, que je représente en moi, soient mis à ma place; jusqu'à ce qu'ils soient pardonnés et bénis en moi et avec moi. *Non dimittam te, nisi benedixeris mihi.*

Pour vaincre la résistance de Jacob, Gabriel le frappe au côté ; il engourdit le muscle qui joint la cuisse aux lombes et où réside la force des athlètes ; il le paralyse, le rend infirme et le renverse à terre. Mais qui le croirait ? Ainsi affaibli, Jacob prend de nouvelles forces ; il serre de plus près son adversaire céleste, et il en obtient à la fin ce qu'il prétendait : la bénédiction divine qu'il avait demandée pour son peuple. *Et benedixit ei.* En d'autres termes il obtient la promesse que les perfides Juifs eux-mêmes seraient miraculeusement réservés ; qu'ils auraient aussi part un jour aux fruits du

sang du Messie, indignement versé par leurs pères, et que, devenus enfin chrétiens, ils seraient sanctifiés et sauvés. *Salvus fiat omnis Israel.* (Rom., 11.)

Mais quel est donc, demande S. Isidore, cet homme mystérieux qui acquiert plus de vigueur en devenant infirme ; cet homme tout à la fois terrassé et vainqueur, humilié et béni ? (1) C'est, répond le même père, c'est le type, le symbole de Jésus-Christ, qui, à cause de l'infirmité de sa chair et par l'humiliation de sa personne dans le jardin, prévalut contre Dieu-même. (2)

En effet, il est, lui aussi, selon l'expression du Prophète, placé sous le poids de la justice de Dieu, et en quelque sorte frappé, abattu, humilié, écrasé, opprimé (3). Fils bien aimé de Dieu, saint et innocent, il est traité comme l'un de nous, comme un homme pécheur et odieux, qui, pour trouver grâce, a besoin de lutter et de descendre au rôle de suppliant. Mais, parceque sa condition de fils de Dieu est inséparable de son humanité, à cause que celle-ci est unie à la personne du Verbe, et que toutes ses actions sont dès lors d'une valeur, d'un prix infini ; il devient fort contre Dieu dans la faiblesse même à laquelle il est réduit comme homme ; il fait ressortir, dans son propre abaissement, toute la hauteur de sa dignité, et il obtient pour nous la bénédiction de son père, et cette adoption divine qu'il sollicite avec tant d'insistance et avec tant d'efforts. *Exauditus est pro sua reverentia.* (Hebr., 5.)

(1) Quis est iste claudus et benedictus ?

(2) In passione visus est Christus in corporis sui infirmitate prævaluisse Deo. (*In Genes.*)

(3) Vidimus eum percussum a Deo et humiliatum. Voluit Deus conterere eum in infirmitate.

Oh ! qu'il est grand, qu'il est précieux le mystère qui s'accomplit pour nous dans l'agonie de Jésus-Christ ! Grâce à ce combat, nous prenons dès ce moment la place de notre Sauveur, qui demeure à la nôtre. L'énorme fardeau de nos fautes s'accumule sur la tête innocente du Rédempteur, et c'est à nous, qui sommes rachetés, que sont dévolues et sa justice et sa sainteté. Nous sommes tous en cet instant incorporés en lui et associés au sacrifice qui vient de commencer, de manière cependant que toute la douleur et tout l'opprobre soient son partage, et que nous en ayons, nous, tout le fruit et tout le mérite. Dès cet instant, sa Passion sera la nôtre, à cause qu'il souffrira en notre nom ; l'humanité entière, toute l'espèce humaine, selon la doctrine de S. Paul, souffrira en lui et avec lui, et tous, élevés par l'excellence de la personne qui nous représente à une puissance et à une dignité infinies, nous devenons capables de satisfaire entièrement à l'infinie justice. De sorte qu'après l'accomplissement de son sacrifice sur le Calvaire, chacun de ceux qui auront été régénérés en lui par le baptême et qui renaîtront de lui, pourra dire à Dieu avec une entière raison et une pleine confiance: « Justice éternelle, vous n'avez plus rien à exiger de « nous; j'ai satisfait envers vous avec abondance. C'est « moi qui ai été trahi dans la personne de mon Rédemp- « teur, c'est moi-même qui ai été accusé, soufflété, « souillé de crachats, déchiré de verges, couronné d'é- « pines et couvert de plaies. C'est moi enfin qui, en « qualité de vieil homme, d'homme du péché, ai été « cloué à la croix avec Jésus-Christ. Pouvez-vous exi- « ger davantage de moi? J'ai acquitté beaucoup plus « que ce que je devais, puisque, pour des fautes qui ne

« sont qu'un mal fini, j'ai donné une satisfaction infinie. « Le corps de mes iniquités est détruit ; ainsi donc, in- « clinez-vous vers moi pour sceller ma réconciliation, « levez la main, et bénissez. » (1)

Enfin l'ange change le nom de Jacob, son vainqueur dans cette lutte, en celui d'Israel, qui signifie un « homme fort contre Dieu même ; » et il lui ajoute cette promesse : « Demeuré vainqueur de Dieu lui-même, tu seras bien autrement fort contre les hommes. » Puis, l'infirmité de sa cuisse, dont il demeura boiteux tout le reste de sa vie, atteste la vérité de sa lutte, et devient comme le trophée et l'insigne de sa victoire. Or tout cela se voit aussi en Jésus-Christ. Son abaissement profond, qui lui fait prendre jusqu'à la nature d'esclave (2), sa persévérance dans la prière, son obéissance si parfaite qui lui fait accepter même la mort, et la mort de la croix (3), l'ont fait triompher de la justice. C'est pourquoi Dieu lui a imposé un nouveau nom qui surpasse tous les autres en gloire, en majesté, en grandeur ; nom glorieux devant lequel le ciel, la terre et les enfers s'inclinent, et tout genou fléchit. Ses plaies elles-mêmes, dont il conservera les cicatrices jusque dans le ciel, preuves incontestables de ses humiliations et de ses douleurs, attesteront la lutte pénible qu'il a soutenue, et seront en même temps comme le magnifique trophée de la victoire qu'il a remportée en notre faveur (4). De sorte

(1) Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est, ut destruatur corpus peccati. (*Rom.*, 6.)

(2) Humiliavit semetipsum, formam servi accipiens. (*Philip.*, 2)

(3) Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (*Ibid.*)

(4) Propter quod donavit illi nomen, quod est super omne no-

qu'en voyant les blessures de l'humanité de Jésus-Christ, toute langue sera obligée de reconnaître et de confesser qu'il est le véritable Fils de Dieu, égal à son Père en la gloire comme en la nature. *Et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris.* (Ib.)

Mais comment Dieu le Père a-t-il pu montrer cette inexorable rigueur envers un Fils qui est son égal? Comment a-t-il pu exiger de lui que, pour désarmer sa colère, il descendît à des humiliations si grandes et si contraires à sa dignité?

Ah! mes frères, ce divin Fils a en lui, il est vrai, la sainteté infinie de Dieu ; mais il est couvert de la dépouille du péché, il est chargé de la responsabilité du péché. Cela seul suffit pour le rendre en quelque sorte odieux à son Père, qui l'engendre de sa substance et qui en fait l'objet de ses délices éternelles. Cela seul suffit pour que son Père semble détourner ses regards de lui, être insensible à ses larmes et dédaigner ses prières. Cela seul enfin suffit, dit S. Paul, frappé d'étonnement, pour qu'un Dieu, Fils si élevé et si pur, objet de tant d'amour, ne puisse pas même trouver grâce devant un Père, Dieu comme lui; pour qu'il soit enveloppé dans les châtiments que nous avions mérités, et livré, à notre place, à toutes les horreurs de la mort la plus cruelle (1). Dieu n'a pas même épargné son propre Fils! Combien ce seul mot dit de choses!

O malice du péché! ô rigueurs de la justice de Dieu! Non, ni le déluge dont Dieu couvrit la terre, parcemen : ut in nomine Jesu omne genuflectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. (*Ib.*)

(1) Proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum. (*Rom.*, 8.)

qu'il aima mieux la voir privée d'habitants que peuplée de vices; ni le feu qui réduisit en cendres la Pentapole avec ses infâmes habitants; ni le châtiment prompt et terrible que les anges encoururent pour un seul péché; ni même l'ardeur dévorante des feux éternels de l'enfer ne nous donnent une idée aussi vive et aussi fidèle de la justice de Dieu, de sa haine et de ses vengeances contre le péché, que celle que nous en donnent la lutte que Jésus-Christ soutient et les humiliations auxquelles il se soumet pour la réconciliation des pécheurs! O vous donc qui jugez le péché avec tant d'indulgence, qui le regardez comme un effet de la faiblesse de la nature plutôt que de la malice de la volonté, qui n'y voyez qu'une surprise faite à la raison plutôt que le monstrueux enfantement des désordres du cœur, qu'un oubli de Dieu plutôt qu'une offense de Dieu; vous qui prétendez que, la miséricorde de Dieu étant infinie, il daignera dissimuler et pardonner vos péchés: *Misericordia Domini magna est, multitudinis peccatorum meorum miserabitur* (Eccli., 5.) Vous qui vous formez de Dieu l'idée d'un être faible et imbécile, semblable au dieu d'Épicure, qui ferme les yeux sur tous les déréglements qu'une honteuse passion se pardonne à elle-même, d'un être peu soucieux de récompenser qui l'honore ou de punir qui l'outrage; vous qui pensez, ainsi que Dieu lui-même s'en plaint par le prophète, que la sainteté infinie juge du péché avec la stupide indifférence de l'homme qui le commet. *Existimasti iniquc, quia ero similis tui* (Ps. 49.); vous enfin qui cherchez à diminuer à vos propres yeux le mal du péché, et qui exagérez en même temps la sévérité de la peine éternelle dont vous êtes menacés, la regardant comme ex-

cessive et comme incompatible avec l'idée d'un Dieu infiniment bon et miséricordieux (1) ; ah! comprenez maintenant par la lutte que Jésus-Christ a soutenue à Gethsémani pour obtenir le pardon et la réconciliation des pécheurs, combien Dieu hait le péché et avec quelle sévérité il le punit. Comprenez bien que, si Dieu a traité avec tant de rigueur Jésus-Christ, sanctuaire de la sainteté, de la grâce et de l'innocence; s'il n'a pas épargné son propre Fils, qui ne portait après tout que la forme extérieure du péché, beaucoup moins encore vous épargnera-t-il vous-mêmes, vous ses ennemis, vases honteux d'infamie, chargés de désordres et de péchés de toutes sortes. Entendez bien l'avertissement solennel que vous donne S. Paul, qu'il n'y a ni grâce, ni indulgence, ni salut pour ceux qui n'observent pas l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, et que, si la mort vient à les surprendre en état de péché, sans avoir égard à leur nombre ou à leur condition, Dieu les condamne inexorablement à une damnation éternelle. (2)

Ne nous y trompons pas cependant. La sainteté, la justice, la miséricorde sont dans le Père et dans le Fils. Pendant que l'un semble refuser ce que l'autre demande avec tant d'instance, ils ont tous deux la même volonté, les mêmes intérêts, comme ils ont la même nature. C'est donc le Fils lui-même qui, en tant que Dieu, ne veut pas de sa propre volonté faire grâce aux hommes, avant qu'ils aient rigoureusement satisfait à la justice de Dieu, et ce même fils serait également prêt à les châtier si une victime divine, par conséquent seule

(1) Contemnit culpam et exagerat pœnam. (*Tertull.*)

(2) Qui non obediunt Evangelio Domini nostri Jesu Christi pœnas dabunt in interitu æternas. (II *Thess.*, 1.)

digne de Dieu, ne lui était offerte en expiation par eux et pour eux. Le fils de Dieu lui-même est cette victime divine. Il a revêtu tout exprès la nature humaine, pour pouvoir accomplir, dans notre mortalité, ce que la sévérité de ses propres jugements avait le droit d'exiger des hommes. Ainsi Jésus-Christ, sachons-le bien, s'humilie, verse des larmes et des prières devant sa propre divinité, qui lui est commune avec son Père; il tremble et s'effraie en présence de la justice divine, qui est la sienne, et il veut lui-même qu'elle soit satisfaite avant que les hommes puissent obtenir ce qu'il demande pour eux. O mystère qui conserve à Jésus-Christ toute la dignité et toute la grandeur de Dieu, au milieu même des humiliations du dernier des hommes! O mystère par qui la justice obtient une satisfaction infinie, et par qui la bonté donne des preuves d'une infinie miséricorde! Oui, c'est précisément dans l'agonie de Gethsémani, dans ce mystère de rigueur et d'amour que, selon la belle image du prophète, la vérité des décrets divins, la paix et la réconciliation des hommes, la justice qui condamne sans appel et la miséricorde qui pardonne avec amour, se rencontrent, se confondent dans un même embrassement, dans un même baiser, et triomphent ensemble. *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt.* (Psal. 84.) O mystère! ô abîme profond de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu! Humilie-toi, ô raison humaine! Sagesse créée, confonds-toi, abaisse-toi devant ce chef-d'œuvre de la vertu de Dieu! Oui, mystère sublime, je m'incline, je m'anéantis, je me confonds devant toi, et, dans ma confusion, je t'admire et je t'adore. Unissez-vous à moi, célestes in-

telligences; joignez-vous à moi, ô âmes chrétiennes; rendons tous nos hommages à ce grand mystère de notre religion, et glorifions-nous d'une foi basée sur un mystère que Dieu seul put concevoir, comme Dieu seul put l'accomplir.

SECONDE PARTIE.

Dans la lutte de Jacob contre l'ange et dans celle de notre humanité avec Dieu ne nous semble-t-il pas que Dieu et l'ange eussent dû rester les vainqueurs? Cependant il n'en a pas été ainsi, nous l'avons vu. Dans Jacob, l'homme triomphe d'un ange; dans Jésus-Christ, l'humanité tout entière a en quelque sorte triomphé de Dieu (1). Mais ce secret de la force prodigieuse qui assura à Jacob la victoire sur l'ange, quel est-il? Le prophète Osée nous l'a révélé : c'est l'humilité, ce sont les larmes et la prière. *Flevit et supplex fuit illi.* D'un autre côté, S. Paul nous a découvert le secret de la force qui rendit Jésus-Christ, quoique dans l'infirmité de notre chair, vainqueur de Dieu même dans sa gloire : cette force, il la trouva dans l'abaissement, l'oraison, les pleurs et les cris. *Cum clamore et lacrymis pro sua reverentia.*

Il y a donc dans le mystère que nous avons expliqué aujourd'hui un profond et précieux enseignement; le voici. Dans les luttes d'homme à homme, celui qui tremble devant son adversaire, qui est blessé, qui est renversé à terre et dont le sang a coulé, celui-là est réputé vaincu; mais, dans les luttes de l'homme avec

(1) Virtute sua superavit Deum et potens fuit.

Dieu, celui qu'un saint tremblement agite en présence de ce même Dieu, et qui, accablé sous le poids de la tribulation, abattu à la vue des blessures de ses propres péchés, traîne son front dans la poussière, c'est celui-là qui est le vainqueur et qui triomphe de la justice de Dieu, en l'obligeant à lui ouvrir les trésors de sa miséricorde. (1)

Chose admirable! Dieu est infini, immense, absolu, tout puissant; rien ne résiste à son pouvoir; tout cède à sa parole, tout disparaît à un signe de sa volonté. Et pourtant il existe un moyen de vaincre un Dieu si élevé en puissance et en majesté, et ce moyen c'est l'humilité de l'esprit, la contrition du cœur et la prière fervente. Il est impossible que Dieu n'accueille pas ces démonstrations, qu'il ne cède pas et qu'il ne se rende pas. La puissance de Dieu triomphe de tout; mais l'humble et touchante prière triomphe de Dieu même; elle arrête son bras, éteint la foudre dans ses mains, le désarme, l'apaise, s'en fait un ami et le place presque sous sa dépendance. (2)

Le roi-prophète avait déjà dit ailleurs que l'homme ne peut espérer son secours que de Dieu, mais que ce secours divin est placé à une hauteur, à une distance infiniment grande, de sorte que l'homme, quels que soient ses efforts pour s'élever et étendre ses mains, ne saurait réussir à l'atteindre. *Quoniam tu es, Domine, spes mea : altissimum posuisti refugium tuum.* (Ps. 90.) Aujourd'hui pourtant le vrai Jacob nous a découvert la véritable échelle qui fait joindre le ciel avec la terre;

(1) Flevit, rogavit, potens fuit.

(2) Cor contritum et humiliatum, Deus non despicies. (*Ps.* 50)

il nous a fait connaître que l'humilité, la contrition et la prière font disparaître la distance qui sépare l'homme de Dieu, quelles abaissent Dieu jusqu'à l'homme et élèvent l'homme jusqu'à Dieu, au point qu'ils finissent par se comprendre, s'aimer et se posséder mutuellement. Tel est le grand secret que Jésus-Christ nous a enseigné et par ses paroles et par ses exemples. Le publicain du temple, Zachée, Madeleine, Pierre, tant d'autres pénitents illustres, les généreux confesseurs de la foi et tous les chrétiens fervents l'avaient appris aussi, dit Cornélius A Lapide, et c'est par ce moyen qu'ils ont pu vaincre la justice de Dieu, l'apaiser quand son indignation était montée au comble, la changer en compatissante bonté, et en obtenir tout ce qu'ils ont voulu : le pardon, la grâce, la sainteté, le salut éternel et le pouvoir d'opérer tous les prodiges de la vertu. (1)

S. Grégoire avait dit aussi : La cuisse est le symbole de l'amour-propre, de la confiance dans ses propres forces et la concupiscence. Or il faut que ce nerf, touché, brisé, humilié par la main de Dieu, perde sa force sous son impression, parceque l'homme ne saurait s'élever jusqu'à l'amour de Dieu s'il ne commence par affaiblir au-dedans de lui l'amour du siècle et humilier son amour-propre. (2)

Courage donc, ô chrétiens, vous tous que la multitude, la malice et la honte de vos fautes abat et déses-

(1) Hoc arcanum vincendi, et quidvis obtinendi consilium norunt et usurpant viri sancti, qui in Deo faciunt virtutem. (*In* 26, *Matth.*)

(2) Femur, id est amor proprius, fiducia suarum virium et concupiscentia quæ viget in femore, Dei virtute tacta decrescit : quia necesse est ut, debilitato amore sæculi, homo convalescat ad amorem Dei. (*Moral.*)

père ! Venez aux pieds de Jésus-Christ, qui lutte pour vous, qui pour vous est en proie aux angoisses de l'agonie. Humiliez-vous, pleurez, priez avec lui et avec la même ferveur que lui. Confessez que vous avez eu seuls le tort de l'offenser, et que seuls vous méritez d'être punis; mais, par les mérites du mystère de ce jour, implorez à grands cris la miséricorde et le pardon que ce mystère vous a valus. Formez en votre faveur une association de prières avec d'autres frères; invoquez la médiation des saints, des anges et de Marie, leur aimable reine; faites des neuvaines, adonnez-vous à des pratiques de dévotion, munissez-vous de reliques et de scapulaires. Vous traitez peut-être ces moyens d'inepties et ces objets d'amulettes, bonnes tout au plus pour les femmes et les esprits faibles, mais tout cela appartient au fond à la plus haute philosophie. Ces pratiques, en même temps qu'elles sont des actes de foi, d'espérance et de religion, sont aussi des actes d'humilité sincère. Par elles vous commencerez à affaiblir le nerf de votre cuisse, funeste réceptacle de l'amour-propre. Par elles vous vous réduirez à l'évangélique simplicité des enfants, vous deviendrez petits, et cette première victoire, remportée sur l'orgueil qui vous a perdus, vous obtiendra la grâce qui vous sauve. Si l'on vous déclarait qu'il faut renoncer à vos richesses, dire au monde un éternel adieu et vous renfermer dans un cloître; qu'il faut vous exténuer de jeûnes, déchirer votre corps et l'immoler par la pénitence comme une victime vivante, vous devriez encore le faire (1). Il s'agit de votre âme, et puis-

(1) Si rem grandem dixisset tibi propheta, facere debuisses. (*IV Reg.*, 5.)

que vous avez tant souffert pour la perdre en courant dans la voie des passions, vous ne devriez pas trouver pénible de souffrir pour la sauver; Jésus-Christ a ressenti pour vous les douleurs de l'agonie, et il semble que vous ne devriez éprouver aucune difficulté à agoniser pour vous-mêmes, ainsi que l'Écriture vous y exhorte (1); vous devriez au contraire combattre jusqu'à la mort pour la justice et pour le ciel, puisque vous avez supporté tant de rudes épreuves pour le monde, l'enfer et le péché. Un sacrifice temporaire, quelque pénible qu'il soit, est toujours peu de chose; il n'est rien en comparaison de l'éternelle félicité qu'il doit vous procurer. A plus forte raison donc, vous devez vous attacher à l'emploi des moyens que l'on vous propose; le succès en est d'autant plus assuré que l'exécution en est plus facile.

L'homme qui s'humilie, prie et gémit est certain de son salut. Combien de pécheurs et d'incrédules en tombant à genoux se relèvent justes et fidèles! Dieu exige peu de nous, parcequ'il sait que nous ne pouvons donner beaucoup; mais il veut cependant quelque chose, et ce quelque chose c'est l'humilité et la prière. Si vous remportez sur vous-mêmes cette première victoire, ce Dieu clément et miséricordieux étendra sur vous son bras miséricordieux, pour vous tirer de l'abîme de corruption où vous êtes tombés. Faites donc le premier pas : sa miséricorde fera le reste, et vous acquerrez ensuite la force de dompter tous vos vices, toutes vos coupables habitudes et toutes vos passions. L'ange avait dit à Jacob : Si tu as pu prévaloir contre Dieu, tu

(1) Agonizare pro anima tua; et usque ad mortem certa pro justitia. (*Eccli.*, 4:)

riompheras encore plus facilement des hommes. Et ous aussi, dit S. Grégoire, si par le moyen d'une prière umble vous parvenez à apaiser Dieu, à plus forte rai- on pourrez-vous triompher par elle de vos passions, le vos ennemis, et surtout du plus grand de vos ennemis, le vous-même (2). Ah! faisons tous une égale expé- ience de ce grand secret de la vie chrétienne, et nous n recueillerons tous le même fruit, de sorte que l'on ourra dire de chacun de nous : Par sa force il préva- ut contre l'ange; il vainquit et il fut fortifié après avoir leuré et prié.

Ainsi soit-il!

(1) Si per orationem dominamur Deo ; multo magis de omnibus ffectus et hostibus prævalebimus.

(2) In fortitudine sua directus est cum Angelo, et invaluit, et con- ortatus est ; flevit et rogavit eum.

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

LA SUEUR DE SANG.

Si sanguis taurorum, et cinis vitulæ asperses, inquinat sanctificat ad emundationem carnis ; quanto magis sanguis Christi emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis ad serviendum Deo viventi ?

(Hebr., 9.)

Si le sang des taureaux, et l'aspersion de l'eau mêlée à la cendre d'une génisse, sanctifient ceux qui ont été souillés, en purifiant leur chair ; combien plus le sang de Jésus-Christ purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un vrai culte au Dieu vivant ?

Ces belles paroles de l'apôtre prouvent clairement que l'ancien sacrifice judaïque de la « génisse rousse » était mystérieux et prophétique, et qu'il représentait le grand, l'ineffable, le précieux sacrifice de Jésus-Christ.

La victime était une génisse, et son sexe signifiait, d'après les saints Pères, l'infirmité de la chair que le Verbe éternel avait revêtue, puisque la femme est le symbole de la faiblesse comme l'homme est celui de la force. De là vient que S. Paul a dit aussi que Jésus-Christ a été crucifié, qu'il est mort selon la faiblesse de la chair, mais qu'il a repris la vie par la puissance de Dieu. *Crucifixus est ex infirmitate, vivit ex virtute Dei.* (II Corinth.)

La génisse devait être rougeâtre, mais sans tache, et avoir jamais porté le joug ; toutes particularités qui aient l'emblème de l'humanité de notre Seigneur, hu-anité sans tache puisqu'elle fut exempte de l'ombre ême du péché, absolument libre du joug de Lucifer, ui pèse sur tous les hommes dès leur naissance, par-equ'ils sont pécheurs, mais toute rougie, toute cou-erte du sang qu'elle répandit pour nous. Aussi l'épouse es cantiques dit-elle en parlant de Jésus-Christ : *Di-ctus meus candidus et rubicundus.* (Cant., 3.)

La génisse, après avoir été immolée, était consumée ar le feu ; puis, de ses cendres mêlées avec de l'eau, n formait une espèce d'eau bénite, avec laquelle on isait pendant sept fois l'aspersion du tabernacle et u peuple qui se tenait tout autour. C'est ainsi que, du orps adorable de Jésus-Christ, consumé par le feu de charité divine, il s'est formé ce bain salutaire qui, ar les sept sacrements, répand ses eaux purifiantes sur Église, vrai tabernacle de Dieu parmi les hommes, et ur tout le peuple fidèle. Il y a cependant cette diffé-nce que le rit hébreu ne produisait qu'une purifica-on légale pour le corps, *sanguis et cinis vitulæ sancti-cat inquinatos ad emundationem carnis,* tandis que le t chrétien, ennobli par la chair crucifiée et par le sang e Jésus-Christ, purifie les âmes des souillures du vice les rend dignes d'offrir un vrai culte au Très-Haut, e lui être agréables et de le faire vivre en nous et nous n lui. *Sanguis Christi emundat conscientiam nostram o operibus mortuis ad serviendum Deo viventi.*

Les docteurs Juifs eux-mêmes nous ont transmis une rticularité de la plus haute importance, relativement l'immolation de la « génisse rousse. » Ils disent que

l'on offrait ce sacrifice à Dieu au pied de la montagne des Oliviers dans le jardin de Gethsémani. On ne saurait donc douter que ce sacrifice n'ait été la figure de celui que Jésus-Christ a offert à son Père dans ce même lieu, en versant une sueur mystérieuse de sang et en s'immolant lui-même pour notre salut au milieu des flammes de sa divine charité. C'est cette deuxième circonstance de l'agonie du Sauveur que nous allons méditer aujourd'hui. Nous devons pénétrer le grand mystère qui s'est accompli dans cette sueur sanglante, le mystère de la purification de l'homme par l'abolition du péché et par l'accroissement de la grâce, afin que nous concevions le désir d'en profiter pour la gloire de Dieu et pour le salut de nos âmes. *Et sanguis Christi emundabit consciencia nostram ab operibus mortuis ad serviendum Deo viventi.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sauveur avait dit un jour à ses apôtres : Un baptême d'un genre tout à fait nouveau, un baptême de sang m'est réservé, et qu'il est vif et impatient le désir que j'éprouve de le recevoir (1) ! Cette prophétie s'est littéralement accomplie dans le jardin des Oliviers. En effet, au rapport de S. Luc, à la suite de l'agonie qu'il avait soutenue, une sueur de sang ruissela de tout son corps sacré, et avec une telle abondance que, non seulement Jésus fut tout baigné lui-même et comme bap-

(1) Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur. (*Luc.*, 12.)

tisé dans son propre sang, mais que la terre, autour de lui en fut arrosée. (1)

Or quelle fut la cause, quelle fut la fin de cette insolite et miraculeuse sueur? Quelques auteurs pensent qu'elle fut l'effet de l'anxiété violente que le Seigneur éprouva à la vue de ses tourments. Ces profondes angoisses, cette effroyable terreur, disent-ils, resserraient toutes les veines et le cœur lui-même, et les rendirent tellement incapables de contenir le sang qu'il s'ouvrit la voie au travers des pores et s'échappa par toutes les parties d'un corps aussi délicat qu'il était pur.

Mais cette explication de l'un des plus étonnants miracles que le Sauveur ait opérés en lui est évidemment erronée; car elle est contraire à la dignité de la personne du Rédempteur, à la générosité de ses sentiments, à l'excellence de son sacrifice. En effet, non seulement il n'y eut jamais en Jésus-Christ, comme je l'ai démontré hier, de lutte intérieure entre l'esprit et la chair, entre la volonté divine et la volonté humaine; mais il n'éprouva même pas d'une manière prononcée de la répugnance à souffrir; on ne peut donc admettre en lui une répugnance assez forte, assez profonde pour lui extraire le sang des veines. De plus, si le Rédempteur ne se fût soumis à boire l'amer calice de ses peines qu'après avoir été en agonie jusqu'au sang, il ne se fût résigné qu'avec une obéissance forcée et contrainte, s'il eût montré une volonté contraire à celle de son Père, s'il n'eût plié que sous une inévitable né-

(1) Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.

cessité ; comment serait vrai, ce qu'a dit S. Paul, que Jésus-Christ, envisageant avec une sainte joie le fruit de sa mort, méprisa la honte et la douleur et vola avec empressement au devant de sa croix? (1) Comment pourrait être vraie cette autre réflexion de S. Paul, que nous avons été sanctifiés et rachetés par l'ardeur et la générosité avec laquelle le fils de Dieu s'est offert à son Père pour nous (2) ? Non, non! s'écrie Bède avec la généralité des Pères de l'Église, cette effusion du sang du Rédempteur ne fut pas le résultat de la faiblesse de l'homme, ce fut un prodige de la puissance de Dieu; car, quoiqu'en disent quelques auteurs, suer le sang par toutes les parties du corps est un phénomène contre nature. (3)

Quels furent donc les motifs et les mystères de cette sueur miraculeusement sanglante? Je vais les indiquer, à l'aide des lumières de l'Écriture et des saints Pères.

Parmi les sacrifices que Dieu lui-même avait prescrits dans l'ancienne loi, l'holocauste tenait le premier rang. On y immolait une victime très pure, qui était offerte et consommée tout entière en l'honneur de Dieu, pour reconnaître sa majesté suprême et le haut domaine qu'il a sur la vie et la mort de tous les êtres. C'est pourquoi on l'appelait le sacrifice par excellence; c'était plus agréable à Dieu et celui dont l'odeur lui était plus suave. (4)

(1) Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta. (*Hebr.*, 12.)

(2) In qua voluntate sanctificati sumus. (*Hebr.*, 10.)

(3) Nemo sudorem hunc infirmitati deputet : quia contra naturam est sudare sanguinem. (*In Luc.*, 22.)

(4) Holocaustum oblatio suavissimi odoris Domino. (*Levit.*, 4.)

Or voilà le premier motif de cette sueur de sang que Jésus eut à Gethsémani ; ce fut le désir, dit S. Thomas, d'offrir à son divin Père, en notre nom, un holocauste parfait, où la victime tout entière fût consumée par les flammes de la divine charité, au lieu de l'être par le feu matériel. (1)

De fait, notre Seigneur avait plusieurs fois annoncé qu'un jour il donnerait sa vie de sa propre volonté, mais pour la reprendre bientôt. Et il avait aussi déclaré par la bouche de David que son sacrifice serait volontaire, et que c'est ce qui en ferait toute l'excellence et tout le mérite (*Ps.* 53). Comment pouvait-il cependant accomplir ce sacrifice d'une manière sanglante sans que l'injustice et la violence y prissent part? Et dès que la violence et l'injustice y participaient, comment ce sacrifice pouvait-il être regardé comme entièrement pur et volontaire? Eh bien! ces deux conditions, qui semblent s'exclure mutuellement, se sont trouvées admirablement réunies au jardin des Oliviers ; un sacrifice sanglant y a été offert sans le concours de la violence. Ici point de tourments ni de coups; aucune blessure, aucune cause extérieure ne force le sang à jaillir des veines. La trahison de Judas, l'injustice de Pilate, la haine des Juifs, la cruauté des Gentils n'y ont aucune part; elles y sont complétement étrangères. Aucun crime ne déshonore, même en apparence, un si grand sacrifice. Aucune infamie ne souille une action si pure. Aucun sentiment pervers ne vient offusquer à nos yeux la générosité avec laquelle Jésus-

(1) Loco materialis ignis fuit, in holocausto Christi, ignis charitatis. (3. *p. q.* 46. *ar.* 4.)

Christ s'immole. Aucune bouche profane n'insulte ici à son amour comme on le fit sur le Calvaire, et ne peut attribuer à la violence et à la force ce qui est l'effet de sa bonté infinie. Ici, c'est Jésus-Christ lui-même qui, véritable pontife, n'a besoin pour accomplir un sacrifice ni de ministres ni de serviteurs, puisqu'il se suffit à lui seul. Car, tout à la fois prêtre, autel et victime de son sacrifice, il ouvre lui-même par sa propre volonté ses veines sacrées et en laisse librement jaillir le sang et la vie, de manière que c'est sa toute-puissance seule qui arrête la mort en lui. *Tristis est anima mea usque ad mortem.*

C'est donc là un sacrifice complet par l'entière destruction de la victime; c'est aussi le plus auguste des sacrifices, parceque le couteau qui égorge cette victime, c'est son obéissance; l'autel sur lequel elle est offerte, c'est sa sainteté, et le feu qui la consume c'est son amour tout seul. De même que la terre la meilleure est celle qui produit en abondance des fleurs et des fruits, sans être déchirée par le soc de la charrue et sans avoir besoin d'aucune culture; de même que la source la plus pure est celle qui jaillit d'elle-même en eau limpide, sans que l'homme y ait dépensé sa fatigue; de même que le raisin le plus exquis est celui d'où s'échappe une douce liqueur avant même d'avoir été foulé sous le pressoir; ainsi la plus noble partie du sacrifice de Jésus-Christ dans sa Passion semble être celle qui s'accomplit au jardin. Là, son corps adorable, sans avoir été encore labouré par les fouets, sans avoir été percé par des clous ni par une lance, sans avoir été pressuré sur la croix, verse spontanément son divin sang pour la nourriture, le soulagement et le salut de

l'homme. Aimable Rédempteur! Vous semblez dire alors: « Mon sang est exigé, il est nécessaire; le ciel et la terre, Dieu et les hommes ont soif de ce sang. Eh bien! le voilà, je le verse pour ceux qui le demandent. » O pur et sublime holocauste, qui abolit et fait oublier tous les holocaustes anciens que Dieu n'avait prescrits et n'agréa autrefois que parcequ'ils étaient la figure symbolique de celui-ci! (1) O pur et sublime holocauste! Comme du fond de la vallée de Gethsémani, il fit monter son suave parfum jusqu'au trône de l'Éternel! Comme il calma son visage irrité! Comme il fit les délices de son cœur! (2)

Mais S. Paul a écrit que dans cet holocauste Jésus-Christ s'est offert, pour nous et en notre nom, à Dieu son père comme une victime d'une suavité infinie. (3)

Voilà donc que l'humanité entière offre à Dieu, dans la personne de Jésus-Christ et par Jésus-Christ, un holocauste d'une excellence et d'un mérite infinis, parceque divine est la victime qui s'immole, parceque divin est le prêtre qui la présente. Dieu reçoit ainsi de la part des hommes, en ce mystérieux instant, un culte parfait et digne de lui, et l'essence infinie est honorée autant qu'elle peut l'être.

Le sacrifice de la « génisse rousse » n'avait pas seulement pour but d'honorer Dieu, mais encore de purifier les hommes. *Ad emundationem carnis.* C'était donc tout à la fois un holocauste d'adoration et de culte, et un

(1) Hostias et oblationes noluisti, corpus autem aptasti mihi (*Hebr.*, 10.)

(2) Holocaustum oblatio suavissimi odoris Domino.

(3) Christus tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. (*Ephes.*, 5.)

sacrifice propitiatoire et expiatoire pour la rémission des péchés. S. Paul observe que, pour que les péchés fussent remis, l'effusion du sang de la victime était toujours exigée, et c'est là, ajoute-t-il, la seconde raison pour laquelle le Sauveur versa le sien à Gethsémani, en le suant avec une effrayante abondance : il voulut nous purifier de tous nos péchés. (6)

A vrai dire, Jésus nous avait déjà laissé deviner ces généreuses intentions et révélé ce mystère de bonté et de miséricorde par l'humble posture qu'il prit dès le commencement de sa prière. En s'inclinant profondément, le visage contre terre, il nous donna évidemment à entendre, dit A Lapide, qu'il avait consenti à porter l'immense fardeau de nos péchés, et qu'en ce moment il était obligé de se courber jusqu'à terre, comme accablé et presque écrasé sous cet énorme poids. D'ailleurs, continue le même interprète, Jésus-Christ, dans cette attitude, est notre aimable Rédempteur, qui, pour nous, se présente devant son père comme un coupable repentant qui vient s'offrir tout entier à la punition divine qu'il a méritée, et qui semble lui dire en même temps : Me voici, mon père, je me livre à vous pour les hommes ; je m'offre à subir moi seul toute la peine qu'ils ont encourue. Dès ce moment, je courbe mon corps pour être déchiré par les fouets ; ma tête pour être ceinte d'une douloureuse couronne ; je présente mes mains et mes pieds aux clous, et tout mon corps à la croix. Ne flagellez que moi seul, ô mon père, ne couronnez d'épines, n'attachez à la croix que moi seul ; mais pardonnez aux hommes et rendez-leur votre amitié.

(1) Purgationem peccatorum faciens. (*Ephes.*, 1.)

Mais pourquoi Jésus joint-il à cette prière une contrition profonde et une sueur de sang? Pour bien comprendre cela, observons que, selon la parole du Sauveur lui-même dans l'Évangile, le péché se forme dans le cœur avant qu'il ne se consomme à l'extérieur par l'action (1). Bien plus, il ne consiste pas, à proprement parler, remarque S. Thomas, dans la matérialité de l'acte, mais dans la détermination de la volonté (2). C'est pourquoi, continue le saint docteur, avant d'offrir à Dieu le sacrifice de son corps au moyen de la satisfaction, le pécheur doit, par la contrition, lui offrir le sacrifice de son cœur; car la douleur volontaire du péché dont on s'est souillé est la première condition indispensable au pécheur pour qu'il puisse obtenir son pardon et se réconcilier avec Dieu, et c'est elle qui constitue essentiellement la vraie pénitence (3). Voilà donc, poursuit S. Thomas, la cause première de la douleur intérieure que Jésus ressentit alors; il voulut concevoir en lui et éprouver la contrition pour tous les péchés du genre humain, puisqu'il s'était chargé de les expier (4), et la sueur de sang, qui se répandit en abondance sur tout son corps sacré, fut, dit S. Ber-

(1) De corde exeunt cogitationes pravæ, fornicationes, homicidia, etc. (*Matth.*, 7.)

(2) Peccatum nihil aliud est quam actus humanus malus, id est voluntarius, sive sit quasi a voluntate elicitus, sive sit quasi a voluntate imperatus. (1. 2. *q.* 71. *a.* 6.)

(3) Pœnitentia est dolor voluntarius pro peccato quod dolet commisisse. (*In* 4. *Dist.*, 17. *q.* 2, *ar.* 1.) Impossibile est quod peccatum alicui remittatur sine pœnitentia; et displicentia peccati requiritur ad rationem veræ pœnitentiæ. (3. *p. q.* 86. *ar.* 2.)

(4) Doloris interioris causa fuit primo quidem omnia peccata generis humani pro quibus satisfaciebat. (3. *n. q.* 46. *a.* 6.)

nard, l'effet terrible de cette profonde contrition qui brisait son cœur. (1)

Quelle magnificence dans cette interprétation de la sueur sanglante de Jésus, et comme elle est digne de son auguste ministère! Elle coordonne d'une manière admirable les mystères de sa Passion, et nous en fait connaître toute l'économie. Essayons toutefois de la développer davantage. Le péché, remarque toujours S. Thomas, a quelque chose d'infini, si on le considère par rapport à l'infinie majesté de Dieu, contre lequel il s'élève (2). De la part même de l'homme qui le commet, dit de son côté S. Grégoire, le péché renferme aussi une malice presque infinie, puisque l'homme qui s'abandonne au péché le poursuit avec une telle avidité, son cœur est dans une telle disposition secrète qu'il voudrait pouvoir toujours vivre afin de pouvoir toujours pécher; de sorte que, si la vie du pécheur n'avait pas de fin, son péché non plus n'aurait pas de terme (3). Et, puisque celui que la mort surprend au milieu du péché demeure dans cette affreuse disposition de vouloir constamment la faute, même pendant qu'il souffre et qu'il maudit la peine, il s'ensuit que les damnés devront souffrir à jamais, parcequ'ils conservent toujours la volonté de mal faire, et de même que leur péché est éternel, éterne aussi doit être leur châtiment (4). Or, dès là que le péché

(1) Neque enim corpus extrinsece tanto talique sudore diffluereat, s cor intrinsecus nullius doloris molestia frangeretur. (*Tract. de Pass Dom,, cap.* 27.)

(2) Peccatum quamdam infinitatem habet ex infinitate Divinæ Majestatis. (3 *p. q.* 1. *a* 2.)

(3) Vellent sine fine vivere, ut possent sine fine peccare.

(4) Ideo sine fine pœnas luent quia voluntatem habuerunt sine fine peccandi.

a une malice infinie, que c'est une offense infinie envers Dieu, on devrait, pour en obtenir le pardon, en concevoir une douleur infinie. Mais où est l'homme qui comprenne tout le mal qu'il fait à Dieu et à lui-même, en commettant le péché? (1) Et qui peut le détester avec la vive contrition avec laquelle il mérite qu'on le déteste?

Ah! la douleur de David lui-même, de Pierre, de Madeleine, d'une foule d'autres saints, modèles de contrition sincère et de véritable pénitence, fut bien loin d'être à la hauteur de la malice du péché. De même donc que les adorations d'un homme-Dieu pouvaient seules rendre à Dieu le culte qui lui est dû; de même que les souffrances d'un homme-Dieu pouvaient seules satisfaire pour le châtiment du péché; de même aussi la contrition d'un homme Dieu pouvait seul détester et déplorer dignement la malice du péché.

C'est là précisément ce que Jésus-Christ fait à Gethsémani. Le divin Sauveur, ainsi que je l'ai démontré hier, avait obtenu, par le mérite de sa lutte mystérieuse et de sa sublime agonie, la grâce, qu'il sollicitait avec tant d'amour, de se constituer en notre place et de représenter en lui-même l'universalité des pécheurs passés et à venir jusqu'à la fin du monde, sans exception. Il avait obtenu de se faire caution pour toutes leurs souillures, et de satisfaire complétement pour eux envers la justice de Dieu. Or c'est pour accomplir cette grande expiation qu'il a commencé par éprouver dans son tendre cœur une douleur parfaite de tous ces péchés, avant que son corps si pur en supportât le châtiment; qu'il en a détesté la coulpe avec toute l'amertume

(1) Delicta quis intelligit. (*Ps.* 18.)

de la contrition la plus vive, avant d'en acquitter la peine par la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle; et ce regret amer qu'il en éprouve volontairement fut, au dire du pieux Louis de Blois, aussi profond et aussi intense que si les péchés de tous les hommes eussent été les siens propres, et que s'il les eût tous personnellement commis lui-même. (1)

C'est à dire que Jésus-Christ s'était substitué à nous, et qu'ayant assumé la responsabilité de toutes nos dettes et de tous nos devoirs, il voulut, pontife fidèle, acquitter rigoureusement les unes et remplir les autres d'une manière parfaite. Il sembla pour un instant oublier sa sainteté, son innocence infinie, sa ressemblance avec son père, et ne porter en sa présence que le vêtement du péché; il se plaça dans les conditions de vraie pénitence où nous devrions être nous-mêmes, et il éprouva tous les sentiments que nous devrions éprouver à l'aspect de nos péchés, si notre intelligence était éclairée des mêmes lumières que la sienne, et si, comme lui, nous connaissions toute la grandeur et toute la majesté de Dieu, si comme lui nous connaissons toute la malice et toute la laideur du péché et les affreux châtiments qui lui sont réservés.

En effet, si nous pouvions avoir de ces choses la connaissance que le Rédempteur en avait lui-même, si la terreur de la justice divine produisait sur nous l'impression qu'elle devrait produire; nul doute que notre visage ne se couvrît tout entier de confusion; une affreuse épouvante, une consternation profonde accable-

(1) Omnia mundi peccata in se receperat, tantumque pro illis ultro sibi dolorem cordis assumpsit ac si ea ipse patrasset. (*De Pass. Dom.*)

rait notre esprit ; la douleur la plus aiguë et la plus intense briserait notre cœur ; un froid glaçant, un tremblement convulsif agiterait tous nos membres, un frisson mortel circulerait dans toute notre personne ; nous sentirions aussi se resserrer nos veines, et, non seulement nous suerions le sang comme Jésus, mais nous mourrions même d'angoisse sur-le-champ, parceque notre faiblesse serait impuissante à résister à un tel débordement de douleurs.

Or, dit S. Thomas, Jésus-Christ éprouva, réunis tous à la fois en lui-même, ces sentiments de douleur amère et de terrible épouvante, qui devraient agiter le cœur de chaque pécheur en particulier s'il voyait ses fautes avec la profondeur de l'œil de Dieu. Il sentit donc dans son cœur, et beaucoup plus fortement encore, la contrition que tous les hommes ensemble ont eue, celle même qu'ils devraient avoir, soit parcequ'il s'affligea des péchés de tous, soit aussi parceque sa douleur prenait sa source dans la connaissance claire qu'il avait de la majesté, de la grandeur, de la bonté infinie du Dieu que le péché outrage, et de son immense amour pour les hommes, que ce même péché précipite à leur ruine éternelle. (1)

Qui peut donc, je ne dis pas mesurer ou exprimer l'intensité de la douleur qui, selon l'expression d'Isaïe,

(1) Passio et dolor a Christo fuerunt assumpta voluntarie propter finem liberationis hominum a peccato ; et ideo tantam quantitatem doloris assumpsit quæ est proportionata magnitudini fructus qui inde sequebatur. Doluit pro peccatis omnium, qui dolor in Christo excessit omnem dolorem cujusque contriti : tum quia ex majori sapientia et charitate processit, tum quia pro omnibus peccatis simul doluit. (3. *p. q.* 46, *a.* 6.)

broya le cœur de Jésus à la vue de nos péchés, *Attritus est propter scelera nostra* (Isa., 53), mais qui peut s'en faire la plns légère idée ? Sur ce sujet le docteur angélique remarque que, devant satisfaire pour les péchés de tous les hommes, il fut en proie à la tristesse la plus accablante que l'on puisse imaginer (1), et que sa douleur fut plus forte que toutes les douleurs que nous pouvons éprouver dans la vie présente (2). En effet, voici comment le Seigneur en parle lui-même par la bouche de ses prophètes : « O vous tous qui passez près de moi, spectateurs insensibles et indifférents, arrêtez-vous un instant et voyez s'il y a au monde une douleur qui puisse égaler ma douleur. *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus* (Thren., 12). J'ai été rassasié de toutes les amertumes possibles; on m'a forcé de prendre jusqu'à l'excès une liqueur empoisonnée (3). Toutes les iniquités des hommes, semblables à des torrents gonflés par des eaux bourbeuses, sont venues se décharger au dedans de moi (4), elles ont troublé mon cœur et, réunies, elles y ont formé comme un immense océan de douleurs, dont les gouffres orageux m'ont en quelque manière submergé et englouti. » (5)

Ainsi, lorsque les évangélistes disent que Jésus-Christ

(1) Ut satisfaceret pro peccatis omnium hominum, accepit tristitiam maximum.

(2) Dolor interior in Christo fuit maximus inter dolores præsentis vitæ. (3, *p. q.* 46. *a.* 6.)

(3) Replevit me amaritudinibus, inebriavit me absinthio. (*Thren.*, 3.)

(4) Torrentes iniquitatis conturbaverunt me. (*Ps.* 17.)

(5) Magna est velut mare contritio tua (*Thren.*, 2.) Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me. (*Ps.* 68.)

ressentit dans le jardin un ennui indicible, une profonde mélancolie, un affreux tremblement, un immense effroi, une anxiété capable toute seule de lui donner la mort, *cœpit pavere, tœdere et mœstus esse.., Tristis est anima mea usque ad mortem*, ils emploient des expressions qui, loin d'être exagérées, sont encore de beaucoup au dessous de la vérité, puisqu'il n'existe pas de mots pour peindre une douleur sans limites.

Est-il donc surprenant après cela que le tendre cœur de Jésus, ainsi que David l'avait prédit, se liquéfie, se fonde à Gethsémani comme la glace aux rayons du soleil, ou comme la cire à la chaleur du feu (1)? Faut-il s'étonner qu'une contrition si profonde, une douleur si intense ait resserré à la fois et son cœur et ses veines, et que, forcément ouverts, les pores de sa peau délicate aient laissé percer le sang en gouttes si abondantes que bientôt elles allèrent en petits ruisseaux arroser la terre elle-même (2). Faut-il s'étonner encore qu'il ait éprouvé un affaissement de forces si extraordinaire, si excessif que, sans un nouveau miracle, il lui aurait, de son propre aveu, donné la mort? *Tristis est anima mea usque ad mortem.*

Voilà donc le grand mystère de cette miraculeuse sueur de sang. C'est le grand acte de contrition que le Fils de Dieu a fait pour les péchés de tous les hommes, et qu'il a accompagné de ses larmes, mais de larmes aussi extraordinaires que la douleur qui en fut la source, c'est à dire des larmes de sang. O douleur! ô larmes!

(1) Effusus sum velut aqua. Factum est cor meum tanquam cera liquescens. (*Ps.* 21.)

(2) Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.

combien de tortures vous coûtez à Jésus-Christ, mais que de consolations vous répandez sur nous-mêmes ! Oui, oui, parceque le Rédempteur s'est contrit pour nous, *attritus est propter scelera nostra;* nous sommes assurés maintenant d'avoir la grâce de pouvoir nous repentir de nos fautes. Sans cet excès d'amour, nous serions demeurés endurcis, obstinément engagés dans nos péchés, et nous y aurions mis le comble par le désespoir et l'impénitence. Ah ! la douleur qui a brisé le cœur de Jésus a aussi amolli le nôtre, et sa sueur de sang a préparé leur cours à nos larmes. Cette contrition du Sauveur est la source de la nôtre. C'est d'elle que le repentir, les pleurs et les gémissements du pécheur tirent leur motif surnaturel, leur mérite et leur efficace, parceque le prix infini de la contrition si vive et si profonde du Fils de Dieu, dit S. Thomas, donne à la nôtre le pouvoir d'effacer en nous le péché et d'opérer notre réconciliation avec Dieu (1). Et ainsi s'accomplit l'oracle divin : Que le sang que Jésus-Christ a répandu au jardin des Oliviers purifie notre conscience des œuvres mortes du péché. (2)

Lors donc que l'esprit de Jésus-Christ est en agonie, lorsque son cœur est abîmé dans la tristesse, et que tout son corps adorable est plongé et comme noyé dans son propre sang, il ne faut voir en lui, dit S. Paul, qu'une victime divine qui expie et abolit le péché par ses souffrances volontaires. (3)

(1) Ipse exhibuit quod sufficiens fuit ad omnium peccatorum deletionem. (3. *p. q.* 1. *a* 4.)

(2) Sanguis Christi emundat conscientiam nostram ab operibus mortuis.

(3) Ad destructionem peccati per hostiam suam apparuit. (*Hebr.*,9.)

Enfin, lorsque le feu avait consumé la victime, on mêlait les cendres et le sang de la génisse rousse avec de l'eau, et l'on en formait une espèce d'eau lustrale ou d'énite, avec laquelle on aspergeait sept fois le peuple. En sorte que cet holocauste offert en l'honneur de Dieu et pour l'expiation du péché était aussi un sacrifice expétratoire qui obtenait une espèce de sanctification légale (1). Sous ce rapport, il fut encore la figure du sacrifice de Gethsémani, où le Rédempteur nous obtint toutes les grâces qui, par le canal des sacrements, viennent embellir nos âmes et les rendre dignes de servir Dieu et de vivre unies à Dieu. (2)

Jésus-Christ, dit ailleurs S. Paul, a aimé son Église jusqu'à se livrer lui-même pour elle; et il a formé de cette manière une Église parée de beauté et de gloire. Elle était immonde et il l'a fait paraître sainte et pure; elle était odieuse et digne de mépris, et il l'a rendue aimable par les agréments qu'il a répandus sur elle. (3)

Or c'est principalement avec la sueur de son sang que le Sauveur accomplit cet étonnant mystère, puisque cette sueur s'est manifestée à la suite de son agonie et de sa prière, alors que Jésus avait sollicité avec tant d'efforts, de larmes et de cris que le mérite de sa passion et de sa mort nous fût appliqué tout entier. *Et factus in agonia prolixius orabat.*

Ainsi, remarque Bède, par cette sueur sanglante qui

(1) Sanguis vitulæ aspersus sanctificat inquinatos.

(2) Emundat conscientiam nostram ad serviendum Deo viventi.

(3) Christus dilexit Ecclesiam, et tradidit semetipsum pro ea, ut sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam, sed ut sit sancta et immaculata. (*Ephes.*, 5.)

ruisselle de son corps réel, symbole de son corps mys tique, Jésus nous donne une preuve sensible que s prière a été exaucée, et que nous-mêmes, représenté dans sa personne, nous commençons aussi à être puri fiés par son sang. (1)

Touchant mystère! ajoute S. Bernard. Les larmes qu découlèrent des yeux du Rédempteur n'ont pas suffi son amour; il a voulu que tous ses membres se trans formassent en quelque sorte en autant d'yeux, et qu tout son sang se convertît en larmes; il a voulu verse des pleurs de sang et associer son corps à cette éton nante manifestation de douleur, afin de purifier et d'em bellir dans toutes ses parties l'Église son épouse (2) Purification précieuse, remarque S. Augustin, qui com mença à faire briller dans tout le corps de l'Église entre toutes les vertus, la patience des âmes affligées et la constance des martyrs! (3)

Ensuite il est écrit que le sang qui est sorti de toute les parties du corps adorable du Seigneur, après avoi arrosé sa chair sacrée, alla encore humecter le sol. C par ce fait, *sicut guttæ sanguinis decurrentis in terran* il veut nous avertir que c'est à la terre que son san appartient dès cet instant, afin que, selon la prophéti tous les pécheurs qui vivraient sur la terre pusse

(1) Per irrigatam ejus sanguine terram, nobis declaratum est qu effectum suæ precis obtineret ut nos suo sanguine purgaret. (*In* *Luc.*)

(2) Non solis oculis, sed quasi omnibus membris Jesus flevisse detur: ut totum suum corpus, quod est Ecclesia, totius corporis crymis purgaretur. (*Homil.*, 3. *Dom. Pal.*)

(3) Sudore sanguinis Dominus significavit de toto corpore, qu est Ecclesia, manatura martyria.

s'enivrer de ce sacré breuvage. *Bibent omnes peccatores terræ.* (Psal. 77.) Il veut indiquer en outre que la terre, une fois imbibée de cette sacrée liqueur, ne sera jamais desséchée, que le sang du véritable Abel, répandu, non plus par le bras cruel de Caïn, mais par la charité même du Rédempteur, plus puissante que la haine jalouse de ses ennemis, ne cessera jamais d'élever de cette terre qui en a été arrosée des cris puissants vers le ciel; que ces cris cependant n'appelleront pas le châtiment et la vengeance, mais bien la miséricorde et le pardon, et que nous, quoique poussière, terre frappée par la malédiction et l'anathème, nous ouvrirons notre sein aux bienfaits de cette rosée divine, nous serons bénis et sauvés. (1)

L'aspersion de la véritable eau lustrale est donc établie pour nous sur cette terre; nous pouvons disposer du sang de la vraie victime divine, comme parle S. Pierre. Pourvu que nous le voulions, nous pouvons être lavés et purifiés pendant sept fois dans les sept sacrements de l'Eglise; ils sont offerts à tous indistinctement. (2)

Malheur à nous si nous ne participons pas à ce saint arrosement! La loi qui prescrivait le rit de l'aspersion antique finissait par ces terribles paroles : « Quiconque ne sera pas purifié par ce rit sera exclu de la communion du peuple, il périra. *Si quis hoc ritu non fuerit expiatus, peribit anima illius de medio Ecclesiæ.* » Ces paroles étaient prophétiques; elles ne se vérifient à la lettre qu'en les appliquant à l'aspersion du sang de

(1) Christi sanguis defluxit in terram, ut significaretur terrenos homines Christi sanguine irrigandos (*Theoph.*)

(2) Et sanguis Christi emundabit nos ab operibus mortuis ad serviendum Deo viventi.

Jésus-Christ. Car personne n'est justifié qu'autant qu'il est lavé dans ce sang divin. Celui qui ne s'en applique pas le mérite, qui n'efface pas ses souillures dans ce sang précieux est exclu pendant sa vie de la communion et de l'esprit de l'Église, et après sa mort il sera à jamais banni de l'assemblée des saints. *Si quis hoc ritu non fuerit expiatus, peribit anima illius de medio Ecclesiæ.* (Num., 19.)

Arrêtons-nous ici un moment. Contemplons de nouveau Jésus-Christ, qui, prosterné à terre après avoir lavé, selon la prophétie de Jacob, la robe de son corps, c'est à dire notre humanité, dans le vin mystérieux, et son vêtement, dans le sang de la vigne choisie (1), arrose encore de son propre sang toutes les parties de cette terre qui est autour de lui. Et reconnaissons dans cette circonstance la fontaine mystérieuse du Sauveur, qui s'élève au centre de son Église, et où, d'après une autre prophétie, toutes les nations devront venir puiser dans la joie les eaux du salut éternel (2). Reconnaissons-y le Rédempteur, qui rachète l'homme au-delà de ce qu'il faut par une rédemption infinie comme sa sainteté (3), et qui, selon l'expression de S. Paul, a fait surabonder la miséricorde et la grâce là où le débordement de la corruption et du péché avait tout submergé (4). Reconnaissons-y enfin notre tendre père, qui, dit S. Jean, entraîné par l'excès de son amour, a voulu laver dans son sang les taches dont le péché

(1) Lavabit in vino stolam suam, et in sanguine uvæ pallium suum. (*Gen.*, 49.)

(2) Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. (*Isa.*, 12.)

(3) Copiosa apud eum redemptio. (*Ps.* 129.)

(4) Ubi abundavit delictum, superabundavit et gratia. (*Rom.*, 5.)

avait souillé nos âmes (1), pour nous mériter de faire un jour partie de ces chrétiens fortunés dont il est dit: « Voilà les âmes véritablement grandes et héroïques qui ont dédaigné la vie et les trompeuses caresses du monde, et ont conquis le prix du royaume éternel, parce-qu'elles surent, quand il le fallait, purifier leur conscience dans le sang de l'agneau (2). Hâtons-nous donc, nous aussi, de recourir aux sacrements; c'est le bain sacré où nous devons aller plonger la robe impure qui dépare notre âme, sûrs que le sang divin nous lavera de tous nos péchés.

SECONDE PARTIE.

Le mystère de la sueur de sang fut, avons-nous dit, une preuve de l'immense contrition que les péchés des hommes excitèrent dans le Rédempteur.

En éprouvant cette profonde douleur, et en versant ces larmes amères pour les péchés d'autrui, le Sauveur, observe S. Thomas, a voulu nous donner un exemple lumineux de ce que nous devons faire nous-mêmes pour nos péchés; il a été le modèle de la vraie pénitence. (3)

Mais, ô aveuglement! ô scandale! Le monde, et même

(1) Dilexit nos, et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo. (*Apoc.*, 7.)

(2) Isti sunt qui contempserunt vitam mundi, et pervenerunt ad præmia regni, et laverunt stolas suas et dealbaverunt eas in sanguine Agni.

(3) Christus dedit maximum pœnitentiæ exemplum, dum non pro peccato proprio, sed pro alieno voluit pœnam subire. (3. *p. q.* 46.)

le monde chrétien, est rempli de pécheurs, et quels sont ceux qui envisagent le péché comme le plus grand des maux? quels sont ceux qui en ont horreur et en font une sincère pénitence? (1) Loin de regarder le péché comme un poison qui infiltre la mort dans l'âme, *anima quæ peccaverit ipsa morietur*, on le commet avec la même indifférence et la même facilité que l'on boit l'eau qui rafraichît la vie. *Bibunt iniquitatem quasi aquam.* (Job., 15.) Mais on ne se borne pas là. Le pécheur se fait un jeu de ses mauvaises actions; *Et quas per risum operatur scelus.* (Prov., 10.) Au lieu de se confondre, au lieu de rougir du mal qu'il commet il se fait une gloire sacrilége des choses les plus honteuses et les plus infâmes. *Lætantur cum male fecerint et exultant in rebus pessimis.* (Prov., 2.) A force de se livrer au péché et de s'y plonger ; à force de l'aimer, de se le rendre familier, le pécheur s'en forme comme une seconde nature, et il tombe dans un affreux aveuglement sur la malice qu'il renferme. Ames vraiment dignes de compassion! car si les pécheurs sont les plus malheureux entre les hommes, ceux qui multiplient leurs fautes avec une licence si effrénée, qui n'en savent pas rougir, qui n'en éprouvent pas de remords et qui ne sentent pas combien il pèse à la conscience, sont les plus malheureux des pécheurs. De toutes les infirmités, la plus grave et la plus désespérée est celle qu'on ne sent pas. Or la contrition profonde de Jésus-Christ dans le jardin, et sa sueur de sang, nous découvre la malice, le scandale et le danger de cette affreuse insen

(1) Nullus est qui agat pœnitentiam de peccato suo, dicens : Qui feci ?

ibilité, de cette infernale indifférence des pécheurs. Car ésus-Christ, en se chargeant des péchés de tous les hommes, assuma sur lui la responsabilité de la peine, non point a malice de la faute. Il prit la superficie, les misères du péché, et non point son injustice et sa nature; tout couvert en apparence des dépouilles du coupable Esaü, il conserva toujours la voix pure, douce et innocente du bien-aimé Jacob. Car, quoique tous accumulés sur son corps adorable, nos péchés ne purent pas néanmoins pénétrer dans son cœur immaculé, ni en pervertir la volonté, ni en souiller l'innocence, ni le rendre un seul instant coupable et criminel. Et pourtant ces péchés, qui ne sont pas les siens, quoiqu'il les expie comme tels, ces péchés étrangers, qu'il abomine et déteste, même lorsqu'il s'en charge avec plaisir pour notre amour, le couvrent de tant de confusion, lui inspirent une horreur si grande et excitent en lui une douleur si vive qu'il tremble devant la justice de Dieu, quoiqu'il ne l'ait pas provoquée, qu'il tombe dans une défaillance mortelle, que ses yeux se changent en deux ruisseaux de larmes et que le sang s'ouvre un passage au travers de tous ses membres.

Mais, lorsque les péchés d'autrui produisent sur Jésus une impression si douloureuse, par quel étrange aveuglement sommes-nous si indifférents à nos propres fautes? Il est vrai que sa frayeur et sa contrition nous assurent le pardon; mais elles ne nous dispensent pas de la pénitence, elles ne nous promettent pas l'impunité. Nous ne sommes réellement assurés de notre pardon par la contrition et les larmes sanglantes de Jésus qu'autant que nous nous y associerons nous-mêmes par un repentir sincère. Mais, si nous continuons à couler

tranquillement notre vie dans le péché, si nous nous obstinons à le commettre comme en riant, et à nous en glorifier; si à l'audace de nous abandonner au péché sans passion, sans retenue et sans remords, nous ajoutons la fureur diabolique de nous rouler dans sa fange impure et de devenir dans toutes les puissances de notre âme, dans tous les membres de notre corps et jusque dans la moelle de nos os des hommes du péché; si nous continuons à profaner par nos vices, nos scandales, nos sacriléges et nos irrévérences dans le saint temple, ce sang divin dont nous avons été teints dans le baptême, oh! alors, nous crie S. Paul, le sang du Testament, le sang de l'alliance, de la réconciliation et du pardon, le sang précieux et sacré de Jésus-Christ, que nous aurons indignement foulé aux pieds comme une chose vile et profane, loin d'implorer la pitié en notre faveur, élèvera des cris de vengeance contre nous et attirera sur nos têtes les plus terribles supplices. (1) Malheur à ceux d'entre nous sur qui s'accomplira cette terrible prophétie : Parceque vous avez haï le sang qui devait vous sanctifier et faire votre salut, ce sang vous poursuivra et retombera sur vous comme un châtiment: *Cùm sanguinem oderis, sanguis persequetur.* (Ezech., 35). Il vous poursuivra pendant la vie, pour vous la remplir d'amertumes; il vous poursuivra à la mort, pour faire entrer en vous le désespoir; il vous poursuivra au tribunal de Dieu, pour appeler la condamnation sur vos têtes; il vous poursuivra même dans les abîmes éternels de l'enfer, pour en attiser le feu, pour rendre votre

(1) Quanto magis putatis deteriora mereri supplicia, qui sanguinem Testamenti, in quo sanctificatus est pollutum duxerit. (*Hebr.*, 10.)

emords plus poignant et votre supplice plus atroce.

Hélas! ce sang s'élève peut-être contre nous sans ue nous nous en apercevions, et peut-être aussi ommes-nous de ces plantes dont parle l'Évangile, stéiles pour la vertu et fécondes pour le scandale et le ésordre. Déjà la hache fatale de la justice de Dieu est rès de tomber sur la racine, et de nous précipiter tout coup dans l'abîme sur lequel nous sommes suspendus (1). Peu de jours encore, quelques instants encore peut-être, t un coup imprévu, une rapide maladie nous emporera au tombeau avant même que nous ayons pensé à nourir C'en sera fait de nous pour toujours, et nous leviendrons la proie de ces flammes dévorantes dont ucune puissance ne saurait nous délivrer, dont aucune râce ne pourra nous exempter, dont le sang même de ésus-Christ ne nous délivrerait pas. (2)

Ainsi nous courons à notre perte, non pas précisénent parceque nous commettons le péché, mais parceue nous ne nous arrêtons jamais dans la carrière du éché, que nous n'avons aucune douleur sincère du péhé et que nous n'en faisons pas une véritable pénience.

Ah! prévenons un si grand malheur par un prompt etour sur nous-mêmes. Dieu ne prolonge la vie à homme qui a eu le malheur de l'offenser que pour u'il fasse pénitence de sa faute. Gardons-nous donc 'abuser, pour commettre de nouveaux péchés, du mps précieux qu'il accorde à notre repentir. Ayons reours au mérite infini du sang du Rédempteur qui coule

(1) Jam securis ad radicem posita est. (*Matth.*, 3.)
(2) In inferno nulla est redemptio.

encore abondamment pour nous d'une manière mystique dans les sacrements de la pénitence et de l'eucharistie. Appliquons-nous-en les fruits. Prions, insistons pour que ce sang divin amollisse notre cœur et le pénètre d'une douleur profonde, qui nous assure notre pardon. Alors ce précieux sang, que nous avions d'abord profané, mais qui obtient maintenant nos hommages et nos adorations, se répandra sur nous; il effacera de notre âme les œuvres de mort, les œuvres de péché qui la défigurent; il nous redonnera la vie avec les ornements de la grâce sanctifiante, en sorte qu'après avoir fidèlement servi Dieu sur la terre, nous irons vivre éternellement avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il. (1)

(1) Et sanguis Christi emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis, ad serviendum Deo viventi.

HUITIÈME CONFÉRENCE.

JUDAS AU JARDIN.

Dominator, Domine Deus, misericors et clemens, patiens et multæ miserationis ac veraæ ; qui custodis misericordiam in millia, qui aufers iniquitatem et scelera atque peccata.

(Exod., 34.)

Roï des rois, Seigneur Dieu, Dieu charitable, patient et riche en miséricorde, Dieu de vérité ; c'est vous qui faites miséricorde jusqu'à mille générations, et qui effacez l'iniquité, le crime et le péché.

Quelque admirable que Dieu se montre dans ses saints, c'est moins dans le cœur fidèle qui lui consacre son amour et ses adorations que dans le cœur rebelle qui l'oublie et qui l'outrage que resplendissent sa bonté, sa grandeur et sa puissance ; et les merveilles qu'il accomplit pour les âmes justes ne nous font pas connaître aussi bien le Seigneur que celles qu'il opère pour les pécheurs. Aussi quand Moïse eut compris clairement, sur le Sinaï, avec quelle patience Dieu supporte le coupable, avec quel empressement il le cherche, avec quelle longanimité il l'attend, et combien il est généreux dans son pardon, alors Dieu lui apparut plus grand, plus puissant, plus magnifique, je dirai presque plus bien. Car c'est au milieu du ravissement et de l'extase qu'on l'entendit s'écrier comme hors de lui-même :

Oui, Seigneur, vous êtes véritablement le Dieu et le dominateur universel; vous êtes bien le Dieu de la vérité, de la clémence, de la patience et de la bonté, mais d'une bonté infinie. Car je vois maintenant comment vous supportez tous les crimes, et comment vous effacez toutes les fautes, et avec quelle abondance vous versez sur tous les hommes les trésors de votre miséricorde! *Dominator, Domine Deus,* etc.

Or de même que Caïn fut le plus grand criminel de l'ancien Testament, ainsi Judas fut l'être le plus pervers, le plus détestable du nouveau. Si Caïn égorgea de sa propre main le plus pur des enfants des hommes, Judas, par un baiser plus cruel, plus acéré que l'arme la plus meurtrière, donna la mort au très saint fils de Dieu. Et cependant, quel accueil Jésus fit-il au perfide disciple? Comment traita-t-il ce lâche flétri par le stigmate des traîtres, alors, qu'il vînt au jardin, face à face consommer sa trahison? Tel sera le sujet de cette conférence.

O trait admirable et touchant de la Passion de notre Seigneur! Jésus nous y a dépeint tout son cœur; il nous y a dévoilé toute la sollicitude, toute la tendresse de son amour envers les pécheurs. Etudions attentivement ce tableau divin, et tandis que Judas abuse, pour son malheur, de l'ineffable bonté du Sauveur des hommes, hâtons-nous d'en profiter pour notre salut; nous pourrons alors à notre tour reconnaître et publier, comme Moïse, la grandeur et la miséricorde du Dieu qui efface nos fautes et nous envoie le pardon.

PREMIÈRE PARTIE.

On ne peut excuser sans doute la conduite des apôres dans le Gethsémani. En effet, pendant que leur divin maître accomplissait les plus grands mystères, qu'il ntercédait en leur faveur et qu'il soutenait pour eux ne lutte terrible, eux, ils n'avaient pas le courage de eiller une heure et ne savaient pas prier pour eux-nêmes. Toutefois je ne puis me persuader que le Sauveur leur ait parlé par ironie lorsque, les tirant pour la roisième et dernière fois de leur sommeil, il leur dit : « Dormez maintenant et reposez-vous ; voici l'heure qui approche ; le fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs (1). » Non, je le répète, je ne uis croire que Jésus ait voulu leur reprocher, en des ermes aussi sanglants, leur ingratitude et leur lâcheté. e ton de sarcasme n'a pu convenir à Jésus-Christ dans e moment suprême où, enivré, pour ainsi dire, du dér ardent de s'immoler pour nous, il ne devait manister que sa patience, sa bonté et sa douceur. Je dirai onc, avec Origène et Bède, que ces paroles : « Dormez maintenant et reposez-vous, » sont des paroles de miéricorde et de consolation ; qu'elles sont comme une onséquence des grands mystères que le Sauveur avait pérés, mystères jusqu'alors de terreur pour les hommes, et désormais mystères de confiance et de miséricorde, depuis l'intervention du divin médiateur. C'est

(1) Et venit tertio ad discipulos suos, et ait illis : Dormite jam et quiescite : ecce appropinquavit hora ; et filius hominis tradetur in manus peccatorum. (*Matth. et Marc.*)

ce qui avait fait dire à David que les âmes fidèles au Sei gneur s'endormiraient un jour et reposeraient en pai dans le sein de Dieu (1). Il est donc clair que le Sei gneur, en adressant aux apôtres ces paroles du roi pro phète : « Dormez maintenant et reposez-vous » a voul les employer dans le même sens, et signifier que l'heur était arrivée où la prophétie s'accomplissait. C'est comm s'il leur avait dit : « Maintenant que le sacrifice que j'a offert pour vous a été accepté, que mon sang est votre disposition, et que je vous ai assuré le pardon la protection du ciel, vous pouvez vous reposer tran quillement dans le sein de la divine miséricorde, comm le jeune enfant qui dort d'un sommeil tranquille dar les bras de sa mère. » De sorte que loin d'être un re proche, ces paroles sont une promesse de la plus tendr charité.

D'ailleurs Jésus pouvait-il témoigner ici quelque me contentement à ses apôtres, lorsqu'il est calme devan la perfidie des Juifs et la trahison de Judas; quand accueille le traître comme un ami qui vole à son se cours, et non comme un cruel persécuteur accour pour l'immoler? Mais reprenons.

Le Sauveur nous avait déjà prévenus que les amateu du monde montrent plus d'empressement et d'activi pour commettre le mal et pour se perdre que les part sans de la vertu pour faire le bien et sauver leur âme. (Les disciples fidèles se livrent au sommeil, mais le di ciple qui le trahit ne dort pas. Il s'est beaucoup agi

(1) In pace in idipsum dormiam et requiescam. (*Ps.*)

(2) Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione s sunt. (*Luc.*)

pour rassembler des soldats, assurer les postes et organiser l'espionnage, puis après avoir tout concerté avec une astuce diabolique et un horrible sang-froid, il s'avance à l'heure fixée vers le Gethsémani, accompagné d'une troupe d'hommes armés, et il se présente, dit S. Léon, non plus comme autrefois recouvert de la peau de brebis, mais avec tout l'extérieur d'un loup furieux et cruel. (1)

Ces soldats composaient la cohorte que le gouverneur romain avait coutume de mettre à la disposition du grand-prêtre pour la garde du temple, et ce pontife apostat, la plaçant sous les ordres du traître disciple, l'employa à faire arrêter et insulter le Dieu du temple. (2)

Cette foule sacrilége était encore grossie par un grand nombre de princes des prêtres, de docteurs de la loi, de sénateurs et de magistrats du temple. Poussés par le barbare plaisir d'être eux-mêmes les témoins oculaires de la capture de Jésus de Nazareth, ils ne rougirent pas de se mêler à la vile soldatesque et de descendre de la dignité de juges au rôle infâme de bourreaux. Quant à ceux qui n'avaient pu personnellement participer à cet acte d'iniquité, ils eurent soin de se faire représenter par leurs satellites et leurs serviteurs. C'est pour cela qu'une grande troupe d'archers, d'employés subalternes et d'esclaves, envoyée tout exprès par les princes des prêtres, par les anciens du peuple et par les docteurs de la loi, s'était réunie à cette force armée (3),

(1) Non ovina pelle velatus, sed lupino furore manifestus. (*Serm. L, Pass.*)

(2) Judas ergo cum accepisset cohortem. (*Joan.*)

(3) Cum turba multa, missi a principibus sacerdotum et seniores populi, (*Matth.*) et scribis. (*Marc.*)

afin qu'il fût vrai de dire que toute la nation, par ses représentants, contribua à la prise du Messie de Jacob.

Outre les épées et les bâtons dont étaient armés tous ces gens, ils portaient encore avec eux des lanternes et des flambeaux en grand nombre (1), pour empêcher sans doute qu'à la faveur de la nuit Jésus ne pût se dérober à leurs recherches en s'enfonçant dans les profondeurs du bois. Dans cet ordre, ils s'avancent en silence. Judas, à leur tête, les commande et leur sert de guide (2). C'était justice, s'écrie à ce sujet S. Léon, car il fallait bien que la préséance fût accordée à celui qui jouissait parmi toute cette foule du privilége de la perfidie, et qui avait sur eux tous l'infâme suprématie de la scélératesse (3). Et S. Cyprien ajoute que cette foule n'étant point une troupe de soldats, mais une bande de malfaiteurs, il était naturel que Judas comme le plus insigne de tous ces scélérats, fût leur chef, leur guide et leur enseigne. (4)

Contemplez cependant d'un autre côté ce qui se passe en ce moment dans le jardin. La scène a changé tout à coup. L'homme timide et abattu sous le poids d'une profonde tristesse et d'une agonie mortelle a disparu dans Jésus-Christ; on ne voit plus en lui maintenant que le Dieu Sauveur satisfait d'avoir prévalu pour nous contre le Dieu juge, d'avoir désarmé sa justice et assuré notre participation à son sacrifice et notre droit à sa bénédiction éternelle; il marche généreux et intré-

(1) Cum gladiis et fustibus. (*Matth.*)

(2) Judas antecedebat eos. (*Luc.*)

(3) Turba ducem sequitur, qui privilegio perfidiæ obtinuerat infacinore principatum. (*Serm. VII. de Pass.*)

(4) Judas signifer instructa malignitate præcedit. (*De Pass. Dom.*)

pide comme chef et modèle des martyrs, à la consommation de l'œuvre de notre salut.

Ainsi, pendant que ses cruels ennemis viennent pour se saisir de sa personne, lui, qui connaît parfaitement la trame ourdie contre sa vie, et les tortures qu'on lui réserve, il les prévient et il s'avance au devant d'eux avec la confiance d'un homme qui accueille de fidèles amis accourus pour le secourir (1). En passant auprès de ses disciples : Levez-vous, leur crie-t-il, allons ; le traître est près d'ici (2). A peine avait-il parlé que Judas se présente avec sa troupe criminelle. O impie sacrilége ! Les anges et les saints ne s'approchent de Jésus-Christ que pour le servir et l'adorer, et Judas ne l'aborde que pour le trahir ! Que fera donc Jésus ? Se rendra-t-il invisible à cette foule sacrilége ? Non, ce Sauveur plein de bonté ne fuit, ne se cache que lorsque le peuple, dans l'excès d'un saint enthousiasme, veut l'élever sur le trône ; mais quand il s'agit pour notre amour d'être élevé sur la croix, il va lui-même au-devant de ceux qui lui apportent des fers. Qu'il est beau, s'écrie à ce sujet S. Jérôme, de voir le Rédempteur se présenter spontanément à ses persécuteurs et à ses bourreaux, alors qu'il est assuré de pouvoir s'offrir et s'immoler pour nous ! Qu'il est beau de l'entendre dire à ses disciples : « Levez-vous, allons ! » afin qu'ils pussent attester un jour avec quel empressement, quel calme, quelle confiance et quelle joie de son cœur le

(1) Sciens Jesus omnia quæ ventura erant super eum, processit. (*Joan.*)

(2) Surgite, eamus hinc ; ecce appropinquavit qui me tradet. (*Matth.*)

fils de Dieu s'était dévoué à la mort pour les hommes (1). Voyez-le; Judas s'approche, et Jésus va à sa rencontre. Il a la trahison en horreur, mais il voudrait toucher et convertir le traître, et il l'aborde le front serein et le regard tendre. La douceur repose sur ses lèvres, sa parole est pleine de bonté, toute sa démarche est aimable, c'est l'image vivante de la miséricorde de Dieu puisque, selon le prophète roi, cette divine miséricorde ne cesse de courir après le pécheur ou d'aller au devant de lui, en lui offrant la réconciliation et le pardon dans le temps même que le pécheur la dédaigne et l'insulte. (2)

Mais tout en laissant voir son amour, dans le dessein de toucher le cœur de ces méchants, il ne laisse pas aussi, pour nous confirmer nous-mêmes dans la foi, de manifester l'indépendance et le pouvoir de sa Divinité; et au Dieu qui parlant en homme demandait naguère à être épargné, il fait succéder l'homme qui parle et agit en Dieu, qui confond ses ennemis et s'en fait obéir.

Quelle n'est pas en effet la consternation de ces scélérats en se voyant surpris par Jésus, quand ils pensaient le pouvoir surprendre facilement lui-même, et se donner le cruel plaisir de l'épouvanter par l'arrivée subite de tant d'hommes armés! Le Fils de Dieu a déconcerté leur coupable dessein; il se présente à eux, et leur dit d'une voix mêlée de douceur et de majesté : « Qui cherchez-vous? » Ce n'est pas, remarque Théophilate, que Jésus, la sagesse incarnée, ne sût pas qui ils cherchaient, mais c'est qu'il a voulu nous apprendre que

(1) Postquam oravit tertio, securus de passione sua pergit ad discipulos, dicens : Surgite, eamus : ut confidentiam et gaudium passur videant. (*In Matth.*)

(2) Et misericordia tua subsequetur me. (*Ps.*)

quoique en leur présence, il ne fut pas reconnu d'eux. (1)

Mais si ces méchants ne le connaissent pas, nous le reconnaissons, nous, à ce trait, pour le Dieu de la sagesse qui se joue des desseins pervers des hommes. Nouvel Elisée, dit S. Chrysostome, Jésus a donc frappé de cécité cette insolente soldatesque venue pour s'emparer de lui (2)! De même que les envoyés du roi de Syrie ne reconnurent pas Elisée, quoiqu'il fût devant eux, et qu'ils s'adressèrent à lui-même pour savoir où Elisée était, ainsi ces envoyés du prince des ténèbres se trouvent en présence du Sauveur sans le reconnaître, et demandent à Jésus lui-même où est Jésus pour pouvoir le faire prisonnier. Tant de flambeaux ne le découvrent donc pas, tant d'yeux ne le distinguent pas, tant de personnes qui avaient été dans sa familiarité ne le reconnaissent pas! Concluons de là, ajoute S. Chrysostome, que c'est de sa pleine volonté que Jésus va pour nous à la mort; que sans son consentement ses bourreaux n'auraient pu se rendre maîtres de sa personne, et qu'il leur serait même devenu invisible s'il n'eût pas daigné se découvrir lui-même à eux. (3)

A quoi donc avait servi à l'infâme d'avoir donné aux soldats ce mot d'ordre : « Celui que je baiserai, c'est lui, arrêtez-le et gardez-le bien à vue de peur qu'il ne vous échappe ? (4)» A quoi a servi à Judas d'avoir choisi

(1) Sed ostendere volens quia, cum præsens esset, ab eis videri non poterat. (*In Joan.*)

(2) In medio eorum existens, excæcavit oculos eorum. (*Hom.* 82, *in Joan*)

(3) Hoc autem fecit Jesus ostendens quod non solum comprehendere eum non possent, sed nec videre, nisi ipse consentiat. (*Loc. cit.*)

(4) Quemcumque osculatus fuero, ipse est ; tenete eum, (*Matth.*) et ducite caute. (*Marc.*)

comme signal, pour livrer son maître à ses ennemis, le baiser, qui est ce qu'il y a de plus sacré dans l'amitié? Jésus-Christ n'a pas voulu être reconnu à ce signal criminel, il vient de le rendre inutile. Judas, le vil délateur, Judas en face même du Sauveur, ne trouve pas celui qu'il est convenu de trahir par un baiser; Judas qui s'est vanté, qui a promis de l'indiquer aux autres, ne le reconnaît pas lui-même, et lui aussi il répond à Jésus de Nazareth qu'il cherche Jésus de Nazareth.

Mais comment se peut-il que Judas, à un pas de distance de son maître, ne le reconnaisse plus à sa douce voix, à sa taille élevée, à sa belle figure, à son tendre regard et à sa démarche divine? Cela ne doit pas nous surprendre. Origène écrit qu'une antique tradition conservée parmi les chrétiens de la Judée et parvenue jusqu'à lui portait que : Semblable à la manne du désert qui offrait une saveur diverse selon les dispositions et le goût de chacun, Jésus-Christ, véritable manne descendue du ciel, ainsi qu'il s'est appelé lui-même, se transformait de diverses manières devant ceux qui l'entouraient, de sorte que chacun le reconnaissait plus ou moins ou ne le connaissait point du tout, suivant les dispositions de son propre cœur. (1)

Or Judas, d'abord confident de Jésus, s'était rendu traître; de disciple du Sauveur il était devenu son ennemi; il ne vient en ce moment l'aborder qu'avec l'hypocrisie sur le front, le mensonge sur les lèvres et la perfidie dans le cœur : aussi ne le reconnaît-il pas. Par

(1) Venit traditio usque ad me : quod unicuique, prout fuerat dignus, apparebat : sicut manna habebat saporem ad omnem usum convenientem. (*Trac.* 35, *in Matth.*)

ce miracle notre Seigneur a voulu nous donner d'une manière sensible une importante leçon. Elle s'adresse à vous surtout, nouveaux Judas, héritiers de son esprit de haine, d'hypocrisie et d'avarice; à vous qui, esclaves de la vanité, êtes encore dominés par l'orgueil et dévorés par le poison de l'envie; à vous que le plaisir enivre et que la volupté corrompt. Aveuglés par les nuages qu'amoncèlent autour de vous tant de passions et tant de vices, non, vous ne voyez pas, vous ne pouvez voir Jésus-Christ. Vous ne le reconnaissez point alors même que vous vous vantez d'être du nombre de ses disciples et de croire en lui. Vous ne sentez pas la majesté de sa présence dans nos temples sacrés; vous ne goûtez pas les douceurs de sa grâce dans le festin eucharistique; vous ne distinguez pas le son de sa voix dans la prédication évangélique; vous n'éprouvez pas l'amour de son regard dans ses célestes inspirations. Sa présence vous enveloppe de toutes parts, et vous ne savez pas lui rendre un hommage, lui adresser une prière, lui demander son amitié et lui parler de la vôtre. Il est votre rédempteur, votre frère affectueux, votre ami fidèle, le tendre époux de vos âmes, et il est pour vous comme s'il n'était pas; il est comme un Dieu étranger qu'un mur de division sépare de vous et qui se dérobe à vos yeux sous les ombres d'un double mystère : le mystère de sa grandeur et celui de sa justice (1). Hâtez-vous donc, infortunés, de le connaître pendant qu'il en est temps encore; n'attendez pas le jour funeste où il vous dira à son tour qu'il ne vous connaît pas, et où il vous fermera impitoyablement l'entrée de son paradis. (2)

(1) Peccata vestra diviserunt inter me et vos. (*Isa.*, 59.

(2) Nescio vos. (*Matth.*)

Car malheur à celui qui aura détourné ses regards pour ne le point voir, puisqu'il lui sera interdit à jamais de contempler sa face divine dans le ciel. (1)

Mais tandis que Judas ne peut reconnaître Jésus, les autres disciples, qui le voient distinctement, s'apprêtent à le venger. Ainsi, ô âmes humbles et modestes, âmes simples et pures, âmes aimantes et fidèles, Jésus vous renouvelle dans le prodige qu'il opère la consolante promesse qu'il vous avait faite autrefois par ses paroles, qu'il n'y a que vous seules qui voyez Jésus-Christ; car vous le reconnaissez dans ses mystères, vous l'admirez présent dans son Église, c'est à dire vous l'écoutez dans sa doctrine, vous goûtez ses délices dans ses sacrements, et vous vous entretenez familièrement avec lui par la prière. C'est vous seules qui l'avez toujours présent à votre esprit et plus encore à votre cœur, et c'est vous seules qui, après l'avoir connu et aimé à travers les saintes obscurités de la foi, jouirez sans obstacles de sa vue après votre mort (2). Et pendant la vie comme à votre heure dernière, vous le trouverez toujours prodigue de grâces, toujours véritable et plein de miséricorde. *Misericors,* etc.

Ce même événement nous découvre encore un autre mystère de justice à l'égard des Juifs. L'acte qu'ils font de chercher Jésus pendant qu'il est devant eux est, dès cet instant, le présage de l'immense châtiment qu'attirera sur toute leur postérité le crime énorme dont ils se rendent maintenant coupables. Voilà en effet dix-huit siècles que Jésus revit dans les chrétiens

(1) Abscondi faciem meam ab eis. (*Ezech.*, 39.)

(2) Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. (*Matth.*, 5)

répandus partout, et ils ne l'aperçoivent pas. Ils ne sauraient faire un pas dans le monde sans le rencontrer, et ils ne le voient pas. Ils ne peuvent manger l'agneau sans l'avoir sous leurs yeux, et ils ne le reconnaissent point. Ils ne peuvent lire une seule page des Écritures sans entendre sa voix, et ils ne la distinguent point. Si vous leur criez : Qui cherchez-vous, infortuné? Ils vous répondent encore aujourd'hui : Qu'ils attendent toujours le Messie et qu'ils cherchent Jésus de Nazareth. Le Messie pourtant est venu; Jésus est à côté d'eux; mais répudié par leurs pères, détesté par eux-mêmes, il les laisse dans leur aveuglement. (1)

Que si vous demandez pareillement aux hérétiques et en particulier aux protestants : « Que voulez-vous? que cherchez-vous depuis trois cents ans, avec la lecture continuelle de la Bible? Pourquoi tant d'examens et de recherches, tant d'efforts et de voyages, tant d'études et de disputes? » Ils vous répondent aussitôt qu'ils cherchent la vraie religion, la véritable Église du Christ. Et pourtant cette religion et cette Église s'élèvent tout près d'eux : c'est l'Église catholique, la religion catholique. Ils la retrouvent même au sein de leurs familles, dans la personne de leurs parents dont un grand nombre embrassent le catholicisme, et ils ne la distinguent point; ils cherchent toujours et recommencent encore à chercher Jésus de Nazareth.

C'est qu'animés des mêmes sentiments que le disciple infidèle ils vont au devant de Jésus avec l'esprit plein d'orgueil et le cœur plein de haine, d'injustice, d'oppo-

(1) Ut videntes non videant, et audientes non audiant neque intelligant. (*Isa.*, 44.)

sition et d'une foi corrompue, et comme la véritable foi de Jésus-Christ ne se rencontre pas sur le chemin de l'orgueil et de l'obstination, imitateurs des Gentils d'autrefois, ces malheureux chrétiens subissent leur même châtiment. De manière que l'on peut leur appliquer ce que S. Paul disait des Gentils : « Ils poursuivent la vérité sans relâche, et elle leur échappe toujours, et quand ils se flattent d'avoir trouvé la véritable sagesse ils n'ont rencontré que le doute, l'erreur et la folie. (1)

O grand mystère! Pendant que les sectes séparées cherchent en vain la véritable Église, des peuples entiers d'idolâtres dans l'Inde, la Chine, l'Afrique, les deux Amériques et l'Océanie la trouvent sans la chercher; pendant que Jésus de Nazareth se rend invisible à l'œil superbe du chrétien hérétique qui prétend le voir, il se découvre de lui-même à l'humble idolâtre qui l'ignore et ne l'interroge pas. Et ainsi se vérifie cette prédiction : « J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, et je me suis fait voir à ceux qui ne demandaient point à me connaître. (2).

Chrétiens malheureux, que l'erreur aveugle et que la présomption dégrade, ah! cherchez aussi Jésus et son Église avec la droiture du cœur et l'humilité de l'esprit, ainsi que font ces Gentils fortunés, et vous les trouverez comme eux. Cherchez Jésus pendant qu'il vous accorde encore des jours, qu'il est près de vous, qu'il vous ap-

(1) Semper discentes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes. (*I Tim.*, 2.) Sapientiam quærunt, et stulti facti sunt. (*I Cor.*, 1.

(2) Inventus sum a non quærentibus me; palam apparui his qui me non interrogabant. (*Rom.*, 10.)

pelle et vous attend (1), et ne vous exposez pas à le chercher à l'heure de la mort, où, surpris dans votre péché d'orgueil et de révolte, vous ne pourrez plus ni le voir ni le trouver (2). Que dis-je? Oui, vous le verrez, vous le trouverez, mais ce ne sera plus ce tendre Père, ce Dieu clément, ce Rédempteur miséricordieux qui voulait vous sauver; ce sera un Dieu de majesté, un juge sévère qui vous frappera d'épouvante et prononcera contre vous un arrêt de condamnation. Cette vue sera redoutable, et la manière terrible dont Jésus-Christ se manifesta aux Juifs dans le jardin n'en fut que le prélude et la figure!

Lorsqu'à cette demande de Jésus: « Qui cherchez-vous, » les Juifs eurent répondu qu'ils cherchaient Jésus le Nazareth, le Sauveur ajouta aussitôt : « C'est moi ». Cette seule parole était assurément empreinte de beaucoup de douceur et de modestie; mais Jésus, selon la prophétie, lui avait communiqué la vertu de Dieu (3). Aussi tous ceux qui l'entendirent en furent frappés comme d'un coup de foudre, et à l'instant toute cette troupe d'hommes armés, et Judas lui-même glacé d'épouvante, tombent les uns sur les autres et sont renversés par terre.

O parole! ô prodige! Pourquoi tous ces hommes tombent-ils en un moment? Cela n'arrive, dit S. Augustin, que par la puissance de Jésus, qui peut faire

(1) Quærite Dominum, dum inveniri potest; invocate eum, dum prope est. (*Isai.*, 55.)

(2) Quærctis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini. (*Joan.*, 7.)

(3) Dabit voci suæ vocem virtutis. (*Ps.* 67.)

tout ce qu'il veut (1). Cela n'arrive que parceque Dieu est caché sous le corps de cet homme. Où est maintenant l'appareil formidable de tant d'armes? Où est la haine furibonde de tant de bourreaux? Un seul mot prononcé par un homme sans défense les frappe, les abat, les renverse. (2)

C'est là, ajoute S. Cyrille, ce qui rend ce spectacle magnifique et digne de fixer l'admiration de notre foi. Qu'il est beau en effet de voir une cohorte de mille soldats réunie à un nombre égal d'autres hommes armés, tous timides et tremblants, et renversés par une seule parole de Jésus-Christ! Qu'il est beau de contempler celui qui, naguère si plein d'effroi et de tristesse devant ses disciples, devient tout à coup si terrible à ses ennemis! Qu'il est beau de reconnaître à ce trait la toute-puissance de Dieu, qui se manifeste dans Jésus-Christ au moment où il présente ses mains aux chaînes, comme le dernier des hommes. (3)

Mais, ô grandeur du mystère chrétien! cette parole: « C'est moi; *ego sum,* » qui retentit jadis si terrible sur le Sinaï, a maintenant au Gethsémani un écho plus terrible encore. Cette parole, qui conquit l'Égyptien, confond maintenant le Juif, nous révèle clairement que

(1) Quare ceciderunt? Nisi quia hoc voluit, qui potuit quidquid voluit. (*Tract.*, 118, *in Joann.*)

(2) Ubi nunc militum cohors, et ministris principum et pharisæorum? Ubi terror et munitiones armorum? Nempe una vox turbam odiis ferocem, armisque terribilem, sine ullo telo percutit, repulit, stravit. (*Ibid.*)

(3) Invasit eos illico timor, et prostrati et exanimes jacuere solo; et armatam cohortem vox unius hominis terruit, et latens in humanitate omnipotentia. Et qui se discipulis pavidum, coram persecutoribus terribilem se exhibuit. (*In Joan.*)

c'est le même grand Dieu, le même Dieu tout puissant qui la prononce! A ce mot ils tombent tous par terre; Jésus seul est debout. Ainsi est représentée d'une manière sensible l'immense différence qu'il y a entre le Créateur et la créature. Seul Jésus EST, seul Jésus existe par sa propre vertu : tout le reste n'a qu'une existence précaire, une vie d'emprunt, et c'est pourquoi tout le reste est comme s'il n'était pas. « Je suis celui qui suis. » Et en effet tout tremble en sa présence; l'univers croule, se fond et s'anéantit. Jésus seul est grand, Jésus seul règne et commande, Jésus seul est Dieu.

Cessez donc, s'écrie S. Ambroise, de me parler de ces légions d'anges qu'il pouvait faire descendre du ciel pour le défendre. Ce secours aurait donné de l'importance à la puissance de ses ennemis, et aurait fait douter de la sienne. En les renversant d'une seule parole il se montre encore plus redoutable. Par là éclatent davantage sa majesté, sa puissance et sa divinité; là est la preuve certaine qu'il se suffit à lui-même, qu'il est fort de sa propre force, qu'il pouvait ôter la vie à ces méchants puisqu'il leur enlève le pouvoir d'agir; là enfin est la preuve que Jésus est le Dieu préconisé par les prophètes, qui peut d'un souffle, quand il lui plaît, confondre l'impiété et anéantir l'impie. (1)

Mais hélas! peut-on contempler cette foule de Juifs et de Romains renversés par la parole du Rédempteur, sans penser à la multitude des pécheurs qui un jour, dans cette même vallée, demeureront muets de frayeur et attérés en entendant Jésus-Christ leur répéter du haut de son tribunal cette parole : « C'est moi! oui c'est

(1) Et spiritus labiorum suorum interficiet impium. (*Isa.*, 11.)

moi, dira-t-il en ce grand jour, lorsqu'il se manifestera au monde dans toute la splendeur de sa gloire, dans tout l'appareil de sa justice et de sa majesté; c'est moi. Me reconnais-tu maintenant, ô toi, orgueilleux philosophe, qui te refusas à croire à ma religion? Me reconnais-tu, ô hérétique obstiné, qui nias la vérité de ma doctrine? Me reconnais-tu, insensé schismatique, toi qui déchiras le sein de mon Église? Et toi aussi, catholique sacrilége, me reconnais-tu? Vous tous, voluptueux, avares, superbes, hypocrites, vindicatifs, qui avez violé ma loi, profané mes sacrements, déshonoré mon temple, versé le ridicule sur mes ministres, foulé aux pieds mon sang, me reconnaissez-vous maintenant? Je suis celui-là même dont vous avez si souvent et si audacieusement provoqué la justice, fatigué la patience et dédaigné l'amour. *Ego sum.* Reconnaissez-moi, et éprouvez en moi votre Dieu et votre juge, puisque vous n'avez pas voulu m'aimer comme votre Dieu et votre Rédempteur.

Malheureux pécheurs, s'écrient à la fois S. Augustin et S. Léon, comment pourrons-nous alors soutenir le regard sévère et le visage irrité du Dieu des vengeances, puisque les Juifs, au jardin des Oliviers, ont senti leurs forces les abandonner en la présence du Dieu des miséricordes! Quelle consternation, quelle terreur profonde ne produira pas dans nos cœurs cette parole, prononcée d'un ton menaçant par la majesté du Dieu qui viendra juger le monde, si elle a causé tant d'épouvante lorsqu'elle fut prononcée par le Dieu compatissant qui allait être jugé lui-même! Qu'il sera terrible ce Jésus, alors qu'il viendra régner, s'il est déjà si terrible, maintenant qu'il va mourir. (1)

(1) Quid jam poterit majestas judicatura, cujus tantum potest hu-

Toutefois ce n'était pas encore ici le temps de sa justice et de sa vengeance, mais c'était au contraire le jour de sa clémence et de sa miséricorde, et c'est pour cette raison que de cette même voix toute puissante qui avait paralysé et terrassé les Juifs, il leur ordonne de se relever et leur rend le mouvement et la liberté.

Mais hélas! mes chers frères, quel effrayant mystère vient ici se révéler à nous! C'est le mystère de l'homme parvenu à l'endurcissement dans le péché. Cœur de rocher! La divine miséricorde ne saurait t'amollir, ni les bienfaits l'attirer; les châtiments ne le domptent point; la douceur le rend insolent; la sévérité le rend pervers; il s'enfle dans la prospérité; il désespère dans le malheur, sourd et aveugle, insensible à tout ce qui pourrait le toucher et le convertir; les plus grands prodiges ne font qu'épaissir les ténèbres qui le couvrent et l'affermir dans son endurcissement.

Voyez les Juifs au jardin. Mortellement renversés par une parole de Jésus-Christ, ils sont rendus à la vie. C'était un prodige évident que chacun d'eux éprouva en lui-même, qu'il vit s'accomplir dans les autres, et dont il fut en même temps partie et témoin, et cependant ce prodige si extraordinaire de la puissance et de la bonté du Sauveur ne produit pas même sur eux la plus légère impression. Les prêtres et les pharisiens furent les premiers à le dissimuler, et leur exemple porta tous les autres à n'en tenir aucun compte ou à l'attribuer à un vertige naturel. La promptitude même avec laquelle ils furent relevés acheva de les aveugler, et, ingrats, aveu-

militas judicanda. (*Leo Serm. V, de Pass.*)? Quid regnaturus poterit, qui moriturus hoc potuit. (*Aug. Tract.* 112. *in Joan.*)

gles, perfides, lorsqu'ils tombèrent renversés, dit S. Augustin, ils se trouvèrent, en se relevant, encore plus perfides, plus aveugles et plus ingrats. (1)

Mais celui de tous, dit S. Chrysostome, qui dans cette circonstance solennelle montra le plus d'ingratitude, de perfidie et d'opiniâtreté, ce fut le traître disciple. Renversé avec tous les autres, relevé comme eux à un signe de son divin maître, non seulement il abuse du double miracle fait en faveur de tous, non seulement il ne fait pas un retour sur lui-même et ne se convertit pas, mais poussant plus loin que les autres la perversité et l'impudeur, il joint l'impiété, l'hypocrisie et l'insulte à l'ingratitude, et à la perfidie. S. Paul a dit que la passion des richesses a fait perdre à un grand nombre de chrétiens la religion et la foi (2). Judas a été une preuve terrible de cette vérité. L'avarice lui avait fait perdre la foi. Il cessa de croire que Jésus-Christ fût Dieu, et c'est par ce motif que le perfide, dit Théophilate, se flatta par le baiser de l'amitié de tromper son maître, de lui cacher ainsi la perversité de son cœur et de vouloir passer encore pour son ami et son disciple, pendant qu'il était son ennemi et qu'il le trahissait. Dans cette pensée, il s'avance vers le Sauveur avec une bienveillance affectée et un calme hypocrite. Maître, lui dit-il, je vous salue. Scélérat! il l'appelle son maître au moment où il va le livrer comme un vil esclave pour quelques pièces d'argent. Il l'appelle son maître, alors que, lâche apostat, il a déserté sa divine

(1) O insensati Judæi ! Interrogastis, et cecidistis; levati estis, et ingrati estis. (*Serm. CXXI de Temp.*)

(2) Quam quidam appetentes, erraverunt a fide. (*I Timoth.*)

école pour seconder les inspirations et accomplir l'œuvre de l'enfer.

Le Messie avait prédit par son prophète que la bouche de l'homme de péché, de l'homme éminemment hypocrite, s'ouvrirait pour ourdir la perfidie. Eh bien! dit S. Jérôme, voilà que Judas se présente en ce moment à Jésus-Christ. Il ne le salue, il ne le lui parle que pour le trahir. La prophétie s'accomplit en lui. (1)

Et Jésus-Christ que fait-il? que répond-il? Jésus voit toute la noirceur de ce cœur abominable, de cette nature infernale, il mesure toute la profondeur de sa malice, et cependant au lieu d'un regard qui le foudroie, d'une menace qui l'anéantisse, il laisse tomber sur Judas un regard plein d'amour et une parole de douceur qui puissent le convertir. « Judas, lui dit-il, mon ami, toi ici? et pourquoi es-tu venu? »

Mon ami!... Quel titre pour un monstre qui a dit, il n'y a que peu d'instants. « Que voulez-vous me donner, « et j'aurai le courage de le livrer vivant entre vos mains! » Mon ami!... Eh! qui se serait attendu à une parole si pleine de douceur et d'amour de la part d'un Dieu outragé, d'un Sauveur trahi? Le traître est connu; la trahison est découverte; Judas s'avance pour y mettre le sceau par la plus noire perfidie, et Jésus?.. Jésus lui donne encore le nom d'ami. Serait-il donc vrai, ô Dieu de bonté, que Judas pourrait encore avoir droit à votre amitié, pourvu seulement qu'il détestât son crime? Oui, oui, cela est ainsi. Le Sauveur a voulu nous montrer clairement par sa conduite que quoique le pécheur

(1) Venit Judas ad Dominum, ut eum tradat. Ecce os peccatoris et dolosi. (*In eumd Psal.*)

soit descendu jusqu'à la perfidie et à l'endurcissement, ses ministres ne doivent jusqu'au dernier instant pas plus désespérer de sa conversion que le pécheur lui-même de son pardon. Miséricorde de mon Dieu! comme votre tendresse paraît ici à découvert! De même qu'une tendre mère qui s'aperçoit tout à coup que son jeune enfant est près de tomber, court, vole pour le retenir sur le bord du précipice, ainsi Jésus qui voit son infortuné disciple sur le point de consommer sa réprobation avec son peché et de se précipiter dans les enfers, emploie envers lui tout ce que la charité a de puissance pour amollir son cœur endurci, et le reconquérir à la grâce, au salut et à la vie. (1)

Et de fait, quelles paroles plus propres à convaincre Judas de l'horreur de sa trahison, et de la bonté que celui qu'il trahit, et à ramener le traître lui-même dans les voies du repentir que celles de Jésus-Christ : « Ami, pourquoi es-tu venu? » Car c'était lui dire : Judas, Judas, penses-tu que j'ignore l'horrible dessein qui t'a conduit vers moi? A quelle bande criminelle tu t'es affilié? A quel rôle infâme tu es descendu? De quelle mission cruelle tu t'es chargé, et dans quel abîme de lâcheté et de perfidie tu es tombé?

Qui le croirait pourtant? Ces paroles si douces prononcées par Jésus-Christ avec un accent particulier d'énergique sollicitude et de tendre amour, ces paroles capables de briser le cœur le plus dur et de le faire fondre en larmes, n'impressionnent aucunement Judas

(1) Amantis affectu corripit. (*Theoph. in Joan.*) Studens sua longanimitate illum lucrari. (*Ambros. in Luc.*) Et hoc benignitatis suæ fuit, ut omnia illa exhiberet quæ pravi cordis pertinaciam emollire possent. (*Bernar. Serm. de Pass.*)

et n'ébranlent point sa résolution; il s'avance au devant de Jésus pour imprimer sur son front le baiser homicide... Arrête, traître, lui crient sur le fait même les Pères de l'Église. O Judas, lui dit d'abord S. Augustin, quel infâme sacrilége est donc le tien? Tu fais servir le signe de la paix à rompre le sacrement même de la paix; tu emploies un gage d'amour à faire une profonde blessure, et sous le symbole de l'amitié tu donnes la mort (1). Judas, lui crie à son tour S. Ambroise, comment oses-tu approcher tes lèvres impures de ce visage sacré sur lequel Marie osa à peine imprimer avec le plus grand respect ses chastes baisers? Comment oses-tu venir verser le poison de la perfidie sur cette bouche divine d'où descendent la grâce et la vérité, et changer en signe de trahison le baiser, cette expression de l'amour, ce cachet de l'amitié, ce sceau de la fidélité. (2)

Mon doux Sauveur, s'écrie également ici S. Bernard, Dieu d'infinie bonté! Eh quoi! vous daignez non seulement appeler du nom d'ami le traître qui vous livre, mais vous appliquez encore amoureusement votre bouche divine qui ne connut jamais la duplicité, sur cette bouche d'enfer, d'où ne s'exhalent que la malignité et la perfidie! Ah! vous faites jouer tous les ressorts pour toucher le cœur de votre infidèle disciple, et pour le ramener dans la voie du salut en lui faisant sentir toute l'horreur de sa scélératesse. (3)

(1) O signum sacrilegum ubi, per pacis signum, pacis rumpitur Sacramentum! O Juda, pro pignore amoris, vulnus infligis; pacis argumento, mortem immittis. (*Serm. XV. de Tempore.*)

(2) Venénum infundis osculo: quo gratia caritatis infunditur, quod pacis insigne est, quo fides sancta signatur. (*In Ps.* 39.)

(3) Os, in quo dolus inventus non est, ori quod abundavit malitia

Mais pouvons-nous dire à Judas quelque chose de plus sensible que ces douces paroles que Jésus lui adresse : « Judas, Judas, tu trahis le Fils de l'Homme par un baiser. » Car remarquez d'abord qu'il l'appelle par son nom, et il lui prouve ainsi, selon S. Chrysostome, que, loin d'être irrité contre lui, il le plaint vivement et qu'il voudrait le voir encore rentrer en lui-même et se sauver. N'est-ce pas en effet une marque d'affection et d'empressement que de parler à quelqu'un en l'appelant par son nom. En second lieu, Jésus-Christ ne dit pas à Judas : « Tu trahis le Fils de Dieu, » de peur de l'épouvanter par l'idée de sa puissance et de sa justice; mais il lui dit : « Tu trahis le Fils de l'Homme, » afin de mieux l'attirer par le souvenir de sa douceur et de sa bonté (1). Oui, observe aussi S. Ambroise, par ces paroles sorties du fond de son cœur, puisées dans les trésors de sa bonté divine, Jésus donne à entendre à Judas qu'il connaît sa trahison, mais en même temps il lui en offre de nouveau le pardon (2). Voilà pourquoi, ajoute S. Bernard, l'Agneau divin ne montre aucune répugnance à se laisser approcher par cette bête féroce, et que sa bouche immaculée ne repousse pas le contact des lèvres impures de Judas (3). Il ne se détourne pas, il ne montre pas un visage sévère, il ne recule pas son

dulciter applicuisti, et illum commovisti ; et dicens : Amice, horrore sceleris sui cor impii ferire voluisti. (*Serm. de Pass.*)

(1) Proprium nomen ponit : quod erat magis dolentis et revocantis, quam provocasti ad iram. (*Caten. in Luc.*)

(2) Consilium proditionis aperitur, et adhuc pœnitentia non negatur. (*In Ps.*, 39.)

(3) Accedentem ad osculum sanctissimi oris trucem bestiam aversatus non est. (*Serm. de Pass. Dom.*)

ront, mais il va lui-même au devant du perfide, se penche vers lui, l'embrasse, et reçoit son baiser.

Arrêtons-nous ici un instant pour considérer Jésus entrelaçant ses bras avec ceux du traître disciple. Venez contempler avec moi cette scène d'attendrissement et l'amour, vous les premiers, ô impies, ô hérétiques, ô pécheurs, que les longs égarements de votre esprit, la perversité de votre cœur, les scandales de votre vie, vos habitudes de volupté, vos haines cruelles et vos fougueuses passions ont démoralisés et découragés jusqu'au point de vous faire désespérer de votre pardon et de votre salut, et de vous faire regarder comme inévitable votre damnation éternelle; ah! fixez vos regards sur ce tableau unique que nous a transmis le pinceau des évangélistes. Voyez Jésus étreignant Judas dans ses bras amoureux, la sainteté confondue avec le péché, Dieu avec l'homme, la bonté et l'amour avec la perfidie et la haine; c'est là l'expression sensible, la peinture vivante de la miséricorde de Dieu dont le sein est toujours prêt à vous recevoir, dont le cœur est toujours ouvert pour vous y abriter, et qui est toujours disposé à vous rendre son amitié et à la sceller par le baiser de la réconciliation. Prenez courage, élevez vos regards vers le ciel et ouvrez votre cœur à la confiance et à l'amour. Lorsque Judas se sera retiré, jetez-vous à sa place dans les embrassements de Jésus, sûrs que ce témoignage d'affection qui n'a pas été refusé à un Judas ne pourra l'être non plus à aucun pécheur, si coupable qu'il soit. Non, si Judas, quoique superbe, cruel et obstiné dans son crime n'a pas été repoussé, mais a été au contraire accueilli dans les bras de Jésus, vous

non plus ne serez pas rejetés lorsque vous vous présenterez à lui le cœur contrit et humilié.

Quant à moi, pauvre pécheur, je vous confesse que le baiser que Jésus-Christ accorde à Judas me parle de la divine miséricorde beaucoup plus que ne le fait le regard amoureux qu'il laisse tomber sur Pierre, plus que le pardon qu'il donne à Madeleine, plus que l'alliance divine promise à Zachée, et même plus encore que le paradis ouvert à un malfaiteur. Dans cette circonstance je vois cette divine miséricorde trôner, et confirmer la vérité des consolantes promesses qu'il a faites aux pécheurs repentants; je la vois déployer toute la grandeur de sa clémence infinie et toute la tendresse de son immense charité; et, confondu d'étonnement et plein d'émotion, je ne sais que pleurer de tendresse, me rassurer par la confiance, frapper ma poitrine de douleur, et m'écrier dans les transports de ma reconnaissance : « O Roi des rois, le Seigneur, etc. »

SECONDE PARTIE.

Le mystère de la perfidie de Judas a été figuré et prédit dans les saintes Écritures dès le commencement du monde. Caïn, qui, sous le manteau de la plus adroite hypocrisie, cache la perversité de son âme; qui trompe l'innocent Abel son frère avec le miel de ses paroles et avec ses feintes caresses; qui, après lui avoir tenu compagnie, l'invite à sortir dans les champs comme par délassement, puis le frappe et l'immole à sa jalousie, à

sa haine et à sa cruauté fut, selon S. Jérôme, le type prophétique de Judas. Et en effet, le disciple infidèle se présente à Jésus dans le champ de Gethsémani avec la dissimulation sur le visage et la haine dans le cœur ; il prétend le tromper par un salut hypocrite, par un perfide baiser, et le livre au pouvoir de ses ennemis. (1)

Bien plus, reprend S. Léon, à l'exemple de Caïn Judas a aussi tué le véritable Abel, puisque le baiser par lequel il le désigna aux Juifs fut le premier coup, et le plus cruel de tous, qui ôta la vie à Jésus-Christ. (2)

Mais hélas! dit Origène, la race de ce traître ne s'est malheureusement pas éteinte avec lui! Tous les hérétiques qui prétendent avoir Jésus pour maître, et qui corrompent ses Écritures, altèrent sa doctrine, nient ses sacrements et insultent son Église, sont aussi des Judas (3). Tous les mauvais prêtres qui s'approchent de l'autel où ils vont louer et bénir Jésus-Christ, lui donner le baiser de paix et se nourrir de sa chair, mais qui s'en approchent avec un cœur immonde, ennemi de la croix et de la sainteté chrétienne, sont pareillement des Judas. Car ils profanent le plus saint des mystères, et trafiquent du sang divin de Jésus-Christ comme Judas pour un vil intérêt. Ils appartiennent aussi à la race des Judas ces mauvais chrétiens qui viennent dans nos temples sous le prétexte d'y entendre la parole de Dieu, d'y assister

(1) Dat Judas signum osculi cum veneno doli. Sic Cain obtulit sacrificium subdolum et reprobatum. (*In Matth.*)

(2) Signum traditionis, sæviore omnibus telis, osculo præbuit. (*Serm.* V, de *Pass.*)

(3) Omnes hæretici sicut Judas, Jesu dicunt : Rabi. (*Hom.* 35, *in Matth.*)

aux divins enseignements de Jésus-Christ, *Ave Rabbi*, et qui, par l'immodestie de leurs regards, par l'indécence de leurs parures et de leurs manières, y sont le scandale de tant de chrétiens pour qui ils rendent inutile le prix de la rédemption. Ce sont enfin des Judas ces vils hypocrites qui, pendant le temps pascal, s'approchent du tribunal de la pénitence, puis viennent s'asseoir au banquet eucharistique comme s'ils voulaient se réconcilier avec Jésus-Christ, l'embrasser et devenir ses amis fidèles, tandis que leur cœur n'est point changé; tandis qu'ils sont tout prêts à reprendre la vie de scandale et de péché qu'ils n'interrompent que pour quelques instants; tandis qu'au moyen de ces actes extérieurs de religion ils n'ont en vue que de tromper le public, leurs parents, leurs supérieurs, et de conjurer les anathèmes de l'Église; tandis qu'ils ne donnent à notre Seigneur qu'un baiser impie, car ils sortent du saint tribunal sans avoir un péché de moins et chargés de deux sacriléges de plus. En un mot, ils sont traîtres et félons comme Judas tous les hypocrites qui affectent dans leurs discours, pour la vérité, la vertu et la religion, un zèle et un amour qu'ils n'ont pas dans le cœur.

Mais qu'il est à plaindre le sort de tous ces traîtres! En s'approchant de Jésus-Christ avec de pareilles dispositions ils en reçoivent un embrassement qui ne les convertit pas, un salut qui ne les sanctifie pas, un baiser qui ne les sauve pas. Hélas! pour eux comme pour Judas cette bonté et cette miséricorde de Jésus-Christ amènent une justice plus sévère, un plus terrible châtiment. Ne soyons donc pas nous-mêmes du nombre de ces perfides que la trahison et la mauvaise foi conduisent à l'impé-

nitence et à la damnation. Écoutons au contraire David qui, dans le deuxième psaume, d'après le texte hébreu, nous invite à embrasser dévotement le fils. *Osculamini filium.* Parceque ce fils n'est autre que celui dont Isaïe a dit : « Un enfant nous est né; un fils nous a été donné (1). » C'est ce frère tant aimable, cet amoureux époux de nos âmes dont l'épouse sacrée des cantiques recherchait la société et appelait les divins baisers (2). Ce fils est Jésus-Christ, et la manière de le saluer sans l'outrager, de lui donner le baiser sans le trahir, de l'étreindre entre nos bras sans l'entourer de liens ; le moyen de lui témoigner l'amour qu'il attend de nous et qu'il promet de nous rendre, c'est, dit S. Bernard, de le servir avec une véritable affection, et d'accomplir par de saintes œuvres, en même temps que nous la professons par nos paroles, la doctrine qu'il nous a apportée du ciel (3). Ne cessons point d'embrasser ainsi ce divin Fils. *Osculamini*, etc. Car en échange de ces pieux baisers il nous donnera, comme il nous l'a promis, des richesses de miséricorde et d'amour; il viendra lui-même nous prendre dans ses bras, nous prodiguer ses caresses à l'heure de la mort dans les derniers sacrements, et nous finirons ainsi notre vie dans le baiser du Seigneur. Heureux baiser pour nous, m'écrierai-je avec S. Bernard, fortuné baiser, preuve étonnante des complaisances divines, admirable baiser qui ne rapproche pas seulement un visage d'un

(1) Puer natus est nobis, filius datus est nobis.

(2) Quis mihi det te fratrem meum et inveniam te, et deosculer te? Osculetur me osculo oris sui. (*Cant.* 1 *et* 8.)

(3) Osculum gratiosum est, quando jucunda inspiratione trahimur ad bene agendum. (*Lib. Sentent.*)

autre visage, une bouche d'une autre bouche, mais qui unit le Créateur avec la créature, l'homme avec Dieu, pendant le temps et dans l'éternité (1). Ainsi soit-il.

(1) Felix osculum ac stupenda dignatione mirabile, in quo non os ori imprimitur, sed Deus homini unitur. (*Serm. II, in Cant.*)

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

LA PRISE DE JÉSUS.

Oblatus est, quia ipse voluit.
(Isa., 53.)
Il a été offert, parcequ'il l'a bien voulu.

Ce qui fait la plus belle gloire de Samson, ce n'est pas d'avoir été le plus fort de tous les hommes, mais c'est d'avoir été un personnage prophétique et d'avoir figuré en lui l'un des plus importants mystères de Jésus-Christ.

Ce célèbre Nazaréen, à qui la haine des Philistins avait tendu si souvent d'inutiles embûches, finit par devenir leur prisonnier; mais ce fut seulement alors que dans l'excès de son amour pour une épouse infidèle, il se fit couper la chevelure où résidait tout le secret de sa force.

Or y a-t-il une figure plus frappante de Jésus-Christ? Le véritable Nazaréen, après avoir toujours déconcerté les desseins des Juifs qui voulaient le prendre, et rendu tous leurs efforts impuissants, ne tombe aussi au pouvoir de ses ennemis que lorsque, dans l'excès de sa charité pour la synagogue si souvent désignée par les prophètes sous le nom d'*épouse infidèle*, il consent à ce que la gloire de sa tête soit diminuée. Ce qui signifie que les vrais

Philistins ne prévalent sur le vrai Samson que quand celui-ci permet que son humanité sainte ne soit plus visiblement protégée par la divinité, à laquelle elle est personnellement unie, mais qu'elle soit soumise à la commune faiblesse des hommes. De sorte que le Messie, comme le prophète l'avait clairement prédit, n'a été immolé que parcequ'il s'est volontairement offert lui-même. *Oblatus est quia ipse voluit.*

Ces courtes et simples paroles d'Isaïe renferment la circonstance la plus importante de la passion et de la mort du Rédempteur. Car son sacrifice n'a été efficace pour nous et ne nous a rachetés que parcequ'il fut volontaire, et parceque sa mort, bien plus que l'excès de la malice des hommes, fut le mystère de sa divine charité; *oblatus est quia ipse voluit;* vérité essentielle qui brille d'un éclat tout particulier dans le mystère de la prise de Jésus au jardin des Oliviers. Gardons-nous donc, nous dit S. Ambroise, en voyant Jésus au pouvoir de ses bourreaux, d'en accuser sa propre faiblesse, ou seulement la force et la violence des hommes (1). Non, non, la trahison de Judas, la sacrilége audace des Juifs ne sont que les aveugles instruments des desseins de sa sagesse et de son ardent amour. Ce n'est pas la force des armes, mais le mystère du salut du monde qui enchaîne le Sauveur et le livre à ses ennemis (2). Considérons donc aujourd'hui sous ce point de vue le tendre mystère de la prise de Jésus à Gethsémani, afin que nous prenions la résolution de nous rendre, nous aussi

(1) Cum legimus teneri Jesum, caveamus ne putemus eum tenei invitum, et quasi infirmum. (*In Luc.*)

(2) Dominum omnium mysteria non arma tenuerunt. (*Ibid.*)

captifs volontaires de celui qui s'est fait volontairement captif pour nous. *Oblatus est quia ipse voluit.*

PREMIÈRE PARTIE.

En renversant d'un seul mot toute cette infâme soldatesque ameutée pour s'emparer de sa personne, ce n'est pas que le Sauveur ait songé à s'échapper des mains de ses vils persécuteurs, mais il a voulu nous montrer, dit S. Augustin, que, sans sa volonté, leur force ne pouvait rien sur lui. Cette preuve ne lui suffit pas, et il lui a plu d'en ajouter d'autres plus frappantes et plus lumineuses pour nous convaincre toujours davantage de la divinité de sa puissance et de la liberté de son sacrifice. (1)

Voyez d'abord de quel ton d'autorité il ordonne que ses chers disciples demeurent libres, et comment il leur garantit la vie. Il se tourne d'un air de souverain vers ces valets insolents et cruels que la même puissance qui les avait renversés vient de faire relever, et il ajoute : « Je vous l'ai dit ; c'est moi qui suis Jésus de Nazareth. Si donc c'est moi que vous cherchez, je vous permets de vous assurer de la personne du maître, mais ne touchez pas aux disciples. (2)

Or quel simple mortel, observe encore ici S. Augustin, aurait jamais osé dans une telle conjoncture parler ainsi à des soldats venus pour le faire prisonnier ? N'au-

(1) Ostendit quod adversus eum nihil caluissent, nisi quod ipse voluisset. (*Tract.* 112, *in Joan.*)

(2) Dixi vobis quia ego sum. Si ergo me quæritis, sinite hos abire. (*Joan.*, 18.)

rait-il pas craint au contraire, par un tel langage, ou de faire naître en eux une idée qu'ils n'avaient peut-être pas conçue, celle de s'emparer aussi des disciples, ou de donner un ordre auquel on n'aurait certainement pas obtempéré? Mais le Fils de Dieu, dont la parole a enfanté le ciel et la terre, sait quelles sont la puissance et la force de son commandement. C'est pourquoi il parle comme un roi à ses sujets, comme un maître à ses serviteurs, comme un Dieu à ses créatures, sans craindre aucunement d'être désobéi. Il parle en Dieu qui exerce également son empire sur les volontés les plus rebelles et les plus dociles; aussi ses ennemis sont-ils contraints par une force invincible à laisser aller ses disciples, parceque leur divin Maître ne veut pas qu'ils périssent. *Inimicos jubet et hoc faciunt; sinunt scilicet, eos abire, quos Jesus non vult perire.*

Peut-on en effet autrement expliquer, que les Juifs arrêtent Jésus-Christ comme chef d'une nouvelle société qui passait à leurs yeux pour hérétique, et qu'ils laissent en liberté ses disciples dépositaires de sa doctrine, eux, qui n'auraient pas manqué de la propager, même après la mort de leur maître? Comment comprendre que l'on se saisisse d'un prétendu criminel d'état sans que l'on s'inquiète de ses complices? Comment comprendre que des loups pressés par la faim se précipitent sur le pasteur, et qu'ils épargnent toutes les brebis sans toucher même à une seule? Et puis, quelle résistance onze hommes pouvaient-ils opposer à cette multitude armée qui les avait déjà enveloppés et leur avait ôté tous les moyens de fuir? Si donc personne n'ose toucher à un seul des apôtres, ce n'est pas, dit S. Chrysostome, par l'effet du bon vouloir des soldats, mais

par la vertu divine de leur auguste prisonnier, qui imprima à ce nouveau commandement ; « Laissez-les aller, » la même force qu'il avait donnée à cette parole : « C'est moi. » Ainsi le même pouvoir divin qui avait abattu les Juifs aux pieds du maître les retient pour les empêcher de faire aucun mal aux disciples. (1)

Par cet ordre, que ses ennemis suivent avec une obéissance si prompte et si entière, Jésus éloigne toute idée qu'il ait pu tomber entre les mains des Juifs par la force et par la contrainte. Il démontre aux plus incrédules avec quelle facilité il pouvait empêcher qu'on ne se saisît de sa personne, puisqu'il n'a qu'à parler pour que ses disciples conservent leur liberté, et il démontre encore qu'il n'est traîné à la mort que parcequ'il le permet, qu'il y consent et qu'il le veut lui-même. *Oblatus est*, etc.

Qu'il est touchant ce trait d'amour du divin Rédempteur? Oublieux de lui-même, il ne songe qu'à mettre ses disciples en sûreté. Prêt à accepter pour lui-même la prison et la mort, il s'empresse d'assurer à ses amis la liberté et la vie; mais dans la conduite qu'il tient aujourd'hui à l'égard des apôtres qui l'accompagnent, il a donné, dit S. Cyrille, un gage de ce qu'il fera un jour pour tous les fidèles dont les apôtres étaient la figure. Car s'il montra tant d'empressement dans cette circonstance pour sauver un si petit nombre des siens, comment ne voudra-t-il pas toujours protéger l'innombrable

(1) Admirari qui posset cur non comprehenderint etiam cum Jesu, aut verberaverint discipulos. Quid ergo eos continuit? Hoc quippe non fuit eorum propositi, sed illius potentiæ, quæ eos egerat retrorsum. (*Homil.*, 82 *in Joan.*)

multitude des chrétiens (1) ? Heureux donc ceux qui lui appartiennent par la docilité de leur foi et la ferveur de leur charité ! Ainsi qu'il l'a annoncé par la bouche de son prophète, il les entoure, il les couvre, comme d'un bouclier, de sa protection divine et de son tendre amour. Il les prend dans ses bras amoureux et les presse sur son sein comme une mère affectueuse fait de son petit enfant. Aucune force créée ne peut dès lors les arracher de cet asile de sûreté qu'ils trouvent dans les mains de leur Sauveur, et ni la malice des hommes pendant la vie, ni les horreurs de la mort n'osent s'approcher d'eux pour leur faire du mal. (2)

Cependant le Seigneur forcent ses ennemis non seulement à obéir à ses ordres, mais encore à entendre ses reproches. S'adressant aux princes des prêtres et aux magistrats du temple qui se trouvaient là présents : « Eh quoi ! leur dit-il, suis-je donc un lâche assassin pour que vous soyez venus armés d'épées et de bâtons pour me saisir ? » Par là il voulait leur dire, d'après S. Jérôme : « Que vous êtes insensés de venir avec un appareil si formidable appréhender un homme sans défense qui se livre de lui-même et avec empressement entre vos mains. » (3) Puis Jésus ajoute encore : « Tous les jours j'étais au milieu de vous, enseignant publiquement ma doctrine dans le temple. Pourquoi ne pas me

(1) Putandum est imaginem omnium eos tenuisse. Qui tam paucorum, tali tempore, curam habuit, quomodo innumerabiles fideles non proteget. (*Liber.* 11., *in Joan.*)

(2) Et non tanget illos tormentum malitiæ (*vel*), tormentum mortis. (*Sap.*, 3.)

(3) Quasi diceret : Stultum est cum gladiis quærere qui se ultro vestris manibus tradit. (*In Matth.*)

prendre alors que vous le pouviez si facilement ? » Et c'est comme s'il leur avait dit, d'après l'explication de S. Cyrille : « J'ai enseigné dans le temple où vous agissez en maîtres et où vous tenez à vos ordres une garde nombreuse. Je vous y ai enseigné des doctrines qui vous étaient odieuses. Plusieurs fois j'en ai chassé les vendeurs dont vous approuviez les fraudes et les tromperies. Vous en frémissiez de rage, mais aucun de vous n'a osé porter la main sur moi. Cela devrait cependant vous convaincre que vous n'avez que la perfide intention de me nuire, mais que le pouvoir de le faire vous manque. Sachez donc que ce que vous n'avez pu alors, parceque je ne l'ai pas voulu, vous ne le pourriez non plus maintenant si je ne le permettais pas, si je ne vous livrais pas spontanément ma personne, et si je ne me plaisais à faire servir votre haine impuissante à l'accomplissement de mes desseins (1). » Enfin le Sauveur conclut par ces graves et mystérieuses paroles : « Faites maintenant ; cette heure est la vôtre, c'est l'heure de la puissance des ténèbres. » (2)

Oh ! l'horrible révélation, s'écrie Origène, que celle faite par le Sauveur à ces êtres pervers, lorsqu'il leur parla ainsi. Il leur découvrit que, sans s'en apercevoir, ils agissaient sous l'inspiration de la puissance des ténèbres, c'est à dire qu'ils étaient poussés par le démon, que c'était à lui qu'ils obéissaient et qu'ils n'en étaient que les aveugles ministres, accomplissant ses désirs injustes et cruels (3). En effet, ce fut comme s'il leur

(1) *Cyril. Alex., in Cat., in Luc.*

(2) Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum. (*Matth.*)

(3) Dicit etiam, quod hæc potestas est tenebris data, id est diabolo, et judæis insurgendi in Christam. (*In Matth.*)

avait dit : Voici l'heure où vous pouvez prévaloir contre moi, parceque c'est l'heure où j'ai permis au démon d'exercer sur ma personne le même pouvoir que celui que je lui donnai autrefois sur Job, qui fut ma figure. Vous êtes donc des ministres de l'enfer, des démons visibles. Animés contre moi d'une haine égale à celle de Lucifer, les mêmes ténèbres vous aveuglent; la même fureur vous possède; et voilà, malheureux, ce à quoi vous prenez plaisir et ce dont vous vous vantez comme d'un triomphe ! *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.*

Mais quoi? La soldatesque est prête; le traître a donné le signal; Jésus-Christ lui-même s'est fait connaître; les prêtres frémissent; ils sont impatients de l'avoir entre leurs mains, et cependant ces esprits superbes, impudents et audacieux demeurent immobiles et écoutent en silence des reproches aussi amers! Et personne qui ose l'interrompre, personne qui laisse échapper un souffle, personne qui impose silence et qui fasse exécuter contre lui le mandat d'arrêt. Ah! c'est que la même vertu divine qui les a renversés, qui les a relevés et les a contraints de respecter ses disciples. contient aussi leur fureur tant qu'il lui plaît, et arrête leurs bras étendus contre le maître. Comme Jésus n'a voulu être reconnu que lorsq'il lui a plu de se faire reconnaître, de même en ce moment il ne permet à nul d'entre eux de le toucher que quand il lui plaira d'être touché. Comme il a rendu le baiser de la trahisoninutile pour le désigner, ainsi il rend maintenant la force de la haine impuissante à l'arrêter. De même qu'il n'a pas voulu faire dépendre la reconnaissance de sa personne de la perfidie de son disciple, il ne veut pas non plus faire dépendre de la

ureur des soldats l'instant de sa prise; mais il le re-
arde selon son bon plaisir. Et par là il démontre encore
lus clairement que pulsqu'il frappe ses ennemis d'im-
nobilité pendant une heure, il pourrait les laisser pour
oujours dans cet état; que l'on ne saurait l'arrêter s'il
'y consentait de lui-même; en un mot, il montre qu'il
st Dieu et, comme tel, le maître de sa vie, l'arbitre de
a liberté et le prêtre volontaire de son sacrifice. *Obla-
us est quia ipse voluit.*

Mais dès que Jésus dit : « Cette heure est la vôtre;
'est l'heure de la puissance des ténèbres, » il donne
ar là même aux Juifs la permission de l'approcher, de
'emparer de lui, et il déclare que dès cet instant il s'a-
andonne à la merci de leur cruauté et de leur fureur.
oilà pourquoi archers et soldats, tous abaissent leurs
rmes, préparent les liens, et se disposent à le garrotter.
Iais comme les satellites des grands et des puissants se
gnalent ordinairement par plus d'audace, un certain
Ialchus, vil esclave du grand-prêtre, s'avance le pre-
hier pour mettre la main sur le Sauveur. A cette vue
es apôtres ne peuvent plus contenir leur zèle. Sei-
neur, disent-ils à Jésus-Christ, ne nous permettrez-
ous pas de faire usage de nos épées? *Domine, si per-
utimus gladio?* (Luc.) Pierre, plus courageux et plus
rdent que les autres, sans attendre la réponse du Sei-
neur et plus prompt que la parole, se jette sur l'inso-
ent serviteur, et veut lui fendre la tête de son épée;
ais, par une disposition secrète de Jésus, le coup se
étourne, et au lieu de lui fendre la tête il va lui cou-
er l'oreille droite (1). Oh! qu'il est imprudent, le

(1) Simon Petrus eduxit gladium; et percutiens servum prin-

zèle du chef des apôtres ! Et qui peut calculer les co
séquences de la lutte inégale qui déjà s'engage ent
les soldats et les apôtres ? Cependant ne craign
point : à peine elle commence ue le Sauveur y m
fin aussitôt. Assez, assez, dit-il à ses disciples, n'opp
sez pas une plus longue résistance : *Sinite usque h*
(Luc.). Puis il adresse à Pierre de vifs reproches, et
baissant, il ramasse l'oreille sanglante de Malchus,
repose à sa place, et le guérit miraculeusement.

Assurément les évangélistes n'ont pas enregist
toutes ces circonstances sans une raison élevée, et
récit, si simple en apparence, cache au fond d'impo
tants mystères.

Et d'abord, qu'il est beau, dit S. Jérôme, de vo
Pierre dans toutes les rencontres faire éclater sa f
plus que tous les autres ! Et quoiqu'il ait prouvé da
cette circonstance qu'il ne comprenait pas le gran
mystère de la mort du Sauveur, il ne se trompa p
cependant dans son amour pour lui. Son cœur ne r
sista pas à la douleur de voir charger de liens et traîn
à la mort celui qu'il avait reconnu et confessé le vr
Fils de Dieu (1). Mais savez-vous, reprend S. Ambrois
pourquoi, plutôt que les autres apôtres, c'est Pier
seul qui coupe l'oreille à Malchus ? Parcequ'il n'y a q
Pierre auquel Jésus-Christ ait donné, avec la puissan
de délier et de lier, le droit de trancher, avec le glai
spirituel de l'anathème, l'oreille spirituelle de ce

cipis sacerdotum, amputavit auriculam ejus dexteram. (*Joan*

(1) In omnibus locis ardentioris fidei invenitur Petrus ; et licet
ret in sensu, non errat affectu : nolens illum mori quem confes
est Filium Dei. (*In Marc.*)

qui n'écoutent pas ou qui écoutent mal la doctrine de l'Église. (1)

Le reproche même que Jésus lui adresse n'est ni moins mystérieux ni moins sublime. De ces paroles : « Baisse ton arme ; remets cette épée dans le fourreau, car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée, » il résulte clairement, dit l'Emissène, que le Seigneur n'opposa aucune défense, ce fut parcequ'il ne le voulut pas, et non parcequ'il était dans l'impuissance de le faire. Et puis, il n'est pas moins évident que, quoiqu'il s'agit alors d'une défense légitime, Jésus se refusa à l'emploi des armes. (2)

Mais qu'est-ce à dire ? Le Sauveur, en s'exprimant ainsi, a-t-il entendu prohiber aux princes et à leurs soldats l'usage des armes dans une guerre juste et dans le cas de légitime défense, ainsi que le croit faussement Tertullien ? Non sans doute ; mais, répond S. Cyrille, il a voulu nous avertir que les persécutions des tyrans contre les chrétiens (et celle que Jésus souffre maintenant de la part des Juifs en est le prélude et le symbole), ne devaient pas être repoussées par la force matérielle, qui nous expose à périr par l'épée, mais qu'il fallait employer contre elles la force de l'âme, la douceur, l'humilité, la patience et la prière. Il a voulu nous apprendre que dans une guerre toute spirituelle, ce ne sont pas des armes visibles qu'il convient d'employer, parceque si, avec elles, nous pouvons vaincre, nous pou-

(1) Quare Petrus ? Quia ipse ligandi atque solvendi adeptus est potestatem. Et ideo tollit gladio spirituali aurem interiorem male intelligentis. (*In Luc.*)

(2) Quod se non defendit, non est impotentiæ, sed voluntatis, sed neque jus Dominus armis voluit defendi. (*In Matth.*)

vons aussi être vaincus, mais des armes invisibles et spirituelles, celles dont parle S. Paul : le bouclier de la foi, le casque de l'espérance, la cuirasse de la charité, qui feront toujours triompher l'Eglise sur la terre, et assureront aux martyrs une couronne de victoire dans le ciel. (1)

Cependant le Sauveur insista, et dit encore à Pierre : « Comment peux-tu croire que je refuse le calice que mon Père m'offre par la main de ces bourreaux ? » C'était lui dire : Quoi ! j'ai tant prié, j'ai tant lutté pour être seul à boire l'amertume du calice de mes douleurs, et en faire appliquer tout le fruit aux hommes, et maintenant que je suis près d'arriver au but de tant de combats, maintenant que ce calice vient au devant de moi, tu veux que je retire la main et que je ne le boive point? Sache, Pierre, continue encore le Sauveur avec un accent de majestueuse fermeté, sache, Pierre, que si je ne voulais pas faire usage de ma puissance, mais appeler à ma défense des secours extérieurs, je n'aurais qu'à faire un signe, et le ciel et la terre s'ébranleraient pour voler à mon secours; au lieu de douze apôtres, je pourrais disposer de plus de douze légions d'anges, et exterminer en un instant mes ennemis (2). Mais alors je serais en contradiction avec moi-même, parceque c'est moi qui ai envoyé les prophètes, moi, qui les ai inspirés lorsqu'ils ont annoncé mes opprobres, mes tourments et ma mort. Comment puis-je donc empêcher l'accom-

(1) Docemur hoc facto quanam pietate zelus in Christum procedat. Arma enim noster non carnalia sunt, sed, ut ait Apostolus, spiritualia. (*In Ioan.*)

(2) An putas quia non possum rogare Patrem meum ; et exhibebit mihi plusquam duodecim legiones Angelorum. (*Matth.*)

lissement de ce que j'ai fait prédire dans les Ecritures, t que j'ai moi-même établi ? Ainsi c'est moi qui reiens le céleste secours que mon Père serait prêt à m'acorder. Mon amour pour les hommes enchaîne sa justice, ma résignation calme l'impatience des anges, et elle qui s'empare de toutes les créatures à la vue des utrages que reçoit le Créateur. Oh ! quelle précieuse éclaration ! Nous le savions bien, Seigneur, que ce 'est point par nécessité, mais par amour, que vous ous dévouez à la mort pour nous ; mais il est consoant, il est doux à notre cœur de l'entendre répéter si ouvent, et de reconnaître à des preuves si évidentes ue votre charité, plus que la perfidie des hommes, ous lie les bras et vous charge aujourd'hui de chaînes. *)blatus est*, etc.

Mais l'amputation de l'oreille de Malchus et sa guéison seules ne renfermeront-elles aucun mystère ? Non, on, disent les Pères. Rappelons-nous d'abord que dans lusieurs passages de l'Écriture l'oreille du corps se rend métaphoriquement pour l'intelligence, la docilité t l'obéissance de l'esprit à la parole de Dieu ; et c'est ans ce sens qu'il est écrit : « Le peuple gentil m'a obéi ans l'entendement de son oreille (*Ps.* 17.) ; » et Jésushrist dans l'Évangile, répète souvent ces paroles : Que celui qui a des oreilles pour entendre m'ènende. » (*Matth.*, 11.) Cela posé, savez-vous, observent)rigène et S. Cyrille, pourquoi en punition de l'insulte ite à Jésus-Christ le serviteur du grand-prêtre a eu oreille droite coupée, tandis que la gauche a été préervée ? Cela signifie ce qui est réellement arrivé : c'est ue le peuple juif, pour avoir renié et mis à mort le lessie, a été châtié par la perte de l'oreille droite ;

c'est à dire qu'il a perdu le sens facile, vrai et spiritue des saintes Écritures. Il ne les entend plus que de l'oreill gauche, et il n'en comprend plus les promesses et l mystères que dans un sens faux, matériel et humain il en aperçoit à peine l'ombre et l'écorce, et n'e découvre en aucune manière la substance et la vé rité. (1)

Jésus remet miraculeusement à sa place l'oreille san glante de Malchus, et par là il nous donne à entendr dit S. Augustin, qu'un jour viendra où, dans sa miséri cordieuse bonté, il rendra aux Juifs la véritable intel ligence des Écritures, et leur donnera un cœur docil humblement soumis à sa parole. (2)

S. Ambroise pense aussi que cette amputation d l'oreille droite est l'emblème de la surdité spirituell dont les hérétiques sont frappés pour les punir de c qu'ils renient Jésus-Christ en reniant son Église. C l'expérience prouve qu'ils n'entendent les Écritures qu dans un sens ridicule et erroné; qu'ils les dénaturer d'une manière affreuse, et qu'ils en font un horrib sacrilége en employant à l'appui des erreurs qui l perdent le code de la vérité, qui devrait les édifier les sauver. Mais Jésus-Christ, par la guérison de Ma chus, nous indique que les hérétiques même, s'ils s

(1) Quo, ceu typo quodam, significatur : Judæorum populos de tero et facili auditu carituros, (*Cyryll. in Joan.*) Nam legem mo cum sinistro auditu audiunt. Umbram habentes traditionis de lege non veritatem. (*Orig. in Matth.*)

(2) Quid auris pro Domino amputata et a Domino sanata sig ficat? Nisi (Judæis) auditum, amputata veteri vetustate, revers rum?

nvertissent sincèrement, auront l'intelligence vraie s livres saints, et qu'ils seront sauvés. (1)

Que nous sommes heureux, nous catholiques, d'avoir parfait entendement et de comprendre dans son vrai ns la parole de Dieu renfermée dans les livres saints! ais souvenons-nous que ce bonheur nous sera inutile nous ne nous empressons de conformer nos œuvres à tte céleste doctrine, à cette parole de Dieu que nous ofessons sincèrement dans notre esprit et dont notre ouche proclame toute la pureté.

Mais, dira-t-on, le Sauveur ne pouvait-il guérir Malus d'un seul mot et même d'un seul signe? Oui sans oute, puisque l'univers est sorti du néant à sa parole. ependant il a voulu que cette guérison fût l'ouvrage sa main pour montrer, dit S. Ambroise, que le Dieu i aujourd'hui ne guérit qu'un seul membre du corps main est le même Dieu qui le forma autrefois tout en- r du limon de la terre, et que celui qui maintenant chète l'homme est aussi celui qui jadis le créa (2). est pour cette raison, poursuit S. Ambroise, que l'on t alors la boue dont l'homme est formé reconnaître n ouvrier primitif, et obéir à son Créateur. Et en ef- t, ajoute S. Léon, à peine Jésus-Christ approche-t-il main puissante de l'oreille de Malchus, que la chair, ncore palpitante, sent aussitôt que la force divine de lui qui la forma la première fois la reforme main-

(1) Sed Dominus refundi auditum, demonstrans et ipsos (Hæreti- s), si convertantur, posse salvari. (*In Luc.*)

(2) Jubere potuit, sed maluit operari, ut agnoscamus ipsum qui de limo terræ corporis membra formavit. (*Lib.* 10, *in c.*)

tenant, et, docile, elle reprend à l'instant sa première figure. (1)

Cependant, par ce miracle, Jésus n'a pas seulement manifesté sa toute-puissance, mais encore sa douceur, sa patience et sa charité. C'est pourquoi les Pères ne cessent de le méditer, et d'en faire le sujet de leur admiration, de leurs éloges et de leur amour.

En premier lieu, notre Seigneur en opérant cet admirable prodige envers un vil serviteur qui s'était avancé pour l'insulter, a montré, selon S. Chrysostome, la bonté de son cœur. Il a voulu nous apprendre que nous ne devons refuser nos bienfaits et notre amour à personne, pas même à ceux qui nous font du mal et qui nous persécutent (2). O tendresse de notre Seigneur, s'écrie S. Ambroise, il ne veut que personne soit aujourd'hui victime à cause de lui; il ne permet pas qu'aucun de ses persécuteurs soit frappé pour sa défense. A cette marque je reconnais celui qui est venu pour être frappé lui-même et pour guérir tous les hommes avec le sang de ses blessures. (3)

Peut-on imaginer quelque chose de plus tendre et de plus touchant, dit S. Cyprien, quelque chose qui nous dépeigne mieux le cœur si noble de Jésus que de le voir lui-même guérir amoureusement le premier qui attente

(1) Reformat Christus quod ipse formaverat. Nec tarda caro sequitur ejus imperium, cujus erat ipsa figmentum. (*Serm. V, de Pass.*

(2) Discimus mansuetudinem Christi : erudiens nos quod in persecutores nostro oportet esse nos beneficos. (*Hom.* 82, *in Joan.*)

(3) Noluit persecutorem offendi vulnere, qui voluit suo vulnere omnes sanare. (*Liber.* 3. *Officior.*)

sa personne (1). Et, ajoute encore S. Ambroise, voilà mment le Seigneur a lui-même satisfait à la loi qu'il ait imposée à tous de faire du bien à ceux qui nous issent. Il guérit les blessures des scélérats qui vienit le traîner à la mort, lui saint et juste par excelnce. (2)

Mais, ô fureur maudite de ces monstres endurcis, prend S. Bernard, ô cœurs plus durs que des rochers, isqu'ils ne sont émus ni de la majesté d'un si grand racle, ni des preuves d'une charité si rare (3) ! Voilà 'ils s'apprêtent à le saisir et qu'ils exécutent cette nelle et sacrilége arrestation avec toutes les circonsnces décrites par les prophètes (4). D'abord ils l'enurent, semblables à des chiens altérés qui serrent de ès une brebis timide, ou à des taureaux furieux qui saillent une génisse tremblante (5). Comme un torrnt grossi par les pluies rompt toutes ses digues et se précipite sur les campagnes voisines, ainsi leur fureur, autant plus violente qu'elle avait été plus longtemps comprimée, se déchaîne contre lui (6). Puis ils lui jetent des cordes autour du cou, comme à une bête fé-

(1) Quid potest clementius, quid benignius dici ? Sanatur a Christo q sævit in Christum. (*De Bon. Patient.*)

(2) Illi Justo mortem inferebant; persecutorum vulnera ipse sanat. (*In Luc.*)

(3) Maledictus furor eorum, qui pertinax : quem nec majestas miraculi nec pietas beneficii confringere potuit. (*Serm. de Pass.*)

(4) Choors ergo, et tribunus, et ministris Judæorum comprehenderunt Jesum, et ligaverunt eum. (*Joan.*)

(5) Circumdederunt me vituli multi, tauri pingues obsederunt me. (*Ps.* 21.)

(6) Quasi rupto muro irruerunt super me, et ad meas miserias devoluti sunt. (*Job.*, 30.)

roce, et ils attachent fortement par les bras et par l corps le doux Nazaréen, qui de lui-même présente se mains aux liens (1). En même temps les gardes, le prêtres et les docteurs qui assistent à cette exécution, l bouche béante, frémissent de rage, comme un lion af famé rugit en apercevant sa proie. Ils tressaillent, ils s réjouissent comme des vainqueurs déjà maîtres du butin qu'ils doivent se partager; et, s'applaudissant les un les autres avec une joie féroce, ils s'écrient : « Voil donc ce jour si désiré; il nous est enfin donné de dé vorer une vie qui nous a été si funeste, et nous pouvon en faire la délicieuse pâture de notre haine. (2)

Êtres aveugles et insensés! Ames perfides et cruelles leur crie S. Ambroise, c'est donc ainsi que vous charge de chaînes le Dieu, auteur de la vie et de la liberté celui-là même aux pieds du quel vous devriez vous jete en le priant de vous délivrer vous-mêmes des liens d vos iniquités (3)! De grâce, arrêtez; songez à ce qu vous faites et tremblez! Car on n'enchaîne pas impunément la sagesse incarnée; on n'arrête pas en vai celui qui est l'incorruptible justice.

Mais pourquoi invectiver contre les Juifs? Jésus-Christ, remarque S. Ambroise, ne devient leur prisonnier que parcequ'il y était déjà préparé, et il n'est charg de chaînes que parcequ'il l'a voulu. Le Sauveur, di

(1) Funes extenderunt in laqueum mihi. (*Ps.* 139.)

(2) Sicut exultant victores capta præda, quando dividunt spolia (*Isa.*, 9.) Vocem dederunt, sicut in die solemni. Fremuerunt dentibus suis, et dixerunt : Devorabimus. En ista dies quam expectavimus. (*Hierem.*, 2.)

(3) O amentes et perfidi! ligaverunt Deum, a quo solvi potuit vell debuerunt. (*In Luc.*)

ncore S. Augustin, avait déjà prouvé par une série e prodiges surprenants que nul n'aurait pu se saisir e sa personne si lui-même ne l'avait permis, et que, il n'y eût consenti, cette fois encore, comme dans ien d'autres occasions, les Juifs se seraient retirés en lence sans réaliser le cruel dessein qui les avait conuits au jardin. Mais aussi Jésus-Christ n'aurait pas acompli l'amoureux sacrifice pour lequel il est venu dans monde (1). Déjà, avant ces Pères, S. Paul, parlant de i-même, et chacun devrait s'appliquer ces paroles, vait dit : « Jésus m'a aimé, et pour l'amour de moi il est livré lui-même au pouvoir de ses ennemis. (2)

Comprenons donc bien ce mystère. Le véritable amson n'a pu devenir captif que lorsqu'il l'a voulu ; il est en quelque sorte trahi lui-même, ne pouvant réster à son amour pour ces hommes ingrats et injustes u'il devait délivrer par ses liens, comme il devait les orifier par ses opprobres, les consoler par ses douurs et les ressusciter par sa mort. Et de fait, ô disgrace pécheur ! l'état de péché, nous dit l'Esprit saint, est our l'âme un état de triste captivité et de honteuse sertude. *Qui facit peccatum, servus est peccati.* Et cette rvitude est si dure, que, souillée par le péché, l'âme est pas seulement dans l'asservissement et la dépenance, mais qu'elle est encore chargée de chaînes qui ennent son front courbé vers la terre, et l'empêchent élever ses regards vers le ciel ; dégradée par le péché, e est comme enveloppée de liens qui la rendent im-

(1) Si nunquam se ab eis permitteret comprehendi, non quidem faceret propter quod venerant ; sed nec ipse faceret propter od venerat. (*Tract. 2 in Joan.*)

(2) Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. (*Galat.*, 2.)

mobile : de sorte qu'elle ne peut faire un pas dans les voies du salut, et qu'elle est réservée à la mort éternelle sous l'empire du démon. (1)

Or Jésus-Christ, comme nous l'avons déjà vu, avait obtenu de son Père par ses supplications et son agonie d'être traité comme l'un de nous et de prendre notre place afin que nous pussions nous mettre à la sienne, et avoir part à ses mérites et à ses priviléges. Dès lors il a dû être aussi chargé des chaînes humiliantes de nos péchés. Mais comme il est la sainteté et l'innocence infinie, ces affreux liens n'ont pu envelopper son âme ; il a fallu qu'il les portât sur son corps ; et pour obtenir que notre âme en fût délivrée, il a dû assujettir son corps à la puissance des ténèbres. Ah ! s'écrie S. Léon, assurément le Sauveur ne serait pas devenu prisonnier des Juifs s'il ne l'avait pas voulu. Mais le poids des chaînes invisibles avec lesquelles les esprits infernaux retenaient nos malheureuses âmes était si accablant, la force de ces liens était telle que personne de nous ne pouvait en être délivré, et d'esclave du démon devenir enfant de Dieu si le Fils de Dieu lui-même n'eût consenti à charger son corps immaculé de chaînes visibles et à être traité comme le prisonnier des hommes (2) Or dans cette circonstance, ajoute S. Léon, le démon aveuglé par son propre orgueil, ne découvrit pas la liberté de l'innocence, la sainteté infinie qui distin-

(1) Funes peccatorum circumplexi sunt me. (*Ps.* 118.) Præoccupaverunt me laquei mortis. (*Ps.* 17.)

(2) Si teneri nollet, non utique teneretur. Sed quis hominum posset salvari, nisi ille non sineret comprehendi. Talibus vinculis tenebamur adstricti, ut, nisi per hanc opem, non possemus absolvi (1. *de Pass.*)

guaient Jésus de tous les autres hommes; il crut que le nouvel Adam, ayant revêtu la nature humaine, en avait aussi contracté la souillure. Aussi le regarda-t-il et se prit-il à le persécuter comme l'un des esclaves que le péché avait soumis à son empire. C'est pour cela qu'il osa encore faire arrêter par la main des Juifs celui qui ne lui devait rien; et ce trait de flagrante injustice qu'il exerça contre le nouvel Adam, chef d'un peuple de saints, lui fit perdre les droits funestes que lui avait acquis la coupable témérité du premier Adam, chef d'un peuple de réprouvés.

Sublime et incomparable mystère de bonté! s'écrie S. Cyrille. Oh! si le voile qui le couvrait se fût déchiré alors, on aurait vu s'opérer cet échange précieux que Jésus avait sollicité par son agonie: de prendre ce qui était à nous et de nous mériter ce qui était à lui. On aurait vu alors que tandis que des mains sacriléges accablaient Jésus de chaînes, une autre main miséricordieuse et invisible brisait les nôtres; que pendant que le démon saisissait la personne du Sauveur par l'intermédiaire des Juifs, nous étions nous-mêmes délivrés de la servitude du démon (1). S. Paul avait dit encore avec plus de force: « C'est précisément parceque le Fils de Dieu a été lié comme un vil assassin par une troupe insolente et féroce que nous avons été nous-mêmes affranchis du honteux asservissement à la corruption et au péché, et que nous avons été solennellement investis du droit de participer à la gloire et à la liberté des enfants

(1) Milites vincu'a Domino immittunt, qui ad nostram naturam descendit, ut a peccatorum et diaboli vinculi nos eriperet (*S. Cyril. Alexandr. in Joan.*)

de Dieu. Qu'elle est précieuse, qu'elle est douce cette liberté que Dieu nous a donnée! (1)

Alors s'accomplit cette prophétie solennelle de David: « Le Seigneur, qui a créé le ciel et la terre, est accouru à notre secours; comme une main compatissante délivre le passereau qui s'est imprudemment engagé dans le filet de l'oiseleur, ainsi ce Dieu de bonté a rompu les chaînes qui nous tenaient attachés, et notre âme a été sauvée de l'infernal filet de Satan. (2)

Recevez donc, ô Seigneur, le tribut de ma reconnaissance et de mes louanges, puisque vous avez daigné briser et porter vous-même à ma place les chaînes de mon esclavage. Ma délivrance est pour moi d'un grand prix, c'est un reflet de gloire; car en me sauvant de l'enfer, elle m'assure le riche et précieux héritage du ciel. O saintes et inestimables chaînes de mon Rédempteur! Qui me donnera de les baiser avec respect et amour? Qui me donnera d'en entourer mon cou, et de me glorifier, comme Paul, d'être aussi le prisonnier de Jésus-Christ? Afin que l'on puisse dire aussi de moi que l'amour me rend captif de mon Sauveur, de même que mon Sauveur a voulu se faire captif pour l'amour de moi. *Oblatus est quia ipse voluit.*

SECONDE PARTIE.

On ne peut assez admirer la générosité, l'empressement et la charité avec lesquels le Sauveur présent

(1) Qua libertate Christus nos liberavit. (*Galat.*, 4)

(2) Anima nostra, sicut passer, erepta est de laqueo venantium. Laqueus contritus est, et nos liberati sumus: adjutorium nostrum in nomine Domini, qui fecit cœlum et terram. (*Ps.* 123)

olontairement ses mains aux fers de ses ennemis; ıais on ne saurait non plus détester assez l'audace ıpie et l'infâme cruauté des Juifs et de Judas en par- culier, qui n'hésitent pas à enchaîner Jésus, après lui voir vu opérer tant de prodiges. Cependant, que cela 'excite pas notre surprise. Judas et les Juifs qui lient corps du Sauveur sont eux-mêmes enveloppés de ens plus redoutables. Car l'Evangéliste a dit de Judas u'après le sacrilége de sa communion, Satan entra ans son âme et en prit possession (1), et Jésus-Christ ui-même avait dit aux Juifs, il n'y a qu'un instant, u'en se saisissant de lui, ils n'étaient que les satellites e la puissance des ténèbres qui régnait sur eux. Le rime dont Judas et les Juifs se rendent coupables en isant Jésus prisonnier, bien qu'il soit réellement in- ıme, ne doit aucunement nous surprendre, puiqu'ils ont eux-mêmes esclaves du démon et qu'ils agissent ous son inspiration et sous son commandement.

Ce qu'il faut conclure de tout cela, mes chers frères, est que Dieu habite véritablement par sa grâce dans âme juste, tandis que le démon règne par sa malice dans âme souillée par le péché. De même donc que les subli- ıes vertus des saints, qui sortent des limites ordinaires e la moralité humaine, sont dues aux ineffables com- ıunications, et au puissant secours de Dieu qui fait sa emeure dans le cœur de l'homme juste; ainsi les dé- ordres, les péchés qui frappent d'étonnement et d'hor- eur les pécheurs eux-mêmes, font le scandale même es scandaleux, et sortent des bornes ordinaires de la erversité humaine, sont le résultat de la redoutable

(1) Post acceptam buccellam introivit in eum Satanas. (*Joan.*, 13.)

impulsion, de l'énergie infernale du démon qui trône dans le cœur du pécheur.

Ces parents dénaturés qui, non contents d'être eux-mêmes impies et libertins, semblent prendre tous les moyens d'inoculer a leurs propres enfants l'impiété et le libertinage du cœur; ces amis trompeurs, ces perfides compagnes, ces infâmes confidentes, en qui la malice égale la corruption, et qui s'étudient, sans savoir pourquoi, à initier aux impurs mystères de la volupté de jeunes vierges encore pudiques, et des jeunes gens qui conservent encore toute la simplicité de la vertu: ces auteurs de livres impies et de poésies obscènes qui perdent par leurs écrits ceux qu'ils ne peuvent parvenir à perdre par leurs discours; ces funestes auteurs de peintures scandaleuses, de statues indécentes, qui parviennent à insinuer le vice en le représentant en action, qui semblent dominés par une sorte de fureur qui les pousse à commettre des péchés immortels; péchés qui leur survivent, et avec lesquels ils infectent non seulement la génération présente mais encore les générations futures; ces incrédules, qui après avoir abjuré toute croyance et toute religion déploient un zèle infernal pour arracher du cœur des peuples tout sentiment de foi et de piété, et détruire en eux tous les principes de religion : tous ces êtres pervertis, dont on ne peut dire qu'ils soient entraînés par le goût ou par la passion, mais par un zèle ardent de propager et d'éterniser le péché, tous n'agissent pas tant par eux-mêmes qu'à l'instigation de l'esprit infernal; ils sont les vrais ministres, les véritables apôtres de Satan, dont ils sont aussi les esclaves; et, selon la parole même de Jésus-Christ, le démon est le père

lont ils sont nés, et voilà pourquoi ils accomplissent es désirs et exécutent les œuvres de leur père. (1)

Mais quelle triste récompense ils retirent de leur locilité sacrilége et de leur infâme ministère! Oh! comme leurs chaînes deviennent plus pesantes; comme avec la fuite des années leur esclavage devient plus dur et plus irrémédiable! Il commence dans le temps, et ne finira jamais; car il aura toute l'éternité pour durée! Ce sont là ces cœurs pervers dont l'Ecriture dit que leur conversion est très difficile. *Perversi difficile corriguntur.* Cependant, le nombre de ces hommes si profondément corrompus n'est pas si grand. Bien autrement nombreuse est la foule des pécheurs d'habitude, dont la malice n'est pas aussi profonde, mais qui n'en sont pas moins sous la dure servitude du démon, et dont la conversion, par conséquent, présente aussi de grandes difficultés.

Ah! malheureux chrétiens! De quoi leur servira que le Rédempteur se soit laissé enchaîner pour eux, et qu'il ait une fois brisé les liens de leurs péchés, s'ils continuent à s'en forger de nouveaux avec leurs propres mains? Car nos œuvres de ténèbres, nos habitudes criminelles sont de véritables chaînes préparées par l'enfer, des liens pesants avec lesquels nous enveloppons notre âme pour la rendre esclave du plus cruel des tyrans (2); et qu'il est difficile de se délivrer de ces fers lorsqu'on a une fois commencé à les porter!

(1) Vos ex patre diabolo estis: desideria ejus vultis perficere. *Joan.*, 8.)

(2) Vinculis tenebrarum compediti. (*Sap.*, 11.)

Voyez, en effet, ce pauvre pécheur dont les rechutes se sont multipliées si souvent, et qui a vu blanchir ses cheveux dans un funeste esclavage! Or, que ce soit le besoin intime que l'âme a de Dieu, ou la crainte de se perdre, ou le désir de se sauver, que ce soit encore la voix amoureuse de la grâce qui ne laisse pas de se faire entendre de loin au pécheur qui la fuit; au moindre coup dont il se sent frappé ou dans sa fortune, ou dans sa personne ou dans sa famille; à la moindre frayeur que lui cause quelque mort imprévue; aux approches même de quelque solennité, ce pécheur forme des désirs de conversion. Mais, hélas! à peine les a-t-il conçus que déjà il les abandonne, et pourquoi? Parceque, de même que la chaîne que les esclaves portent depuis longues années pénètre souvent dans les chairs et même jusqu'aux os, ainsi chez les pécheurs vieillis dans la servitude du démon, la chaîne infernale, comme S. Augustin le disait de lui-même, s'insinue jusqu'à la volonté, qui, par cela même, s'endurcit en eux à l'égal du fer, et sous un tel poids ils ne font que soupirer et bien souvent en vain: *Suspirabam ligatus, non aliena catena, sed ferrea voluntate.* Ces infortunés voudraient donc, et ils ne peuvent pas; ils se lèvent, et ils retombent; ils se repentent, et ils commettent de nouveaux péchés; ils se débattent au milieu de la fange, et ils n'en sortent pas; ils entendent la voix de la grâce, et ils obéissent aux instincts honteux de la nature. Ils ne voudraient jamais avoir commencé, et ils ne savent jamais se résoudre à cesser. Ils se reprochent leurs vices, et ils ne se corrigent pas. Ils gémissent sous le poids de leurs fers, et ils ne les brisent pas. Le péché qui auparavant leur faisait horreur, leur est

devenu avec le temps une habitude indifférente. L'habitude, dit à ce sujet S. Bernard, s'est changée en nature, et la nature est devenue pour le pécheur une nécessité de pécher : Affreuse nécessité, qui produit presque l'impossibilité de se corriger! Fatale impossibilité, qui dégénère en un froid désespoir du salut! Epouvantable désespoir, qui consomme le terrible mystère de la damnation éternelle! Ainsi les pécheurs d'habitude continueront à porter les mêmes fers ; seulement, de temporels qu'ils sont, ils les rendront éternels. Liés maintenant par le péché, eux et toutes leurs facultés, ils demeurent à jamais enchaînés pour le châtiment qu'ils pleureront toujours et dont ils seront toujours accablés sans pouvoir jamais l'adoucir (1). Tandis que l'âme du juste, unie à Dieu par la chaîne d'or de la charité, portant Dieu dans son cœur, et se trouvant elle-même dans le sein de Dieu, se réveille en Dieu à l'heure de la mort pour se reposer toujours avec Dieu, l'âme du pécheur, au contraire, qui a vécu dans l'esclavage du démon, unie à lui par la chaîne du péché, ayant le démon dans son cœur, et habitant elle-même en lui, se réveille à la mort entre ses bras, pour aller à jamais partager sa société au milieu des feux dévorants. Que les justes tremblent donc de perdre la douce et précieuse liberté qu'ils ont acquise ; et, puissent les pécheurs gémir de l'affreuse servitude à laquelle le démon les a réduits!

Mais ne resterait-il donc plus d'espérance ? N'y a-t-il plus aucun moyen de briser des fers aussi dégradants,

(1) Ligatis manibus et pedibus, mittite eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium. (*Matth.*, 22.)

de sortir d'un servage aussi honteux? Ah! malheureux pécheurs, que votre état me fait pitié! mais que voulez-vous que je vous dise? Vous en avez beaucoup trop fait.

Écoutez maintenant ce que vous n'avez pas voulu entendre autrefois, à savoir que ce n'était pas la même chose d'apporter au tribunal de la pénitence un seul péché ou dix péchés; de se confesser après avoir commis une faute ou de mettre un intervalle de plusieurs années entre le péché et la pénitence. Écoutez : si le mal est grave, qui en est cause? Pourquoi vous enfoncer si avant dans les voies du désordre, malgré tous les avertissements de la grâce, malgré tous les remords de la conscience? Maintenant je regrette de vous le dire avec Augustin; mais ce ne serait pas améliorer votre situation que de vous en dissimuler le danger. L'homme habitué à commettre le mal, l'homme courbé sous le poids accablant de criminelles habitudes se relève difficilement. Cependant ne perdez pas courage et prenez confiance. Votre conversion est difficile, je ne le nie pas; mais elle n'est point impossible. Le mérite infini de la captivité que le Sauveur a voulu souffrir pour vous demeure tout entier. Vous n'avez qu'à vous l'appliquer; vous y parviendrez au moyen de l'humble prière, des lectures pieuses et des pratiques de dévotion; par l'usage des sacrements, la fuite des occasions et un prompt divorce avec toutes les personnes, tous les lieux où notre servitude a commencé. Cela n'est pas facile, je vous l'accorde; mais cela est indispensable. Pour prolonger de quelques jours la santé de votre corps ne vous soumettez-vous pas à l'épreuve même du fer et du feu? Or qu'est-ce que le sacrifice de faux amis, de sociétés dissolues, d'intrigues homicides, quand

il s'agit de sauver l'âme pendant l'éternité? Croyez d'ailleurs que ce qui vous est impossible avec les seules forces de la nature vous deviendra facile avec le secours de la grâce. Ce que l'homme ne peut pas, Dieu le peut. Oui, vous verrez tomber à vos pieds les débris de vos chaînes; vous recouvrerez la véritable indépendance de l'esprit, la vraie liberté du cœur, et passant maintenant sur la terre de l'esclavage du démon à la liberté des enfants de Dieu, *in libertatem gloriæ filiorum Dei*, vous aussi vous rendrez un jour grâces dans le ciel à la bonté de notre Seigneur, qui vous conquit cette liberté par le mystère de sa captivité. Ainsi soit-il.

DIXIÈME CONFÉRENCE.

LE TRIBUNAL DE CAIPHE.

Principes ejus quasi leones rugientes. Judices ejus lupi vespere. Injuste egerunt contra legem. Nescivit autem iniquus confusionem.
(Sophon., 3.)

L'un des jugements les plus iniques qui soient rapportés dans l'Écriture, c'est l'arrêt impie dont Naboth fut l'innocente victime. Pour le dépouiller de sa vigne, seul héritage que lui avaient légué ses ancêtres, et en assurer la propriété à Achab, qui brûlait de la réunir à ses domaines, que fait l'injuste Jésabel? Digne femme d'un si honteux époux, elle abuse du nom et du sceau royal pour réunir un tribunal extraordinaire, composé des hommes les plus méchants et les plus vils parmi les grands et les anciens du peuple. Par son ordre le malheureux Naboth est ensuite traduit en leur présence. Deux faux témoins, qu'elle-même appelle des enfants de l'enfer, des fils de Bélial, l'accusent d'avoir blasphémé Dieu et insulté le monarque, et, à la faveur de cette déposition, elle fait condamner à la mort la plus

injuste l'homme le plus religieux, le sujet le plus fidèle qu'il y eût en Israel; puis, pour s'enrichir de sa dépouille et se rendre maîtresse de son héritage, elle lui fait ôter la vie. (III *Reg.*, 21.)

Ce fut là sans doute un arrêt funeste, prononcé par un tribunal infâme et sans pitié. Et cependant ce tribunal n'était que la figure prophétique de celui que la vraie Jésabel, c'est à dire la synagogue, devait former pour la satisfaction de Caïphe, véritable Achab, à l'effet de faire accuser par de faux témoins et condamner par les juges iniques le vrai Naboth, Jésus-Christ, que l'on voulait dépouiller de sa vigne, c'est à dire de la maison d'Israel, dont Jésus-Christ lui-même se proclame l'héritier légitime dans la parabole des vignerons avares et cruels. C'est pourquoi ce tribunal sanguinaire, qui s'était assemblé dans le palais de Caïphe, où nous devons aujourd'hui suivre les traces du Seigneur tombé entre les mains de ses perfides ennemis, ne saurait être regardé comme une assemblée de juges; mais plutôt, ainsi que le prophète l'avait désigné plusieurs siècles auparavant, comme une troupe de lions frémissants d'une rage insensée, de loups dévorés par la faim, impatients de déchirer l'agneau divin et de se désaltérer de son sang. *Principes ejus quasi leones rugientes. Judices ejus lupi vespere.* La déposition des témoins n'y présente aucune ombre de vérité; la sentence des juges n'y laisse percer aucune lueur d'équité, et, juges et témoins, tous sont également iniques, et ne savent pas rougir de l'infamie qui s'attache à leurs témoignages et à leurs jugements. *Injuste egerunt contra legem. Nescivit autem iniquus confusionem.*

Or c'est l'accomplissement de cette prophétie que nous devons constater aujourd'hui au tribunal de Caïphe,

et par le caractère des juges qui le composent et par celui des témoins qui y sont admis, comme aussi par les fausses accusations qui y sont accueillies contre le Sauveur. Ce spectacle nous inspirera l'horreur de l'énorme injustice avec laquelle fut traité notre Seigneur Jésus-Christ, et nous prendrons garde d'être injustes nous-mêmes envers les chrétiens nos frères.

PREMIÈRE PARTIE.

Qui l'aurait jamais cru ? A peine les disciples virent-ils leur divin maître chargé de liens, que soudain ils prirent tous la fuite. Comme s'il eût été un criminel dont le contact pût compromettre ses amis et ses connaissances, ils ne voulurent plus s'associer à sa destinée et l'abandonnèrent lâchement. *Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt.* (Matth.)

Voilà donc les apôtres, tombés dans l'intervalle de deux heures en deux excès contraires. Avant la tentation, ils crurent pouvoir se passer du secours de Dieu, et ils négligèrent la prière ; au moment de la tentation, ils crurent que tout était perdu, et ils succombèrent. Présomptueux dans le commencement, ils devinrent à la fin incrédules. D'abord trop confiants en eux-mêmes, ils finirent par se défier de Dieu lui-même. Ainsi le premier excès les avait déjà disposés au second, parcequ'il existe un rapport secret entre la présomption et la lâcheté, entre la témérité et la fuite, entre les promesses pompeuses et l'oubli total des engagements. Ce n'est qu'à l'humilité sincère, selon la pensée de S. Paul, qu'appartient le vrai courage, puisque plus l'homme se

défie de lui-même et s'appuie sur Dieu, plus il devient fort de la force même de Dieu. *Cum infirmor, tunc potens sum.* (III Cor., 12.)

Ici, remarque S. Jérôme, s'accomplit à la lettre tout ce que Jésus-Christ avait prédit de lui-même par l'organe du prophète. Tous mes confidents, avait-il dit, m'ont abandonné; mon amitié les a fait rougir, ils ont redouté ma société comme celle d'un homme abominable; amis, parents, tous ceux avec qui je vivais, m'ont laissé seul au milieu de mon infortune (1). Et c'est pourquoi, ajoute S. Thomas, le Rédempteur eut encore à souffrir de la part de ses amis, par la lâcheté avec laquelle ils l'abandonnèrent. (2)

Mais ne jugeons pas les apôtres d'une manière trop sévère et hâtons-nous de compatir à leur faiblesse. Si leur courage a fléchi, ce n'est que lorsqu'ils ont vu les magistrats et les princes des prêtres venus eux-mêmes pour se saisir du Seigneur, déployer toute la rage, toute la férocité des bêtes fauves. *Judices ejus lupi. Principes ejus leones rugientes.*

Toutefois cette circonstance même, si pénible au premier abord et si humiliante pour le Sauveur du monde, est une nouvelle preuve de sa gloire, de sa grandeur et de sa majesté. L'isolement dans lequel ses plus chers amis le délaissent, l'absence de tout être qui souffre pour lui ou avec lui, démontre clairement, d'après S. Jérôme, que personne ne saurait lui être comparé

(1) Tunc impletum quod dicitur Psalmo LXXXVII; Longe fecisti notos meos a me; posuerunt me abominationem sibi. Elongasti a me amicum et proximum, et notos meos a miseria. (*In Matth.*)

(2) Passus est Christus in suis amicis cum deserentibus. (*In 4. Dist.* 15. *q.* 4.)

dans la nature, puisque personne n'est associé à son sacrifice ; qu'il est la seule victime capable de réconcilier tout le monde ; qu'il se suffit à lui-même, étant Dieu, et que dès lors, comme il avait prié lui seul pour tous, lui seul aussi devait se dévouer à la mort pour tous (1). Le Seigneur avait même annoncé d'avance toutes ces dispositions par ces paroles d'Isaïe : Je serai soumis tout seul aux tortures de ma passion, parcequ'il n'y a dans le monde nul homme qni soit digne de souffrir avec moi. (2)

Cependant les soldats et tous ces cruels sicaires n'ont garde d'oublier l'infâme recommandation que leur avait faite Judas, de veiller soigneusement à ce que Jésus ne leur échappât point lorsqu'ils se seraient emparés de lui. *Tenete eum, et ducite caute* (Matth., 14). Ils ne cessent de l'enlacer dans de nouveaux liens et de charger de doubles chaînes le Dieu de la liberté ; ils forment à ses côtés un cercle plus resserré ; ils le forcent à marcher ou plutôt ils le traînent violemment à travers les rues ; ils osent le présenter à l'indécente curiosité des spectateurs comme un insigne malfaiteur, dont l'évasion pourrait compromettre l'existence de la religion aussi bien que la sûreté de l'état. A la place de cette gravité, de ce calme qui sied si bien à des magistrats de la justice, alors qu'ils vont faire mettre un coupable dans les prisons publiques, ces indignes ministres ne déploient ici qu'une rage inhumaine, pareils à ces animaux cruels qui traînent leur proie au fond des forêts pour assouvir

(1) Ostenditur quod sicut solus oravit pro omnibus, solus patitur pro universis. (*In Matth.*)

(2) Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum.

la faim qui les presse. *Principes ejus quasi leones, judices ejus lupi vespere.*

Le tumulte causé par cette soldatesque si nombreuse, les sauvages vociférations que poussent ces nouveaux Philistins, mille fois plus coupables que ceux d'autrefois ; la joie qu'ils font éclater par la prise du vrai Samson arrachent les citoyens au sommeil ; ils encombrent les rues pour reconnaître le coupable. Les uns lui prodiguent l'insulte, les autres s'apitoyent sur son sort ; ceux-ci le croient victime de la calomnie, ceux-là enfin supposent que la synagogue a dû le surprendre dans la perpétration de quelque grand crime, puisqu'elle a procédé à son arrestation avec un déploiement de force aussi énorme.

Parmi les flots de curieux accourus à ce triste spectacle, ces barbares ont reconnu l'un des disciples secrets de Jésus. C'était un tout jeune homme qui suivait son maître ; une simple toile voilait sa nudité. Les voilà aussitôt qui se jettent sur lui et l'enveloppent de tous côtés pour le prendre.

Mais le jeune homme se débarrasse soudain de ce vêtement ; il le leur laisse entre les mains et s'enfuit. Cet épisode qui ne se trouve rapporté que dans S. Marc, renferme certainement un mystère. D'abord cet empressement furieux des Juifs à vouloir se saisir d'un disciple secret qu'ils venaient de découvrir dans la foule prouve évidemment, dit A Lapide, qu'ils auraient eu plus de joie à s'emparer des douze apôtres, disciples avoués du Sauveur, lorsqu'ils les eurent trouvés avec lui dans le jardin de Gethsémani, d'autant plus que l'un d'eux avait osé leur résister à main armée. S'ils ne le firent pas, c'est que le Sauveur leur intima cet ordre di-

vin : *Laissez aller en liberté tous les miens que vous voyez là.* Cette parole fut le véritable bouclier qui servit à la défense des apôtres, comme elle fut aussi la seule force qui les arracha à la fureur de ces loups cruels rassemblés pour déchirer les brebis aussi bien que le pasteur, et se repaître également de leur sang.

Ensuite, si ce jeune disciple se fût trouvé couvert de ses vêtements ordinaires, il n'aurait pu s'échapper des mains de ceux qui déjà l'avaient saisi, et ses habits seraient devenus ses chaînes; mais dans l'état de nudité où il était, enveloppé seulement d'une toile d'où il pouvait se dégager sans peine, il réussit à mettre en sûreté sa vie avec sa liberté. Figure admirablement expressive des dispositions dans lesquelles nous devons être nous-mêmes, si nous voulons suivre Jésus-Christ de près, dans cette vie de tentations, de piéges et de périls, où le démon, représenté dans les Juifs du jardin, rôde sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant pour nous dévorer. *Tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret.* (I Petr., 5.) Oui, s'écrie S. Grégoire, pour pouvoir lutter avec succès contre le démon, il est indispensable que nous soyons dégagés de tout ce qui pourrait nous gêner, c'est à dire que nous devons être détachés de tous les biens du monde, et prêts à sacrifier, à abandonner ceux-mêmes dont l'usage nous est permis, toutes les fois qu'il s'agit d'assurer le salut de notre âme. (1)

Sur ces entrefaites, le Sauveur captif fut traîné jusqu'au palais d'Anne, jadis grand pontife. C'était un

(1) Quid sunt terrena omnia nisi quædam corporis impedimenta. Qui ergo contra diabolum ad certamen properat, vestimenta abjiciat, ne succumbat.

homme superbe, avare, voluptueux et cruel, partant ennemi acharné de la doctrine, de la vie et de la personne de Jésus-Christ. Cette démarche fut faite à l'instigation des plus jeunes prêtres. Ceux-ci voulaient ainsi procurer à leur ancien la barbare satisfaction de voir, courbé sous les fers, un personnage aussi important que Jésus, devenu depuis longtemps pour le pontife l'objet d'une haine implacable. Mais il est une autre raison indiquée par Théophilate : c'est que, vieilli dans la malice et chargé d'années, Anne aurait pu imaginer quelque secret délit, et suggérer quelque moyen terme assez plausible pour que le Nazaréen parût digne de mort. (1)

Nous ignorons l'expédient que le pontife Anne a fait valoir ; mais ce qui est certain pour nous, c'est que cet homme, après avoir contenté sa haine sauvage par le spectacle des humiliations et des insultes de l'auguste captif, fit resserrer encore davantage ses chaînes, et que dans cet état il l'envoya à Caïphe, digne gendre d'un tel beau-père. Celui-ci, qui avait été élevé pour cette année à la dignité de grand-prêtre, se trouvait ainsi chargé de juger souverainement les crimes contre la religion. *Et misit eum Annas ligatum ad Caïpham pontificem.*

Ici il convient de faire observer avec S. Jérôme, qu'en vertu de l'institution divine sanctionnée par la loi de Moïse, la souveraineté du sacerdoce était, chez les Hébreux, une dignité à vie et tout à la fois héréditaire dans les descendants d'Aaron. Mais, au temps de Jésus-

(1) Suspicantes hunc, cum astutior esset, excogitare aliquid posse adversus Jesum dignum morte. (*Teoph.* in *Joan.*)

Christ, l'ambition et l'avarice des chefs de les familles sacerdotales, tout en voulant se donner la réputation d'être scrupuleux observateurs de la loi de Moïse, avaient fait du souverain sacerdoce une dignité temporaire, limitée à la durée d'un an, et en même temps elles l'avaient rendue élective, ou, pour mieux dire, vénale. Car le préfet romain la conférait ordinairement au plus offrant, et S. Jérôme assure, d'après l'historien Josèphe, dont le témoignage ne saurait être suspect, que Caïphe ne s'était élevé à cette dignité suprême du sacerdoce qu'en se faisant précisément un marchepied de son or.

Doit-on être surpris après cela, ajoute le savant Alcuin, que ce pontife d'iniquité ait rendu ensuite une sentence inique ? Ne sait-on pas que, parmi les hommes d'église, Simon touche de près à Judas ; que la trahison est la compagne ordinaire de la simonie, et que ceux à qui l'or ouvre l'entrée des charges ecclésiastiques ne s'y maintiennent qu'à la faveur de l'injustice et du sacrilége.

S. Jean vient ajouter à ces réflexions le poids d'une observation de la plus haute importance. Ce Caïphe, dit-il, est le même qui avait déclaré peu de temps auparavant, dans l'assemblée générale de la nation, tenue dans son palais à l'occasion de la résurrection de Lazare, que le bien public du peuple réclamait impérieusement la mort de Jésus de Nazareth. *Erat autem Caïphas qui consilium dederat Judæis ; quia expedit unum hominem mori pro populo.* (Joan., 18). Or cette parole si réservée et si grave renferme un sens profond, puisque, en effet, l'évangéliste a eu ainsi l'intention bien marquée de ne pas laisser perdre de vue que Jésus-Christ

fut conduit, pour être jugé, en présence d'un magistrat qui avait déjà publiquement arrêté sa mort, avant même d'avoir entendu les accusations portées contre sa personne.

Le grand conseil s'était réuni dans la maison de cet homme si profondément pervers et s'y était déclaré en permanence. Tous les prêtres, tous les docteurs de la loi, tous les anciens du peuple y attendaient avec anxiété le résultat de l'expédition de Judas. *Ubi omnes sacerdotes et scribæ et seniores convenerant.* (Matth. Marc.) Or toute cette réunion était digne de figurer à côté de Caïphe, son chef, composée qu'elle était des mêmes hommes qui avaient décrété conjointement avec lui la mort du Rédempteur, dans le dernier conseil dont nous avons parlé. Ainsi c'est donc là véritablement cette affreuse assemblée dont le divin Sauveur avait dit dans la personne de David : Une assemblée de méchants m'a traîné jusqu'au milieu d'elle. Des hommes pécheurs s'y sont donné rendez-vous, attendant l'occasion favorable de me perdre. *Concilium malignantium obsedit me* (Ps. 21.) *Me expectaverunt peccatores ut perderent me* (Ps. 118). Ainsi cette assemblée n'est point composée de juges intègres, mais elle ne renferme que de cruels bourreaux qui cachent une barbare fureur sous la toge de magistrats. Ainsi Jésus-Christ n'est point un prévenu qui va subir l'épreuve du jugement des hommes, mais c'est un agneau qui va être broyé sous la dent cruelle des loups. *Judices ejus lupi vespere. Principes ejus leones rugientes.*

Ils veulent cependant dissimuler sous le masque de l'hypocrisie leur rage sanguinaire, et ils affectent, dit S. Chrysostome, d'environner leur intrigue de cer-

taines formes judiciaires, et de donner à l'assassinat juridique de l'innocence les apparences de la légalité (1). Empressés d'accueillir les accusations les plus iniques, de prêter l'oreille aux plus atroces calomnies, ils dépêchent partout des émissaires et des satellites pour quêter des témoignages ; ils ordonnent même, dans l'impossibilité où ils se trouvent d'en rencontrer qui soient vrais et fidèles, que l'on amène à leur barre des hommes subornés et de faux témoins. Tant il est vrai que pour ces magistrats sans probité, sans conscience comme sans pudeur, toutes les voies sont bonnes, tous les moyens sont légitimes, pourvu qu'ils puissent livrer au supplice Jésus de Nazareth. *Principes autem sacerdotum, et omne concilium quærebant falsum testimonium contra Jesum, ut eum morti traderent.* (Marc.)

D'où nous devons conclure que quand l'autorité fait peser d'une manière évidente le joug de l'oppression sur la faible innocence, quand, au lieu des châtiments qu'elle devrait redouter, la calomnie n'a que des récompenses à espérer, alors le nombre des lâches calomniateurs et de tous ceux qui font bon marché de leur conscience se multiplie à l'infini. Voilà pourquoi, remarque à ce sujet S. Chrysostome, une foule de faux témoins se présentèrent à ce tribunal de sang, attirés qu'ils étaient par l'assurance de leur impunité et par l'espoir de flatter les dispositions du Sanhédrin (2). Ainsi s'accomplit cette prédiction du prophète : qu'une nuée de té-

(1) Nonnulla more judiciario quærunt, ut habitu judicii atque figura insidias prætexant. (*Hom.* 85. *in Matth.*)

(2) Mendaces accedunt multi, volentes gratiam tribuere Caiphæ hoc ipsum desideranti. (*Hom.* 85. *in Matth.*)

moins corrompus s'élèveront contre le Messie, mais que leurs charges, au lieu de prouver sa culpabilité, ne feront que mettre à nu leur mensonge et leur iniquité, et montrer leur perversité en contradiction avec elle-même. *Surrexerunt in me testes inique, et mentita est iniquitas sibi* (Ps. 26.)

En effet, selon le récit des évangélistes, parmi tant de calomniateurs il ne s'en trouva pas un seul qui fît peser sur notre Seigneur une accusation tant soit peu grave. Bien loin de là, leurs dépositions étaient évidemment frivoles et sans consistance, ou bien elles se détruisaient mutuellement par une contradiction évidente; ce qui eut pour résultat nécessaire de faire rejeter toutes les charges accumulées contre Jésus, charges reconnues insuffisantes pour pouvoir élever, avec quelque apparence de raison, une accusation capitale. *Et non invenerunt, cum multi falsi testes accessissent.* (Matth.) *Multi enim falsum testimonium dicebant adversus eum, et convenientia testimonia non erant.* (Marc.)

O triomphe magnifique de l'innocence de Jésus! s'écrie à cet endroit Origène. Au milieu de dépositions si nombreuses la calomnie ne trouve pas même une ombre, pas même un reflet dont elle puisse se prévaloir contre lui. (1)

Ah! nous le savions, Seigneur, que votre justice ne pouvait paraître injuste, et que votre sainteté infinie devait se montrer toujours sans tache. Nous savions, car le prophète nous l'avait assuré, que les recherches les plus minutieuses, pour trouver dans vos actions un seul

(1) Nec color inveniebatur qui posset contra Jesum adjuvare mendacia. (*Hom.* 85, *in Matth.*)

péché ou le plus léger défaut, n'aboutiraient qu'à de vains efforts. *Quæretur peccatum illius, et non invenitur.* (Psal. 10.) Et cependant quel secret plaisir n'éprouvons-nous pas à voir vos ennemis eux-mêmes, malgré leur nombre et leur astucieuse malice, trompés dans leur criminel espoir! Ils ont beau pénétrer et fouiller dans votre vie immaculée, ils sont forcés de reconnaître leur impuissance à y trouver, même en apparence, un seul fait ou une seule parole que le blâme puisse atteindre ou que puisse flétrir la sévère censure. (1)

Deux dépositions cependant sembleraient devoir être exceptées de ces mille imputations calomnieuses dont le Sauveur fut l'objet; ce sont celles des deux témoins qui déclarèrent lui avoir entendu dire : « Je puis détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours. » Trois ans auparavant Jésus avait en effet véritablement tenu ce discours à l'approche de la Pâque. Et pourtant les évangélistes regardent aussi cette déposition comme un faux témoignage. *Novissime venerunt duo falsi testes dicentes : Hic dixit : Possum destruere templum Dei, et post triduum reædificare illud.* Comment donc, se demande alors S. Jérôme, peut-on flétrir comme *faux* témoins des hommes qui rapportent la vérité. A quoi le saint docteur répond lui-même que le faux témoignage consiste non seulement à déposer d'un fait qui n'a pas eu lieu, mais encore à prêter aux paroles un sens différent de celui dans lequel elles ont été dites. Or c'est précisément ce que firent ces vils accusateurs dans cette

(1) Quod maximam lucem exhibet Jesu : qui sic irreprehensibiliter dixit, et fecit, ut nullam verisimilitudinem invenirent in eo reprehensionis mali multi et obstinati. (*Hom.* 85. *in Matth.*)

circonstance. Et d'abord il est vrai que Jésus avait parlé de la destruction d'un temple; mais, ainsi que les évangélistes ont soin de le faire remarquer, il avait voulu faire allusion au temple vivant de son corps sacré, et n'avait nullement eu l'intention de désigner le temple matériel que Salomon fit bâtir et qui fut ensuite réédifié par Hérode. En second lieu, ces témoins n'avaient rapporté les paroles du Sauveur qu'en les altérant, ils avaient ajouté quelques expressions, en avaient changé quelques autres, et de cette manière ils donnèrent à ce qui était une calomnie manifeste l'apparence d'une accusation inspirée par la vérité. Jésus avait dit : « Rompez les liens de ce temple, » et les témoins dénaturent cette expression et lui font dire : « Je détruirai le temple de Dieu. » Que l'on remarque bien, poursuit S. Chrysostome, que Jésus-Christ, afin de ne laisser aucun doute sur l'intention où il était de parler de son corps, ne se servit pas des mots *détruire* et *édifier*, mais qu'il employa les locutions *rompre les liens* (délier) et *ressusciter*, lesquelles désignent évidemment un corps animé, un temple vivant et allégorique. En enfin, pour ajouter encore à la clarté de ses expressions, il ne dit pas : « Je rompraï les liens de ce temple, » mais bien : « Rompez vous-mêmes les liens ; » tournure de phrase qui fait ressortir d'une manière plus claire l'allusion qu'il faisait à son corps réel, qui peut recevoir la mort d'une main étrangère, mais à qui il ne saurait être permis de tourner sa propre main contre lui-même. (1)

Quoi qu'il en soit, cette accusation n'était pas seule-

(1) Vos, inquit, solvite, non ego; quia illicitum est ut nobismetipsis inferamus manus.

ment une calomnie flagrante, mais elle était encore sottement ridicule. Car enfin, en admettant même que le Sauveur eût véritablement tenu le propos que ses accusateurs lui attribuaient, il n'en résultait aucune charge contre l'accusé, puisque vouloir détruire le temple pour le faire miraculeusement renaître de ses ruines trois jours après, avec plus de grandiose et de magnificence, ce n'eût point été là un acte de vandalisme, c'eût été plutôt une noble passion pour la gloire de ce monument; aussi est-il hors de doute qu'une pareille accusation n'aurait pas osé se produire devant d'autres juges.

Mais les Juifs étaient jaloux jusqu'au fanatisme de l'existence et de la gloire de leur temple célèbre, et il suffisait de mal parler de cet édifice sacré pour s'attirer la haine du peuple et être réputé digne de mort. C'est ainsi que Jérémie fut condamné à perdre la vie pour avoir prédit que Dieu détruirait un jour le temple et changerait son aire en un désert affreux (1); c'est ainsi que plus tard S. Etienne fut lapidé pour avoir renouvelé la même prophétie (*Act.* 6). Cette même accusation portée contre Jésus-Christ était donc entre les mains de ses ennemis un levier puissant pour soulever contre lui les passions populaires. C'est pourquoi une déposition de ce genre à laquelle tout autre tribunal eût refusé de prêter l'oreille, bien loin de l'admettre comme preuve de jugement, trouva faveur auprès de celui de Caïphe. Ce pontife, non seulement l'écoute, mais il l'accueille avec empressement comme une preuve légale, il lui prête une grande importance, il la propage et la fait

(1) (*Jer.* 26.)

ccréditer dans le public par les émissaires qu'il expé-
ie de tous côtés. C'est par ces odieuses manœuvres
u'il réussit à obtenir que ce même peuple, qui naguère
énérait Jésus-Christ comme un prophète, le détestât
nsuite comme un sacrilége; que ces mêmes voix qui
vaient fait retentir l'air de leurs *Hosanna*, poussassent
inq jours plus tard des cris de mort contre le même
auveur, et que même pendant qu'il était suspenduet
loué sur la croix, ce peuple égaré vint lui reprocher,
vec une insultante ironie, l'audacieuse prétention qu'il
vait manifestée de vouloir détruire le temple de Dieu.
ah! qui destruis templum Dei!

Infernale astuce de ces meurtriers travestis en juges!
on, ce n'était point là un tribunal où siégeaient des
agistrats; c'était véritablement, ainsi qu'il l'avait été
rédit, une conjuration ouverte, ourdie par des pro-
ètes de l'enfer; chaque pensée fut un dessein de ma-
e profonde, chaque parole une insulte, chaque acte
attentat contre l'innocence et contre la vérité.

Cependant cette accusation plus que suffisante aux
ux des Juifs pour faire prononcer contre le véritable
rémie un arrêt de mort, ne l'était pas assez pour dé-
der le procurateur romain à donner son approbation à
tte inique sentence. Et, sans ce concours, l'arrêt de
aïphe ne pouvait être mis à exécution. Pilate, élevé
ns l'idolâtrie, ne pouvait partager le fanatisme des
ifs pour le temple du vrai Dieu; par conséquent il
uvait tout au plus censurer comme téméraires ou
mme étant l'expression d'une vaine jactance, des pa-
les qui n'avaient pour lui aucun sens plausible, et qui
reste n'avaient été suivies d'aucun effet; mais il ne
uvait les regarder comme constituant un crime capi-

tal. Nous verrons en effet plus tard que les Juifs n'osè
rent même pas porter cette accusation devant son tr
bunal.

Si ce témoignage provoqua parmi eux une joie fana
tique, ce fut surtout à cause de l'effet qu'il était capabl
de produire et qu'il produisit réellement sur le peuple
mais ils n'en demeurèrent pas pleinement satisfaits. De
sespérant donc de pouvoir fonder sur les déposition
des témoins, même une apparence de culpabilité con
tre Jésus, ces bourreaux voulurent la faire ressortir d
ses propres réponses. C'est dans ce but criminel qu
Caïphe, oubliant le respect qu'il devait à la haute d
gnité dont il était revêtu, en qualité de grand-prêtre
de président du sacré conseil, se lève au milieu de l'a
semblée, et, s'abaissant au rôle de juge instructeur, s'ap
proche du prévenu, et lui dit d'une voix insolente : Qu
fais-tu? Pourquoi ne parles-tu pas? N'entends-tu poi
toutes les charges accablantes que ces témoins font p
ser toi? Misérable, puisque tu t'obstines à te taire, c'e
que tu n'as rien à répondre. *Surgens summus sacerd
in medium, interrogavit Jesum, dicens : Non respond
quidquam ad ea quæ isti adversumte testificantur.* (Ma
Matth.)

Rien n'était plus facile pour le Sauveur que de r
duire au néant l'accusation portée particulièreme
contre lui, d'avoir voulu détruire le temple. Pour co
fondre ses deux accusateurs, il n'avait qu'à répéter s
propres paroles dont ces scélérats avaient dénaturé
expressions et violenté le sens. Cependant il ne vou
point le faire ; il n'opposa pas un seul mot à la prov
cation insolente avec laquelle Caïphe crut avoir piq
son amour-propre, et il se renferma dans un tranqui

majestueux silence. *Ille autem tacebat, et nihil respondit.* (Marc.)

De fait, pourquoi aurait-il répondu, dit Théophilate? sagesse de Dieu, qui sonde les cœurs, ne connaissait-elle pas leurs perfides desseins? Ne savait-elle pas e, s'ils s'étaient obstinément refusés à ouvrir les yeux l'éclat éblouissant des œuvres de sa miséricorde, ils raient bien moins encore prêté l'oreille à sa parole (1). D'ailleurs, ajoute S. J. Chrysostome, cette semblée n'avait d'un tribunal que la forme; ce était en réalité qu'une réunion ténébreuse de meurers avides du sang de Jésus, et c'est pour leur ontrer qu'il les avait devinés qu'il dédaigna de ir répondre; son silence était un reproche éloent. (2)

Nous expliquerons plus tard, dans une autre Conféce, le mystère profond du silence que Jésus-Christ de devant les tribunaux. Contentons-nous aujourui de faire ressortir, avec S. Cyprien, la majesté et grandeur qui éclate dans le noble silence que Jésus pose à ceux qui lui imputaient d'avoir machiné la truction du temple. Il faut nous rappeler, à cet effet, en prononçant, trois ans auparavant, ces paroles marquables : Rompez les liens de ce temple, et je ressusciterai en trois jours, Jésus avait prédit en nes fort clairs et la perfidie des Juifs qui l'auraient s tard mis à mort, et sa propre puissance divine,

) Ipse vero sciebat eorum præcordia, quod qui non crediderant ibus, multo minus sermonibus crederent. (*In Matth.*)

) Etenim solum figura judicii ibi erat; in veritate autem latro incursus sicut in spelunca; et ideo Dominus silet. (*Hom. 85. in lth.*)

en vertu de laquelle il aurait de lui-même repris la vi le troisième jour. Le temps où cette double prophéti devait s'accomplir était donc déjà arrivé. O mystèr sublime ! Les mêmes paroles que le Seigneur avai prononcées lorsqu'il célébra la première Pâque de s vie publique, se reproduisent dans la dernière. O exhume comme un souvenir accusateur la prédictio qu'il avait faite lui-même de sa mort et de sa résurrec tion ; on lui fait un crime d'avoir annoncé d'avance qu la vie lui serait ôtée par ceux-là même qui lui prépa raient la mort en ce moment ! Mais si l'infernale per fidie de ces iniques personnages leur vaut le trist mérite d'être les aveugles ministres, les exécuteurs sa criléges de l'oracle sorti de sa bouche, leur orgueil le rend indignes d'un autre côté de comprendre le gran et consolant mystère qu'il renferme. Si donc Jésus eû expliqué le véritable sens de ses paroles, il eût fait un révélation en pure perte, et c'est pourquoi il se tai Il confie à ses apôtres la mission de prêcher aux hum bles d'esprit et aux hommes qui ont le cœur sincère. l complément de la seconde partie de sa prophétie, c'e à dire le grand prodige de sa résurrection. Il abar donne aux Juifs le soin d'en accomplir, à leur insu, première partie ; il veut que, par la mort qu'ils se di posent à lui donner, ils rompent eux-mêmes les lie de son temple vivant, en séparant de son corps sc âme divine qui en était comme le pontife ; et c'e dans l'attente de ce moment, objet de tous les désirs c son cœur, que l'éternelle vérité, obscurcie par de fa témoignages, que le Verbe, la parole intérieure c Dieu, soumise aux jugements trompeurs des homme se tait comme une victime qui attend tranquillement q

ı main qui doit l'immoler frappe le coup d'expia-
on. (1)

Mais, à la vue de ce silence, véritable triomphe pour
Sauveur, que font Caïphe et ses conseillers? Hélas!
ne sais quel démon les a frappés de vertige; mais
oin d'avoir pu comprendre le grand et ineffable mys-
ère dont ils vont être eux-mêmes les ministres, ils
'en apprécient pas même les apparences! Et, chose
urprenante! Il faut bien l'avouer : Pilate, tout païen
u'il était, cet homme qui n'avait pas été éclairé par la
oi, et qui n'était point né sous l'empire de la loi, ainsi
ue nous le verrons ailleurs, Pilate fut frappé du ma-
estueux silence que Jésus garda aussi devant lui, il
entit s'accroître son admiration et son respect, et il
edoubla d'efforts et de zèle pour l'arracher au sup-
lice. Et les Juifs, adorateurs du vrai Dieu, ce peuple
rivilégié qui avait reçu une loi de justice et de vé-
té, loin de reconnaître que le silence du Sauveur fai-
ait éclater son innocence bien mieux que s'il leur eût
épondu, prennent de là occasion de le haïr davantage,
e l'abreuver de plus d'opprobres, et leur fureur re-
ouble, et leurs persécutions ne s'arrêtent qu'à sa mort.
es barbares! ils avaient dépouillé tout sentiment d'hu-
anité. Plus furieux encore que ces animaux féroces qui
ssouvissent leur cruauté à la faveur de la nuit, à l'in-
amie et à l'iniquité dont ils se couvrent, ils ajoutent
ncore le crime de marcher, tête levée, et de ne sa-
oir rougir ni de leur injustice, ni de leur infamie.
rincipes ejus leones rugientes. Judices ejus lupi vespere.

(1) Falsis testimoniis Veritas pr emitur; Sermo Dei judicatur, et
d victimam tacens reducitur. (*De Pass.*)

Injuste egerunt contra legem. Nescivit autem iniquus confusionem.

Voilà dans quel affreux abîme tombe l'homme, lorsque les passions lui ont fait perdre de vue Dieu et la religion !

SECONDE PARTIE.

Plût au ciel, mes chers frères, que le tribunal de Caïphe eût été entraîné pour toujours dans la destruction de Jérusalem dont il fut le scandale, et qu'il fût demeuré à jamais enseveli sous ses ruines ! Mais hélas ! de nos jours principalement, ce tribunal infâme semble renaître de ses cendres, et il n'est que trop vrai qu'il s'est multiplié dans une proportion effrayante chez les nations chrétiennes, au mépris de la foi et de la loi de Jésus-Christ. Car, ne voyons-nous pas tous les jours une nuée d'hommes que ne recommandent aucun mérite ni aucune vertu, s'abattre, par les routes les plus honteuses, sur les emplois publics? Ces âmes basses, qui ont abdiqué tout instinct de la conscience et qui n'ont jamais pénétré dans le sanctuaire de la science, ne briguent les charges publiques que pour l'autorité dont elles disposent, pour les honneurs qui y sont attachés pour les avantages de fortune qu'elles procurent, pour l'impunité qu'elles assurent. Peu leur importent les devoirs qu'elles imposent et la responsabilité qu'elles entraînent; ils n'en prennent nul souci. A l'imitation de Caïphe et des prêtres, véritables satellites de ses crimes

utôt que ministres de son sacerdoce, les hommes aux-
ıels je fais allusion arrivent aux fonctions sociales par
s voies de la corruption et de l'intrigue, et nous avons
douleur de ne les voir s'y maintenir que par l'injus-
ce. *Qui per avaritiam accedit, per injustitiam serva-
r?*

Si nous exceptons ces hommes rares que dans tous
s temps et dans tous les lieux, leur réputation met
ırs rang, il sera vrai de dire qu'une foule d'âmes vul-
ıires envahissent aujourd'hui les administrations, dans
s pays qui s'enorgueillissent le plus de leurs mœurs et
e leur civilisation. La plupart de ces heureux parve-
ıs ne peuvent même racheter la bassesse des senti-
ents par le prestige de la naissance. Sans fortune, et
qui est pis encore, sans mérite, ils se sont élevés des
ngs les plus obscurs et ont pris place parmi les grands
peuple, non en s'appuyant sur le bras de la justice,
ıis en tendant la main à la faveur ou à l'intrigue. Main-
ıant superbes et hautains, autant qu'ils furent autre-
fis vils et adulateurs, ils semblent vouloir se dédomma-
r sur le public et sur leurs malheureux subalternes, du
ıg noviciat d'humiliations et de bassesses auquel ils
t été soumis par leurs supérieurs, et ils cherchent à
ploiter leur faiblesse, à surprendre leur confiance, à
mper leur crédulité. Et n'est-il pas vrai que l'on voit
ns notre temps plusieurs branches de l'administration
nverties en véritables fiefs d'un immense revenu, et
venues le privilége exclusif d'une certaine classe
hommes privés et de familles particulières? Les ba-
ıns du monopole y exercent insolemment la domina-
n la plus dure, puis ils font peser la responsabilité
leur conduite sur quelque imbécile supérieur, auquel

ils attribuent, auquel ils font remonter la cause de toutes les fautes qui signalent leur administration, de tous les actes arbitraires qu'ils commettent, de toutes les dépenses qu'ils font et de toutes les injustices, les concussions et les abus de pouvoir dont ils se rendent coupables eux-mêmes. On s'est élevé avec force contre l'ancienne aristocratie; on a flétri l'antique noblesse, née dans des siècles de foi. Je n'ai certes pas l'intention de nier les abus qui lui sont reprochés; mais je ne crains pas d'avancer que ses torts furent bien autrement tolérables que ceux dont est coupable la nouvelle aristocratie, née dans ce siècle d'incrédulité et d'indifférence, je veux parler de l'aristocratie des *fonctionnaires* et des *industriels*. N'est-il pas hors de doute que cette nouvelle aristocratie étale tous les vices de l'ancienne, sans posséder aucune des vertus qui en étaient comme la compensation expiatoire? N'est-il pas vrai qu'elle affiche, comme l'ancienne, toute l'insolence de l'orgueil, sans se faire distinguer pareillement par des traits magnanimes de charité; que, comme elle, elle affecte le déréglement des mœurs, sans avoir la même noblesse de pensées; qu'elle exerce le même despotisme, sans montrer la même générosité; qu'elle se livre à toutes les folies du caprice, sans posséder la même élévation dans les sentiments et dans les manières. L'aristocratie d'autrefois était composée d'un petit nombre de familles; celle d'aujourd'hui est tellement multipliée qu'une moitié du genre humain semble de nos jours occupée à gouverner l'autre moitié sans pouvoir y réussir! L'ancienne aristocratie constituait la force des États; la nouvelle est le fléau, le malheur de la patrie. C'est elle qui rend presque toujours les impôts plus

onéreux par le mode d'application ; c'est elle qui amasse plus de haines sur le gouvernement au service duquel elle est employée ; c'est elle enfin qui fait plus malheureux le peuple chargé de l'entretenir.

Oui, l'aristocratie des titres avait la vanité en partage; mais ce qui fait le caractère de l'aristocratie de fortune, c'est la cruauté. Voyez ce qui arrive dans les bureaux de l'administration, alors que vient frapper à la porte le malheureux ou l'innocent qui n'a ni protecteurs dont il puisse invoquer l'appui, ni présents à offrir, ni récompenses sous forme de reconnaissance à promettre pour l'avenir. Se trouve-t-il quelqu'un qui daigne l'encourager d'un sourire? Non. S'il prie, on se bouche les oreilles; s'il adresse une réclamation, il n'est fait aucun droit à sa demande. Vils satellites, postés sur le seuil du temple de la fortune et du sanctuaire de la justice, ils en défendent l'entrée à ceux qui n'ont d'autre recommandation que celle de l'innocence, du mérite et de la vertu, et ils rendent les faveurs et les actes de justice plus difficiles à demander qu'ils ne le sont à obtenir. Et dès lors qui pourrait redire les injustices chaque jour commises, les récompenses refusées ou suspendues, les mérites oubliés, les innocents opprimés? Qui pourrait compter enfin les larmes qui sont versées ? Et cependant contemplez les artisans funestes de tant de malheur ! Il abaissent à peine un regard dédaigneux sur les victimes de leur avide cupidité et de leur cruel égoïsme, ou ils fixent sur elle un œil d'indifférence, tandis que de leur côté, ils font taire leurs remords au bruit des fêtes. Aussi éhontés qu'ils sont injustes, ils étalent aux regards du public scandalisé l'insultant spectacle d'une opulence, qui est le fruit honteux de

leur rapine, et d'un bonheur qu'ils ont osé construire sur la misère d'autrui.

Que pensez-vous, mes chers frères, de ces hommes qui peuplent cependant toutes les contrées de l'Europe civilisée et chrétienne? Ne croyez-vous pas qu'avec tout principe de morale et de religion, ils ont aussi abjuré tout instinct d'humanité? Oui, sans doute, le lion qui déchire, le loup qui dévore le troupeau sans défense a plus de pudeur et moins de cruauté que ces hommes au cœur d'airain qui sont la honte du dix-neuvième siècle. O Caïphe, Caïphe, quelle foule d'imitateurs et de disciples tu comptes encore parmi nous! *Principes ejus Icones rugientes*, etc.

Mais où est donc la cause de cette plaie qui consume le corps social et qui menace d'étendre chaque jour davantage sa hideuse gangrène? Il faut bien le dire, Caïphe, ainsi que les prêtres et les anciens d'entre les Juifs n'étaient si corrompus, si avares et si cruels que parcequ'ils appartenaient à la secte des Saducéens. Rejetant dès lors le dogme de l'immortalité de l'âme, ils n'avaient ni le saint espoir ni la crainte salutaire de la vie future, et s'occupaient uniquement de se créer par toutes sortes de moyens une félicité matérielle dans ce bas monde. Or des effets identiques supposent la présence et l'action des mêmes principes et des mêmes causes. Le libertinage qui lève insolemment la tête, la cupidité qui ne connaît plus de frein, cette fureur monstrueuse de vouloir acheter sa fortune avec la dépouille de ses semblables, tous ces vices répandus dans toutes les classes de la société actuelle, ne prouvent-ils pas que les chrétiens modernes ont exilé de leur mémoire la religion et ses saintes lois, Dieu et ses terribles juge-

nents, la mort et ses salutaires terreurs, l'éternité et ses peines effrayantes, en sorte que sur toutes les demeures de ces hommes froidement égoïstes et cruels, on pourrait graver cette inscription flétrissante : Ici habitent des hommes qui ne vivent plus sous les yeux de Dieu. *Non proposuerunt Deum ante conspectum suum* (Psalm.). Tout ce renversement de la société n'établit-il pas enfin la preuve que la charité ne s'est refroidie qu'en raison de l'affaiblissement de la foi, et que l'esprit de l'intérêt individuel n'est si triomphant dans le monde que parceque la connaissance et l'amour de la vérité s'y sont insensiblement éteints. *Quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (Psalm.)

Oui, l'on dirait que, dans notre siècle, la vapeur, cette puissance nouvelle a, dans sa course rapide, emporté la religion loin de nous; l'on dirait que le fer, destiné désormais à faciliter les communications des peuples entre eux par des routes nouvelles, a fait oublier le chemin qui mène au ciel. Au milieu de toutes les inventions, de toutes ces admirables découvertes que l'on a faites pour concourir au bien-être de l'homme ici-bas, on n'a rien fait pour hâter le progrès de la vertu, et tandis que les chrétiens affluent dans les théâtres, le Seigneur voit ses temples chaque jour plus déserts. Et cependant ce n'est ni le luxe ni les théâtres, ni la grâce dans les manières, ni les cercles brillants qui forment la véritable civilisation d'un peuple. L'humble laboureur des campagnes qui, instruit de ses devoirs de chrétien, est fidèle à les accomplir; qui, rempli de piété envers Dieu, se conserve chaste avec lui-même et se montre juste envers son prochain; qui recueille l'orphelin et soulage les misères de la veuve; qui pratique la charité

envers le pauvre et l'hospitalité envers l'étranger... Un tel homme, malgré son enveloppe grossière, est mille fois plus civilisé que le riche habitant des villes qui, sous des formes prévenantes et distinguées, cache un cœur corrompu et le plus étroit égoïsme. La connaissance et la pratique de la vraie religion, voilà ce qui fait la civilisation véritable. Pour nous, nous convenons que cette fièvre qui dévore tant d'autres pays n'est pas encore arrivée à son paroxysme dans notre belle Rome, que l'idolâtrie de l'or n'y est point encore devenue, comme ailleurs, le culte dominant, une espèce de religion de l'Etat. Mais si le mal n'y est pas aussi profond, ne peut-il pas le devenir?

Redoublez donc de vigilance, ô vous tous, pères de famille, instituteurs de la jeunesse, dépositaires de l'autorité, redoublez d'influence et de zèle pour propager dans toutes les classes la connaissance, l'amour et la pratique de la vraie religion. Epargnez à la moderne Jérusalem, en vous forçant de les prévenir, le scandale, l'opprobre, tous les maux qui causèrent la ruine de l'ancienne capitale du peuple de Dieu. Sauvez-la, en un mot, du malheur d'avoir pour magistrats et pour administrateurs ces hommes cruels dont le cœur est toujours ouvert à l'injustice, toujours fermé à la compassion, et dont le front ne sut jamais rougir. *Principes ejus leones rugientes*, etc.

ONZIÈME CONFÉRENCE.

LE SOUFFLET.

Recogitate eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini, animis vestris deficientes.

(Hébr., 12.)

Pensez en vous-mêmes à celui qui a souffert une grande contradiction de la part des pécheurs, afin que vous ne vous découragiez point et que vous ne tombiez pas dans l'abattement.

Tous les persécuteurs de la vérité ont toujours été artificieux et hypocrites autant qu'injustes et cruels. Voyez Achab. Ce monarque impie hait mortellement l'innocent et courageux Michée, parceque ce prophète lui reproche ses vices et le menace des châtiments de Dieu (1). Cependant il fait comparaître un jour en présence de son inique tribunal, composé de quatre cents faux prophètes, tous animés de l'esprit du démon, le pieux Michée, seul prophète inspiré de Dieu. Il le prie, il le conjure de lui découvrir sans déguisement la volonté du ciel (2), pendant qu'au fond de son cœur il ne l'inter-

(1) Ego odi eum, quia non prophetat mihi bonum sed malum. (*III Reg.* 22.)

(2) Adjuro te, ut non loquaris mihi nisi quod verum est in nomine Domini.

roge que pour trouver dans ses réponses une occasion ou un prétexte de le faire mourir. En effet, à peine le prophète a-t-il parlé que son discours, empreint d'autant de modestie que de sincérité, est regardé comme une insulte audacieuse, : l'un des satellites du roi, certain qu'il serait agréable à cette indigne majesté, imprime sur le visage du prophète un insolent soufflet, et le roi et son conseil finissent par condamner Michée à la peine de mort.

Or le mot Michée signifie : « Qui est égal à Dieu ou Fils de Dieu. » Comment donc, disent les pères et les interprètes, ne pas reconnaître dans ce fait arrivé au tribunal d'Achab l'histoire anticipée, la prophétie claire de ce qui est arrivé au véritable Michée, au fils de Dieu, égal à son père, lorsqu'il s'est trouvé devant le tribunal de Caïphe? Ce pontife indigne, aussi bien que son infâme tribunal formé des hommes infâmes que j'ai dépeints hier, a voué aussi une haine profonde à Jésus, parceque ce divin Sauveur ne cessait de censurer sa vie scandaleuse et de prédire les châtiments prêts à fondre sur lui. Toutefois, par une artificieuse malignité, il l'excite à parler, non pour qu'il se justifie, mais afin que ses paroles fournissent elles-mêmes un sujet d'accusation contre lui. Mais à peine ouvre-t-il la bouche qu'un soufflet sacrilége a flétri son visage sacré, et juges et pontife s'empressent de le condamner.

O sanglant outrage fait à la majesté de Dieu devant le tribunal des hommes! qu'il vous souvienne, nous dit S. Paul, que Jésus-Christ ne souffre que pour nous une si grande contradiction et un affront si cruellement ignominieux. Il veut nous apprendre que nous-mêmes nous ne devons pas nous livrer au ressentiment et

la rancune, lorsque nous recevons quelque injure de la part des hommes, mais qu'au contraire nous devons les supporter avec patience, en vue de ce que le fils de Dieu, si saint et si innocent, a souffert pour nous dans sa personne. *Recogitate eum*, etc. C'est avec ces intentions que nous devons méditer aujourd'hui toutes les circonstances de cet injurieux soufflet, de cet affront cruel que notre Seigneur a reçu, et examiner le mystère qui y est renfermé, les instructions qu'il nous offre et les grâces qu'il peut nous obtenir.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons déjà vu que malgré tous leurs moyens de séduction, avec toute l'autorité suprême dont ils étaient investis, avec tous leurs efforts et quoiqu'ils eussent mendié et entendu de fausses dépositions en grand nombre, les magistrats et les pontifes qui s'étaient érigés en juges du Messie n'avaient pu trouver un seul témoin qui lui reprochât quelque chose de sérieux ou de grave. Nous avons vu aussi que ces juges iniques avaient mis leur prisonnier en demeure de se justifier des imputations portées contre lui, dans l'intention barbare de tirer de ses réponses cette matière d'accusation qu'ils avaient espéré en vain trouver dans les dépositions des témoins; mais que le Seigneur avait confondu leur coupable dessein en gardant un silence absolu. Que fait donc l'astucieux Caïphe? Il entreprend d'interroger Jésus sur les disciples qu'il avait appelés autour de lui et sur la nature et le but de ses enseigne-

ments (1). L'infâme pontife se flattait par ce moyen, dit S. Chrysostome, de pouvoir découvrir quelque chose à censurer dans sa doctrine, puisqu'il n'avait pu trouver de quoi l'attaquer dans sa personne, et il espérait le faire passer pour un citoyen séditieux, chef de sociétés secrètes et novateur dangereux en matière de religion. (2)

Si Jésus-Christ notre rédempteur n'eût pas été aussi notre maître, il aurait encore déjoué cette captieuse question de Caïphe en gardant le même silence et en montrant le même dédain. Mais il importait à toute l'Église, qu'il était venu fonder, de savoir qu'il n'était pas l'auteur d'une doctrine cachée, qui recherche les ténèbres et redoute la lumière; et dès lors, songeant à instruire les chrétiens futurs plutôt qu'à satisfaire l'insidieuse curiosité des Juifs présents, il répond d'une voix calme mais majestueuse : « J'ai toujours parlé pu-
« bliquement à tout le monde; j'ai enseigné dans les
« synagogues et dans le temple, et les doctrines que
« j'ai expliquées en particulier ne sont point différentes
« de celles que j'ai annoncées en public. Au lieu donc
« de m'interroger, interrogez plutôt, à votre choix,
« quelques-uns de ceux qui m'ont entendu : ils savent
« parfaitement et peuvent attester ce que je leur ai en-
« seigné (3). » O réponse admirable! Celui qui, d'un

(1) Pontifex ergo interrogavit Jesum de discipulis ejus et de doctrina ejus. (*Joan.*)

(2) Quia Christo nulla crimina inferre poterat, interrogat de discipulis; volens eum quasi seditiosum arguere, conciliabula facientem, novaque dogmata inferentem. (*Hom.* 82. *in Joan.*)

(3) Ego palam locutus sum mundo. Ego semper docui in synagoga et templo, in quo omnes Judæi conveniunt. Et in occulto locutus

ton si imposant assure avoir parlé ouvertement au monde, s'annonce évidemment et se révèle comme le véritable maître et le vrai législateur du monde.

Et puis, dit S. Augustin, on ne peut imaginer rien de plus doux, de plus sensé et de plus juste que cette réponse prise dans son sens littéral (1). Le Sauveur y fait particulièrement allusion aux émissaires que les prêtres eux-mêmes avaient un jour envoyés, avec la mission de le prendre pendant qu'il enseignait dans le temple, et qui étaient devenus ses admirateurs et ses disciples après l'avoir entendu (*Joann*). Il dit que rien n'était plus facile que de savoir de leur propre bouche ce qu'il avait enseigné, et que la voie la plus simple comme la plus légitime dans un semblable jugement était de s'adresser à eux plutôt qu'à lui-même. Car a-t-on jamais oui dire, lorsqu'il s'agit de doctrines dangereuses ou suspectes, que l'on commence par s'en enquérir auprès de ceux qui les ont propagées sans interroger ceux qui les ont entendues ?

En outre, ajoute S. Chrysostome, par cette réponse, qui est un appel au témoignage non suspect de ses ennemis prêts à lui tendre des piéges et à le perdre, le Sauveur montre qu'il a l'intime conviction de n'avoir enseigné que le vrai et le juste. (2)

sum nihil. Quid me interrogas. Interroga eos qui audierunt quid locutus sum ipsis. Ecce hi sciunt quid dixerim ego. (*Joan.*)

(1) Quid ista responsione verius, aut mansuetius, aut justius, (*Tract.*, 113. *in Joan.*)

(2) Id est : Interroga inimicos meos, qui insidiantur mihi. Sunt hæc verba confidentis in eorum. quæ dicta fuerant, veritate. Hæc enim est veritatis inalterabilis demonstratio : cum inimicos quis invocat teste. (*Homil.*, 82 *in Joan.*)

Mais les porteurs de livrée, insolents de leur nature, le deviennent à l'excès à l'ombre de la protection des grands. Voilà donc qu'un serviteur du souverain pontife, ce même Malchus dont Jésus au jardin avait miraculeusement guéri l'oreille s'avance jusqu'au milieu de la salle où Jésus se tenait debout, et aussi cruel bourreau que lâche et vil flatteur, dit l'abbé Rupert (1), il lève sa main sacrilége, et dans l'intention d'être agréable au pontife il frappe violemment la face sacrée de Jésus-Christ. Au lieu de regarder cette action brutale comme une offense faite à la dignité du tribunal, tout le sanhédrin applaudit; de sorte qu'encouragé par ces marques d'approbation, l'insolent valet, ajoutant l'insulte à la brutalité : Téméraire, dit-il au Sauveur, est-ce ainsi que tu oses répondre au pontife suprême? (2)

O indignité! ô affront! s'écrie ici S. Chrysostome! Peut-on imaginer un outrage plus sanglant, une insulte plus atroce (3)? Le roi de gloire est maltraité par le plus vil des esclaves; le fils de Dieu est vilipendé par un homme, rebut des autres hommes. Hélas! ajoute S. Ephrem, la terre trembla, les cieux s'épouvantèrent, les anges frémirent d'horreur et se couvrirent le visage de leurs ailes en voyant ce ministre d'iniquité outrager d'une manière si cruelle et si barbare le Dieu de majesté. (3)

Mais pourquoi, anges de Dieu, n'écrasâtes-vous point

(1) Fortis percussor et malus adulator. (*Lib.* 13, *in Joan.*)

(2) Hæc cum dixisset, unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici. (*Joan.*)

(3) Quid huic contumeliæ potest adæquari. (*Hom.* 86 *in Matth.*)

(4) Contremuerunt cœli, expaverunt Angeli, et facies suas alis contexerunt, cum daret minister iniquitatis alapam Domino majestatis. (*Serm. de Pass.*)

ce scélérat? Cieux, pourquoi ne le foudroyâtes-vous pas? Et toi, terre insensible, pourquoi n'ouvris-tu pas tes abîmes pour que l'enfer l'engloutît tout vivant? Eh! dit S. Augustin, si Jésus-Christ eût voulu punir cet outrage sacrilége, combien cela lui eût été facile à lui, dont la puissance a créé le monde? Mais, dans cette circonstance, il a préféré nous enseigner, par son exemple, la patience avec laquelle on triomphe du monde. (1)

Ainsi donc, au lieu d'éclater en stériles reproches contre l'infâme auteur d'une insulte aussi atroce, occupons-nous de penser, dans l'étonnement de notre esprit, et dans la tendre reconnaissance de notre cœur, à la sainteté, à la grandeur, à la majesté du Dieu fait homme, qui a souffert cet opprobre. *Recogitate*, etc. Et si nous sommes véritablement ses disciples, apprenons à conformer notre conduite a la sienne. (2)

Y a-t-il en effet quelque chose, dit encore S. Ephrem, qui soit plus capable de nous attendrir que l'attitude de Jésus, et n'est-ce pas un miracle surprenant de voir le Rédempteur indignement frappé montrer tant de patience devant l'audace sacrilége de son bourreau? C'est un vil et méprisable serviteur qui est l'auteur de cet affront, et c'est le maître de l'univers qui le reçoit! L'esclave se montre agité d'une fureur infernale, et Jésus, malgré le feu qui anime son visage, reste calme et conserve toute la bonté divine de son cœur! Outragé par un soufflet, la plus grande de toutes les injures, il

(1) Quid per potentiam non potuisset per quem factus est mundus; nisi patientiam docere voluisset, qua vincitur mundus. (*Trac.*, 113 *in Joan.*)

(2) Ut non fatigemini, deficientes animis vestris. (*Hebr.*, 12.)

répond avec la plus admirable modération et la prudence la plus parfaite ! (1)

Certes il eût pu interpeller Caïphe et accabler de ses reproches ce maître inhumain, dont la haine hautement déclarée avait enhardi l'insolence de son serviteur ; il eût pu lui dire avec plus de raison que S. Paul au grand-prêtre Ananie : « Dieu te frappera lui-même, « muraille blanchie, toi qui souffres et qui approuves « que je sois lâchement frappé en ta présence. » Mais non ; conservant jusqu'à la fin, remarque S. Cyprien, le respect dû au sacerdoce dans la personne de celui qui en était revêtu, quoiqu'il en fît un abus indigne et scandaleux, Jésus se tourne vers l'homme qui l'a frappé, et, sans montrer aucune aigreur ni même aucune altération, il se contente de lui dire modestement : « Si j'ai dit quelque chose qui ne convienne point, montrez-moi en quoi j'ai mal parlé ; mais si je n'ai rien dit qui ne soit juste et raisonnable, Malchus, pourquoi me frappez-vous ? (2)

Mais, dira-t-on avec S. Augustin, comment le Sauveur, qui toujours le premier a appuyé de son exemple ses propres enseignements, n'a-t-il pas observé ce qu'il avait lui-même ordonné de faire dans de semblables circonstances ? Pourquoi n'a-t-il pas présenté l'autre joue à celui qui l'avait frappé, et souffert en silence l'insulte qu'il venait de recevoir (3). Ah ! répond S. Au-

(1) Palma cæsus a servo, rationabiliter prudenterque respondit. (*Serm de Pass.*)

(2) Respondit ei Jesus : Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo. Si autem bene, cur me cædis. (*Joan.*)

(3) Hic dicet aliquis : Cur non fecit quod ipse præcepit. Percutienti,

gustin lui-même, non seulement le Sauveur a accompli à la lettre le conseil divin qu'il avait donné, mais il a fait encore davantage. Car, dans le palais même de l'infâme Caïphe, ainsi que nous le verrons bientôt, non pas une fois mais mille fois, il a présenté, avec une admirable patience, ses deux joues aux mains cruelles d'une soldatesque insolente, et plus tard encore, non seulement son visage a été souillé de soufflets outrageants et d'impurs crachats, mais même il a offert son corps immaculé tout entier pour être déchiré par les fouets et cloué sur la croix.

Si, dans cette première occasion, il n'a pas offert l'autre joue sans proférer une seule parole, il l'a fait pour diverses raisons, toutes également dignes de sa sagesse et de son tendre amour pour nous. D'abord, Jésus a été accusé, repris et puni par l'infâme Malchus en présence du premier tribunal de la nation, parcequ'il aurait manqué de respect envers le grand-prêtre. Or, s'il eût dissimulé et gardé le silence devant cette grave accusation ; si après avoir été frappé à la joue une première fois, il avait présenté l'autre joue pour appeler un second outrage, on aurait pu croire, dit un interprète, qu'il se reconnaissait coupable, et qu'il confessait d'une manière tacite, avoir mérité ce châtiment. (*A Lan.*) Il ne convient pas, au contraire, ajoute un autre interprète, que notre Seigneur restât sous le poids de cette accusation, ni entaché d'un crime, en laissant croire qu'il avait manqué à la dignité sacerdotale, ne fût-ce qu'une seule fois dans sa vie (*Jans.*). Il

cilicet, non sic respondere; sed maxillam debuit alternam præbere. (*Tract.*, 13 *in Joan.*)

a donc dû repousser l'accusation que l'on faisait peser sur lui, se plaindre avec douceur de la punition cruelle qu'on lui avait fait subir, et demander une preuve du crime qu'on lui imputait, afin que, l'impossibilité où l'on était de produire cette preuve fît éclater son innocence à tous les yeux, et mît en évidence l'injustice de ses ennemis. Cette réponse, ces paroles admirables renferment encore une sagesse profonde! Puisque Jésus-Christ s'était mis à notre place, il appartenait à sa charité infinie de consentir à être châtié comme nous avions mérité de l'être; mais il convenait aussi à la sublime dignité, à l'excellence de son ministère et à l'humanité, que sa vie resplendît pure de la plus légère tache, et que son innocence, comme sa sainteté infinie, ne fussent pas même un seul instant douteuses et incertaines, afin qu'il fût évident pour tous que le péché, pour lequel il a été puni, est le nôtre et non le sien, et que ce qu'il a souffert comme l'un de nous, il l'a souffert seulement pour l'amour de nous.

Et en effet, dit S. Cyrille, le Sauveur ne veut essuyer un si grand affront devant les hommes que parceque plus grande devait être la honte que nous aurions éprouvée à la vue de nos péchés en nous présentant devant Dieu. Le soufflet ignominieux que Jésus reçoit des pécheurs est donc tout à la fois expiatoire et consolant; il est, dirai-je presque, le sauf-conduit accordé aux pauvres pécheurs pour qu'ils puissent paraître devant Dieu sans crainte et sans honte. Car au moment où le fils de Dieu reçut comme l'un de nous et accepta pour nous avec tant de résignation une insulte si injuste et si atroce, son père, en vue du mérite infini d'une si grande expiation, effaça généreusement de notre visage l'em-

ɔreinte de l'ignominie que nous avions contractée par ıos fautes, et nous affranchit de la honte qui devait nous aire rougir et glacer notre cœur en sa présence. ıinsi, en prenant pour lui seul tout le déshonneur ɟui nous revenait, le Rédempteur divin nous a mé-ité sa propre sûreté et sa propre confiance devant ɔieu, comme par sa mort il nous a mérité sa vie ıême. (1)

Lors donc que le souvenir de nos péchés et la con-cience de notre ingratitude et de notre indignité nous ouvrent de confusion; lorsqu'en nous levant pour aller Dieu, nous sentons faiblir nos genoux et battre notre œur; que notre langue hésite et tremble, et que la ɔugeur se répand sur notre front, au point que nous osons ni lever les yeux vers lui, ni lui adresser la arole; nous devons nous représenter par la pensée outrage déshonorant, l'insulte cruelle que Jésus a ɔrouvée de la part des pécheurs pour l'avantage des écheurs eux-mêmes : ce sera un moyen de ne laisser ɔattre ni notre confiance ni notre courage. *Recogi-te.* Et le cœur tourné vers Dieu, nous devons lui dire ors avec le prophète : Seigneur, ma bassesse et mon famie me rendent indigne que vous laissiez tomber r moi un seul regard de miséricorde; mais regardez face sacrée de votre fils Jésus-Christ; voyez-y l'em-einte du soufflet cruel qu'il a reçu pour moi; et, par mérite de son ignominie, effacez la mienne, et ren-

(1) Dedecorati peccato fuimus ; quam notam injustum Christi de-sit dedecus. Nam sicut sua mors mortem nostram destruxit, ita ɟevaricationis nostræ dedecus alapa Christo inflicta delevit. (*Lib. in Joan.*)

dez-moi votre confiance, votre protection et votre amour. (1)

SECONDE PARTIE.

Dans la circonstance solennelle dont nous venons de parler, le Sauveur, en se montrant sensible à l'insulte qu'il avait reçue, et en en demandant juridiquement le motif, a été encore notre maître et notre modèle. Car, il nous a donné à entendre que les premiers mouvements d'impatience ou de colère que l'homme ressent lorsqu'il reçoit une injustice ou un affront, ne sont point des péchés, parcequ'ils précèdent la réflexion et le jugement de la raison. Il nous a donné à comprendre que de sentir le feu monter au visage, le sang s'échauffer, et l'esprit s'agiter; que d'éprouver une répugnance, une antipathie intérieure en rencontrant son ennemi personnel, en l'entendant parler, ou même en l'entendant seulement nommer, surtout si la plaie est encore saignante et que l'offense soit toute récente; que tous ces sentiments qui s'élèvent en nous sans notre participation, comme des mouvements de la nature irascible, indépendants de la volonté, ne nous rendent point coupables devant Dieu, mais qu'ils peuvent, au contraire, devenir un sujet de mérite, si nous les refoulons au-dedans de nous et si nous les réprimons aussitôt. Il nous a appris que la loi du pardon des offenses et de l'amour des ennemis ne nous oblige point à laisser

(1) Protector noster aspice Deus ; et respice in faciem Christi tui. (*Ps.* 83.)

notre innocence sous le poids de la calomnie, et à nous condamner à un silence tellement absolu que nous ne puissions protester contre l'inique persécution qui nous opprime; mais que si elle veut que nous parlions avec sagesse et une dignité calme, quand nous sommes inculpés ou punis injustement, elle nous autorise néanmoins à demander, à l'exemple de Jésus, la preuve et la raison des torts qui nous sont imputés, des indignes traitements qu'on nous fait subir, et à pouvoir répondre nous aussi : « Si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal : mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » Et, compatissant à notre misère et à notre faiblesse, il a semblé ainsi adoucir la sévérité de la loi du pardon des offenses, et nous en faciliter la pratique : *Ut non fatigemini, animis vestris deficientes.*

Cependant lorsqu'il s'est plaint de l'affront qu'on lui faisait subir, et qu'il en a demandé raison, Jésus a parlé, il est vrai, avec une admirable fermeté, mais aussi avec beaucoup de calme; il a montré une dignité souveraine, mais en même temps une grande douceur. Or, il nous a enseigné par cette conduite que notre patience, tout en étant noble, courageuse et magnanime, ne doit pas cesser d'être humble et sincère, aussi bien quand nous pardonnons que lorsque nous sommes en lutte aux injustices. Il nous a appris à défendre notre innocence, mais par les voies légitimes, à protéger notre vertu avec les seules armes qui lui conviennent, et à repousser la calomnie et le mensonge, non avec colère et amertume, mais avec la paix dans le cœur et la vérité sur les lèvres; à ne pas donner raison à nos ennemis par le spectacle de nos impatiences et de nos fureurs; à ne pas rendre menaces pour menaces,

haine pour haine, offense pour offense; et, comme il nous l'a fait dire par S. Paul : Que nous ne devons pas nous laisser vaincre par le mal, en rendant le mal pour le mal, mais que nous devons triompher du mal par le bien, en rendant le bien pour le mal. (1)

Car de quel droit, dit S. Athanase, oserons-nous, pécheurs que nous sommes, nous plaindre, nous livrer aux emportements de la colère, et nourrir des projets de vengeance, si jamais nous recevons quelque injustice de la part de nos frères, quand nous voyons le Fils de Dieu, l'innocence même, supporter avec tant de patience par amour pour nous l'insulte atroce que lui ont faite les hommes? (2). Ah! ne soyons pas si jaloux de l'estime de nos semblables, ni si susceptibles sur le point d'honneur, lorsque Jésus-Christ a consenti à être outragé pour nous; mais imitons sa douceur et sa patience à souffrir les injustices qui nous viennent de ceux avec lesquels nous avons de commun et la nature d'hommes, et la condition d'esclaves, et la triste qualité de pécheurs. (3)

Si Jésus-Christ n'a pas présenté l'autre joue à celui qui l'avait frappé, comme lui-même nous avait déjà appris que cela devait être, il nous fait clairement entendre par là, dit S. Augustin, que ce précepte ou ce conseil de l'Evangile doit se prendre, ainsi que beaucoup d'autres, selon l'esprit, plutôt que selon la lettre; que le Sauveur demande pour l'accomplisse-

(1) Noli vinci a malo, sed vince in bono malum. (*Rom.*, 12.)

(2) Si enim ille, cum Deus esset, toleravit pro te ab homine peccatore colaphis cædi; tu indignaris quod aliquis tibi convicium dicat; et ultionem paras. (*De Pass. Dom.*)

(3) *Ibid.*

ment de ce précepte sublime, plutôt les dispositions du cœur que l'ostentation des manières; que l'action de présenter l'autre joue peut être omise, et que ce qui nous importe dans ce commandement, c'est que nous pardonnions à celui qui nous injurie et nous offense, quand bien même nous saurions qu'il est prêt à renouveler contre nous et les offenses et les injures. Car il peut arriver, et cela n'arrive que trop souvent en effet, que pendant que l'on se montre calme et patient au dehors quand viennent les injures, on nourrisse ensuite dans son cœur le ressentiment et la haine (1); et alors que signifie devant Dieu ce masque de résignation?

Combien la conduite du Seigneur est différente. D'une part il a répondu avec vérité sans montrer aucune aigreur, et de l'autre il s'est résigné avec le plus grand calme à se laisser frapper au visage bien d'autrefois encore et à souffrir d'autres traitements encore plus barbares (Aug., *loc. cit.*). Ainsi Jésus-Christ confirme aujourd'hui par son exemple le grand précepte qu'il nous avait donné auparavant en ces termes : Sachez que mon père céleste ne vous pardonnera pas, bien plus, qu'il vous punira de la manière la plus sévère, si vous ne pardonnez pas vous-mêmes avec toute la sincérité du cœur à votre frère qui vous aura offensé. (*Matth.*, 18.)

Il nous a enseigné qu'il suffit de pardonner du fond du cœur sans qu'il soit besoin de le faire avec une certaine affectation extérieure, mais qu'il ne suffit pas d'a-

(1) Nihil prodest ut alteram maxillam visibiliter homo præbeat iratus; fieri enim potest ut quis alteram maxillam visibiliter præbeat, et iratus sit.) *Tract.* 115 *in Joan.*)

voir pour ceux qui nous ont offensés des procédés aimables en apparence, si l'on conserve dans le cœur de la haine contre eux. (1) C'est à dire que Jésus a condamné, par son exemple, non seulement ces discordes publiques, ces inimitiés ouvertes, ces haines brutales qui éclatent toujours en injures dégoûtantes, en rixes violentes, en affreuses trahisons, en meurtres cruels, et que la civilisation moderne a reléguées dans la population des carrefours et les classes dégradées; mais qu'il a aussi condamné ces haines, que j'appelerai douces et polies, ces inimitiés déguisées, ces rancunes secrètes qui ne mettent pas dans la main de l'offensé une arme pour verser le sang et ravir cruellement la vie à son agresseur, mais qui aiguisent son esprit et sa langue pour les faire servir à déchirer la réputation et l'honneur, trésors souvent plus chers que la vie même; et malheureusement ces sortes d'inimitiés se rencontrent dans les classes élevées et jusque chez ceux qui se piquent d'éducation et affectent de la piété.

Car n'est-il pas vrai que si notre semblable a le malheur de nous offenser, même une seule fois, par un seul acte que la calomnie invente bien souvent, ou que la médisance exagère, même par une plaisanterie, un sourire, une parole, même encore par ignorance ou par distraction, n'est-il pas vrai, dis-je, qu'il nous devient horriblement antipathique, fatigant, odieux? On observe toujours les convenances à son égard; on n'ose se permettre devant lui des paroles blessantes, mais on ne cesse en son absence de rabaisser son mérite, de

(1) Nihil prodest ore dimittere, si in corde eum odio habeamus. (*Haym.*)

discréditer ses talents, d'élever des doutes sur sa pu-
leur, sur son honnêteté, sur sa religion, de censurer sa
conduite, de calomnier même ses intentions; on ne cesse
de paralyser son industrie, de décourager sa clientelle,
d'arrêter la marche de ses affaires et de ses intérêts; on
ne cesse de le rendre suspect à ses amis, de le mettre
en défiance auprès de ses supérieurs, et d'exciter même
contre lui la haine de ses parents. Qu'importe donc que
on fasse un échange de visites avec la personne qui
nous a offensés, qu'on lui prodigue des saluts et des in-
vitations, qu'on l'entoure d'égards et qu'on le comble
de politesses si ensuite on le déchire en secret? C'est là
véritablement de la haine, de l'envie, de la vengeance,
et d'autant plus condamnables, qu'au péché de couver
une inimitié réelle on ajoute le crime de l'hypocrisie
et de la trahison. Cette fausse générosité, ces préve-
nances affectées, auxquelles nous nous soumettons plu-
tôt par principe d'éducation que par esprit de religion,
pour ne pas offenser l'œil délicat du monde plutôt que
pour obéir à la loi de Dieu, ne suffisent pas pour nous
obtenir le pardon du Père céleste, qui l'a promis non
point aux réconciliations apparentes, mais à l'ou-
bli sincère des offenses, à la véritable affection du
cœur.

On n'est pas coupable, je le répète, d'éprouver de la
répugnance pour son offenseur; mais il y a péché à
entretenir, à la seconder, à lui donner un libre essor
dans ses pensées, dans ses actions et dans ses paroles.
Il y a péché à se livrer contre lui aux imprécations, aux
médisances, aux injures, et ce péché est directement
opposé à l'esprit du christianisme, puisque le chrétien,
selon la belle expression de Tertullien, est l'homme qui

n'a pas d'ennemis au monde, l'homme qui oublie et par donne. *Christianus nullius est hostis.*

S. Christophe, cet illustre martyr, ayant reçu sur un place publique un soufflet de la part d'un misérable met aussitôt l'épée à la main et se précipite sur lui. Déj il allait lui percer le corps, lorsque le soufflet que Jésu avait reçu avec tant de patience se représente à sa mé moire. Aussitôt il se calme, pardonne à son agresseur e lui laisse la vie. En vain le peuple fait-il entendre c cri unanime : « Tuez-le, tuez-le, mort à l'insolent mort à l'infâme agresseur ; » Christophe répond ave une sainte générosité : « Je le ferais si je n'étais chré tien. » *Facerem, si non essem christianus.*

Ainsi, lorsque la passion nous domine, lorsque d perfides amis nous conseillent, lorsque le faux poin d'honneur nous pousse à tirer vengeance des injure que nous avons reçues, il nous faut aussi répondre ave la même noblesse : Non, je ne le puis, je ne le doi pas, je ne veux pas le faire : je suis chrétien !

C'est pourquoi, nous aussi, rappelons-nous l'insult sanglante que le Dieu de majesté a reçu de la main sa crilége d'un vil pécheur, et nous aurons honte san doute de ne savoir rien souffrir de la part des hommes nous qui sommes pécheurs nous-mêmes, et hommes d néant; alors nous nous sentirons fortifiés et tellemen supérieurs à nous-mêmes, que nous pourrons accompli la loi de pardon et en obtenir la récompense. *Recogi tate eum, qui talem,* etc. Ainsi soit-il.

DOUZIÈME CONFÉRENCE.

LA CONDAMNATION A MORT
AU TRIBUNAL DE CAIPHE.

In judicium ego in hunc mundum veni ut, qui non vident, videant ; et qui vident, cæci fiant.

(Joan., ix. 39.)

Je suis venu en ce monde pour le jugement, afin que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.

C'est donc tout à la fois un jugement de miséricorde et de rigueur, de bonté et de châtiment que le Sauveur du monde est venu exercer dans le monde. *In judicium veni in hunc mundum ;* de miséricorde et de compassion pour les aveugles, afin qu'ils ouvrissent les yeux à la lumière; de rigueur et de châtiments pour les voyants, afin qu'ils soient rendus aveugles au point de ne pouvoir plus rien discerner; *ut qui non vident, videant ; et qui vident, cæci fiant.*

Les aveugles qui devaient être éclairés de la lumière divine dans ce mystérieux jugement, c'étaient les Gentils. Après avoir reconnu leur aveuglement spirituel et

l'avoir confessé avec humilité, ils devaient avoir recours au céleste médecin qui seul pouvait les guérir, puis connaître, Jésus-Christ, et croire en lui; enfin le faire connaître à nous-mêmes, et nous faire croire en lui. Au contraire, les voyants qui devaient devenir réellement aveugles dans ce jugement, c'étaient les Juifs qui avaient entre leurs mains la loi et les prophètes pour y voir et y reconnaître le Messie; mais qui, en punition de leur présomption et de leur orgueil, non seulement ne le reconnaîtraient pas, mais encore le répudieraient et le feraient mourir; de manière qu'eux et leurs descendants demeureraient dans une cécité profonde au sujet du mystère de la rédemption et du salut éternel.

Telle est l'explication donnée par Jésus-Christ lui-même. En effet, les Juifs, ayant pensé que ces terribles paroles leur étaient directement adressées, lui dirent : « De qui parlez-vous donc? Serions-nous par hasard ces voyants qui deviendront aveugles, ainsi que vous le dites : » *Numquid et nos cæci sumus?* Et le Sauveur leur répondit affirmativement, ajoutant ces paroles encore plus terribles : « Si vous étiez aveugles et que vous sentiez votre aveuglement, vous ne seriez point coupables; mais comme vous êtes aveugles et que dans votre orgueil vous prétendez voir mieux que les autres, votre péché demeurera toujours en vous, et avec le péché subsistera aussi votre châtiment. » *Si cæci essetis,* etc.

Or cette effrayante prophétie de l'aveuglement dans lequel devait tomber la nation juive, ce terrible jugement de punition se sont solennellement accomplis au tribunal de Caïphe. Là, bien que le Sauveur révèle et proclame hautement qu'il est le Fils de Dieu, la synagogue, au nom de toute la nation, s'obstine à ne pas le con-

naître; elle le renie, elle le condamne; et à mesure que Jésus fait briller sa divine lumière aux yeux des Juifs leur aveuglement augmente.

Considérons donc aujourd'hui avec une sainte frayeur ce mystère de l'iniquité des hommes et de la justice de Dieu, afin qu'instruits par l'exemple des Juifs nous évitions le péché de l'obstination et de l'endurcissement pour pouvoir éviter aussi le terrible châtiment qui l'attend.

PREMIÈRE PARTIE.

Le silence mystérieux dans lequel le Sauveur s'était constamment renfermé, et qui avait fait triompher son innocence et sa divinité bien plus que s'il eût parlé longuement, avait réduit au désespoir ses juges iniques parcequ'il leur enlevait tout prétexte et tout motif de le condamner. Que fait donc Caïphe pour vaincre un silence si extraordinaire et en même temps si inquiétant? Il imagine de conjurer Jésus-Christ par ce qu'il y avait de plus saint et de plus terrible dans la religion juive, par l'auguste nom de Dieu, persuadé que le Sauveur, à cause de sa profonde religion et de sa piété sincère, et par respect pour un nom si saint, aurait donné une réponse : « Allons, leur dit-il, il est temps d'en finir. Je vous adjure au nom du Dieu vivant et éternel de nous dire nettement si vous êtes le Messie, le Fils béni de Dieu. » (1)

(1) Adjuro te per Deum vivum, ut dicas nobis, si tu es Christus filius Dei benedictus. (*Matth. Marc.*)

O homme du démon! s'écrie ici Origène; car c'est le démon qui le premier osa pendant deux fois faire cette question à Jésus-Christ, et précisément dans les mêmes termes : « Dis-moi si tu es le Fils de Dieu. » C'est le démon qui pousse les hommes animés de son esprit et devenus ses enfants à douter de la divinité de Jésus-Christ. C'est le démon qui a inventé ce blasphème. Ainsi donc lorsque Caïphe répète la même demande il ne fait qu'imiter le démon son vrai père. (*Tract.* 35 *in Matth.*)

Bien plus, ajoute Bède, Caïphe renchérit encore sur la malice du démon, parcequ'il n'insiste pour obtenir de la bouche même du Sauveur l'aveu de cette vérité qu'afin de le calomnier et de le perdre. Car si Jésus se renfermait dans une dénégation absolue, Caïphe l'aurait aussitôt convaincu de mensonge, puisque le Sauveur avait dit plusieurs fois de lui-même qu'il était le Messie et le Fils de Dieu. Que s'il répondait affirmativement, le grand-prêtre aussitôt le déclarait coupable de profanation contre la religion et d'usurpation de la divinité. C'était donc là, observe Théophilate, une question insidieuse, et de quelque manière que le Seigneur y eût répondu il aurait mis lui-même dans les mains de ses bourreaux le glaive pour l'immoler. Ainsi Caïphe ne cherche pas la vérité pour croire, mais un prétexte pour condamner. Homme impie! il invoque le saint nom de Dieu pour faire mourir le Fils même de Dieu. (1)

Mais ces coupables desseins, qu'une profonde hypocrisie couverte du manteau de la religion cachait aux yeux des hommes, ne pouvaient échapper au regard

(1) Interrogabat quidem non ut, addiscens, credat, sed ut damnet. (*In Marc.*)

du Fils de Dieu, qui pénètre le fond des cœurs. En effet Jésus répond en ces termes à cette demande suggérée par l'enfer : « Si je vous dis qui je suis, je sais bien que vous ne me croirez pas ; si je vous interroge au contraire vous-mêmes sur les vrais caractères du Messie, je suis certain que vous ne me donnerez aucune réponse ; dans tous les cas vous êtes résolus à me condamner. (1)

O paroles divines ! que faut-il y admirer davantage ? Est-ce là sagesse qui découvre les pensées les plus secrètes ? Est-ce la douceur qui s'abstient de tout reproche, et qui ne se permet aucune réflexion sévère contre des hommes dont elle démasque l'infernal dessein ? Car enfin c'est comme si Jésus avait dit au grand-prêtre : « Tu m'adjures, ô Caïphe, de te dire si je suis le fils de « Dieu, le Messie ; tu affectes un désir sincère de con- « naître cette importante vérité. Mais moi, qui lit dans « ton cœur, je sais que si je te révèle la vérité, tu as ré- « solu, non pas de la croire, mais de la combattre et de « m'en faire un crime. Malheureux ! en faisant interve- « nir le saint nom de Dieu, tu lui fais le plus sanglant « outrage, parceque tu veux le rendre, dansla mort de « son fils, le complice de ta perfidie. »

Quelle est sage et précieuse la déclaration dont le Sauveur fait précéder sa réponse ! Nous voyons clairement par ce préambule que s'il répond, ce n'est pas qu'il espère être cru, ni que la perfidie de Caïphe l'ait enveloppé dans ses réseaux. Car avant de répondre, il a déjà découvert les piéges qu'on lui tend, et fait voir qu'il connaît tout ce que Caïphe voudrait cacher en vain.

(1) Si vobis dixero, non credetis mihi ; si autem interrogavero, non respondebitis mihi ; neque dimittitis. (*Luc.*)

Donc, s'il répond, c'est qu'il obéit non à une interpellation dont il sait la malice et l'hypocrisie, mais au respect qui est dû au saint nom de Dieu, même quand il est sur les lèvres de l'impie qui le profane. S'il répond, ce n'est pas qu'il ait été surpris par la dissimulation du pontife, mais c'est qu'il veut honorer le voile auguste du nom divin qui le couvre. Enfin s'il répond en disant qui il est, ce n'est pas qu'il se laisse arracher imprudemment une vérité que ses juges sont indignes de croire, déterminés qu'ils sont à en faire le plus déplorable usage ; mais c'est qu'il croit devoir cette révélation à lui-même, à son Eglise et à nous. Eh ! que serait-il advenu pour notre foi si, dans une circonstance aussi solennelle, Jésus-Christ eut gardé le silence sur sa divinité, où s'il ne l'eût confessé qu'en termes ambigus ? Bien plus : si le Sauveur eût refusé de faire au conseil suprême, présidé par le grand-prêtre, c'est à dire à l'autorité légitime et compétente, cette révélation légale et juridique, alors la perfidie des Juifs qui ne voulurent point le croire aurait été en quelque manière excusable, et la foi des Gentils sérieusement compromise. C'est pourquoi Jésus-Christ répond aux deux questions qui lui sont deux fois adressées par le grand-prêtre : « Oui, vous l'avez dit ; je suis véritablement le fils de Dieu, le Messie. *Tu dixisti. Ego sum.* (Matth. Marc.)

Mais il était de la dignité du Fils de Dieu de ne pas répondre simplement comme un esclave, comme un disciple, ou comme un accusé que l'on interroge ; il lui appartenait de parler en Seigneur qui commande, en maître qui instruit, en juge qui condamne, et de faire entendre à ces hommes iniques des vérités qu'ils ne veulent pas connaître. Jésus ajoute donc d'un ton ma-

estueux et sèvère : « Toutefois, je vous déclare qu'un jour viendra, où vous, qui vous arrogez le droit de juger le Fils de l'homme, vous serez jugés par lui-même : vous le verrez alors descendre sur les nuées du ciel à la droite de Dieu. (1)

Redoutables paroles ! funeste révélation ! Non, dans ne telle circonstance ce ne peut être là le langage 'un simple mortel. Seule la sagesse incréée pouvait ransporter la pensée et l'esprit de ceux qui l'écoutaient u tribunal des hommes au tribunal de Dieu, unir à la évélation de sa divinité le souvenir du jugement uniersel qui en est la preuve, s'oublier elle-même, onger au salut éternel des hommes qui méditent sa ort et les ébranler par ces paroles fulminantes, afin e les convertir ou de les rendre inexcusables. En effet 'est comme si Jésus leur disait : « Que sa condition tait indépendante de leurs crimes, de leurs préjugés et e leurs erreurs ; qu'il ne cesse pas d'être le Fils de ieu, parcequ'eux-mêmes s'obstinent à ne vouloir pas reconnaître pour tel ; que bien qu'il comparaisse evant eux comme leur victime, eux, à leur tour, ils paaîtront un jour devant son tribunal comme coupables ; ue s'il est maintenant entre leurs mains pour être raité comme il consent à l'être, eux-mêmes tomberont ntre ses mains pour lui rendre compte de leur injusce, de leur obstination et de leur incrédulité ; qu'il y une différence infinie entre le jugement auquel il se résente librement aujourd'hui et celui auquel ses perécuteurs seront un jour obligés de comparaître, entre

(1) Verumtamen dico vobis : Amodo videbitis Filium hominis sentem a dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cœli. (*Matth.*)

Caïphe et le Souverain éternel, entre l'assemblée des impies et le conseil des anges, entre quelques faux témoins et la multitude des saints, qui prononceront avec lui leur juste condamnation; qu'eux-mêmes, aujourd'hui si orgueilleux, si insolents et si cruels, seront alors confus, humiliés, anéantis par le désespoir, et réduits à servir de marchepied à celui qu'ils accablent en ce moment de leurs mépris; enfin qu'ils reverront tout rayonnant de splendeur, de gloire et de majesté celui qu'ils voient maintenant tombé jusqu'au dernier degré d'avilissement, et que puisqu'ils ne veulent pas le reconnaître pour leur tendre Sauveur, ils éprouveront alors en lui un juge inexorable. » *Amodo videbitis*, etc.

Quelle différence entre la terrible révélation que le Sauveur fait aujourd'hui de sa divinité à la superbe synagogue et celle qu'il en fait dans le temple à l'humble aveugle-né! Jésus s'approche de celui-ci avec un air de bonté familière : « Homme bon, lui dit-il, veux-tu croire au Fils de Dieu? » L'aveugle-né lui ayant répondu : « Et quel est-il? où est-il, Seigneur, le Fils de Dieu? car me voilà prêt à croire en lui et à l'adorer. » Jésus lui dit alors avec un air de sourire et d'une voix amoureuse : « Tu l'as vu, ô homme heureux! le voilà devant tes yeux; le Fils de Dieu, c'est moi qui te parle (1). » Et par ces paroles Jésus lui dessilla les yeux de l'esprit d'une manière plus admirable encore qu'il ne lui avait ouvert les yeux du corps; il fit descendre sur son intelligence un rayon céleste, et cette lumière lui découvrit la vérité divine que Jésus venait de lui révéler par sa parole. Il lui en communiqua la certitude

(1) Et vidisti eum, et qui loquitur tecum ipse est. (*Joan.*)

et l'entière conviction, et, avec elles, la foi et l'amour divins. Aussi l'aveugle-né s'écrie-t-il tout transporté : « Oui, Seigneur, je crois en vous, » et se prosternant à ses pieds, il l'adore. *Credo,* etc.

Ainsi donc Jésus-Christ se manifeste à l'aveugle-né et à Caïphe comme Fils de Dieu, et Dieu lui-même ; mais au premier, c'est comme un Sauveur, et au second, comme un juge. Il se révèle à celui-là pour le pardon, à celui-ci pour la vengeance ; pour l'un il a des paroles d'amour, pour l'autre des paroles d'indignation ; au premier il promet sa miséricorde, et il menace le second de sa redoutable justice.

Pourquoi donc cette différence ? C'est que le prophète avait annoncé que le Messie se manifesterait amoureusement aux humbles pour les sauver, mais qu'il se rendrait impénétrable aux superbes, et les laisserait périr (1). Or l'aveugle-né chercha pour trouver, demanda pour connaître, crut pour adorer, et, voyez son bonheur ! Il trouve, il connaît, il adore ; et par un miracle plus grand que celui qui lui avait rendu la vue du corps, il obtient aussi la vue de l'âme. *Qui non videbat, videt.* Caïphe, au contraire, ne demande que pour surprendre, n'écoute que pour trahir, n'interroge que pour condamner, et de là vient qu'en même temps que Jésus l'instruit, il l'abandonne à son ignorance. Aussi Caïphe a devant lui le Fils de Dieu sans le connaître, il l'entend sans le croire ; et la magnifique révélation que Jésus-Christ lui a faite de lui-même ne sert qu'à rendre le pontife plus obstiné, plus pervers et plus aveugle. *Et qui vident, cæci fiunt.*

(1) Quoniam tu populum humilem salvum facies ; et oculos superborum humiliabis. (*Psal.* 17.)

En effet, loin de profiter pour son salut de cette sublime révélation, il en abuse pour appeler la haine sur le Sauveur et précipiter sa propre perte. Et, ô diabolique scélératesse ! O hypocrisie infernale ! Caïphe attendait précisément que cette réponse sortît de la bouche du Sauveur ; et, pour l'obtenir, il avait fait intervenir le nom de Dieu. En l'entendant, il éprouve donc au fond de son cœur une joie perfide. Parceque la qualité de Messie, étant inséparable, selon les prophéties, de la dignité de roi, Caïphe crut que, dès l'instant que le Nazaréen se serait proclamé le Messie, il pourrait en conclure qu'il aspirait à se faire roi, et qu'ainsi il serait en droit de l'accuser, comme il l'accusa en effet auprès de Pilate d'aspirer à la royauté(1). Toutefois ce pontife, comiquement sacrilége, refoule au fond de son âme corrompue la joie qu'il ressent, et affecte tous les dehors d'une sainte indignation. Il compose son visage avec tous les dehors de la tristesse, pendant qu'il se réjouit dans son cœur ; il joue le rôle de pontife zélé pour l'honneur de son Dieu méprisé, lui qui ne fait qu'assouvir sa haine. Pour produire sur le peuple une impression plus profonde, et rendre plus vive par des démonstrations extérieures, dit S. Léon, l'horreur qu'il exprime dans ses paroles (*De Pass.*). Caïphe s'abandonne à des mouvements violents, à tous les emportements d'un homme qui serait sous le coup d'une grande douleur. Il déchire avec fureur ses vêtements et les insignes du sacerdoce, ainsi que faisaient les Juifs, au dire de S. Jérôme, lorsqu'ils entendaient blasphémer contre Dieu, et, jetant un grand cri : quel

(1) Hunc invenimus dicentem se Christum et regem esse.

blasphème il a prononcé, s'écrie-t-il ! Le misérable ! il a blasphémé ! Vous tous, qui êtes ici présents, vous avez entendu le blasphème. Qu'avons-nous besoin encore de chercher des preuves et d'interroger des témoins pour le condamner ? (1)

Malheureux Caïphe, dit S. Léon, qui n'a point compris dans son aveuglement le mystère terrible qu'il accomplissait alors par cet acte de sacrilége frénésie, par cette pantomime de la douleur. En déchirant lui-même ses habits, en foulant sous ses pieds les insignes du sacerdoce, il s'est dégradé de ses propres mains, il s'est démis volontairement de l'honneur et de la dignité de grand-prêtre, et lui-même, criminel et bourreau tout à la fois, il a exécuté sur sa personne cette ignominieuse condamnation. (2)

Car, remarquez-le, Jésus-Christ ne promit à Pierre de fonder sur lui son Eglise, et de lui donner les clefs du royaume du ciel, que lorsque Pierre eut reconnu sa divinité et qu'il l'eut confessée en ces termes : « Vous êtes le vrai fils de Dieu éternellement vivant (3). Or, comme ce fut à la foi en la divinité de Jésus-Christ qui lui avait été révélée par Dieu lui-même, et à la confession qu'il en fit publiquement, que Pierre dut d'être élevé au souverain sacerdoce de l'Église chrétienne ;

(1) Tunc Princeps sacerdotum scidit vestimenta sua, dicens : Blasphemavit. Quid adhuc egemus testibus ? Ecce nunc audistis blasphemiam. (*Matth.*)

(2) Nesciens quid hac significaret insania, sacerdotali se honore privavit. Ipse se spoliat, et propriis manibus pontificalia indumenta discerpens, ipse sibi est sui exequutor opprobrii. (*Serm. IV. de Pass.*)

(3) Tu es Christus Filius Dei vivi. (*Matth.*, 17)

ainsi, la négation de ce même dogme et l'obstination à le repousser publiquement, d'après les suggestions de Satan, firent perdre à Caïphe le pontificat suprême de la synagogue.

N'était-il pas juste d'ailleurs que Caïphe fût dépouillé de son sacerdoce, dès l'instant qu'il avait nié la divinité de Jésus-Christ, cachée sous le voile de l'humanité, et qu'il avait osé accuser de blasphème le pontife éternel, de qui émane tout sacerdoce? N'était-il pas juste qu'il fût aussitôt déposé par son chef, dont il avait nié l'origine et la divine puissance, et que lui-même devînt sur sa propre personne l'exécuteur d'un si grand châtiment? Observez encore, dit S. Hilaire, qu'il déchire ses vêtements au moment même où Jésus-Christ se déclare fils de Dieu et Messie, en présence de toute la nation représentée dans la personne de ses chefs. Ainsi, à peine Jésus-Christ se découvre-t-il d'une manière légale et solennelle pour ce qu'il est réellement, que toutes les ombres qui avaient été destinées à le figurer s'effacent; le sacerdoce d'Aaron cesse aussitôt que s'établit le sacerdoce de Jésus-Christ; la loi disparaît devant l'Évangile, et devant l'éclat d'une si grande majesté, le voile des Écritures figuré dans les habits sacerdotaux se déchire soudain (1). Caïphe, ajoute encore S. Jérôme, pontife juif, déchire ses habits; mais le soldat gentil ne déchire pas sur le calvaire la tunique de Jésus; il la conserve intacte. Or tout cela indique que le sacerdoce de Jésus-Christ, dont les vêtements sont l'emblème, de-

(1) Christi majestate audita, vestem sibi discidit : ipsum videlicet, quo contegebatur, velamentum legis abrumpens. (*Canon.*, 32 *in Matth.*)

neurera perpétuellement au milieu de nous, qui sommes les Gentils, et qu'au contraire il a été détruit et aboli pour toujours chez les Juifs (1). Admirable histoire de la passion du Rédempteur! Que de vérités elle renferme, et combien de mystères s'y accomplissent!

Remarquez cependant un nouveau trait de la *malice infernale* de Caïphe. Après tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a dit, ce n'est pas, de lui-même, qu'il prononce la sentence; mais il feint de vouloir recueillir les avis de ses collègues. Il se tourne vers les membres qui composaient le conseil, et leur dit : *Quid vobis videtur?* O molestie hypocrite! Oser faire semblant de vouloir entendre les avis des sénateurs, alors qu'il leur a déclaré et imposé le sien propre! Feindre de vouloir s'assurer s'ils pensent que le Nazaréen est digne de condamnation, tandis que lui-même l'a déjà condamné d'avance! O fourberie infernale! Après avoir déchiré lui-même ses vêtements, avec toutes les marques de l'horreur la plus profonde; après avoir, par un tel acte, frappé tous les assistants d'une religieuse terreur; après avoir qualifié d'horrible blasphème la réponse du Sauveur; après avoir déclaré qu'il n'est plus besoin de nouvelles preuves, ni de nouveaux témoignages pour porter contre lui l'arrêt qui condamne; demander aux sénateurs ce qui leur en semble, n'est-ce pas une amère dérision? Est-ce que par hasard les ministres pouvaient avoir un avis différent de l'avis du grand-prêtre, alors que son autorité était réputée infaillible chez les Juifs? D'ailleurs, dit S. Chrysostome, quelle liberté de suffrage pouvaient laisser aux juges subalternes ces cris, cette fureur, et la

(1) Milites gentiles non scindunt tunicam Christi; sacerdotes vero scindunt dignitatem sacerdotii sui.

scène de scandale en un mot que le chef a si bien jouée?

Aussi la réponse du grand conseil est telle qu'il fallait l'attendre de vils adulateurs, qui rivalisaient avec Caïphe de haine contre Jésus, qui partageaient sa fureur et qui, de concert avec lui, avaient, peu de jours auparavant, arrêté la mort du Sauveur. Tous se levèrent de leurs siéges, et s'écrièrent d'une seule voix : Oui, nous croyons àussi qu'il mérite la mort. (1)

Comment, bourreau, ainsi, sans autre examen, vous condamnez à la peine de mort l'auteur même de la vie? Chose incompréhensible! Pilate, quoique Gentil, comme nous le verrons dans la suite, ne voudra pas condamner le Nazaréen en aveugle. Il demandera des accusations précises, des preuves solides, des témoignages sincères. Il usera de tous les moyens, même illicites, pour le délivrer. Six fois il déclarera qu'il ne trouve en lui aucun crime, et, en se lavant publiquement les mains, il donnera une marque solennelle de l'innocence du Sauveur. Et la synagogue et les princes des prêtres, dans cette question capitale, d'où dépendent la liberté politique, la grâce spirituelle et le salut éternel de la nation entière qui attend un Messie depuis tant de siècles, n'ont nul souci d'examiner la conduite, la vie, la doctrine et les miracles de Jésus de Nazareth; ils ne font aucune recherche pour s'assurer s'il est le Messie; mais ils confondent précipitamment les choses divines et humaines, et se riant de tout droit et de toute justice, sans motifs, sans preuves, sur la seule assertion de Caïphe, ils traitent le fils de Dieu de blasméphateur de Dieu; ils le

(1) Qui omnes respondentes dixerunt : Reus est mortis (*Marc.*)

nient, le condamnent à mort, et, selon la prophétie, ils courent aveuglement répandre le sang innocent et divin de celui qui était venu pour sauver. (1)

Faites attention encore à cette parole : « Tous, » *omnes.* L'Évangéliste ne l'a pas ajoutée sans intention. Elle est en effet comme une exclamation sentencieuse, comme un gémissement de scandale et de douleur, qui marque une grande surprise. Elle signifie qu'il est étonnant que parmi tant de personnages, dont tous étaient distingués par leur naissance ou leur savoir, leur autorité ou leur rang, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui ait eu assez de conscience et de courage pour oser faire appel à la justice et protester contre l'absence des preuves et contre l'évidence des intrigues. Non; tous, sans exception, ratifient, confirment cet arrêt de condamnation, d'autant plus injuste qu'il a été prononcé avec plus de précipitation. *Dixerunt omnes : Reus est mortis.*

Cependant ce conseil, composé du souverain pontife, des princes des prêtres, des anciens du peuple, c'est toute la nation juive. Ainsi voilà tout le peuple juif, par l'organe de ses représentants, reniant le Messie qui lui avait été promis, qui naquit de lui, et qu'il était de son devoir de reconnaître et d'adorer.

Mais on ne se joue pas impunément de Dieu. *Deus non irridetur!* On ne méprise pas impunément ses lumières, ses grâces et ses inspirations. On ne lève pas impunément la tête pour insulter à sa personne, à sa doctrine et à sa loi. Aussi, voyez ce même peuple au moment où

(1) Non est qui invocet justitiam, et judicet vere; pedes eorum ad malum currunt ut effundant sanguinem innocentem.

il se rend coupable d'un si grand crime; il est frappé d'un châtiment terrible. Dès lors, il est dépouillé de tous ses priviléges et de toutes ses gloires. Déjà commence pour lui l'affreuse série des malheurs qui lui ont été prédits par les prophètes pour n'avoir pas connu le temps de la visite, ni le Sauveur divin qui a daigné venir le voir en personne. Mais les Juifs rejettent le Messie pendant que lui se découvre aux gentils. Jésus-Christ condamné par le souverain pontife des Juifs fonde son sacerdoce éternel. Flétri comme blasphémateur de Dieu, il appelle à lui toutes les nations de la terre pour le connaître, le bénir et l'adorer en esprit et en vérité. Ainsi, ô grandeur, ô magnificence des mystères du Sauveur! Tandis qu'il figure comme coupable, il agit lui-même en juge. Il prononce la mort éternelle de l'âme contre ceux qui veulent lui ôter la vie du corps. Il accomplit, selon sa propre prédiction, la terrible mission qu'il est venu exercer dans le monde, en vertu de laquelle il rend la vue aux aveugles, qui connaissent leur état et demandent humblement d'être éclairés, et frappe d'un aveuglement terrible ceux qui ont la présomption de croire qu'ils voient. De sorte que ceux-ci marchent incertains au milieu des ténèbres de l'esprit et du cœur, des erreurs et des vices, vivent et meurent sans ouvrir les yeux, et passent de l'aveuglement temporel à l'aveuglement éternel. *In judicium veni in hunc mundum*, etc.

SECONDE PARTIE.

Cette sentence du Sauveur que nous voyons aujourd'hui s'accomplir contre les Juifs à Jérusalem et au

tribunal de Caïphe a continué depuis lors et continue toujours à s'exécuter dans toutes les parties du monde. A l'heure même où nous parlons, grâces à l'action généreuse et sublime des Missionnaires catholiques, députés par la véritable Église et disséminés par toute la terre au nombre de trois mille cinq cents, les contrées idolâtres, les régions les plus barbares et les plus inhospitalières, des peuples entiers assis depuis des siècles à l'ombre de la mort, trouvent la vue de l'âme et ouvrent les yeux à la lumière de l'Évangile. Les aveugles voient Jésus-Christ par le ministère de ces nouveaux apôtres remplis de son esprit et forts de sa grâce; Jésus continue toujours du haut du ciel la mission qu'il avait commencée lui-même à exercer sur la terre, et pour laquelle il était venu parmi nous : celle d'éclairer le monde. *Ut qui non vident, videant.* Mais pendant que Dieu, dans sa bonté, fait briller la lumière pour tant d'hommes, il enveloppe dans sa colère une foule d'autres malheureux d'affreuses ténèbres. Voyez plutôt les soi-disant philosophes d'Allemagne, de France et d'Angleterre! A force d'études, de raisonnements et de recherches, devenus déistes, panthéistes ou athées, ils ont perdu les notions les plus simples de Dieu, de la religion et de la loi naturelle; ils ont oublié les croyances les plus universelles et les plus ordinaires de l'humanité, et, s'agitant dans un cercle funeste de systèmes honteux, contradictoires et absurdes, après avoir professé toutes les erreurs, ils finissent par mourir dans le doute ou la négation de toute vérité. Ah! qu'ils sont à plaindre! Leur science n'est que folie; leurs doctrines ne sont que d'horribles extravagances. Ils se croient éclairés, et ils errent dans la nuit; ils pensent voir, et ils sont aveu-

gles; ils croient raisonner, et ils ne font que délirer; et nonobstant le titre superbe de *rationalistes* qu'ils se donnent, ils ont perdu non seulement la foi, mais encore la raison. *Qui vident, cæci fiunt.*

Voyez aussi ces hérétiques obstinés. Également idolâtres de leur raison individuelle, ils ont la prétention d'entendre l'Écriture à leur manière, et ne font qu'élever constamment des sectes nouvelles sur les ruines des anciennes; leurs cerveaux malades forgent toujours arbitrairement de nouveaux symboles en face du symbole constant de l'Église universelle, et, par leur *libre examen*, ils vont démolissant l'un après l'autre tous les dogmes catholiques, et ils détruisent en eux-mêmes et dans les autres les vérités premières du christianisme. Infortunés! eux aussi, ils croient suivre la pure lumière de leur intelligence, et ils ne font qu'obéir à l'arrogance et à la malice de leur cœur. Ils croient posséder seuls le véritable sens des livres saints, et ils n'aperçoivent pas les dogmes lumineux, les vérités consolantes qu'ils contiennent; et tandis qu'ils pensent pouvoir se suffire à eux-mêmes et pénétrer mieux que les autres dans les choses divines, ils deviennent, de jour en jour, plus aveugles pour les connaissances humaines les plus simples. *Qui vident, cæci fiunt.*

Ah! pour ces esprits qu'une philosophie intempérante ou l'orgueilleuse hérésie a fait sortir des voies de l'humble foi pour se fourvoyer dans le sentier de toutes les erreurs, combien il serait préférable qu'ils n'eussent pas la raison en partage plutôt que d'en abuser, combien il vaudrait mieux qu'ils n'eussent jamais étudié ni rien appris plutôt que d'avoir acquis une funeste science; qu'ils fussent frappés d'un aveuglement d'es-

prit complet plutôt que de voir faussement ; qu'ils ignorassent le christianisme plutôt que de l'attaquer, et qu'ils n'eussent aucune notion de l'Évangile plutôt que de l'interpréter au gré de leurs désirs et de leurs passions! Ils seraient coupables sans doute devant la loi naturelle, mais non pas devant la révélation positive. Leur péché, comme celui des Gentils, serait moins grave, et s'ils connaissaient leur aveuglement, s'ils cherchaient la lumière de la vraie foi avec un esprit humble et un cœur docile, alors la grâce qui éclaire tant d'autres Gentils les illuminerait aussi, et ils finiraient certainement par ne tomber dans aucun péché. *Si cæci essetis, peccatum non haberetis.* Mais ils connaissent le christianisme, et ils le renient ; l'Église, et ils la persécutent ; le centre de l'unité, et ils s'en éloignent ; l'enseignement catholique, et ils le calomnient ; les antiques croyances des peuples chrétiens, et ils les rejettent sous prétexte qu'elles répugnent à leur raison, quoiqu'elles ne froissent que leur orgueil ; ils se vantent de comprendre le christianisme mieux que l'Église universelle, et d'avoir seuls, eux qui ne sont que d'hier, des lumières plus vastes que tous les docteurs catholiques qui ont paru depuis dix-huit siècles. Voilà pourquoi ils sont véritablement aveuglés ; voilà pourquoi jamais ils ne seront guéris de la cécité, qui est coupable en eux, parce qu'elle est volontaire. Ils y seront plongés au contraire comme dans un grand péché, et leur aveuglement demeurera en eux comme un terrible châtiment : *Nunc autem*, etc.

Cette sentence divine s'accomplit aussi d'une autre manière sur ces catholiques qui, présomptueux autant qu'ils sont ignorants, enflés de la science des colléges,

de la morale des romans et de l'érudition des almanachs, s'imaginent être plus éclairés en matière de religion que les ecclésiastiques les plus savants; les hommes les plus pieux et les femmes instruites à l'école même de la dévotion. Eux, ils traitent l'Évangile aussi légèrement que l'on traiterait la mythologie ; ils déclarent que les dogmes en sont trop obscurs, les mystères trop incompréhensibles, la morale trop sévère ; ils condamnent les abstinences, réprouvent le célibat, discréditent l'état religieux, tournent en dérision les pratiques de la mortification et de la piété, et déversent le ridicule sur la pudeur, la réserve, la charité, la délicatesse de conscience et la dévotion. Malheureux! ils tiennent ce langage parcequ'ils croient beaucoup comprendre, et ils ne comprennent rien ; ils s'imaginent voir, et ils sont aveugles, et leur aveuglément augmente toujours davantage. *Qui vident, cœci fiunt.* Mais ce sont des aveugles inexcusables, parcequ'ils ferment volontairement les yeux au soleil de la foi dans son midi le plus brillant ; ce sont des aveugles plus coupables que les hérétiques eux-mêmes, parcequ'ils repoussent une lumière qui les a éclairés dès le berceau. Aussi leur aveuglement, péché et châtiment tout à la fois de leur esprit superbe et de leur cœur corrompu, sera-t-il éternel! *Nunc autem dicitis*, etc.

Qu'est-ce en effet que la foi de ces catholiques, au milieu de leurs prétendues lumières? C'est une foi languissante, faible, mourante et presque éteinte! Une foi qui ne tient qu'à un cheveu et qui doute de sa propre existence, car ils ne savent pas eux-mêmes s'ils croient ou s'ils ne croient pas, s'ils sont ou s'ils ne sont pas chrétiens ; enfin, c'est une foi couverte des ténèbres

d'un cœur vicieux, et bien autrement épaisses que celles qui enveloppent un esprit égaré.

Ah ! si quelqu'un parmi nous, rentrant en lui-même, reconnaît que c'est là l'état où sa foi est réduite ; s'il se sent humilié et confondu, s'il tremble à ce spectacle d'une foi si faible et si froide en comparaison de celle des vrais chrétiens, qui est si simple, mais si vive; si ferme, mais si fervente; si combattue, mais si heureuse, qu'il se souvienne que Jésus-Christ nous a enseigné que l'humble prière est le moyen efficace pour ranimer notre foi et pour l'augmenter. (1)

Non, la religion n'est pas une affaire d'orgueilleuse discussion, mais d'humble croyance; Jésus-Christ n'est pas venu établir ici-bas un collége de sophistes, mais une assemblée de croyants. C'est par la prière que l'on s'instruit à son école; plus on est humble, plus on y apprend, et les progrès y sont d'autant plus rapides que l'on est plus docile. Forcez donc votre intelligence à rendre hommage à la vraie foi ; humiliez votre orgueil, renoncez à la vanité de vos lumières; défiez-vous de vous-même et de toute doctrine qui ne vous est pas présentée par l'Église, dépositaire unique et fidèle des vraies croyances, maîtresse ineffable et colonne la plus solide de la vérité; humiliez-vous, et priez. Et pendant que les imitateurs des Juifs superbes demeureront dans les ténèbres de l'orgueil, vous, vous serez miraculeusement éclairés à l'exemple des premiers Gentils, nos pères dans la foi, de cette lumière divine qui, en éclairant votre esprit, réchauffera aussi votre cœur glacé et vous communiquera l'intelligence pratique des divins

(1) Orate : Adauge nobis fidem. (*Marc.*)

mystères, le goût et l'amour des lois divines et la force nécessaire pour les accomplir. Dès lors, tranquilles et heureux pendant la vie, vous le serez encore plus après la mort, et surtout dans ce jour solennel où le fils de Dieu renouvellera, d'une manière publique et éclatante, le grand jugement qu'il est venu exercer, et qu'il exerce maintenant dans le monde d'une manière particulière et cachée, en éclairant les aveugles et en aveuglant les voyants. Car alors, les hommes de présomption et d'orgueil, qui prétendaient pendant la vie s'éclairer au flambeau de la science profane, seront aveuglés et plongés dans les ténèbres extérieures, *in tenebras exteriores*, tandis que les humbles, les hommes simples et pieux, qui préfèrent rester pendant cette vie dans leur heureux aveuglement, au milieu des saintes obscurités de la foi, jouiront dans le ciel d'une vue bienheureuse, et à la lumière de la gloire ils pourront contempler Dieu avec amour pendant toute l'éternité. *In judicium veni in mundum*, etc.

TREIZIÈME CONFÉRENCE.

LES OPPROBRES.

Non confundantur super me qui quærunt te, Deus Israel : quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam. Zelus domûs tuæ comedit me, et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me. (Ps. 68.)

Dieu d'Israel, que ceux qui vous cherchent ne soient pas confondus à cause de moi : car c'est pour vous que j'ai supporté l'opprobre, et que l'ignominie a couvert mon visage. Parceque le zèle de votre maison m'a dévoré, les injures de ceux qui vous outragent retombent sur moi.

Malheureux Samson! Lorsqu'il fut tombé au pouvoir des Philistins, ceux-ci traînèrent à l'autel de Dagon leur idole pour lui offrir un sacrifice digne d'elle, en insultant dans le temple même de cette fausse divinité l'adorateur le plus fidèle du vrai Dieu. Dans ce dessein ils le placent au milieu d'eux, lui crèvent les yeux de la façon la plus barbare; puis, les uns lui jettent les reproches les plus outrageants, les autres le raillent et le blessent avec les sarcasmes les plus impurs; ceux-ci lui donnent des soufflets, ceux-là l'accablent de coups d'autant plus cruels et plus lâches qu'ils sont dirigés contre un homme privé de la vue et chargé de chaînes; tous, en un mot, puisqu'ils en ont le pouvoir, s'empressent à l'envi de le maltraiter, de l'injurier et de lui prodiguer les outrages les plus sanglants que puisse imaginer la cruauté unie au mépris qu'inspire un ennemi détesté et avili (1). Ces indignes traitements contre cet

(1) Præceperunt, ut vocaretur Samson; et ante eos luderet (*vel*; Ut risum nobis præbeat. Qui adductus de carcere, ludebat ante eos; (*vel*) Ludibrio erat coram ipsis. (*Judic.* 15.),

homme fameux se prolongèrent jusqu'à ce que, ses cheveux commençant à revenir, ils recouvra ses forces et fit crouler ce temple sacrilége, ensevelissant sous ses ruines tous ceux qui se faisaient un jouet de ses humiliations et de ses souffrances.

Or, je ne crois pas que l'on trouve dans les livres saints une figure plus vive et plus fidèle des ignominies et des affronts que Jésus eut à supporter dans la maison de Caïphe, honteux sanctuaire du démon, auquel les Juifs offrirent un sacrifice; sacrifice d'autant plus agréable qu'il était plus impie; car ils y insultèrent par les moyens les plus barbares le Fils de Dieu, modèle de sainteté et d'innocence.

Mais Jésus-Christ lui-même a dit par son prophète: « Que nul d'entre les vrais fidèles ne se scandalise et ne rougisse des horribles humiliations de son Sauveur; *Non confundantur super me qui quærunt te, Domine.* » Car le nouveau Samson, déployant la force de sa divinité, fera aussi en mourant crouler la synagogue, devenue le véritable édifice consacré au culte de Satan, et il enveloppera les Juifs dans la destruction de leur ville et de leur temple. Cependant, ce n'est pas uniquement la malice des hommes, mais bien plus encore la volonté de Dieu; ce n'est pas uniquement la haine de ses ennemis, mais bien plus encore son ardent amour pour la véritable maison de Dieu et pour son Église, qui lui font supporter tant d'insultes à son visage sacré, tant de traitements inhumains contre sa personne. Ah! il s'est volontairement chargé d'expier tous les péchés des hommes, et voilà pourquoi tous les outrages que les hommes ont faits et font encore à la majesté de Dieu retombent accumulés en foule sur sa tête. *Quia propter*

te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam. Zelus domus tuæ comedit me ; et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.

Tel est, âmes chrétiennes et fidèles, le point de vue sous lequel nous devons considérer aujourd'hui le grand, le profond et l'incompréhensible mystère des opprobres de Jésus-Christ. Nous devons y voir par quels moyens contraires à la sagesse du monde la sagesse de Dieu a voulu effacer les ignominies de l'homme, convertir et vaincre le monde, afin que nous puissions conclure ensuite avec S. Grégoire, que plus notre Sauveur a été couvert d'ignominie pour nous, plus il est digne de nos adorations et de notre amour.

PREMIÈRE PARTIE.

Le grand Sanhédrin, présidé par Caïphe, venait de déclarer, à l'unanimité, que Jésus, l'auteur de la bénédiction et de la vie, était coupable de blasphème et qu'il méritait la mort. On fit signe aussitôt à l'indigne soldatesque à qui était confiée la garde du captif de le traîner dans la cour de cette fatale maison, avec ordre de l'y retenir pendant le reste de la nuit, et dans le dessein, le jour suivant, de disposer autrement de sa personne. En attendant, il leur fut accordé à tous pleine liberté de lui faire souffrir tous les outrages dont est capable l'insolence, lorsqu'elle a pour guides la haine et la cruauté.

Voilà donc que ces nouveaux Philistins se pressent autour du nouveau Samson, semblables à des loups affamés qui rôdent autour d'une faible brebis. Puis ils commencent et continuent jusqu'au jour contre la per-

sonne adorable du Sauveur cette scène barbare dont les évangélistes nous ont décrit les excès déjà si nombreux, et qui en laisse deviner bien d'autres.

Il ne manque qu'un seul trait de ressemblance entre le nouveau Nazaréen et celui qui en fut la figure : c'est que les yeux de Jésus ne furent point meurtris et qu'on ne les lui creva point comme à Samson. Certainement les Juifs se seraient même portés à cet excès si l'on songe à tout ce qu'il y avait en eux de haine de malice et de barbarie; mais une invisible main les empêcha de commettre cet outrage contre le vrai temple de Dieu, contre l'ouvrage de l'Esprit saint, contre le corps adorable de Jésus-Christ, lequel devait demeurer intact. Cependant les bourreaux couvrirent ses yeux d'un vil bandeau de haillons, de peur d'être troublés par la majesté divine de ses regards, et pour l'insulter avec une liberté et une audace nouvelles. *Et cœperunt velare faciem ejus.* (Marc.) Aussi, les uns le poussent, les autres le rudoyent; ceux-ci frappent sa tête de mille coups furieux, ceux-là impriment sur ses joues adorables de cruels soufflets; d'autres, ô tourment atroce! lui arrachent la barbe; d'autres enfin, par un raffinement de mépris, souillent son visage sacré d'impures crachats (1). Et pour montrer qu'ils regardaient comme une imposture la révélation qu'il venait de faire de sa divinité, et tourner en dérision le titre et la qualité de prophète que les peuples lui donnaient, ils fléchissent le genou devant lui comme devant un faux dieu, ils le saluent comme un prophète de dérision, puis ils le frappent encore, et ils lui disent avec une ironie cruelle

(1) Et viri, qui tenebant, illudebant ei cædentes. (*Luc.*) Tunc expuerunt in faciem ejus, et colaphis eum cæciderunt. (*Matth.*)

et des rires insultants : « Christ, devine donc qui est celui de nous qui t'a frappé ; » tandis que d'autres l'accablent encore de coups et de soufflets, les accompagnant de railleries amères, de sarcasmes mordants et d'horribles blasphèmes. (1)

Quel outrage! quelle indignité! ô honte du Dieu Sauveur! Non, jamais une créature, quelque vile qu'elle soit, dit S. Bonaventure, ne fut traitée avec plus de mépris que ne l'est aujourd'hui le Créateur et le maître du monde (2). Chose incroyable! Le Dieu de la sagesse, qui a inspiré et envoyé les prophètes, est lui-même tourné en dérision comme un imposteur et un faux prophète! Et ce visage divin, devant lequel les flots de la mer se calmèrent avec respect; ce visage céleste, devant lequel le soleil, en le contemplant sur la croix, perdit l'éclat de ses rayons; ce visage adorable, qui fait le charme et les délices des anges, et sur lequel ils ne peuvent jamais jeter un regard d'amour sans l'accompagner d'un sentiment de vénération; ce visage divin, tout resplendissant des clartés de la lumière éternelle, d'où découle la grâce, d'où descend la douceur, où brille la beauté et où la majesté règne; ce visage saint et auguste, délices des cieux, consolation de la terre, terreur des enfers, doux objet des éternelles complaisances du Père céleste! Ce visage... ô cieux, frémissez d'horreur; terre, ouvre tes abîmes! le visage du fils de Dieu est flétri par les cruels soufflets et les crachats im-

(1) Et interrogabant eum dicentes : Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit. Et alia multa blasphemantes dicebant in eum. (*Matth. Luc.*)

(2) Nihil vilius in mundo æstimatum est Domino mundi. (*De Perfec. vit.*, 6.)

mondes d'êtres vils, inhumains, et des plus scélérats d'entre les enfants des hommes. (1)

Mais hélas ! ô malheureux Juifs ! Les horribles indignités qu'ils font souffrir au fils de Dieu sont vengées dans le moment même où elles sont commises. Les outrages dont ils accablent le corps sacré du Sauveur deviennent le symbole de l'épouvantable châtiment qui frappera leur âme ! En punition des soufflets et des coups méprisants dont ils accablent Jésus, chef adorable de l'Église ; tandis qu'ils le traitent de prophète par raillerie, ils commencent dès cet instant, dit Origène, à être maltraités eux-mêmes par Satan. Ils reçoivent le terrible soufflet qui les chasse hors de l'Église, et les déshérite des vrais prophètes et de toute espèce de prophétie. (2)

Pendant qu'ils témoignent le plus grand mépris pour Jésus et qu'ils souillent son visage des ordures de leur bouche impure, ils deviennent aussitôt semblables à Caïn, c'est à dire le jouet et la honte de l'univers, et Dieu et les hommes les méprisent. Enfin, en voilant le visage de Jésus-Christ, dit Bède, ils se privent eux-mêmes de la grâce et de la connaissance de Jésus-Christ (3). Les opprobres du Sauveur n'ont donc rien qui puisse faire rougir les vrais chrétiens de celui qui est leur chef ; car s'il les souffre comme homme, il les punit aussi comme Dieu. *Non confundantur*, etc.

(1) Horrete cœlum et terra, universaque creatura : in quam faciem, quas intulerunt injurias. (*Euthym, in Matth.*)

(2) Colaphis cæciderunt sanctum Ecclesiæ Caput : propter quod ipsi colaphizantur a Satana ; receperunt alapam æternam, et omni prophetia privantur. (*Tract., in Matth.*)

(3) Velaverunt eum, ut a seipsis gratiam cognitionis ejus abscondant. (*In Marc.*)

D'ailleurs ces opprobres ont été prédits par les prophètes avec toute l'exactitude et toute la précision qu'on trouve dans les évangélistes. Job, parlant du Messie, s'était écrié : : ils m'ont fait mille outrages; ils ont frappé mes joues d'horribles soufflets; aussi lâches que féroces, ils se sont, pour ainsi dire, rassasiés de mes tourments (1). Jésus-Christ avait dit aussi par la bouche de David : J'ai été traité non seulement comme le dernier des hommes, mais même comme le plus vil des insectes de la terre; après avoir enduré toutes sortes d'humiliations, je suis devenu le rebut de la vile populace, et comme l'opprobre et l'abjection même (2). Le Christ s'était exprimé en ces termes par l'organe d'Isaïe : J'ai abandonné mon corps à leurs coups et à leurs meurtrissures, et j'ai offert mon visage à une atroce douleur, en souffrant que l'on m'arrachât la barbe (3). Bien plus; lui-même avait prédit tous ces mauvais traitements peu de temps avant qu'il s'y soumît; car il avait dit à ses apôtres : Voilà que nous allons à Jérusalem, où je serai traduit devant les princes des prêtres, les scribes et les anciens du peuple, et ils me condamneront à mort. Mais avant que cet arrêt ne s'exécute, ils me livreront aux gentils pour se jouer de moi, me conspuer et me flageller. (4)

Mais puisque le Sauveur, qui a lui-même souffert ces

(1) Exprobrantes percusserunt maxillam meam : satiati sunt pœnis meis. (*Job.*)

(2) Ego autem vermis sum, et non homo : opprobrium hominum, et abjectio plebis. (*Psal.* 21.)

(3) Corpus meum dedi percutientibus, genas meas vellentibus. (*Isa.*)

(4) Et tradent eum gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur. (*Luc*, 18.)

opprobres, les a fait annoncer tant de siècles auparavant; puisqu'il les a prédits lui-même avec une tendre complaisance, il est bien évident qu'ils ont une cause supérieure; que, décidés dans les desseins de Dieu, ils ont été disposés par sa volonté, préparés par son invisible main, et que, par conséquent, ils ne sauraient être attribués au hasard, ni à la licence et à la cruauté seules de cette soldatesque effrénée. Car Jésus-Christ, observe S. Léon, supporte cet amas effrayant de tourments, d'ignominies et d'insultes, non comme victime nécessaire de la fureur de ses ennemis, mais par un acte libre de son obéissance, par le libre choix de son amour (1). C'est lui-même qui permet, de son plein gré, qu'une populace furieuse et cruelle, ouvertement poussée par la haine des prêtres, mais obéissant en secret aux fureurs de l'enfer, ait aujourd'hui l'audace impie de le soumettre à des traitements aussi barbares. Ainsi les Juifs, en l'accablant d'ignominies, ne firent, sans le savoir, que ce que lui-même avait souverainement déterminé, et pendant que ces monstres à forme humaine commettent contre le Juste le plus grand des attentats, ils ne font que prêter leur ministère et servir d'instruments aux desseins miséricordieux du Rédempteur.

Oui, c'est en qualité de Rédempteur et de médiateur que le fils de Dieu devait souffrir ces opprobres. Ils lui furent révélés en tant qu'homme, dès le moment de son incarnation, et depuis lors il en fit toujours le sujet de

(1) Quidquid Domino illusionis, et contumeliæ, quidquid vexationis, et pœnæ non de necessitate toleratum est, sed de voluntate susceptum. (*Serm. III, de Pass.*)

ses plus ardents désirs, de sa plus pieuse attente (1). Maintenant voici le moment de les souffrir; il en admire la nécessité, l'importance; il examine le mérite qu'ils obtiendront devant Dieu, beaucoup plus qu'il ne considère combien ils sont injustes de la part des hommes. Aussi, loin de détourner son visage, il l'offre lui-même à leurs outrages, il court au devant de leurs insultes; il supporte les ignominies avec la sénérité, la paix et la joie d'un homme qui, après une longue attente, jouit enfin de l'objet de ses désirs et de son amour; il les grave au fond de son cœur comme une loi, et une loi suprême de sagesse et de charité infinie (2). J'ajouterai qu'Isaïe, en disant que le Messie serait rassasié d'opprobres, a voulu nous marquer que cet aimable Rédempteur les rechercha avec les plus vifs transports, qu'il en éprouva le désir le plus ardent, et comme une faim dévorante, à la pensée des avantages qui en résulteraient pour nous; et que cette faim mystérieuse d'une nourriture si empoisonnée et si amère a été rassasiée. Ainsi donc, les ignominies après lesquels notre Rédempteur a tant soupiré et qu'il a endurées avec tant de constance pour l'amour de nous, loin d'être pour nous un motif de scandale et d'humiliation, doivent être au contraire l'objet de notre admiration et de notre charité la plus tendre. *Non confundantur*, etc.

Mais quel besoin en avions-nous? quel fruit en avons-nous retiré? Et qui peut, je ne dis pas l'exprimer, mais même le comprendre? Cependant nous n'aurions pas obtenu le pardon de la désobéissance que nous avions poussée jusqu'au mépris de la majesté de Dieu, si Jé-

(1) Improperium expectavit cor meum, et miseriam. (*Ps.* 68.)
(2) Ecce venio; et legem tuam in medio cordis mei. (*Ps.* 39.)

sus-Christ n'avait porté l'obéissance envers son père jusqu'à consentir à l'anéantissement de sa gloire. *Propter te sustinui opprobrium.* Nous ne pourrions nous élever jusqu'au trône de Dieu, si le fils de Dieu ne fut descendu jusqu'au dernier degré de l'abjection de l'homme. Infortunés! que serions-nous devenus, s'il eût préféré à ses abaissements la gloire qui lui est due; s'il n'eût fait à notre guérison le sacrifice de sa grandeur; s'il eût rougi de nous, lorsque nous pouvions justement le faire rougir; s'il eût eu plus de zèle pour sa dignité que de compassion pour nos misères? Notre sort, notre destinée eussent été la société de l'ange apostat dont nous aurions partagé l'éternelle honte. Complices de son orgueil, nous aurions été enveloppés dans le même châtiment. Et si enfin le visage de l'Homme-Dieu n'eût pas été meurtri et outragé sur la terre, tout espoir de contempler dans le ciel l'éclat de sa beauté divine aurait été perdu pour nous.

O grandeur, ô profondeur des mystères de la Passion du Rédempteur du monde! Jésus-Christ, dit Origène, en butte à de si cruelles ignominies de la part de criminels plus vils que la boue, est non seulement une victime de la plus atroce injustice des hommes, mais il l'est encore de la justice la plus sévère de Dieu. Ces opprobres dont les Juifs sont visiblement les instruments aveugles et les sauvages ministres, sont aussi exigés d'une manière invisible par une loi de rigoureuse équité, et pesés dans la balance de l'éternelle justice. Nous les avons mérités nous-mêmes, et ils sont la dette que Jésus-Christ doit acquitter pour nous (1).

(1) Hæc patitur, ut nos, qui digni fueramus omnes has infamias pati, eruerct, ipse pro nobis patiens eas. (*Hom.* 35, *in Matth.*)

C'est donc là un mystère d'immense amour et de miséricorde infinie. Car en même temps que, dans cet état d'abjection totale, Dieu exerce en juge inexorable un mystère de justice terrible contre les Juifs endurcis, il accomplit aussi en père amoureux un miracle d'ineffable miséricorde envers les hommes dociles et fidèles à sa loi. Dans cet état d'humiliation et de souffrance, Jésus n'est pas seulement, dit S. Augustin, un juste qui souffre, mais encore un médecin qui guérit (1). On le frappe à la tête, on meurtrit son visage adorable, et partout où les Juifs osent porter leurs mains sacriléges, Jésus change en remède pour nous ces blessures et ces outrages. Au milieu des tourments que lui font souffrir ces bourreaux, il ne songe qu'à l'homme infirme qui réclame son secours et qu'il ne saurait abandonner. Là, soufflété, accablé d'affronts et d'insultes, il n'a qu'une seule pensée, celle d'être pour nous le médecin compatissant sans l'assistance duquel nous eussions péri sans retour. (2)

En effet, ajoute S. Jérôme, en permettant qne des coups lui soient violemment portés, il expie le crime d'Adam, chef du genre humain, et guérit en lui-même toute la malheureuse postérité de ce père coupable (3). Il souffre que son visage divin soit souillé par de vils crachats, et, par ces ordures extérieures, il enlève les taches intérieures de notre âme horriblement défigurée par le péché. Il souffre enfin qu'on lui voile le visage,

(1) Vapulabat, et curabat. (*Serm. IX. de Verb. Apost.*)

(2) Tenebatur, colaphis percutiebatur, irridebatur, insultabatur, et erat medicus.

(3) Colaphis in caput percussus est, ut caput humani generis, quod est Adam, sanaret. (*In Matth.*)

parceque le péché, selon le prophète, nous cache la face de Dieu; et par le mérite de cette humiliation, il obtient que le voile de notre cœur soit déchiré, de manière que nous puissions, par la foi et par l'amour, contempler avec bonheur sa divine beauté (1). En un mot, c'est par le mérite de ces profondes humiliations et de ces cruelles ignominies qu'il a effacé et détruit l'opprobre éternel que nous avions mérité.

Mais, puisque c'est afin de satisfaire à son père pour nos péchés que le Rédempteur divin a été ainsi humilié et méprisé, nous n'avons pas lieu de rougir de lui; et c'est de nous-mêmes qu'il faut rougir. Nous devons être couverts de confusion à la vue des plaies de notre cœur, tellement ulcérées qu'elles n'ont pu être guéries que par un remède extraordinaire, par les abaissements de Jésus-Christ. Nous devons avoir honte de témoigner si peu de reconnaissance au céleste médecin qui n'a pas dédaigné pour nous guérir de descendre si bas lui-même. Nous devons pleurer à ses pieds l'orgueil qui nous porte à nous subsistuer à Dieu, nous fait mépriser sa loi, braver sa justice, lasser sa patience, fouler aux pieds sa bonté, soumettre ses divins conseils à nos goûts et à nos caprices, opposer à sa volonté, toujours sainte et toujours droite, le désordre et la malice de la nôtre, toujours déréglée et toujours injuste, et par là même digne d'une confusion éternelle et d'une éternelle douleur. Nous devons enfin, avec le secours de la pénitence et de la prière, nous appliquer le fruit de l'expiation solennelle que le Fils de Dieu a offerte à son

(1) Ut velamine faciei suæ, velamen cordium nostrorum auferret. Ait enim propheta. (*Isa*, 59.) Peccata vestra absconderunt faciem ejus a vobis. (*In Marc.*)

Père pour tous nos excès, comme s'il eût été réellement coupable de tous les outrages que nous commettons sans cesse contre Dieu. Ah! si les anges adorent ces humiliations de Jésus, eux qui n'ont eu nullement besoin de ce grand médecin; si l'enfer même les vénère, quoiqu'il n'ait pu avoir aucune part à la rédemption, que devons-nous faire nous à qui en a été appliqué tout le mérite et conféré tout le fruit? C'est à nous surtout qu'il appartient de pleurer, de fléchir le genou, mais plus encore d'humilier notre esprit et notre cœur en la présence d'un Dieu couvert pour nous de tant d'ignominie.

Ne bornons pas là cependant nos réflexions, mais reconnaissons encore avec S. Augustin dans le mystère des opprobres de notre Seigneur le fondement solide de nos espérances. Car Jésus-Christ a quitté le ciel, cette patrie de tous les biens, pour venir vivre sur notre terre, séjour funeste de tous les maux, et il a fait avec nous un échange par lequel en prenant nos misères visibles et présentes, il nous a communiqué ses biens invisibles et éloignés (1). Or les misères affreuses qu'il a prises nous donnent précisément l'assurance qu'il nous mettra en possession des biens qu'il nous a apportés. Car ce qu'il a fait est plus grand que ce qu'il nous a promis. Il est plus extraordinaire, plus incroyable qu'un Dieu souffre comme homme qu'il ne l'est que l'homme participe aux droits et aux priviléges de Dieu. Il est plus extraordinaire et plus incroyable qu'un Dieu se soit humilié jusqu'à supporter les horribles traitements du plus vil des hommes, qu'il ne l'est que le dernier des hommes devienne fils de Dieu, son confident, son ami,

(1) Ad talia commercia venit; attulit nobis de regione illa bona, et in regione nostra pertulit mala. (*In Ps.* 148.)

et qu'il ait droit à sa gloire et à son immortalité. Une mort sans opprobre pourrait bien ne pas être absolument indigne de Dieu. Mais l'insultante raillerie, les soufflets, les crachats, le voile sur les yeux, comme pour rendre la dérision plus sensible et plus amère; tous ces abaissements offrent au premier abord une telle opposition avec sa souveraine majesté, qu'il est bien plus facile de croire qu'il nous comblera dans l'autre vie d'honneurs divins que de croire qu'il se soit soumis dans celle-ci à de si sanglants outrages. Comme ce mystère d'anéantissement est certain, ses promesses n'en deviennent aussi que plus assurées. O tendre Jésus, quelles obligations n'avons-nous pas envers vous! Pour nous garantir davantage la certitude des biens que vous nous avez promis, vous avez accepté de notre humanité tous les maux qui semblaient les plus incompatibles avec votre état et votre qualité; vous nous avez pleinement confirmés dans la foi et dans l'espérance des biens que vous nous préparez dans l'autre vie, en vous soumettant contre toute vraisemblance à des humiliations qui ne convenaient qu'à nous. La promesse que vous nous avez faite de choisir notre âme pour épouse, tout ce qu'on lit dans la vie de vos saints de communications ineffables, d'échanges de pur amour que vous eus avec eux, ces visions dont vous avez favorisé tant d'âmes privilégiées, leur apparaissant sous la figure d'un enfant ou sous celle d'un Dieu crucifié; ces chastes hymens, ces baisers mystérieux, oui, toutes ces merveilles deviennent croyables, parcequ'elles sont moins extraordinaires que les ignominies que vous avez endurées de la perfidie des Juifs! O heureux opprobres de mon Sauveur, vous êtes un nouveau fondement, une

nouvelle garantie de la bonté, de la tendresse et de la libéralité avec lesquelles Jésus-Christ me traitera pendant cette vie et de la gloire immortelle qu'il me réserve dans l'autre, si je le sers avec amour. Ce qu'il a fait est au dessus de ce qu'il a promis. S'il a fait le plus il fera aussi le moins; puisqu'il s'est tant abaissé pour moi, combien plus encore me fera-t-il partager sa gloire.

Ces opprobres sont vengés; ils sont volontaires, efficaces, et renferment pour nous une source de consolations; ce n'est pas assez; ils sont encore glorieux. Le Sauveur, dit Origène, n'a pas refusé toutes ces humiliations, parceque son visage tout meurtri par les soufflets, tout souillé de crachats et couvert d'un vil bandeau, devait par cela même devenir aux yeux de la vraie foi plus glorieux que le visage de Moïse, quoique celui-ci eût été environné d'une lumière si éblouissante qu'aucun regard humain ne pouvait en soutenir l'éclat (1). Car la gloire que ces ignominies ont fait rejaillir sur le visage adorable de Jésus est si grande que l'éclat du visage de Moïse s'est effacé et a disparu, comme la lumière d'une petite lampe devant le disque radieux du soleil. Plus les tourments et les opprobres auxquels il se soumit par amour pour nous le font paraître méprisable et repoussant aux yeux profanes, plus, dit Tertullien, il est cher au cœur de l'âme fidèle. *Quanto vitior, tanto mihi carior.* Ainsi humilié et outragé, il est devenu l'objet des adorations de l'univers. Tout ce que la terre a de plus grand est tombé à ses pieds, pour honorer le

(1) Non avertit faciem suam a confusione sputorum, ut magis glorificetur vultus ejus quam fuit vultus Moysis glorificatus. (*Hom.* 65, *in Matth.*)

mystère de ses ignominies, et à cette marque, si vile et si honteuse en apparence, mais en réalité si magnifique et si divine, ô mon doux Jésus, pénétré moi-même d'une vraie foi et d'une humble piété, je vous adore comme mon Dieu, mon Sauveur et mon Rédempteur, et comme le Sauveur et le Rédempteur du monde. (1)

C'est pour cela, remarque S. Chrysostome, que les Évangélistes, bien qu'embrasés du plus tendre amour pour la personne de Jésus e. du zèle le plus vif pour son honneur, ont raconté avec un soin si minutieux et sans en omettre une seule circonstance, les tourments et les opprobres que la perfide synagogue avait fait endurer à leur divin Maître. Moïse, qui les avait vus en esprit, les préféra sans hésiter, ainsi que nous l'a révélé S. Paul, aux richesses et à la gloire de l'Egypte; mais ces écrivains sacrés comprenaient beaucoup mieux que Moïse le prix inestimable de ces abaissements. L'esprit de Dieu dont ils étaient animés leur avait découvert la profondeur du mystère et l'abîme de gloire qui y étaient cachés. Loin donc de penser qu'ils eussent dégradé le divin Sauveur par le récit de toutes ces ignominies, loin d'en avoir honte et pour lui et pour eux-mêmes, ils ont cru au contraire que rien n'était plus grand, plus sublime, plus glorieux pour le Fils de Dieu, pour le créateur du ciel et de terre que d'avoir souffert des humiliations si grandes pour l'amour des hommes (2). O Juifs stupides! philosophes insensés!

(1) Tanto magis ab hominibus honorandus, quanto magis pro hominibus indigna suscepit.

(2) Attende quod Evangelista cum summa diligentia ea, quæ videntur esse exprobratissima, exponit; nihil occultans, aut verecundans; sed gloriam existimans maximam, Dominatorem orbis terrarum pro nobis talia sustinere. (*Hom.* 86 *in Matth.*)

s'écriait à ce sujet Tertullien, vous vous scandalisez, et votre orgueil frémit et s'irrite au récit des opprobres de Jésus. Vous les jugez incompatibles avec la majesté de Dieu et indignes de sa grandeur. Mais vous ne pouvez nier cependant que ces indignes outrages commis contre le Rédempteur nous ont été utiles, à nous qu'ils ont rachetés. Car cette folie apparente de la croix est la source de notre sagesse; ces ignominies sont notre gloire; ces tourments du Fils de Dieu établissent notre droit à devenir nous-mêmes les enfants de Dieu, et les objets de ses complaisances et de son amour. Et s'il en est ainsi, ces opprobres sont également dignes de Dieu, puisque rien n'est plus digne de la grandeur de Dieu que le salut éternel de l'homme. (1)

Quant à nous, héritiers de l'esprit des apôtres et des évangélistes, membres de la société des vrais fidèles, et enfants de la véritable Eglise qui cherche Dieu dans la sincérité de la foi, ne rougissons point des ignominies que notre Rédempteur a endurées pour la gloire de Dieu, pour notre salut, et à cause des châtiments dont nous étions dignes. *Non confundantur in me qui quærunt te*, etc. Tâchons au contraire, d'après le conseil de S. Chrysostome, d'avoir continuellement devant les yeux l'histoire des souffrances de notre Seigneur, d'en faire avec une pieuse complaisance le sujet des méditations de notre esprit, et de la graver dans notre cœur: histoire admirable, qui nous montre combien nous avons coûté à son amour et qui est si capable d'exciter le zèle! A l'imitation des deux plus grands hommes du monde religieux, Moïse et S. Paul, préférons ces

(1) Quodcumque Deo indignum mihi expedit, et ideo Deo dignum; nihil enim est magis Deo dignum quam salus hominis.

saintes ignominies aux vains honneurs de l'Egypte, c'est à dire du monde, et plaçons en elles toute notre gloire de chrétiens. (1)

SECONDE PARTIE.

En se soumettant par amour à cette série de douleurs et d'opprobres dans la maison de Caïphe, non seulement le Sauveur a opéré de grandes merveilles pour notre avantage, mais il nous a aussi donné de grandes leçons et de sublimes exemples.

Il avait dit autrefois à ses apôtres, et en s'adressant à eux il s'adressait aussi à nous-mêmes : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; si vous m'imitez, vous acquerrez le repos de vos âmes dans le temps et dans l'éternité (2). » Or le Fils de Dieu, qui souffre sans murmure, sans répugnance et comme s'il l'avait mérité, qu'on lui voile le visage, qu'on le couvre de crachats et qu'on lui donne des soufflets, qui consent à être blasphémé, insulté, méprisé, moqué, et qui garde cependant une attitude si humble et si résignée, que fait-il sinon que reproduire par son exemple la grande doctrine d'humilité et de douceur qu'il nous avait déjà enseignée par sa parole? que fait-il, sinon qu'établir la douceur et l'humilité comme l'unique devise des siens et comme le chemin royal du salut éternel?

Mais hélas! qu'il est petit le nombre des chrétiens qui connaissent et comprennent cette leçon! et combien

(1) Hæc autem legamus continue; hæc nostræ menti inseramus; et in his gloriemur. (*Hom* 86, *in Matth.*)

(2) Discite a me quia mitis sum, et humilis corde; et invenietis requiem animabus vertris. (*Matth.*)

plus petit encore est le nombre de ceux qui la pratiquent, non seulement dans le monde libertin et corrompu, mais même dans le monde qui conserve un reste de religion et de piété!

En effet, si l'on ne peut dire que la majorité des fidèles se livre effrontément et sans mesure aux grossiers emportements des sens; s'il est vrai que le grand nombre ne soit pas esclave des cruelles fureurs de la cupidité; toujours est-il qu'on en compte bien peu qui se passent scrupule et du désir des honneurs, et des transports de l'ambition, et de l'amour du commandement et des ruineuses folies du luxe et de la vanité. On en rencontre aussi bien peu qui se reprochent de nourrir en eux un misérable orgueil; la plupart ne savent pas se détromper eux-mêmes, ne veulent pas revenir sur leurs sentiments, avouer leurs torts, et beaucoup moins encore souffrir les avertissements et les réprimandes, même quand leurs injustices sont flagrantes, leurs désordres réels, leurs torts évidents; ils se croient permis de sacrifier même l'innocence pour justifier leurs fautes.

Mais que parlé-je de scrupule? Ces sentiments, ces exigeances, ces emportements ne sont rien moins à leurs yeux que des devoirs qu'il faut accomplir pour conserver la réputation du nom, la splendeur de la famille, l'honneur de la personne, les bienséances du grade, la dignité de la charge, le respect de l'autorité; et, sous la couleur de ces phrases, sous le voile de ces prétextes, inventés par l'amour-propre, accrédités par la vanité, se cache un immense orgueil, une estime immense de soi-même, et un mépris absolu des autres.

O sainte humilité! vertu toute propre du christianisme, et que les Gentils n'avaient pas pu exprimer

dans leur langue, puisqu'ils n'en avaient ni l'idée dans l'esprit ni le sentiment dans le cœur ! O sainte humilité dont Jésus-Christ a donné le premier au monde et l'enseignement et l'exemple ! qu'es-tu devenue aujourd'hui parmi les chrétiens ? Et pourtant nous croyons, nous adorons un Dieu sauveur qui a accepté pour notre amour toutes sortes d'opprobres. Quelle contradiction st donc la vôtre, ô malheureux chrétiens ! s'écrie S. Éphrem, et combien vous êtes coupables de croire aux ignominies que notre Seigneur a souffertes pour vous, d'en écouter la tragique histoire, et, après cela, de conserver en face de toutes ces humiliations du Dieu de majesté un esprit vain et altier, un cœur arrogant et superbe (1) ! Ah ! conclut S. Ambroise, le souvenir des ignominies de Jésus-Christ devrait éteindre parmi les chrétiens tout conflit scandaleux de prééminence, toute prétention de l'orgueil, tout désir d'agrandissement, tout empressement à paraître, en un mot toutes les ridicules exigences de la vanité. Entre les disciples, entre les serviteurs d'un Dieu profondément humilié une seule rivalité est permise : celle qui consiste à l'emporter sur ses frères par l'humilité (2). Ainsi soit-il.

(1) Dominus tuus, infelix, propter te sputa et opprobria patitur ; tu vero, superbia tumidus, hæc audis. (*Serm. de Pass.*)

(2) Una datur omnibus forma sententiæ : Ut non de prælatione jactantia sit, sed de humilitate contentio. (*Lib.* 10, *in Luc.*)

QUATORZIEME CONFÉRENCE.

LE RENONCEMENT DE S. PIERRE.

Perditio tua, Israel; tantummodo in me auxilium tuum. (Osz., 13.)
Ta perte vient de toi, Israel; ton secours n'est qu'en moi.

Pour guérir l'homme d'une grande présomption et l'un orgueil excessif, Dieu, dit S. Thomas, permet souvent qu'il tombe dans de grandes fautes. (1)

Or jamais homme peut-être n'eût plus que Pierre besoin, pour être guéri, de ce remède si triste et si humiliant. Il aimait tendrement son divin maître; mais, observe S. Augustin, il l'aimait plutôt par sympathie naturelle, purement humaine, que par le don de cette charité surnaturelle qui forme les martyrs, et il crut, avec un appui si fragile, que ses forces égalaient ses désirs. (2)

Aussi, malgré les avertissements réitérés de son auguste maître, il négligea de se faire de la prière un bouclier contre la tentation. Bien plus, croyant posséder en lui-même assez de forces pour triompher de tout, il porta la témérité jusqu'à s'engager volontairement dans le péril, où le Sauveur lui avait prédit qu'il périrait de la manière la plus malheureuse. Il lui fallait

(1) Pro superbiæ remedio permittit Deus ruere hominem in aliqua peccata. (2. 2. *qu.* 162. *ar*, 6.)

(2) Caritatem martyrum Petrus non habuit, cum Dominum nevit. (*De Grat. et lib. Arb.*)

donc cette chute, dit S. Chrysostome, pour qu'il pût toucher de la main sa propre faiblesse. Non que Dieu l'ait poussé au péché; mais il lui retira les secours dont son orgueil l'avait rendu indigne; il l'abandonna à son courage apparent et à sa misère réelle, et il le laissa à la merci des forces qu'il croyait avoir, mais qu'il ne retrouva plus au moment du combat. (1)

Aveuglé par sa présomption, Pierre ne connaissait pas sa faiblesse; mais Dieu permet sa chute pour le convaincre de sa fragilité, et lui donner ainsi cette grande leçon que bien des siècles auparavant il avait donnée par la bouche du prophète : « L'homme n'a en lui-même que le pouvoir de se perdre; en Dieu seul est sa force, son soutien, son appui. *Perditio tua, Israel,* etc. L'homme ne peut donc rien sans l'assistance de Dieu. Cette importante vérité est le fondement de toute la morale chrétienne; aussi, dit S. Augustin, Jésus-Christ a-t-il voulu, dans la personne de Pierre, l'enseigner à tout le genre humain. (2)

C'est sous ce point de vue que nous devons considérer aujourd'hui ce triste épisode de la passion du Seigneur. avant de quitter la maison de Caïphe. Il nous aidera à nous persuader que de nous-mêmes nous ne pouvons que courir à notre perte; que notre devoir est de mettre notre confiance en Dieu seul, et de n'avoir recours qu'à lui si nous voulons être sauvés. *Perditio tua, Israel; tantummodo,* etc.

(1) Sed desertum dereliquit, ut suam ipse intelligat imbecillitatem. (*Hom.* 81 *in Joan.*)

(2) Ideo B. Petrum deseruit, ut in illo totum humanum genus posset agnoscere nihil se sine Dei gratia valere. (*Serm. CXXIV. de Temp.*)

PREMIÈRE PARTIE.

Quand Jésus fut tombé entre les mains de ses ennemis, tous ses apôtres l'abandonnèrent, et Pierre prit la fuite comme les autres. *Omnes, relicto eo, fugerunt* (1). Ainsi s'accomplissait ces paroles du prophète : « Tous ceux qui étaient dans mon intimité se sont lâchement éloignés de moi (2). » Cependant, animé d'un plus ardent amour que les autres pour Jésus-Christ, plus confiant aussi en lui-même, Pierre revint bientôt sur ses pas, et il se mit à le suivre de loin. *Petrus autem sequebatur a longe,* parceque, dit Origène, il ne pouvait se résoudre à se séparer entièrement de son divin maître (3). Que cette conduite, ajoute S. Ambroise, excite donc en nous un sentiment d'admiration et de respect pour Pierre, puisque malgré la crainte extraordinaire que lui inspire la haine des Juifs, il n'abandonne pas entièrement le Sauveur. La crainte fut dans cet apôtre produite par la faiblesse de sa nature ; son empressement à suivre les pas de Jésus-Christ donna la mesure de son tendre amour (4). Mais, pauvre Pierre, reprend ici S. Augustin, ah! combien il est différent de lui-même. Autant il avait été généreux en promesses, autant quand le danger est venu il se montre timide et s'environne de précautions. (5)

(1) Omnes, relicto eo, fugerunt. (*Matth.*)

(2) Qui juxta me erant, de longe steterunt. (*Ps.* 37.)

(3) Sequitur de longinquo, neque tamen recedens ab eo. (*Tract.* 34 *in Matth.*)

(4) Petrus in hoc nobis est maxime admiratione reverendus ; Dominum non dereliquit etiam cum timeret. Metus naturæ est ; cura pietatis. (*Lib.* 10 *in Luc.*)

(5) Petrus promissor egregius cœpit ambulare longinquius. (*Serm. III de Temp.*)

S. Ambroise s'écrie à son tour : Hélas! cet apôtre malheureux oublie l'oracle divin qui menace d'une mort certaine tous ceux qui s'éloignent de Dieu (1). Ainsi quand les évangélistes remarquent que Pierre suivait Jésus de loin, ils nous font pressentir qu'il est sur le point de lui être infidèle, puisqu'il n'aurait assurément jamais renié son maître s'il se fût toujours tenu plus rapproché de lui. (2)

C'est donc avec un cœur irrésolu et glacé que Pierre arrive à la maison de Caïphe, où la soldatesque avait déjà traîné le Sauveur. Il obtient d'y pénétrer grâce à la médiation d'un des disciples de Jésus-Christ ami du pontife, sans même soupçonner qu'il se jette de lui-même dans le piége. A peine entré dans la cour de cette fatale maison, il se mêle à la troupe des soldats et des serviteurs, se met à discourir au milieu d'eux avec familiarité et sur le ton de la franchise, et se chauffe avec eux (3). Mais quoi? un disciple, un ami de Jésus-Christ devait-il choisir ce moment pour se tenir à l'aise devant le foyer, tandis qu'on intentait un procès de mort à son divin maître? Ainsi, dit S. Chrysostome, s'est refroidi le zèle si brûlant de Pierre, lui qui a besoin maintenant de se réchauffer au foyer sinistre de la maison de Caïphe. (4)

Mais hélas! ce n'est pas simplement la charité qui s'est refroidie dans le cœur du chef des apôtres, c'est

(1) Ecce qui elongant se a te peribunt. (*Ps.* 72.)

(2) Bene a longe sequebatur, jam proximus negator : neque enim negare potuisset, si Christo proximus adhæsisset. (*Lib.* 10 *in Luc.*)

(3) Erat autem cum eis et Petrus stans, et calefaciens se. (*Joan.*)

(4) Papæ quo sopore calor ille vehemens Petri contabuerat. (*Hom.* 82 *in Joan.*)

aussi sa foi en Jésus-Christ. Car l'évangéliste remarque que Pierre n'insista pour pénétrer dans la maison du souverain pontife que pour voir de ses propres yeux quel serait le dénouement de ce drame. Or Jésus-Christ avait déjà annoncé cinq jours auparavant à Pierre et aux autres apôtres que dans le cours de cette même semaine il serait condamné à mort et crucifié, mais qu'il reprendrait la vie le troisième jour. Si Pierre eût conservé la foi qu'il devait à cette révélation du Sauveur, il n'aurait pas eu besoin d'attendre en curieux à la maison de Caïphe pour savoir comment allait se terminer cette douloureuse scène, puisqu'il avait déjà appris qu'elle finirait par la mort et ensuite par la résurrection du Christ. Par conséquent la présence de Pierre dans cette cour indique, au dire de S. Hilaire, que la foi divine a fait place en lui à une curiosité toute humaine; qu'il ne croit point ou qu'il ne croit que d'une manière très imparfaite à la parole de son maître qui avait prédit sa mort, puis sa résurrection, c'est à dire son triomphe sur la mort, et enfin la chute de son disciple. (1)

Cependant le voilà réuni à un groupe d'hommes du bas peuple, où chacun dit le plus de mal qu'il peut de Jésus de Nazareth; il affiche des airs d'indifférence dans l'espoir qu'il ne sera pas reconnu pour son disciple. Mais hélas! que cette froideur qui l'empêche de défendre son divin maître est d'un triste augure. C'est un premier pas vers l'infidélité. Et en effet il renie Jésus jusqu'à trois fois. Ah! dit S. Augustin, lorsque le céleste

(1) Humana curiositate scire cupiebat quid judicaret de Domino Pontifex. (*Canon.* 32, *in Matth.*)

médecin prédit cette trahison de Pierre, il avait palpé son cœur et en avait bien reconnu la maladie. C'est en vain que Pierre, travaillé alors par une fièvre brûlante, veut se faire passer pour un homme plein de santé : la tentation survient, et Pierre, qui jusque là n'avait pas consenti à s'avouer malade, succombe sous le choc d'une simple question. (1)

Car à la clarté de ce feu infernal, devant lequel ce disciple sentait son esprit se glacer pendant qu'il réchauffait ses membres, la gardienne de la cour le reconnaît et le désigne à tout le monde comme l'un des disciples du Nazaréen. Avec une imperturbabilité que l'on prendrait pour de l'innocence, Pierre élève la voix de manière à être entendu de tous, et répond sans hésiter : Femme, je ne connais point l'homme dont vous me parlez, et je ne sais même pas ce que vous voulez dire (2). Puis il s'éloigne et va se mêler dans les rangs de la soldatesque. Mais à quoi bon? Une heure s'est à peine écoulée depuis sa première infidélité que Pierre renie Jésus une seconde fois. Une autre servante vient de le reconnaître à son tour pour l'un des disciples du Nazaréen; elle le fait remarquer à ceux qui composaient le même groupe, et tous confirment son témoignage; ils l'avaient également reconnu. Dans ce moment Pierre se trouble : « Que dites-vous, s'écrie-t-il, que dites-vous? Je ne connais point cet homme,

(1) Audivit a medico quid in se ageretur : febriens enim sanum se dixerat. Cordis venam ille tangebat. Ventum est ad tentationem ; et, interrogatus, succubuit. (*In Psal.* 140.)

(2) At ille negavit coram omnibus dicens : Non novi illum, neque novi quid dicas. (*Marc. Luc.*)

pas même de nom. » Et pour appuyer sa parole il fit un horrible serment. (1)

Après ces deux chutes lamentables qui ne se serait attendu que Pierre se fût hâté de s'éloigner de ce funeste lieu? Ah! comment la foi du disciple serait-elle en sûreté là où le maître est condamné à mort comme blasphémateur? Mais non; Pierre circule, il va du vestibule à la cour, il passe de la lumière dans l'obscurité, mais il ne peut se résoudre à abandonner ce seuil homicide. Cependant l'un des soldats l'aborde, et lui dit : « Comment, toi ici? Mais je te reconnais : tu es de la suite du prisonnier. » Pierre le nie, et proteste en élevant fortement la voix. « Mais, replique aussitôt le soldat, c'est en vain que tu le nies; ton accent galiléen est une preuve que tu as une patrie commune avec le Nazaréen, et que tu as vécu avec lui. » (2)

Aux cris qui se succèdent pendant cette altercation, accourt au milieu de beaucoup d'autres un parent de ce Malchus, à qui Pierre avait coupé l'oreille au Gethsémani : « Et comment donc, lui dit-il, peux-tu nier que tu ne sois le disciple de cet homme? Ne t'ai-je pas vu de mes propres yeux en sa compagnie au jardin des Oliviers? » (3) Pierre n'est ni ébranlé ni confondu par tant de témoignages. Il persiste toujours davantage dans ses dénégations; il simule le dégoût, le dédain, la colère, et non content d'être parjure, il fait contre lui et contre les autres de terribles imprécations, en rè-

(1) Et iterum negavit cum juramento dicens : Quia non novi hominem. (*Matth.*)

(2) Vere et tu ex illis es; nam loquela tua manifestum te facit. (*Matth.*)

(3) Nonne ego te vidi in horto cum illo? (*Joan.*)

pétant à haute voix : « Non, je ne suis point son disciple, je n'ai rien de commun avec lui, je ne connais même point cet homme là (1). Ainsi, dit Bède, s'accomplit à la lettre la prédiction du céleste médecin; le malade est convaincu de présomption. Car Pierre s'était vanté qu'il donnerait sa vie pour Jésus-Christ, et, bien loin de là, il laisse justifier par l'événement ce que Jésus-Christ avait d'avance annoncé : que Pierre le renierait trois fois. (2)

Mais, ô paroles de sacrilége et d'horreur! Comment en les prononçant Pierre n'a-t-il pas senti ses lèvres trembler, sa langue se glacer et son cœur se briser. Ah! il appelle méprisable et dangereux (*hominem hunc quem dicitis*) celui qu'autrefois, d'après l'inspiration de Dieu le Père, il a reconnu et confessé pour le Fils de Dieu. (*Matth.*, 16.) Après avoir si souvent juré et protesté qu'il ne se séparerait jamais de lui, il repousse maintenant comme une odieuse calomnie l'honneur d'être son disciple, et il rougit même de le connaître. Ah! le premier d'entre les disciples de Jésus-Christ, celui que ce divin Sauveur a tant aimé, qu'il a tant honoré et distingué au dessus de tous les autres, le voilà. s'écrie S. Augustin, renonçant publiquement à son titre de chrétien, le voilà devenant apostat et abjurant la doctrine, la foi et l'Église de Jésus-Christ (3)! O péché monstrueux! ô chute épouvantable!

(1) Cœpit anathematizare et jurare et detestari quia non novi hominem hunc quem dicitis. (*Matth. Marc.*)

(2) Ecce medici est completa prædictio, ægroti convicta præsumptio. Non enim factum est quod ipse dixerat : Animam meam pro te ponam ; sed quod Ille prædixerat : Ter me negabis. (*In Joan.*)

(3) Nescio quid dicis : erat hoc non solum negare se discipulum

Suspendons notre étonnement et notre douleur en présence d'une telle faute, parceque l'infidélité de ce grand pécheur est une leçon salutaire pour tous les justes, ainsi que l'observe S. Ambroise (1). En effet, si les quatre évangélistes ont unanimement raconté cette chute dans ses moindres circonstances, ce n'est pas, dit Théophilate, pour humilier le prince des apôtres, mais c'est pour donner à tous les fidèles une instruction solide et importante, et leur faire comprendre combien sont coupables ceux qui cherchent en eux-mêmes la force qu'ils ne doivent attendre que de Dieu même. (2)

Or écoutons quelques-unes des réflexions graves et utiles que les saints Pères nous ont laissées à ce sujet. D'abord la chute de S. Pierre, dit S. Jean Chrysostome, atteste hautement la faiblesse de la nature humaine quand celle-ci n'a pas Dieu pour soutien (3). Aussi, ajoute S. Bernard, personne ne doit s'étonner que les autres tombent, puisque chacun de nous peut à chaque instant ajouter son erreur aux erreurs d'autrui. Ce qui est arrivé à Pierre peut nous arriver à tous. Le mal qu'un homme commet, un autre homme peut le commettre aussi, quels que soient d'ailleurs son caractère et sa condition. L'homme n'est qu'un peu de boue, et comme tous les hommes sont formés de la même boue

Christi; sed etiam se esse christianum hoc est fidem Christi : nemo enim credidit incognitis. (*Tract.* 113 *in Joan.*)

(1) Error Petri doctrinâ justorum est. (*Lib.* 10 *in Luc.*)

(2) Evangelistæ omnes de Petro scripserunt : non discipulum accusantes, sed nos erudientes : Quam malum sit non totum Deo tribuere, et in se ipso confidere. (*In Joan.*)

(3) Intelligite quam sit imbecilla humana natura, cùm Deus deserit. (*Hom.* 82 *in Joan.*)

et qu'ils ont une origine et une nature communes, tous également sont soumis aux mêmes faiblesses (1). La déplorable chute de Pierre, dit encore Théophilate, s'observe chaque jour chez un grand nombre de chrétiens. Chaque petite volupté est comme une servante artificieuse qui assiège l'homme qu'elle rencontre et qui l'abat aussitôt (2). Dès lors, surpris et effrayés à la vue d'une si grande chute, nous devons toujours craindre pour nous-mêmes, et prier Dieu avec le prophète qu'il nous soutienne et qu'il nous sauve; car si le juste est tombé, que sera-ce donc du pécheur? (3)

Ensuite Pierre ne succombe, remarque encore Théophilate, que parcequ'il a négligé la vigilance et la prière que Jésus-Christ lui avait particulièrement recommandées. Tremblez donc, ô vous que l'ennui, l'indolence ou la froideur éloignent du service de Dieu! tremblez en voyant, par l'exemple de cet apôtre, quelle force et quel pouvoir ont sur les âmes tièdes les piéges et les tentations du démon. (4)

En troisième lieu, ce n'est point le redoutable tribunal des prêtres, des magistrats et des scribes, remarque S. Chrysostome, qui procède à l'interrogatoire de Pierre; ce n'est aucun homme investi de l'autorité qui

(1) Quidquid illi accidit et tibi accidere potest; quia homo es. Homo de humo; limus de limo. (*Medit.*, *c.* 3.)

(2) Quod tunc accidit Petro, nunc videre licet evenire multis. Arguit hominem ancilla parva quædam voluptas; statimque negat. (*In Joan.*)

(3) Salvum me fac, Domine; quoniam defecit sanctus. (*Psal.* 11.)

(4) Horreamus, considerantes quantum contra remissos valeant insidiæ diaboli. (*In Luc.*)

lui reproche d'être disciple de Jésus-Christ. Personne ne le menace des verges et de la mort. Une simple femme l'interroge, et une femme qu'on ne sait s'il faut appeler ainsi, car c'est une humble servante chargée de veiller à l'entrée de la maison, une vile esclave enfin. (1)

Et cependant Pierre ne peut résister à une si faible attaque; il tremble, il chancelle, il tombe. Quelle est donc, s'écrie S. Maxime, cette puissance funeste de la femme à enchaîner l'homme à sa ruine! Jadis une femme séduisit le premier homme sorti des mains du Créateur; et voilà que maintenant une autre femme fait aussi apostasier le premier des disciples que Jésus-Christ avait choisis. O hommes! conclut le même saint, fussiez-vous forts comme Samson, prophètes comme David, sages comme Salomon, ah! si vous ne voulez vous démentir vous-mêmes, point de familiarité trop grande, point de liaison trop tendre avec ce sexe séducteur; regardez-le comme un danger, et fuyez-le: car c'est l'arme dont le démon se sert pour abattre la vertu la plus mâle, les âmes les plus fortement trempées, les cœurs les plus fidèles. (2)

S. Jérôme fait à ce sujet une quatrième réflexion, et dit que le premier péché de Pierre fut une simple dénégation, un simple mensonge. Mais cet apôtre, en per-

(1) Non illi flagella, non illi sunt admota tormenta. Qui eum interrogat nullus est eorum, qui auctoritate sua possit formidinem incutere. Mulier cum simplici voce interrogat, et forte nec proditura confessum; nec tamen mulier, sed puella ostiaria, vile mancipium. (*In Math.*)

(2) Diabolus fideles viros per mulieres appugnare consuevit. (*De Pœnitent. Petr.*)

sévérant dans sa dénégation, est passé du mensonge au parjure, du parjure aux imprécations, des imprécations aux anathèmes, des anathèmes enfin il est allé jusqu'aux blasphèmes. Quel effrayant chemin il a parcouru en trois heures! De précipice en précipice, d'abîme en abîme il est tombé dans le gouffre de l'infidélité. *Primo ait: Nescio quid dicis. Secundo cum juramento negat. Tertio cœpit detestari.* Telle est l'histoire du cœur humain, continue le saint doctour; telle est votre histoire, ô vous qui débutez dans la carrière du mal! Si vous comptez pour rien les petites fautes, elles vous entraîneront sur une pente rapide. En accumulant toujours péchés sur péchés, en ajoutant toujours à leur nombre et à leur malice, vous vous précipiterez bientôt dans l'abîme de la corruption et de l'endurcissement. (1)

En cinquième lieu, Pierre, selon la remarque de S. Ambroise, ne renie Jésus-Christ ni sur la montagne ni dans le temple, mais dans le prétoire de Caïphe, où le Sauveur est chargé de liens, et où par conséquent la vérité est condamnée et la justice prisonnière. (2) Bède observe aussi que c'est dans la société des impies que Pierre méconnaît même pour un homme ce Jésus qu'il avait autrefois connu si publiquement, au milieu des disciples fidèles, pour le fils du Dieu vivant. N'ayez donc pas souci, chrétiens, d'avoir accès dans les palais des grands, d'où la justice et la religion sont le plus souvent exilées et où l'on est presque toujours forcé de rougir de la pudeur, d'avoir honte de la dévotion, de

(1) Perseverare quippe in peccato dat scelerum incrementum. Qui minima spernit, cadit in majora. (*In Matth.*)

(2) Non negat in monte, non negat in templo, sed in prætorio. Ibi negat, ubi Christus ligatus est, ubi veritas non est. (*In Luc.*)

flatter le vice, d'applaudir le crime et de trahir la vérité! Fuyez les réunions profanes; gardez-vous d'afficher la légèreté au milieu des ennemis de la religion et de la piété. Sinon, vous finirez peu à peu par adopter leurs idées, vous vous plierez à leurs sentiments, vous parlerez leur langage et imiterez leurs actions. Et combien, grand Dieu! qui d'abord vainqueurs des plus violentes passions, tant qu'ils se renfermèrent dans la solitude de leurs maisons, succombent ensuite malheureusement sous l'arme terrible du respect humain dès qu'ils se trouvent exposés au contact du monde! (1)

En dernier lieu, S. Augustin remarque que Pierre était une colonne, qu'il était la pierre fondamentale de l'Église. Néanmoins, en se jetant au milieu du danger, en s'exposant à l'occasion de pécher, il chancelle au premier souffle de la tentation, et tombe de la manière la plus affreuse dans l'abîme de l'apostasie (2). Quel sera donc votre sort, ô hommes du siècle, roseaux fragiles, si vous vous exposez aux dangers d'une contagion capable de corrompre les saints eux-mêmes. L'exemple de Pierre ne vous montre-t-il pas comment Dieu, pour punir votre témérité, peut vous priver de toutes ses lumières et vous enlever toutes vos forces? Ne vous montre-t-il pas de la façon la plus sensible avec quelle effrayante promptitude, avec quelle terrible puissance, l'occasion attaque le cœur, l'assujettit, l'abat, l'entraîne, et le fait devenir le jouet de tous les vices? Ah! mes frères, l'ange du Seigneur ordonna autrefois à Loth, non

(1) Quam noxia sunt pravorum concilia! Inter infideles Petrus hominem negavit, quem inter discipulos Deum confessus est. (*In Marc.*)

(2) Ecce columna firmissima ad unius auram tentationis tota contremuit. (*Tract.* 113, *in Joan.*)

seulement de sortir en toute hâte de Sodome, de peur d'être enveloppé dans les flammes qui allaient dévorer cette ville, mais il lui enjoignit aussi de s'éloigner même des environs, de fuir bien loin et de se sauver dans la montagne (1). Ce qui signifie qu'il ne suffit pas de fuir les liaisons, les sociétés, les lieux où brûle le feu de la volupté, mais qu'il faut encore leur dire un adieu résolu, un adieu éternel. Vainement, nous nous flatterons de ne pas tomber, si nous retournons aux occasions qui nous avaient déjà vaincus. Voyez-vous ces soldats de cire qui servent d'amusement à l'enfance? Armés de pied en cap, oh! comme ils étalent force et courage, comme ils semblent animés d'une valeur martiale! Mais qu'on les approche du feu, et voilà qu'aussitôt leur maintien se décompose; peu à peu leur fausse armure se détache et tombe; leur menteuse fierté se fond sur leur visage, jusqu'à ce que, réduits à une masse liquide, ils n'aient plus aucune forme. Telle est, selon l'expression du prophète, la condition de l'homme qui s'expose aux dangers où il a déjà fait le triste apprentissage de sa faiblesse (2). Ses serments, ses protestations de prudence et de fermeté, véritables armes de cire, se dissipent au premier feu qu'allume l'occasion. Toutes les bonnes résolutions sont oubliées; toutes les forces paralysées; toutes les idées de vertu et de devoir obscurcies. L'esprit se trouble, le cœur s'amollit, et entre la séduction qui devient plus forte et la volonté déjà rendue plus faible, on hésite et l'on succombe. Hélas! dit l'Écriture, on périt toujours dans le danger.

(1) Ne stes in omni circa regione. In montem salvum te fac. (*Gen.*, 19.)

(2) Factum est cor meum tamquam cera liquescens. (*Psal.* 21.)

lorsqu'au lieu de le fuir prudemment on a la folle témérité de s'y engager. Ce serait un miracle contre les règles ordinaires de l'assistance divine, si une pareille présomption était protégée. Quelque fort, quelque vertueux que l'on suppose l'homme, ce n'est pas chose étrange de le voir tomber, mais ce serait chose extraordinaire de le voir se soutenir sans péché au milieu de l'occasion périlleuse qu'il aurait recherchée de lui-même. (1)

Mais on peut renier Jésus-Christ de diverses manières. En effet, dit S. Laurent Justinien, combien de chrétiens ne voit-on pas qui imitent la témérité de Pierre, qui rendent inutile en eux la foi en Jésus-Christ qu'ils ont reçue de Dieu même, et qui, pendant qu'ils confessent Dieu de bouche, pour parler avec S. Paul, le renient par leurs actions (2). Car, remarque avec raison Salvien, le premier acte de la foi chrétienne consistant à remplir les lois de Jésus-Christ; quiconque viole ces saintes lois méprise par là même et méconnaît le législateur (3). C'est pourquoi Tertullien ne craint pas de regarder comme une véritable apostasie tous ces désordres où tant de chrétiens se plongent au mépris des lois divines. Semblables à Pierre, leur témérité à s'exposer à la séduction, leur aveugle confiance en eux-mêmes les conduisent à renier au dehors les exemples

(1) Qui amat periculum in illo peribit. (*Eccl.*, 3.)

(2) Quot, oro quotidie cernimus irritam facientes quam perceperunt fidem : dum, juxta Apostolum, confitentes se nosse Deum, factis autem negant. (*De Christ.*, *Agon. c.* 8.)

(3) Cum hæc sit hominis christiani fides, Christi mandata servare, absque dubio Christum non credit, qui ejus mandata conculcat. (*Lib. 4, de Provid.*)

et la vie de Jésus-Christ, quoique au fond de leur cœur ils conservent un reste de foi dans sa doctrine! Mais malheur à eux! car Jésus-Christ, ainsi qu'il leur en fait la menace dans l'Évangile, les renoncera devant son Père pour les punir de l'avoir renoncé lui-même devant les hommes, ou dans sa foi ou dans ses commandements. (1)

Cependant, dans cette extrémité où nous avons peut-être été entraînés par notre imprudence et notre malice, quel autre moyen de nous relever que celui que nous offre la miséricorde de ce même Dieu que nous avons méconnu? Hélas! l'homme n'a en lui ni la lumière de l'esprit pour connaître la vérité, ni la force du cœur pour pratiquer la vertu. Abandonné à lui-même il ne peut que périr. La force lui vient de celui-là seul dont il tient l'existence; en Dieu seul est son remède, son appui et son secours. *Perditio tua, Israel: tantummodo in me auxilium tuum.* Cette triste vérité, Pierre l'éprouva dans sa personne, et nous pouvons à son exemple l'éprouver en nous-mêmes, puisqu'il a plu au Seigneur d'élever à côté du plus terrible exemple de la fragilité humaine un monument magnifique de sa miséricorde.

SECONDE PARTIE.

Le triple renoncement de Pierre, comme l'observe S. Augustin, eut lieu dans le temps même où Jésus-Christ était en proie à toutes les insultes, à toutes les

(1) Qui negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo. (*Matth.* 10.)

ignominies dont nous avons déjà parlé (1). Il est également certain que cette infidélité du chef des apôtres causa à son divin Maître plus d'humiliation et de douleur que tous les affronts qu'il recevait alors de la part de ses ennemis. Lui-même s'en plaignit autrefois en ces termes par la bouche de Job : Eh quoi! celui que j'ai tant aimé, que j'ai préféré à tous les autres, rougit aussi de moi, il se scandalise de moi, il affirme par serment ne pas me connaître (2). Mais si Pierre jure qu'il ne connaît pas son Jésus, Jésus de son côté prouve bien qu'il n'a pas oublié son Pierre bien aimé, et qu'il l'aime encore. Pendant qu'il est exposé à mille outrages, que des faux témoins le calomnient, que des juges iniques le condamnent, que l'infâme et insolente soldatesque le défigure et le déshonore en l'accablant de meurtrissures et d'indignes soufflets, Jésus, le tendre Jésus se retourne, dit l'évangéliste, il regarde Pierre qui, en cet endroit même, vient de le renier pour la troisième fois, et jette sur lui un de ces regards que le cœur n'oublie jamais : *Conversus Dominus respexit Petrum.* (Luc.)

Que signifie donc ce regard du Sauveur? Ah! dit S. Augustin, ce ne fut point un regard de reproche, mais de compassion; Jésus considéra son disciple non d'un œil terrible pour le confondre, mais d'un œil miséricordieux pour le convertir. (3)

O mystère ineffable de miséricorde et de bonté!

(1) Inter prædictas Domini contumelias trina negatio Petri facta est. (*De Consens. Evang.*)

(2) Quem maxime diligebam, aversatus est me. (*Job.*, 99.)

(3) Respexit Petrum, non ut confunderetur, sed ut converteretur. (*Tract. in Joan.*)

vraiment l'Evangile renferme des traits que le cœur sent beaucoup mieux que la langue ne les explique. Jamais, s'écrie Théophilate, la divine miséricorde ne s'est dépeinte elle-même avec des couleurs plus vives. Jamais Jésus-Christ n'a mieux exprimé la mansuétude de son cœur. Jamais il n'a manifesté sa bonté d'une manière plus éclatante et plus tendre. Un disciple tant aimé, le privilégié de Jésus-Christ repousse, comme une injure, l'idée de lui appartenir; il se justifie jusqu'à la pensée de cette accusation comme d'un affront sanglant, et il le fait avec serment. Par apostasie, Pierre encourage la haine et les mépris des ennemis du Sauveur; il augmente leur joie sauvage. Il tient cette indigne conduite dans le lieu même où Jésus se trouve, où Jésus l'écoute; il est sous les yeux même Jésus qui n'a qu'à se retourner pour le voir. Et ce Dieu Sauveur, si lâchement renié par son disciple, loin de le traiter avec dédain, laisse encore tomber sur lui un regard de tendre amour. (1)

Et ce regard, disent S. Augustin et Emissenius, n'est point fortuit, stérile et infructueux; mais à la grâce extérieure il joint encore une grâce intérieure, abondante et efficace. Par ce regard, Jésus humilie Pierre, mais en même temps il le soutient; il le fait rougir de lui-même, mais il le pénètre de componction; il le regarde au visage, mais il lui fend secrètement le cœur; il jette le trouble dans toutes ses affections, mais il ouvre ses yeux aux larmes de la douleur. Tandis qu'il lui fait connaître l'horreur de son péché, il lui assure son pardon; et s'il l'invite à se repentir, il l'excite à

(1) Admirari decet Domini misericordiam : qui cum negatus esset, non despexit discipulum, sed respexit. (*In Joan.*)

aimer. En un mot il l'attriste et le console; il le frappe et le guérit (1). O regard de miséricorde et d'amour! ans lui, dit Théophilate, Pierre n'aurait jamais senti e malheur de sa chute! Ainsi dans ces paroles : « Le Seigneur se retourna... et regarda Pierre, » est renfermée toute l'histoire de l'infinie miséricorde de Dieu, ainsi que celle de la misère et de l'ingratitude de l'homme. On y voit et l'homme tombant de lui-même et l'homme ne se relevant qu'avec le secours de Dieu. On y découvre l'excès de la faiblesse humaine et la nécessité de la grâce; enfin elles nous représentent en action le mystère annoncé par la bouche du prophète relativement à la fragilité de l'homme et à la nécessité de la grâce de Dieu. *Perditio tua Israel : tantummodo in me auxilium tuum.*

Il est vrai en effet que le coq chanta après le troisième renoncement de Pierre, et que cet apôtre se ressouvint alors de la prédiction que Jésus-Christ lui avait faite : « Avant que le coq ait chanté tu me renieras trois fois. (2) » Mais, d'après S. Marc, le coq chanta aussi après la première infidélité de Pierre, et cependant Pierre ne se convertit pas, mais il renia son maître deux fois encore. Ce qui prouve que si le coq chanta inutilement la première fois, il aurait également chanté en vain, selon la pensée de S. Ambroise, la seconde et la

(1) Misericordia Domini latenter subvenit; cor tetigit; memoriam revocavit : interiori gratia sua visitavit; interioris hominis usque ad exteriores lacrymas movit, et produxit affectum. (*August.*, *de Gratia Christi*). Consolatur et sanat; et sui vultus illuminatione ad spem veniæ invitat. (*Emissen. in Luc.*)

(2) Et recordatus est Petrus Verbi Domini sicut dixerat : quia ter me negabis. (*Luc.*)

troisième et jusqu'à la centième fois. Ce chant n'aurait amais réveillé Pierre, il ne l'aurait jamais touché de componction. Pierre aurait pu multiplier à l'infini ses parjures qu'il serait toujours demeuré dans son obstination et son endurcissement. Ce qui convertit l'apôtre, ce fut le regard amoureux de miséricorde dont Jésus-Christ accompagna le troisième chant du coq. Non, Pierre n'eût pas connu et pleuré son péché, si Jésus n'eût tourné ses yeux vers lui. Mais à peine Jésus l'a-t-il regardé, ajoute S. Maxime, qu'il lui ouvre les yeux de l'esprit, éclaire son intelligence et amollit son cœur (1). Car il était impossible, s'écrie S. Jérôme, que Pierre demeurât enseveli dans les ténèbres de son péché, dès l'instant qu'il fût pénétré du regard amoureux et puissant de celui qui est la lumière du monde (2). Et ainsi, poursuit S. Augustin, ce disciple, qui était mort par l'excès de sa présomption, fut rappelé à la vie par le regard de compassion que Jésus dans son inépuisable bonté laissa tomber sur lui. Or le coq qui chante signifie, selon l'interprétation de S. Jérôme, le prédicateur chrétien qui nous exhorte à nous convertir et à faire pénitence. Et de même que le chant du coq ne put faire rentrer Pierre en lui-même sans le regard de Jésus, de même aussi la parole du prédicateur ne frappe nos oreilles que comme un vain bruit, dit S. Paul, et les conseils, les avertissements de nos parents et de nos amis, les bons exemples, les châtiments de Dieu, ses bienfaits ne font sur nous aucune impression si l'action

(1) Respexit Dominus Petrum, et aperuit oculos ejus. (*Hom.* 9. *de Pœnit. Petri.*)

(2) Nec enim fieri poterat, ut in negationis tenebris perseveraret, quem lux mundi perspexerat. (*Hier. in Matth.*)

secrète de la grâce et le regard de Jésus-Christ ne changent notre cœur.

Ah ! nous avons sans doute la funeste liberté de dédaigner Dieu et de fuir loin de lui ; mais nous ne pouvons retourner à lui s'il ne nous appelle, s'il ne fait les premiers pas, s'il ne vient lui-même à notre recherche ! Nous pouvons bien de nous-mêmes nous précipiter au fond de l'abîme, mais nous ne pouvons en sortir si Dieu ne nous tend une main secourable. *Perditio tua Israel*, etc.

Nous avons donc besoin, nous aussi, que Jésus-Christ abaisse ses yeux sur nous, puisque Jésus-Christ, qui regarde, dit Bède, signifie Jésus-Christ qui nous accorde sa grâce et sa miséricorde sans lesquelles nous ne pouvons pas même commencer notre conversion et notre pénitence, encore moins l'accomplir. (1)

Et afin que nous ne puissions donner comme excuse de nos retards et de nos délais que nous n'avons pas encore obtenu ce regard de miséricorde, auquel la conversion et le pardon sont attachés ; le saint concile de Trente a soin de nous avertir que ce regard de miséricorde n'est jamais refusé à qui le cherche par la prière, et que la grâce, au moyen de la prière, est toujours à la disposition de tous.

Courage donc, prions afin que Jésus-Christ laisse tomber sur nous un regard de sa miséricorde. Disons-lui avec Augustin : Si vous détournez de moi votre face adorable, je péris ; mais un seul des rayons qui sortent

(1) Respicere ejus misereri est ; quia non solum cum pœnitentia agitur, verum etiam ut agatur, Dei misericordia necessaria est. (*In Luc.*)

de votre visage me fera revivre (1). Ouvrez mes yeux à votre divine lumière, puisque je ne saurais élever vers vous un regard de reconnaissance et d'amour si vous n'êtes le premier à abaisser sur moi un regard de miséricorde et de pitié (2). Disons-lui encore avec l'Église: Oui, aimable Jésus, daignez jeter les yeux sur nous qui succombons ou sommes près de succomber; et que votre tendre regard nous fasse relever et demeurer fermes à jamais! Ah! si vous nous regardez, nous sommes sauvés, parceque nous pourrons dès lors laver dans les larmes d'une vraie contrition les fautes que nous avons commises, et y puiser la force de ne point en commettre de nouvelles. (3)

Remarquons en terminant que ce qui valut à Pierre l'amoureux regard de Jésus-Christ, c'est qu'après l'avoir renoncé, il ne l'avait pas entièrement abandonné; il se tenait encore dans la cour même où Jésus se trouvait; il était encore près de Jésus, et Jésus le regarda. *Conversus Dominus respexit Petrum.* Et nous aussi, nous devons nous approcher de Jésus et demeurer à ses côtés, et nous serons sûrs d'en obtenir ce regard de tendresse qui nous pénètre de ses rayons sans nous remplir d'effroi, et qui nous convertisse sans nous confondre. Nous devons donc aller là où il se trouve, c'est à dire dans ces saints temples, et ne pas abandonner ces lieux sacrés où il réside et comme un juge clément pour nous pardonner nos fautes, et comme un médecin compa-

(1) Si despicis, pereo; si respicis, vivo. (*Medit.*, c. 40.)

(2) Lumine tuo aperi oculos meos; non enim possum videre te, nisi respexeris in me. (*Serm. CXXI, de Temp.*)

(3) Jesu labentes respice; et nos videndo corrige. Si respicis, labes cadunt; Fletuque culpa solvitur. (*Hymn Dom. ad Laud.*)

issant pour nous rappeler à la vie, et enfin comme un naître généreux et bienfaisant pour nous combler de outes ses miséricordes. (1).

Oui, fréquentons les temples saints, et arrêtons-nous levant les sacrés tabernacles. Là, imitons ces indigents ui se tiennent quelquefois à l'entrée des palais des rands, sans leur dire une seule parole; qui tournent de emps en temps vers eux un regard attristé, comme our leur faire connaître la misère qui les accable, et ui font en même temps monter vers eux l'humble lainte d'un soupir étouffé et bien autrement éloquent ue le plus long discours. A leur exemple, nous devons ester près de Jésus, le considérer avec respect et confance, humilité et amour tout à la fois; que notre regard oit l'expression sincère et de notre confusion à la pen-e de notre faiblesse, et de la douleur de nos chutes, du désir d'en être relevés; et qu'il soit, malgré no-e silence, comme le cri de notre âme. Ce regard. chappé de notre cœur, pénétrera le cœur de Jésus, et le ra revenir à nous pour nous convertir en nous rendant gard pour regard, amour pour amour. *Conversus Do-inus*, etc. Dès lors, imitateurs de Pierre dans sa pré-mpteuse jactance, si nous sommes tombés comme i, comme lui nous ressusciterons à la grâce, et si nous ons reconnu que nous nous étions perdus par notre opre maladie, nous reconnaîtrons aussi que c'est à la vine miséricorde que nous devons notre salut. *Perdi-tua, Israel: tantummodo in me auxilium tuum.* nsi soit-il.

(1) Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis; qui sanat omnes in-nitates tuas. Qui redimit de interitu vitam tuam; qui coronat te in ericordia et benedictionibus. (*Ps.* 102.)

QUINZIÈME CONFÉRENCE.

LA PÉNITENCE DE S. PIERRE.

Amen dico tibi : ter me negabis... et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.
(Matth., 26 ; Luc., 22. 32.)
Je te le dis en vérité : tu me renonceras trois fois... et quand tu seras converti confirme tes frères dans la foi.

La haute dignité, la dignité surnaturelle et divine que l'Église catholique reconnaît dans le prince des apôtres, S. Pierre, avait déjà été prédite, figurée et promise, il y a dix-huit siècles, dans la dignité non moins élevée non moins surnaturelle et divine d'Aaron. Car, de même qu'Aaron reçut la noble mission d'expliquer, à la place de Moïse, la loi aux Hébreux; ainsi fut confiée à Pierre cette autre mission plus sublime encore, d'annoncer, à la place de Jésus-Christ, l'Évangile aux Gentils. Si Aaron a eu l'insigne prérogative d'interpréter véritablement les oracles de Dieu, Pierre a obtenu également le privilége merveilleux d'être infaillible dans l'interprétation de la doctrine de Jésus-Christ. Et comme Dieu lui-même établit Aaron premier grand-prêtre de la synagogue, ainsi Jésus-Christ lui-même déclare Pierre premier et souverain pontife de l'Église chrétienne.

Mais hélas! Si Aaron représenta dans sa personne la dignité de Pierre, il en représenta aussi la chute et la faute : car Aaron renonça Dieu au pied du Mont-Sinaï, pendant que ce grand Dieu établissait l'ancienne al-

liance par la manifestation de sa puissance divine; et Pierre renonça aussi Jésus-Christ dans la maison de Caïphe, pendant que ce Sauveur miséricordieux fondait l'alliance nouvelle par la révélation de sa divinité.

Cependant, ô admirable économie des desseins de Dieu! En permettant la chute scandaleuse de Pierre, dit S. Léon, il a voulu préparer à tous les chrétiens le remède salutaire de la pénitence (1). Bien plus, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous a découvert ce mystère de sa sagesse et de son amour. Car lorsqu'il adressa à Pierre ces paroles : « Je te dis que tu me renonceras « trois fois...., mais quand tu seras converti affermis « tes frères dans la foi, » fit-il autre chose que révéler clairement que la chute du chef des apôtres ne pourrait pas scandaliser les fidèles autant que sa pénitence servirait à les édifier. *Amen dico tibi : ter me negabis... et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.*

Considérons donc aujourd'hui, vous dirai-je avec Euthymius, la pénitence de S. Pierre, comme nous avons hier considéré son péché, puisque les chutes des saints ne sont enregistrées dans les divines Ecritures qu'afin que nous les imitions dans leur repentir si nous les avons imités dans leurs égarements. (2)

Voyons dans Pierre repentant la doctrine et l'exemple, l'espérance et les moyens de la vraie pénitence, afin que la chute de ce grand apôtre soit aussi le motif et la règle de notre résurrection et de notre vie. *Et tu aliquando*, etc.

(1) Ad hoc hæsitare permissus est Petrus, ut in Ecclesiæ principe remedium pœnitentiæ conderetur. (*Serm. LVIII.*)

(2) Vidisti peccatum Petri, vide et pœnitentiam : ob hoc enim culpæ et pœnitentiæ sanctorum scriptæ sunt. (*In Matth.*)

PREMIÈRE PARTIE.

Qui aurait jamais cru qu'Aaron, le frère de Moïse, le personnage le plus respectable et le plus éclairé du peuple hébreu, cet homme que Dieu entoura de tant d'amour et d'honneurs, et qu'il admit aux communications les plus secrètes, pût un jour, avec une connaissance si claire du vrai Dieu, tomber dans l'idolâtrie la plus honteuse et la plus insensée en adorant un veau stupide à l'égal d'un Dieu? Et qui aurait jamais pensé que Pierre, le frère d'André, le premier des apôtres par sa foi, par son autorité et par son grade, *Primus Simon* (Luc), ce disciple que Jésus-Christ admit à la contemplation de ses plus grands mystères, qu'il honora de sa confiance la plus intime et à qui il prodigua les témoignages du plus tendre amour, rougirait tout à coup de l'avoir pour maître et le renierait comme le plus vil et le plus dangereux des hommes; et cela, après l'avoir, par une révélation immédiate de Dieu le père, clairement reconnu et confessé pour le vrai fils du Dieu vivant? De plus, de même que l'idolâtrie d'Aaron fut pour les Hébreux un grand scandale, ainsi le renoncement de Pierre fut un scandale immense pour les Juifs : car ils durent se dire entre eux : « Son premier disciple l'abandonne, le renie et l'abjure; donc il a compris, comme nous, que Jésus de Nazareth n'est pas le véritable Messie. » C'est pour cette raison que le péché de Pierre mérite la qualification que l'Esprit saint a donnée à l'infidélité d'Aaron, qu'il appelle *un très grand péché*: *Induxisti peccatum maximum*, c'est à dire le plus grand, le plus détestable et le plus horrible de

tous les crimes, parcequ'il renferme un excès de scandale uni à un excès d'ingratitude.

Apprenons par cet exemple, dit S. Ambroise, ce que c'est que l'homme. Le caractère sacré de pontife, de prêtre, de prophète ne le mettent pas à couvert; la profession religieuse, le lieu saint ne le protégent pas; les plus grandes lumières de la religion ne sont point pour lui une sûreté ; les plus fortes résolutions ne l'affermissent pas; l'âge mûr ne le garantit point, toute une vie même de sainteté et de sacrifices ne saurait l'empêcher de tomber dans les excès les plus lamentables, quand il ne se confie qu'en lui seul, et qu'il croit pouvoir avec ses seules forces se conserver fidèle et vivre vertueux. (1)

Mais le péché de Pierre, en même temps qu'il est pour nous le motif d'une frayeur salutaire, fait aussi notre espérance et est un gage de précieuse assistance. Ce péché est sans doute monstrueux, il est le plus grand peut-être de tous, après celui de Judas, et cependant Jésus l'a pardonné en faveur du repentir sincère de celui qui l'a commis. Voilà donc Novatus et ses sectateurs d'avance condamnés et confondus, eux qui, en niant le dogme si consolant de la rémission des péchés commis après le baptême, ont essayé dans leur rigueur barbare de pousser les pauvres pécheurs dans l'abîme du désespoir. Dès ce moment, le dogme capital de la rémission des fautes se trouve nettement établi par un magnifique exemple, et rendu évident et sensible dans la personne du prince des apôtres, dont le pardon est mentionné dans les Écritures aussi clairement que sa

(1) Hæc ideo scripta sunt, sciamus, neminem se jactare debere. (*In Luc.*)

chute. Dès ce moment Pierre converti porte en lui-même la bannière de l'espérance, afin que les chrétiens ses frères, qui ont le malheur de tomber comme lui, puissent se promettre de pouvoir par le repentir ressusciter comme lui, et publier au monde cette consolante vérité : qu'il n'y a pas de péché, quelque grand, quelque horrible, quelque monstrueux qu'il soit, qui ne puisse être effacé par les larmes de la contrition et être pardonné. *Et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* De sorte que le Seigneur, par ces bonnes paroles semble, selon Bède, avoir voulu dire au chef des apôtres : Souviens-toi, Pierre, d'affermir un jour par l'exemple de ta pénitence, tes frères plus faibles et plus infirmes que toi, afin que pécheurs, eux aussi, ils ne désespèrent pas non plus de leur pardon. (1)

Rappelez-vous en outre cette belle doctrine de S. Paul : Que tout pontife établi pour le bien et la direction des hommes est choisi justement parmi les hommes, afin qu'homme lui-même, sujet à erreur, faible et infirme, il puisse compatir aux erreurs, aux faiblesses et aux infirmités des hommes (2). C'est pour cela aussi, ajoute S. Chrysostome, que le pouvoir d'absoudre les péchés ne fut point concédé aux anges, parcequ'il était à craindre que ces célestes esprits, étant impeccables, ne se montrassent trop sévères pour juger le péché (3).

(1) Infirmiores fratres, exemplo tuæ pœnitentiæ, ne de venia forte desperent, confortare memento. (*In Luc.*)

(2) Omnis Pontifex, ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur : qui condolere possit iis qui ignorant et errant ; quoniam ipse circumdatus est infirmitate. (*Hebr.*, 5.)

(3) Idcirco non Angelis arbitror commissam sacerdotii potestatem, ne cum ipsi minime peccarent, in peccatores sine misericordia vindicarent. (*De Sacerd.*)

Aussi est-ce à l'homme peccable et pécheur lui-même que la bonté divine a conféré le pouvoir sublime d'absoudre les hommes coupables afin que, se ressouvenant de ses propres misères et de ses propres fautes, il fut mieux disposé à la bonté et à la miséricorde envers ses frères. (1)

Le pouvoir d'absoudre les pécheurs repentants et de leur ouvrir les portes du ciel fut donc donné à Pierre dans toute sa plénitude; et ainsi tous les prêtres le tiennent de Pierre lui-même. *Tibi dabo claves*, etc. Lorsque Dieu permit que Pierre, qui avait reçu de lui la puissance absolue d'absoudre, eût lui-même besoin d'une grande absolution, il voulut, dit encore S. Chrysostome, que les prêtres reçussent non seulement dans la personne de cet apôtre le pouvoir de délier, mais qu'ils apprissent, par l'exemple de Pierre, avec quelle facilité et quel empressement ils doivent accorder le pardon sollicité par le repentir, et qu'ils se gardassent bien de cette sévérité inflexible qui désespère les pécheurs plus qu'elle ne détruit les péchés. En nous montrant le premier pasteur tombant dans le plus monstrueux excès et recevant aussitôt, à cause de son repentir, son pardon, le Seigneur a voulu enseigner aux pasteurs qu'ils ne doivent repousser aucun pénitent, si grand pécheur qu'il soit, et ne jamais refuser le pardon aux larmes de la douleur. Il a voulu encore que le souverain pontife, en qui réside la puissance spirituelle, eût aussi en lui qualité et autorité pour absoudre de tous les péchés (2). Ainsi la chute de Pierre, notre premier

(1) Homo passibilis supra homines ordinatur; ut, dum ipse in aliis suas recolit passiones, mitem apud eos se præbeat et benignum. (*Ibid.*)

(2) Petrus enim, orbis terrarum doctor et magister, peccavit et

frère, et sa résurrection à la grâce nous encouragent et nous consolent en nous assurant de la facilité et de l'empressement avec lesquels les ministres sacrés sauront nous pardonner. *Et tu conversus confirma fratres tuos.*

Enfin, non seulement Pierre reçoit le pardon de sa faute; non seulement Jésus-Christ ne lui tient point compte de son infidélité et le traite comme s'il ne s'était pas rendu coupable, mais encore il le réintègre dans tous ses priviléges de chef de l'Eglise, de docteur infaillible de la vérité, et de pasteur suprême des âmes. Car Jésus-Christ lui confie le soin de paître les brebis et les agneaux, c'est à dire les évêques et leurs enfants dans la foi, avec la même confiance que si Pierre lui fût toujours resté fidèle : *pasce oves meas, pasce agnos meos ;* il lui rend même l'ancienne place qu'il occupait dans sa prédilection et dans son amour, en lui donnant le premier avis de sa résurrection (1) et en lui accordant ensuite la faveur d'une apparition particulière (2). Ah ! dans la parabole de l'Enfant prodigue, accueilli à son retour par son père avec les démonstrations d'une joie si vive, revêtu des plus riches habits, décoré d'un anneau précieux, le Seigneur nous avait déjà suffisamment renouvelé l'heureuse promesse qu'il nous avait faite par ses prophètes : si nous nous repentons sincèrement de nos péchés, ils seront effacés comme si nous ne les eussions jamais commis; tous nos anciens mérites revivront en nous, et les vices que nous aurons

veniam impetravit : ut hæc indulgentiæ norma et regula judicantibus præberetur. (*Loc. cit.*)

(1) Dicite discipulis ejus, et Petro. (*Marc.*, 16.)

(2) Surrexit Dominus vere et apparuit Simoni. (*Luc.*)

répudiés ne nous nuiront plus et ne nous empêcheront point d'être admis de nouveau aux communications les plus intimes de la divine bonté et de participer aux grâces les plus pures et les plus parfaites (1). Ainsi donc combien n'est-il pas consolant pour nous de voir cette doctrine d'espérance et d'amour accomplie et confirmée dans la personne de la pierre fondamentale de la véritable Église. *Et tu aliquando conversus,* etc.

Cependant cette admirable conversion ne nous présente pas seulement en action la doctrine de la vraie pénitence; elle nous en offre encore la pratique, les conditions et les caractères, de sorte qu'en la considérant nous puissions calquer ou juger la nôtre sur elle.

Premièrement. Conversion de S. Pierre, conversion prompte, instantanée. A peine le coq a-t-il chanté, à peine Jésus-Christ a-t-il laissé tomber sur son disciple un regard amoureux que Pierre reconnaît son péché; il ne temporise pas, il ne diffère pas; il ne renvoie pas à un autre moment ses larmes, sa douleur, sa pénitence; mais, comme l'assure l'Évangéliste, il n'eut pas plus tôt été touché de la grâce qu'il y correspondit; il n'eut pas plus tôt reconnu sa faute qu'il fondit en larmes (2). Cet empressement à profiter d'une si grande grâce mérite à Pierre son pardon, son salut et sa gloire.

Vraiment, on ne peut penser sans frémir à ce que Pierre serait devenu s'il n'eût pas compris sur-le-champ le regard amoureux du Sauveur! Jésus-Christ ne l'au-

(1) Impietas impii non nocebit ei in quacumque die conversus fuerit. (*Ezech.*, 33.)

(2) Conversus Dominus respexit Petrum; et egressus foras flevit amare. (*Luc.*)

rait pas certainement regardé une seconde fois, et Pierre serait mort dans son péché! Voilà, pécheurs mes frères, le danger auquel vous vous exposez en différant votre conversion, comme vous le faites, de jour en jour, et d'année en année; vous vous exposez à ce que la grâce du Seigneur ne vous appelle plus et à ce que votre cœur soit condamné à ce terrible silence de la voix divine qui est le plus terrible des châtiments de Dieu. En outre, dit S. Bernard, plus vous restez dans votre péché, plus vous vous accoutumez au sommeil de l'indifférence, plus aussi les chutes deviennent fréquentes, les fautes nombreuses, l'horreur qu'elles inspiraient moins vive, la volonté impuissante, les secours divins moins abondants, les remords rares, et alors plus difficiles pour vous devient l'amendement, et vous êtes plus près du désespoir que du pardon (1). Aujourd'hui donc que Dieu nous fait entendre sa voix, que le temps nous est favorable, que la santé nous le permet et que la grâce est prête, gardons-nous d'opposer à Dieu une orgueilleuse résistance. Car malheur, nous dit l'Esprit saint par la bouche de l'Ecclésiaste, malheur à qui diffère de jour en jour sa conversion; il sera surpris à l'improviste par la colère divine, frappé et accablé par la vengeance du Seigneur. (2)

Secondement. Conversion de Pierre, conversion sincère et intérieure. Le regard du Seigneur découvrit à Pierre tous les péchés qu'il avait commis en un seul; son incrédulité aux prédictions et aux avis de son divin maître; sa négligence à se prémunir par la prière; sa

(1) Quanto qui in peccato diutius remanebit, tanto difficilius evadit. (*De Pass. Petr. et Paul.*)

(2) Ne tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem;

témérité à se jeter au milieu du danger; son ingratitude à renier le Dieu sauveur qui l'avait tant aimé et préféré; la lâcheté qu'il avait montrée, lui disciple de Jésus-Christ, en faisant cause commune avec ses ennemis; la cruauté avec laquelle il avait percé par son renoncement le cœur de Jésus pendant que Jésus souffrait dans sa personne les insultes les plus graves et les outrages les plus atroces. Ces pensées se présentent en foule à l'esprit de Pierre, elles pèsent de tout leur poids sur son cœur, elles le déchirent, elles le brisent par leur violence et le fondent en larmes. Il ne dit rien, observe S. Ambroise, parcequ'une grande douleur est toujours silencieuse. Pierre ne parle pas, mais il pleure, et ses larmes sont en même temps sa confession extérieure, et le témoignage certain de sa douleur intérieure; et quoiqu'elles ne paraissent pas réclamer son pardon, elles le lui méritent et le lui obtiennent (1). Heureuses larmes, ajoute S. Léon, qui, en naissant au fond d'un cœur sincèrement contrit et affligé acquirent l'efficacité d'un nouveau baptême et effacèrent dans l'âme de Pierre la tache de son infidélité (2). Ainsi les larmes, inutiles d'ordinaire, et qui, quoique répandues en grande abondance, ne remédient à rien, et ne peuvent réparer la perte ni d'un parent que la mort nous a enlevé, ni celle d'une fortune qui nous a été ravie, ni les torts que la calomnie nous a faits, exercent cependant

subito enim venit ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te. (*Eccl.*, 5.)

(1) Non invenio quid dixerit, invenio quod fleverit. Lacrymæ culpam loquuntur et veniam non postulant, sed merentur. (*In Luc.*)

(2) Felices lacrymæ, quæ, ad diluendam culpam negationis, virtutem sacri habuere baptismatis. (*Serm. IX, de Pass.*)

une influence admirable sur les misères du cœur; elles sont comme le baume qui en adoucit les plaies, comme le bain qui en lave les souillures, et comme le remède qui en guérit les infirmités. Car, produites par une foi ardente, dit l'Ecriture, des joues de l'homme d'où elles coulent, elles rejaillissent sur les ailes de la charité jusqu'au trône de Dieu, qui les accueille, dont elles apaisent la justice offensée, et de qui elles obtiennent grâce et pardon (1). Il y a plus, ajoute S. Augustin; les larmes de la pénitence sont non seulement le remède qui guérit le pécheur, mais elles font encore sa véritable consolation et lui procurent un bonheur réel; de sorte que toutes les délices, tous les plaisirs du monde ne sont rien en comparaison des joies pures, des douceurs ineffables que l'on éprouve à pleurer ses propres fautes au pied du crucifix. (2)

Mais, hélas! où en est désormais parmi les chrétiens cet esprit de pénitence qui fut jadis une des gloires du christianisme! On les voit aujourd'hui commettant l'iniquité, s'y livrant corps et âme; vieillissant dans le péché et se glorifiant du péché d'un air de triomphe; mais où sont, je ne dis pas ceux qui pleurent, mais seulement ceux qui s'affligent dans leur cœur et se repentent? Ah! aujourd'hui plus que jamais nous ne voyons que trop se réaliser ce dont le prophète se plaignait déjà autrefois : « Que parmi une si grande multitude de pénitents il ne se rencontre presque aucun pécheur qui soit véritablement pénétré de componction et qui fasse une pénitence sincère de ses fautes. » (3)

(1) A maxilla enim ascendunt ad cœlum. (*Eccl.*, 35.)
(2) Dulciores sunt lacrymæ pœnitentis quam gaudia theatrorum.
(3) Non est qui agat pœnitentiam de peccato suo. (*Jer.* 8.)

Il y en a un grand nombre sans doute qui, principalement à l'époque du temps pascal dont nous approchons, vont avouer leurs fautes au tribunal de réconciliation ; mais des motifs naturels et humains et non des motifs spirituels et divins les y conduisent ; ils se confessent pour assoupir les remords les plus cuisants de leur conscience, et faire taire ses cris importuns, en se disant à eux-mêmes : Je me suis confessé. Ils se confessent pour se conformer à un usage, et non pour recevoir un sacrement ; ils se confessent pour échapper à l'excommunication, pour sauver les apparences, pour ne point perdre l'estime des supérieurs, la faveur de leurs protecteurs ou l'affection de leurs parents ; ils se confessent par crainte de la peine, et non en haine de leurs péchés ; mais leur cœur n'est nullement changé, parcequ'ils n'éprouvent aucun regret ni aucune douleur du mal qu'ils ont commis. Entendez-les en effet raconter les plus grands excès, et toutes les fautes d'une année entière ou même de plusieurs années avec autant de liberté, autant de laisser-aller et de sang-froid que s'ils faisaient le récit d'œuvres de vertu chrétienne. Et, à dire vrai, ce qui nous tourmente, nous confesseurs, ce qui nous afflige et nous cause tant de douleur, ce qui torture notre esprit et nous jette dans la perplexité, ce qui fait trembler notre main et notre langue en prononçant les paroles de l'absolution sur ces pénitents, ce ne sont pas tant les péchés énormes dont ils sont coupables que l'indifférence avec laquelle ils les accusent. Car nous savons que ce n'est pas une absolution, arrachée plutôt par les importunités du pénitent qu'obtenue par ses dispositions, qui efface le péché, mais que c'est la douleur seule qui assure l'effet de l'absolution ; que

la vraie pénitence ne consiste pas à faire l'aveu de son iniquité, mais à le détester. *Pœnitentiam veram non facit, nisi odium culpæ;* et que, selon la définition du concile de Trente, la condition principale, celle qui est la plus nécessaire et la plus importante du sacrement de pénitence, c'est le repentir sincère des péchés commis, et que ce repentir a été nécessaire dans tous les temps pour en obtenir le pardon (1). Comment pouvons-nous dès lors pratiquement juger que les pénitents sont disposés à l'absolution, quand nous ne voyons aucun sentiment d'humilité, de confusion ou de douleur se manifester sur leur visage, dans leurs discours ou dans leurs manières? Ainsi ceux-là ne sont que de faux pénitents et de vrais pécheurs, et la douleur qu'ils n'ont pas de leurs fautes, Jésus-Christ la ressent de leur confession, et il en pleure comme autrefois il pleura à la vue de l'obstinée Jérusalem. (2)

Ah! tâchons, en nous approchant de cet auguste sacrement, d'y apporter, suivant l'avis du prophète, les dispositions intérieures d'un cœur brisé par la componction plutôt que les démonstrations extérieures du corps. Lorsque le cœur ne s'afflige pas, il est inutile que le corps s'humilie, que la langue s'accuse, et que la volonté fasse des protestations. Aspirons à cueillir le fruit et non les feuilles de la pénitence (3). Ne nous mettons pas en peine de beaucoup parler, mais de nous attrister beaucoup. Les pénitences éloquentes sont sus-

(1) Primum locum inter pœnitentiæ actus habet et fuit omni tempore ad impetrandam veniam necessarius hic contritionis motus. (*Sess.* 14, *c.* 3.)

(2) Videns civitatem, flevit super illam. (*Luc.* 19.)

(3) Scindite corda vestra, et non vestimenta vestra (*Joël.*, 2.)

pectes avec raison. Et si nous sentons que nous n'avons point cette contrition sincère, efforçons-nous de l'exciter en nous-mêmes par la considération de la bonté de Dieu, de notre ingratitude et de notre malice, et surtout demandons-la à Dieu, qui ne la refuse jamais au mérite de la prière.

Troisièmement. Conversion de S. Pierre; conversion sincère, active et efficace. A peine rappelé à la grâce et à lui-même il sort en toute hâte, et fuit bien loin de la maison de Caïphe, de cette maison devenue si fatale à sa vertu; preuve manifeste, dit S. Léon, que Pierre ne veut plus retomber, parcequ'il fuit l'occasion où il est tombé (1). Origène dit aussi à ce sujet : « Pierre se hâte de sortir, parcequ'il veut réellement faire le bien et qu'il veut expier sa faute par des larmes sincères, et il comprend bien qu'il ne peut accomplir cette résolution au milieu de la société des impies, ni dans le lieu témoin de sa chute. (2)

Mais quoi? ne faut-il pas réparer le scandale au lieu même où il a été commis? Une faute publique peut-elle s'expier par une pénitence secrète ? Les témoins du renoncement de Pierre ne doivent-ils pas l'être aussi de sa confession? Oui, ils le seront bientôt, et Pierre ne tardera pas à réparer abondamment le scandale qu'il a donné. En attendant il nous montre par sa fuite que la véritable pénitence doit être active et efficace dans ce sens qu'il faut éloigner de soi tout ce qui a été une occasion ou une cause de péché, et que la première

(1) Egressus foras, fugiens cadendi periculum. (*Serm. IX, de Pass.*)

(2) In atrio Caiphæ non poterat agere pœnitentiam, unde foras egreditur de concilio impiorum. (*In Matth.*)

obligation de quiconque a scandalisé ses frères est celle de fuir le lieu où le scandale a été donné. Car combien de pécheurs sous le prétexte de réparation exposent aux dangers de l'occasion une passion mal éteinte, une volonté encore inconstante, une vertu encore jeune, et alors au lieu de réparer ils ne font que rechuter, et au lieu d'attirer à la pénitence leurs anciens complices ils retournent eux-mêmes au péché.

Ah! mes frères, la véritable conversion ne consiste pas dans les paroles, mais dans les faits; il ne suffit pas de déserter l'iniquité, mais il faut aussi rompre avec les occasions. Il vous faut briser avec ces dangereux amis, vous éloigner de ces maisons, renoncer à ces intrigues, vous abstenir de ces spectacles, fuir ces réduits et abandonner tous ces lieux publics d'où vous n'êtes jamais sortis sans quelque meurtrissure; où vous péchez en permettant à votre pensée de s'arrêter au mal; où vous commettez de déplorables actions, et où, si vous vous maintenez fermes une fois, vous tombez cent autres fois. Le pénitent qui n'use pas de ces précautions donne clairement à connaître qu'il n'a pas la haine du péché, puisqu'il fait tout ce qui est en son pouvoir pour se réserver l'occasion et la facilité de le commettre encore. Il donne à connaître qu'il n'est pas sincèrement repentant; qu'il aime encore le péché au fond de son cœur, et par conséquent qu'il n'y a de vrai dans sa fausse pénitence que la coupable volonté qu'il laisse entrevoir de chercher à alimenter le péché au lieu de le détruire.

Quatrièmement. Conversion de Pierre; conversion humble et accompagnée d'une sainte crainte. Car c'est l'Ecriture qui le dit, comme toute chute dans le péché provient de l'orgueil, ainsi la conversion sincère com-

mence par l'humilité (1). Rappelons-nous ici que le Seigneur, après sa résurrection, interrogea S. Pierre, en lui disant : « Simon Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci? *Diligis me plus his?* Mais le Seigneur ne sait-il pas si Pierre l'aime? Pourquoi donc le lui demande-t-il? Ah! la chute de son disciple avait eu pour cause cette présomption, qui l'avait porté à se placer au dessus de tous les autres à cause de son amour envers Jésus-Christ et de son courage à vouloir mourir pour lui; car il avait dit : Quand même tous les autres seraient scandalisés à cause de vous et déserteraient votre cause, moi je ne le serai jamais, et je ne vous abandonnerai jamais. *Etsi omnes,* etc. (Matth.). Ainsi donc, lorsque le Seigneur demanda à Pierre « s'il l'aimait plus que tous les autres, » ce fut comme s'il lui avait dit : Pierre, te crois-tu encore comme autrefois supérieur aux autres dans ton amour pour moi? Te crois-tu encore, comme autrefois, plus ferme que tous les autres, plus constant et plus fidèle à me suivre? Ah! le céleste médecin, pour emprunter le langage de S. Augustin, vient de toucher l'artère du cœur de son disciple bien aimé; il a posé le doigt sur la plaie à peine cicatrisée de son orgueil, et il fait connaître à tous que cette plaie, qui faillit être mortelle à son premier apôtre, est guérie maintenant qu'il ne reste plus aucun souvenir de son ancienne maladie, et qu'un sentiment d'humble défiance a remplacé ce sentiment de présomption dans ses propres forces, dont Pierre fait une si triste épreuve. Pierre, en effet, ne répond pas avec ce ton de résolution qu'il aurait pris autrefois : « Oui, Seigneur, je suis

(1) Contritionem præcedit humilitas; et ante ruinam exaltatur spiritus. (*Prov.*, 16.)

certain de vous aimer plus que tous les autres, » mais il répond d'un air soumis, le front humble et en termes modestes : « Vous savez, Seigneur, que je vous aime. *Tu scis, Domine, quia amo te.* (Joan.) Ah! Pierre, loin de croire qu'il surpasse tous les autres apôtres en amour pour Jésus-Christ, n'ose pas affirmer de lui-même qu'il l'aime véritablement; mais il s'en rapporte au témoignage du Seigneur sur la réalité de son dévouement. Et quand il entend Jésus lui réitérer la même demande pour la troisième fois, Pierre est contristé, il est confondu. *Contristatus est Petrus.* (Ibid.) Il ne présume plus de lui-même; il ne croit plus aux dispositions de son cœur. Au contraire, il tremble pour la sincérité de ses sentiments, comme pour la faiblesse de ses forces. Dès lors ce fut comme s'il avait dit à Jésus : Seigneur, il me semble que je vous aime, mais je n'ose plus croire à mon propre témoignage; je m'en rapporte à cet égard au vôtre. Je sais que vous connaissez mieux que moi l'état de mon cœur. Redressez donc mon jugement, s'il s'égare, et accordez-moi vous-même cet amour, s'il me manque. Je me confie à vous avec abandon, et je m'appuie sur vous seul. Je veux vous aimer, je ne veux aimer que vous, mais je sens que je ne le puis pas sans vous. *Tu scis, Domine, quia amo te.*

Oh! quel touchant langage! c'est le langage des véritables pénitents. Ils ne le sont pas même de nom ceux qui, après la confession, ne se tournent jamais vers Dieu pour implorer son secours par la prière; qui ne cherchent point à se fortifier par de pieuses lectures, par la fréquentation des sacrements et par les exercices de piété. Car il ne suffit pas, après avoir fait au ministre sacré l'aveu de ses fautes, de fuir toutes les occasions

de péché; il faut toujours redouter l'inconstance de sa propre volonté, la faiblesse de son propre cœur, et chercher en Dieu, par la pratique de la religion, la force de se soutenir dans le bien.

Chose surprenante! le secret pour devenir fort c'est d'avoir une humble défiance de soi-même et de mettre sa confiance en Dieu. Quand l'homme se persuade qu'il ne peut rien avec ses seules forces, alors il est capable de tout en Dieu et avec Dieu. *Cum infirmor, tunc potens sum.* Alors cet homme, auparavant si faible, qui avait été autrefois le jouet infortuné de toutes les passions; ce roseau jadis si fragile, prêt à plier au moindre souffle de la tentation, devenant tout à coup semblable, dit l'Ecriture, à un rocher immobile au milieu de la mer et contre lequel les vagues irritées viennent follement se briser, non seulement ne tombe pas, mais n'est pas même ébranlé. Désormais nulle tentation capable de le faire chanceler; nulle force assez puissante pour le vaincre; il est à l'épreuve de tout; il triomphe de tout. (1)

Cinquièmement. Conversion de S. Pierre, conversion amoureuse et fervente. Nous avons vu que le Seigneur répéta jusqu'à trois fois cette question à son disciple : « Pierre, m'aimes-tu? *Simon, diligis me plus his?* » Sur quoi il faut remarquer, dit S. Augustin, que Jésus-Christ demande à Pierre s'il l'aime, et non pas s'il le craint (2), pour nous indiquer que les péchés ne peuvent être effacés que par une contrition, fille de l'amour, qui seul forme les vrais pénitents : car la crainte de Dieu dis-

(1) Qui confidit in Domino, sicut mons Sion, non commovebitur in æternum... (*Ps.* 124.)

(2) Ait Petro : « Amas me? » et non dixit : « Times me? » (*Trac.*, 123, *in Joan.*)

pose bien à la conversion, mais l'amour seul l'achève. Et en effet, Pierre ne commença à pleurer amèrement son péché que parcequ'il commença à aimer véritablement son Seigneur (1). C'est pourquoi il répond toujours à la demande qui lui est faite : « Vous savez, Seigneur, que je vous aime; » et ainsi, ajoute encore S. Augustin, Pierre le reconnaît trois fois pour son Seigneur, et répare dignement son triple renoncement, en se servant pour exprimer son amour à Jésus de cette même langue qui, subjuguée par la crainte, avait eu le malheur d'offenser Jésus. (2)

Mais pour lui ce n'est pas assez. Pierre, qui avait renié le Sauveur dans la cour d'une maison, vient, le jour de la Pentecôte, confesser publiquement en présence de tout le peuple sur la place principale de Jérusalem, et il ne craint pas de dire à cette multitude : « Jésus-Christ est fils de Dieu, il est saint, innocent et auteur de la vie. Vous avez commis un grand crime en lui préférant l'homicide Barrabas, et en forçant Pilate à condamner ce même Jésus-Christ à être crucifié. Il ne vous reste d'autre espérance de salut que de recevoir le baptême de ce Rédempteur que vous avez rejeté, et de faire pénitence de votre crime. *Pœnitentiam agite, et baptizetur unusquisque vestrum.* (Act., 2.)

Pierre confessera bientôt la foi de Jésus-Christ devant Caïphe, lui qui avait renié son divin maître au milieu des serviteurs de ce pontife. En effet, on le traîne devant le Sanhédrin, composé de ce même Caïphe, des

(1) Flere cœpit amare, quia Dominum suum cœpit amare. (*Serm. XXI, de Temp.*)

(2) Redditur trinæ negationi trina confessio : ne minus amori lingua serviat quam timori. (*Tract. 123, in Joan.*)

rinces des prêtres et des sénateurs, tous arbitres de la ie et de la mort, et entourés d'une nuée de satellites et 'officiers armés; mais la présence de tous ces juges niques et cruels n'intimide point le courageux apôtre. leur reproche leur perfidie, leur obstination à méonnaître le Messie qu'ils ont crucifié, et il les exhorte la pénitence. O admirable prodige de la grâce! Qu'il st beau de voir cet apôtre jadis si présomptueux et si ible transformé par une véritable conversion en un omme si humble et en même temps si courageux!

Son zèle ne connaît plus de bornes. Pierre, non conent d'avoir confessé Jésus-Christ dans Jérusalem, vient annoncer aussi à Rome, et de Rome sa parole se réand dans le monde. Sa vie entière n'est qu'un enchaîement de souffrances, de peines, de fatigues et de ersécutions qu'il embrasse avec un cœur généreux et trépide, afin de propager la connaissance et la gloire Jésus-Christ. Imitant David dans son retour à Dieu, omme il l'avait imité dans son péché, il s'attache à réirer l'offense qu'il avait faite à son Seigneur en le reonçant, et dans ce but il redouble de zèle et de couge pour enseigner la doctrine et la religion de Jésusrist aux impies et aux idolâtres, et pour les attirer à connaissance et à son amour. (1)

Et nous aussi, si nous sommes véritablement affligés avoir offensé ce Dieu de bonté, d'avoir mille fois reé sa loi et déshonoré sa foi, nous devons l'aimer dérmais autant que nous l'avons outragé. Nous devons ous efforcer, et par nos discours et par nos exemples, obtenir que d'autres pécheurs retournent à Dieu, le connaissent et le servent avec amour, et qu'en rece-

(1) Docebo vias tuas, et impii ad te convertentur. (*Ps.* 50.)

vant comme nous la grâce de leur pardon, ils entrent à leur tour dans les voies du salut éternel. Le zèle pour le salut des âmes, qui est l'effet le plus noble de la charité divine et d'une conversion sincère, en est aussi une des preuves les moins équivoques et les plus certaines. C'est qu'il a été dit à tous les pécheurs chrétiens, dans la personne de Pierre, que le meilleur moyen pour eux de prouver qu'ils sont sincèrement convertis est de travailler à la conversion de leurs propres frères. *Et tu aliquando conversus, confirma fatres tuos.*

SECONDE PARTIE.

Il semble qu'après avoir reçu en tant de manières de la part de Jésus-Christ l'assurance de son pardon, Pierre ne devait jamais plus s'inquiéter de son péché, ni même y songer. Cependant il n'en est pas ainsi, car, à toutes les grandes qualités de sa pénitence que nous venons d'examiner, il y joignit encore celle qui les ennoblit et les couronne toutes; je veux dire qu'il persévéra et se montra constant jusqu'à la mort dans son repentir et sa douleur.

Aussitôt que ce nouveau David eût reçu de l'immense bonté du Seigneur la rémission de son péché, il en grava le souvenir dans sa pensée, afin de pouvoir le pleurer et l'expier sans relâche (1). Et S. Marc, en nous disant que Pierre, à peine sorti de la maison de Caïphe, se mit à pleurer, a voulu en quelque sorte nous indiquer que les larmes de Pierre commencèrent à couler alors pour ne tarir jamais. En effet, toujours pénétré de confusion au dedans de lui-même, le cœur toujours rem-

(1) Peccatum meum contra me est semper. (*Ps.* 50.)

pli de tristesse, toujours humble dans son regard, les yeux sans cesse humides de larmes, il marchait toujours suivi de son affliction, mettant tous ses délices à gémir sur son péché, au point qu'à force de couler, les larmes, au dire de Nicéphore, avaient formé comme deux sillons le long des joues de cet illustre pénitent. S. Clément, qui fut son disciple et son successeur dans le pontificat, nous atteste que chaque nuit, au chant du coq, il se relevait de terre, seule couche où il prit un peu de repos pour pleurer son infidélité et demander pardon à Jésus-Christ, et qu'il continua cette mortification pendant les trente-cinq dernières années de sa vie. Ainsi le chef de l'Église fut le modèle vivant des vrais pénitents.

Il voulut, même à l'heure de sa mort, donner des signes de pénitence. Néron l'avait condamné à mourir par le supplice de la croix; mais l'apôtre martyr, se jugeant indigne, lui pécheur, d'être crucifié de la même manière que le fils de Dieu, source de justice et de sainteté, réclama et obtint comme une faveur signalée, d'être cloué sur le gibet la tête en bas. Ainsi, tout en faisant éclater, même à sa dernière heure, la charité du martyr, il n'oublia pas l'humilité du pénitent : son dernier soupir fut tout à la fois un acte d'amour et de repentir, et sa douleur ne finit qu'avec sa vie.

Que penser donc, que dire de tous ces pécheurs qui, après avoir déroulé aux pieds du prêtre cette liste effrayante d'actes honteux, de cruelles injustices, de haines invétérées, de lâches vengeances, d'attentats à la pudeur, d'irrévérences dans l'église, de scandales dans les familles, d'horribles médisances, de sarcasmes ou de blasphèmes contre la religion et la piété, jettent

tous ces péchés dans l'oubli, les considèrent comme un compte soldé, et n'y reportent plus leur pensée pour s'en attrister, s'en humilier, se confondre devant Dieu, et lui demander ce pardon qu'ils ne sont pas certains d'avoir obtenu?

Le pardon des péchés est un acte de si haute miséricorde et de si grande bonté que l'âme qui en est l'objet ne doit jamais l'oublier. Comme on ne peut se rappeler le bienfait immense du pardon sans se retracer en même temps à l'esprit la gravité de l'offense, ainsi le pécheur à qui Dieu a véritablement pardonné ne se pardonne plus à lui-même et n'oublie jamais ses égarements. Plus Dieu a fait éclater envers lui sa miséricorde et sa clémence, plus le pécheur doit se montrer sévère envers lui-même en se rappelant ses péchés et en les pleurant. Ce fut ainsi qu'à l'exemple de Pierre, Paul, Madeleine, Augustin, Marie d'Égypte, Marguerite de Cortone, Ignace, Camille de Lellis et mille autres pénitents, quoique assurés de leur pardon par une révélation céleste, prolongèrent leur pénitence jusqu'à la mort, et qu'ils ne cessèrent d'avoir leurs crimes devant eux et de les pleurer qu'en cessant de vivre.

Que vous êtes donc malheureux, ô vous, pécheurs, à qui la pensée que vos péchés vous ont été pardonnés vous conduit à les oublier! Vous devriez au contraire, parceque le souvenir s'en est effacé en vous, craindre avec raison qu'ils ne vous aient pas été remis, et que Dieu ne s'en souvienne, précisément parceque vous ne les avez plus devant les yeux. En effet il appartient au véritable esprit de pénitence, selon la belle doctrine du prophète, de faire passer dans le cœur du pécheur

repentant l'indignation et la haine que Dieu nourrit contre le péché (1). Aussi Tertullien définit-il le vrai pénitent : L'homme en colère et en guerre continuelle contre lui-même. *Pœnitens est homo irascens sibi.* C'est à dire que c'est l'homme qui se substitue au Dieu qu'il a offensé, qui se punit d'autant plus lui-même que Dieu l'a plus égargné, et qui commence à se haïr et à se détester, d'autant plus qu'il comprend que Dieu l'a aimé davantage.

Que dirons-nous donc, et que faudra-t-il penser de tant de pécheurs qui, loin de concevoir la moindre haine, le plus petit dégoût d'eux-mêmes, après avoir reconnu leur ingratitude envers Dieu, et confessé leur audacieuse révolte contre lui, n'ont au contraire que des égards et des condescendances pour leur personne, s'appuient, se contentent, et se caressent eux-mêmes ; qui, loin de s'imposer quelque humiliation volontaire, quelque jeûne, quelque mortification ; loin de combattre une seule fois leurs propres goûts ou leurs caprices, loin de pratiquer une œuvre de religion et de charité en expiation de leurs fautes, accomplissent encore avec peine la pénitence qui leur a été imposée et qu'ils n'ont acceptée intérieurement qu'avec des murmures et des plaintes, parcequ'ils la jugeaient trop sévère ? Oh ! les admirables chrétiens qui, si prompts, si faciles et si actifs à contenter leurs caprices, se montrent ensuite si difficiles et si faibles quand il s'agit de donner à Dieu la plus légère satisfaction pour les outrages dont ils se sont rendus coupables envers lui.

Vous devez conclure de tout cela que ce ne sont pas tant vos péchés qui vous perdent que la pénitence que

(1) In me transierunt iræ tuæ. (*Ps* 87)

vous en faites ; pénitence vaine et illusoire qui, au lieu d'apaiser Dieu, lui insulte de nouveau ; pénitence qui ne fait qu'ajouter chaque année une confession mal faite et un sacrilége de plus aux péchés que vous commettez pendant cet intervalle, et qui reviennent toujours les mêmes au tribunal sacré ; pénitence qui change en poison mortel pour vous et en nouveau triomphe pour le démon, l'admirable et salutaire remède de la confession auriculaire, ce grand bienfait de la miséricorde divine.

Ah ! qu'il n'en soit point ainsi cette année. Prenez au moins dès à présent la résolution de vous réconcilier sincèrement avec Dieu, par une confession qui satisfasse Dieu et vos consciences. Jésus est prêt à vous regarder ; que dis-je ? au moment même où je vous parle, il vous regarde d'un œil compatissant, parcequ'il vient, par mon organe, vous offrir le pardon. Il est prêt à vous pardonner tous les défauts de vos confessions passées, à condition que vous apportiez toutes les dispositions nécessaires à celle que vous allez entreprendre. Ce sera assurément la dernière pâque pour plusieurs. Qui sait si ce ne sera pas aussi la dernière pour vous ? Ce n'est donc point sans raison que Dieu vous regarde, qu'il vous parle et qu'il vous appelle.

Que votre conversion soit prompte, sincère, humble, généreuse, efficace et persévérante. Représentez-vous devant les yeux le sublime exemple de la conversion de S. Pierre. Implorez aussi son intercession, afin qu'il vous obtienne une étincelle de cet esprit de pénitence qui gouverna son cœur et qui pourra réformer le vôtre ; et qu'ainsi s'accomplisse pour votre bonheur la prophétie de Jésus-Christ, c'est à dire que Pierre converti

soit pour vous, devenus ses frères, celui qui, comme modèle et comme intercesseur, vous encourage, vous aide, vous raffermisse dans la pénitence sincère, en un mot qu'il vous convertisse et vous sauve. *Es tu*, etc.

Ainsi soit-il.

SEIZIÈME CONFÉRENCE.

LE TRIBUNAL DE PILATE, ET LA RÉVÉLATION DU ROYAUME DU MESSIE.

stiterunt reges terræ, principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus... Qui habitat in cœlis irridebit eos... Ego autem constitutus sum Rex ab eo super Sion, montem sanctum ejus, prædicans præceptum.

(Ps. 2.)

Les rois de la terre se sont levés, les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ... Celui qui habite dans le ciel se rira d'eux.... Moi j'ai été établi roi sur Sion, sa montagne sainte, et j'en publierai le décret.

Le monde religieux, quand vint celui qui devait le sanctifier, était partagé en deux grandes familles, en deux grands peuples : le peuple Juif et le peuple Gentil. Le Sanhédrin, résidant à Jérusalem et présidé par le souverain pontife, chef de la religion du vrai Dieu, représentait le peuple juif. Le peuple gentil était représenté par le sénat résidant à Rome, et présidé par l'empereur, qui réunissait la souveraineté religieuse à la souveraineté politique, et était aussi, sous le titre de souverain pontife, le chef de l'idolâtrie.

Mais comme le Rédempteur devait être immolé pour les deux peuples, il fallait que les deux peuples concourussent ensemble à son sacrifice. Voilà pourquoi la synagogue et l'empire, Caïphe et Pilate, César et Hérode, les Juifs et les Gentils ont pris part à la mort de Jésus-Christ. David avait prédit ce grand événement en termes fort clairs, lorsqu'il dit : Les rois de la terre et les princes des prêtres se sont ligués, comme un seul homme, et avec une effrayante unité de haine et d'in-

justice ils se sont levés contre le Seigneur et contre le Messie son envoyé. *Astiterunt reges terræ*, etc. Mais le même prophète avait pareillement annoncé que le Seigneur se rirait de cette impie conspiration des hommes. *Qui habitat in cœlis irredebit eos;* et que le Messie, précisément parceque tous l'auraient condamné, deviendrait le véritable roi de tous et qu'il régnerait sur la sainte montagne de la nouvelle Sion son église, pour publier à tous le grand commandement de Dieu, la vraie religion et la véritable loi de Dieu. *Ego autem*, etc.

Or cette prophétie a commencé à s'accomplir, lorsque le Sanhédrin, après avoir condamné à mort le Messie, le cita au tribunal de Pilate, gouverneur romain et représentant de César, afin qu'il le condamnât à son tour et le fît crucifier. Mais Dieu s'est joué de la perfidie de l'un et de l'autre; car il s'est servi de cette occasion pour faire reconnaître la royauté de son Messie et faire annoncer par lui au monde sa religion sainte.

Tel est le grand mystère que nous allons expliquer, c'est à dire Jésus-Christ remis par les Juifs aux mains de Pilate et révélant devant ce même Pilate sa royauté et sa loi. Nous y apprendrons combien il importe d'observer cette loi, pour avoir la gloire d'appartenir au céleste royaume. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les passions humaines, la haine et l'envie sont celles qui aveuglent le plus l'esprit, qui exercent sur le cœur le plus violent empire et poussent l'homme

à fouler aux pieds sa propre dignité et à méconnaître ce qu'il se doit à lui-même. Voyez cette foule frémissante autour du prétoire; croyez-vous qu'elle ne soit composée que de gens appartenant au plus bas peuple? Non; au milieu d'elle est le conseil suprême de la nation tel qu'il se trouvait réuni dans la maison de Caïphe; on compte les princes des prêtres, les soixante-dix sénateurs, les pharisiens et les docteurs de la loi qui, comme les évangélistes le leur font observer, s'étaient transportés en corps, le grand-prêtre à leur tête. au palais de Pilate. (1) Tous ces hommes sont dominés par une haine cruelle qui les aveugle, les domine et les transporte; et dès lors, comme ils ne rougirent pas au jardin des Oliviers de jouer le rôle de sbires, ils n'ont pas honte maintenant, ces personnages si respectables et si graves, de se faire tout à la fois bourreaux et accusateurs de Jésus pour le faire mourir.

A cette époque, dit S. Jérôme, l'usage s'était introduit chez les Juifs de lier fortement l'accusé contre lequel on voulait provoquer une sentence de mort, et de le présenter dans cet état au président. C'est pour cela que l'évangéliste a soin de rapporter cette circonstance. Ils lièrent Jésus, l'emmenèrent et le livrèrent à Pilate (2). En chargeant ainsi le Sauveur de chaînes, remarque Émissénius, ils voulurent prévenir l'esprit du juge contre lui et lui donner toutes les apparences d'un

(1) Et surgens omnis multitudo eorum (*Luc.*), Summi Sacerdotes cum Senioribus et Scribis et universo concilio (*Marc.*), adducunt Jesum a Caipha in Prætorium. (*Joan.*)

(2) Vincientes Jesum duxerunt ad Pilatum (*Marc.*). Habebant enim hunc morem, ut quem morti adjudicassent, ligatum judici traderent. (*In Matth.*)

homme qui avait mérité mille morts, indigne par conséquent de commisération et de pardon. (1)

Ils ne consentirent même pas à confier leur prisonnier à une députation choisie parmi eux ni au préfet des prisons; mais les prêtres et les anciens du peuple voulurent l'accompagner eux-mêmes tous ensemble afin, dit S. Léon, de forcer la main du magistrat de Rome. Leur but était de lui faire entendre qu'en venant solliciter ainsi en commun la mort de cet homme, ils ne faisaient qu'obéir au vœu de tout le peuple dont ils étaient les représentants; ils voulaient obliger Pilate à renoncer à tout examen à l'égard d'un accusé que le conseil suprême et la voix publique de sa propre nation avaient déjà jugé digne de mort; en un mot ils cherchaient à imposer au juge par cette masse de témoignages imposants, afin qu'il n'osât même pas penser à absoudre. (2)

Les Romains, devenus maîtres de la Judée avaient, il est vrai, ainsi que le remarque S. Thomas, enlevé au conseil suprême de la nation le droit souverain de condamner à la peine de mort (3). Mais en dépouillant le Sanhédrin des Juifs du droit de faire mourir les coupables, ils lui avaient laissé cependant celui de les juger selon leurs lois, sous la réserve expresse que le président romain devrait confirmer la sentence pour qu'elle pût être mise à exécution. Pourquoi donc les prêtres et

(1) Vinctum Jesum Pilato tradunt, ut, ex hoc, reus mortis et venia indignus credatur. (*In Matth.*)

(2) Ut inter tot præjudicia, quem omnes vellent perire, non auderet Pilatus absolvere. (*Serm. VIII, de Pass.*)

(3) Per Romanos, quibus erant subjecti, erat eis potestas occidenti interdicta. (3. *p. q.* 47. *ar.* 4.)

les anciens qui avaient déjà jugé et condamné à mort comme blasphémateur Jésus de Nazareth, ne se contentent-ils pas de solliciter auprès de Pilate la confirmation de leur sentence? Pourquoi au contraire lui amènent-ils le prétendu criminel chargé de chaînes, lui portent-ils la cause tout entière et veulent-ils que lui-même procède à un nouveau jugement et qu'il condamne Jésus d'après les lois romaines? Les Juifs firent tout cela pour différentes raisons que les Pères et les interprètes ont eu soin d'indiquer.

Ce fut d'abord, dit S. Léon, pour sauver leur réputation auprès du peuple admirateur dévoué de Jésus-Christ. Car en lui montrant que ce n'étaient point eux qui condamnaient Jésus, mais qu'il était frappé par le jugement de Pilate, non comme un mauvais Juif, mais comme un citoyen séditieux, ils pourraient faire croire facilement au peuple qu'ils n'avaient pris aucune part à cet arrêt de condamnation, tandis que réellement s'il n'était l'œuvre unique de leur coopération, il était bien l'œuvre des traits acérés de leurs langues. (1)

Ce fut en second lieu, remarque S. Chrysostome, parcequ'ils voulaient faire mourir Jésus, non pas tant comme coupable de crimes contre la religion que comme convaincu de crimes politiques, comme un séditieux, un rebelle, comme un perturbateur du repos public. Or Pilate seul était compétent pour prononcer en cette matière. (2)

(1) Hoc consilio rem gerebant, ut ab actione sceleris sui viderentur immunes, subtrahentes opera manuum, et exercentes tela linguarum. (*Serm. VI, de Pass.*)

(2) Volebant eum occidi non tantum ut transgressorem legis, sed tanquam publicum hostem, quia regem se fecerat. (*Hom.* 82, *in Joan.*)

Enfin ce fut, dit Théophilate, parcequ'il ne suffisait pas à la haine des Juifs que le Sauveur mourût; mais elle exigea qu'il mourût de la mort des esclaves et des hommes convaincus des crimes les plus atroces, de la mort de la croix, afin que l'opprobre de son supplice ternît pour toujours la réputation de sa personne et détruisît entièrement l'idée que quelques-uns s'étaient formée qu'il était véritablement le Messie (1). Or comme les lois judaïques n'admettaient pas le supplice de la croix, qui n'était alors adopté dans la Judée qu'en exécution des lois romaines, ils voulurent que la cause du Nazaréen fût soumise au jugement du magistrat romain, parceque lui seul pouvait lui infliger cette peine. C'est l'évangéliste lui-même qui fait cette observation importante quand il dit : Que les Juifs refusèrent de juger le Seigneur selon leurs lois, et qu'ils le livrèrent à Pilate afin que fût accomplie la prédiction que Jésus avait faite lui-même relativement à la mort de la croix qu'il avait résolu de souffrir (2). En effet, ce divin Sauveur avait clairement dit à ses disciples quelques jours auparavant : Voici que nous allons à Jérusalem, où je serai livré aux Gentils pour être crucifié. (3)

O Juifs aussi insensés que perfides, s'écrie ici Théophilate ! En livrant Jésus aux mains de Pilate afin qu'il soit crucifié, vous n'avez d'autre but que d'assouvir votre haine contre le Messie et, en attendant, aveugles

(1) Pessimo enim genere mortis occidere innocentem, hoc est crucifigere desiderant. (*In Joan.*)

(2) Ut sermo Jesu impleretur quem dixit : significans qua morte esset moriturus. (*Joan.*)

(3) Ecce ascendimus Jerosolymam ; et tradent filium hominis gentibus ad crucifigendum. (*Matth.*, 20.)

que vous êtes, vous ne faites que servir son amour pour les hommes. Vous réunissez tous vos efforts pour le faire mourir sur la croix, mais vous ne faites que coopérer à l'accomplissement de ses libres desseins, de ses prédictions, et lui procurer un genre de mort qu'il s'est choisi lui-même indépendamment de votre criminelle volonté (1). Ainsi, les pensées que vous roulez dans votre esprit sont vaines, la haine dont vous frémissez est impuissante, et Dieu et le Messie, contre lesquels vous conspirez maintenant de concert avec les Gentils, se rit de votre fureur. *Astiterunt reges*, etc.

L'évangéliste remarque encore que les magistrats juifs qui avaient traîné Jésus-Christ jusqu'au prétoire le quittèrent à la porte; ils n'en franchirent pas le seuil, alléguant qu'ils ne voulaient pas se souiller en entrant dans la maison d'un infidèle, mais se conserver purs afin de pouvoir manger des victimes que l'on immolait pendant sept jours durant la pâque. (2) O raffinement de malice! ô détestable hypocrisie! Ils craignent, dit S. Augustin, de contracter une impureté légale en entrant dans la maison d'un païen, et ils ne craignent pas de se rendre criminels en venant solliciter la mort de leur frère, la mort du juste. (3)

Cependant Pilate, quoique juge, montre moins d'orgueil et plus de modération que ces impies accusateurs. Il pardonne à leur scrupuleuse superstition, l'offense qu'ils lui font en regardant comme impur le sanctuaire

(1) Judæi de morte turpissima cogitabant : sed a Domino, iis non intelligentibus, electa erat. (*In Joan.*)

(2) Ut non contaminarentur ; sed ut comederent Pasqua. (*Joan.*)

(3) Timebant contaminari prætorio ; et fratris sui sanguine non timebant. (*Tract. in Joan.*)

de la justice, et se montrant sur la porte du prétoire, il dit aux magistrats juifs : Hommes graves comme vous paraissez être, vous n'avez certainement pas procédé à l'arrestation de cet homme avec un appareil si imposant, et vous n'êtes pas venus ici pour solliciter auprès de moi sa condamnation sans l'avoir reconnu coupable et convaincu de grands crimes. Quels sont donc ces crimes ? Je ne doute nullement de votre intégrité, mais j'ai besoin de les connaître pour la régularité de la procédure. (1)

Quelle admirable conduite, dit S. Cyrille ! Pilate, ce magistrat païen, montre plus de justice que les magistrats juifs, adorateurs du vrai Dieu ! Les gens du monde sont souvent plus justes que les prêtres eux-mêmes ; les musulmans plus équitables que beaucoup de chrétiens ! Pilate, dans cette circonstance, véritable modèle des juges intègres, ne veut pas procéder en aveugle, il ne veut pas condamner sur de simples préventions, mais sur des faits réels. Avant de prononcer, il veut connaître ; il veut juger et non pas opprimer ; il veut appliquer la loi, mais non servir les passions d'autrui, (*In Joan*). C'est pourquoi, quelque intègres, quelque recommandables que l'on veuille supposer les Juifs, dès que Pilate les voit arriver en tumulte pour réclamer la condamnation de Jésus-Christ, il ne voit pas en eux un corps de magistrats ; il ne les regarde que comme une foule d'accusateurs, qui n'ont d'autre droit que celui de faire examiner leurs témoignages, et de les voir discutés avec d'autant plus de maturité qu'ils sont eux-

(1) Exivit ergo Pilatus ad eos foras, et dixit : Quam accusationem affertis adversus hominem hunc. (*Joan.*)

mêmes des accusateurs plus imposants et plus puissants, et par-là même plus suspects. Leur autorité ne le préoccupe nullement ; leur nombre ne le prévient pas ; leur caractère sacré ne l'ébranle point. Il semble donc leur dire en leur adressant la question dont j'ai parlé : l'accusé est ici, c'est bien ; mais quels sont les chefs d'accusation ? quels sont les crimes ? Je veux des preuves et non des cris, des faits et non des paroles. *Quam accusationem affertis adversùs hominem hunc?*

Les Juifs, observe S. Cyrille, ne s'attendaient pas à une telle demande. Ils s'étaient flattés que Pilate, se contentant de la démarche du corps des représentants de la nation, condamnerait le Sauveur à mort sans aucun examen, et se ferait aveuglément le complice de leur fureur et le ministre de leur cruauté. (1)

Aussi cette question imprévue les déconcerte et les confond. Cachant sous le manteau d'un orgueil affecté leur désappointement et leur surprise : « Si cet homme, disent-ils, n'étaient pas un malfaiteur, publiquement reconnu pour tel, nous ne l'aurions pas traduit nous-mêmes à votre tribunal. *Si non esset,* etc. (*Joan.*) O cieux, frémissez d'horreur ! Celui dont la vie a été une suite continuelle de grâces et de bénédictions, celui qui a fait bien toutes choses, (2) et qui mettait ses délices à semer les bienfaits sur son passage, est traité de malfaiteur par les plus scélérats d'entre les hommes. Et pourtant il souffre tout cela avec une patiénce inaltérable, et pourtant il garde le silence ! O homme, si facile à t'irriter de l'injure la plus légère, avant d'ouvrir ton

(1) Petunt a Pilato ut, Judaicam crudelitatem imitatus, suæ insaniæ deserviat. (*In Joan.*)

(2) Bene omnia fecit. (*Marc.*, 7.)

cœur à la haine et de t'abandonner à la vengeance, ah ! souviens-toi que le Fils de Dieu a été flétri du nom de malfaiteur, pour appeler sur toi-même le pardon de tes nombreux méfaits ! Et vous, âmes chrétiennes, âmes justes, souvenez-vous aussi de l'horrible affront que votre Dieu et votre Sauveur souffre pour l'amour de vous, et consolez-vous, réjouissez-vous même d'être souvent insultées par les mondains pour l'amour de lui !

Cependant Pilate, avec le bon sens qui distingue un Romain, fut loin de se contenter d'une réponse qui ne prouvait rien par là même qu'elle affirmait trop. Il conclut au contraire de cette réponse et du zèle extraordinaire des accusateurs que leur plainte était dépourvue de preuves et ne reposait sur aucun fondement; que c'était moins le zèle de la justice que l'intérêt de la passion qui les faisait agir, et qu'ils étaient venus au prétoire pour en appeler au bras du préteur et non à son examen, pour invoquer son glaive et non son jugement. Il comprit en un mot qu'on voulait faire de lui non le juge d'une cause présentée sous un faux jour, mais le bourreau d'un innocent. (1) Or, dit S. Chrysostôme, Pilate jugea qu'une pareille prétention était absurde et intolérable. (2)

Cependant, sans laisser aucunement pénétrer sa pensée, feignant au contraire de n'avoir aucun doute sur la loyauté des Juifs, il répondit à leur insolente réplique avec une modération et une prudence admirables, et il leur dit : « Le prisonnier n'en a point appelé

(1) Expetiverant præsidem magis executorem sævitiæ quam arbitrum causæ. *(Serm. VIII de Pass.)*

(2) Absurdum arbitratus est judicium eos præsumere, et sibi executionem permitti. (*Hom.* 82, *in Joan.*)

à mon tribunal; reprenez-le donc, et jugez-le vous-mêmes selon votre loi. Vous qui connaissez ses crimes, vous pourrez à bon droit lui appliquer la peine qu'il mérite, sauf ensuite mon approbation pour l'exécution de l'arrêt. *Accipite*, etc. (Joan.)

Mais les Juifs voulaient à tout prix la mort du Seigneur; seulement pour les motifs que j'ai déjà indiqués, ils ne voulaient pas que l'on pût dire que c'étaient eux qui l'avaient condamné à mourir. Ils répondent donc avec une certaine affectation de délicatesse : « Le crime dont il s'agit entraîne la peine de mort par la croix; cette peine est écrite dans les lois romaines; ce n'est pas à nous qu'il appartient de l'appliquer. *Nobis non licet*, etc. (Ibid).

Toutefois, obligés par la fermeté de Pilate de préciser leurs accusations contre le Sauveur, ils passent sous silence avec une astuce calculée, dit S. Chrysostome, le prétendu crime de blasphème dont, au sein de leur assemblée, ils l'avaient déjà déclaré coupable et digne de mort. C'est qu'ils comprenaient bien que Pilate, juge idolâtre, n'aurait attaché aucune importance au crime de blasphème contre la divinité des Juifs, et ils formulent du mieux qu'ils peuvent trois chefs d'accusation en matière politique, la seule qui pût attirer l'attention et exciter l'intérêt du représentant de César (1). Ils lui disent : « Nous avons des preuves irréfragables que cet homme jette le trouble parmi le peuple; qu'il défend de payer à l'empereur les tributs qui lui sont dus, et qu'il va publiant partout lui-même qu'il est le Messie et le roi des Juifs. » *Hunc invenimus*, etc. (Luc.)

(1) Quia sciebant Pilatum nullam curam legalium facientem ad publicas accusationes rem deducunt. (*Hom.* 82, *in Joan.*)

Rien de plus faux que ces accusations. La vie entière et le caractère doux et humble du Sauveur en était une réfutation solennelle. Mais rien aussi de plus capable, par sa gravité, de réveiller la jalousie d'un homme d'état, puisqu'il s'agissait du crime de lèse-majesté, Jésus étant accusé d'avoir aspiré à la royauté. Mais Pilate, par une disposition particulière de Dieu qui voulait faire disparaître jusqu'à l'ombre de ces accusations de peur d'obscurcir l'innocence de son divin fils, n'y ajouta point foi. Il s'aperçut au contraire que ces imputations ne présentaient d'autre preuve que le caractère et la multitude des grands-prêtres, devenus tout à la fois accusateurs et témoins après avoir voulu s'ériger en juges ; et dès lors il comprit bientôt, de la manière la plus évidente, dit l'Évangile, qu'il y avait dans ces accusations plus de haine et de mauvaise foi de la part des accusateurs que de culpabilité du côté du prévenu (1). Mais pour faire voir qu'il ne restait pas inactif dans une affaire qui se présentait sous un aspect si grave, il laisse les Juifs s'agiter en tumulte hors du prétoire, rentre dans la salle où il avait fait placer le Sauveur lorsque les Juifs l'avaient remis entre ses mains, et le fait comparaître en sa présence (2). Jésus, tout chargé qu'il était de liens, paraît au tribunal de Pilate dans l'attitude d'un criminel. L'évangéliste semble surpris en racontant cette circonstance. (3). Oh! que cette parole est significative! s'écrie Origène. Jésus debout devant Pilate! quelle humiliation! quel abaissement pour

(1) Sciebat (Pilatus) quia per invidiam tradidissent eum Summi Sacerdotes. (*Marc.*)

(2) Introivit in prætorium Pilatus, et vocavit Jesum. (*Joan.*)

(3) Jesum autem stetit ante Præsidem. (*Matth.*)

le Fils adorable de Dieu, établi par son Père juge des vivants et des morts, de se voir ainsi traduit au tribunal des hommes, et d'être forcé de rester debout comme un grand criminel pour attendre sa propre sentence prononcée par un magistrat idolâtre. (1)

Pilate pourtant déclare ne tenir aucun compte des deux premiers chefs d'accusation allégués par les Juifs contre le Sauveur, parcequ'il savait par expérience qu'aucune plainte de ce genre n'avait jamais été portée à sa barre contre Jésus-Christ. Il s'arrête seulement au troisième chef, c'est à dire à ses prétentions d'être roi. Toutefois il ne fait pas connaître à Jésus que c'était là le grief principal que les Juifs, hors du prétoire, avaient contre lui, et cela afin qu'il s'expliquât plus librement. Il lui demande simplement, plutôt avec le ton d'un ami qui converse qu'avec l'air d'un juge qui interroge, et comme poussé par sa propre curiosité : « Vous êtes le roi des Juifs ? *Tu es rex Judæorum ?* (Joan.)

Mais que peut la prudence humaine contre la sagesse divine ? Pilate prétend par cette simple question pénétrer mieux les pensées secrètes du Seigneur, et le Seigneur lui fait une réponse qui oblige Pilate à manifester les siennes propres. Car il prouve qu'il a lu dans le cœur de Pilate, de même qu'il a connu ce que les Juifs en son absence avaient allégué contre sa personne : « Est-ce « véritablement comme homme, ou à titre d'ami que « vous cherchez, ô Pilate ! à savoir si je suis roi ? N'est-ce « pas plutôt comme juge que vous m'adressez une telle « demande, et parceque ma royauté vous a été pré-

(1) Judex totius creaturæ constitutus a Patre, vide quantum se humiliat, ut acquiesceret stare ante Judicem terræ Judææ. (*Tract.* 25, *in Matth.*)

« sentée par les Juifs comme un chef d'accusation (1)? » lui faisant entendre par là, dit S. Cyrille, que rien n'est caché à Jésus-Christ (2). Le gouverneur demeure tout étonné que sa pensée secrète soit ainsi devinée, et il lui avoue avec embarras que c'est en effet comme juge qu'il lui a adressé cette question, parcequ'elle se rapportait au crime dont les Juifs l'avaient accusé. Aussi Pilate répond-il avec une sorte de colère mêlée de confusion : « Je ne suis point Juif, vous le savez, et je me « fais un honneur de ne pas l'être. Ce sont ceux mêmes « de votre nation, ce sont les chefs de votre religion « qui vous ont accusé d'ambitionner la royauté, et qui « m'ont remis le jugement de cette cause. Je demande « comment vous avez pu faire naître une pareille impu- « tation. Êtes-vous ou n'êtes-vous pas véritablement le « roi des Juifs? Et dans quel sens prétendez-vous être « roi? » *Numquid ego Judæus sum?* etc. (Joan.)

Dès l'instant que Pilate déclare ne pas interroger comme homme poussé par la curiosité, mais comme magistrat investi d'une autorité publique, le Fils de Dieu ne se refuse point à répondre, *respondit Jesus ;* et d'une manière claire, précise et qui ne laisse aucun doute sur le sens de ses paroles il manifeste et révèle à l'univers le grand mystère de sa royauté. Qu'il est beau de voir notre divin maître transformer tous les lieux et toutes les circonstances de ses ignominies en autant d'écoles où il explique les oracles de sa sagesse et d'où il gouverne le monde! Qu'il est beau de le voir parler comme Dieu dans le temps même qu'il est couvert d'humiliations comme criminel! Car voici ce qu'il dit : « Mon

(1) A temetipso hoc dicis, an alii dixerunt tibi de me. (*Joan.*)
(2) Hæc autem dixit subostendens nihil esse occultum. (*In Joan.*)

royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde mes sujets combattraient pour que je ne fusse pas livré au pouvoir des Juifs; mais mon royaume n'est pas d'ici. (1)

Il voulut dire par là, selon l'abbé Rupert : « Oui, je « suis véritablement roi, mais d'un royaume qui ne res- « semble en rien aux empires de la terre, dont l'étendue « du territoire, dont la multitude et la bravoure des « armées font la force. Le mien n'a nul besoin de ces « moyens pour subsister. C'est pourquoi, ô Pilate ! vous « me voyez maintenant devant vous, seul, sans défense « extérieure, sans rien de tout cet appareil fastueux, « de toute cette grandeur que les autres rois étalent « d'ordinaire quand ils paraissent en public. (2)

« Si mon royaume était de ce monde, mes ministres « et mes sujets seraient aussi de ce monde ; ils vole- « raient à ma défense ; ils ne me laisseraient pas à la « discrétion de la haine des Juifs, et ils ne souffriraient « pas que je fusse traité comme vous voyez que je le « suis. *Si ex hoc.* Mais tel est le caractère de ma « royauté qu'elle est incompatible avec l'état où je me « trouve réduit en ce moment ; qu'elle peut souffrir « mon oppression, mon ignominie et ma mort sans rien « perdre de sa stabilité et de sa gloire, parceque n'ayant « point son principe et sa raison dans la volonté des « hommes elle n'a nullement besoin de la force des « hommes pour se soutenir. » *Nunc autem regnum meum non est hinc.*

(1) Regnum meum non est de hoc mundo. Si de hoc mundo esset regnum meum, ministri mei decertarent utique ut non traderer Judæis. Nunc autem regnum meum non est hinc. (*Joan.*)

(2) Regnum meum non est de hoc mundo. Id est : non de magnitu-

O parole admirable! ô mystère sublime! ô sagesse divine de notre Sauveur et Maître! ô doctrine vraiment céleste que le Fils de Dieu pouvait seul révéler et enseigner aux hommes! Par cette simple et courte réponse le Rédempteur fait connaître qu'il est véritablement roi, mais roi appelé par son Père à régner non sur tel ou tel royaume, non sur tel ou tel peuple, mais sur toutes les nations, sur la sainte montagne de Sion, sur l'Eglise universelle qui devait s'étendre à tous les temps et à tous les lieux. *Ego autem constitutus sum ab eo super Sion montem sanctum ejus!* Par cette réponse, il a détruit d'un seul coup la fausse idée que les Juifs s'étaient formée de la royauté du Messie. Dans ce peu de paroles il nous a donné la clef de toutes les Ecritures; il a expliqué toutes les prophéties; il a montré le véritable esprit de la nouvelle alliance; il nous a dit que le royaume de Jésus-Christ n'est ni politique ni temporel, mais spirituel et divin; qu'il s'établit dans les cœurs par la force de la grâce, s'étend par les armes de la patience et prospère par le mépris des choses terrestres; qu'il ne promet rien de ce que la cupidité mondaine poursuit sans relâche, mais qu'il invite par les humiliations, attire par la croix et récompense par le martyre; que ce royaume n'a de rapport avec le monde présent que pour en inspirer le dédain, et que descendu du ciel, il n'a d'autre but que de rendre les sujets qui en font partie éternellement heureux dans le ciel. *Regnum meum non est de hoc mundo.*

Mais voici une autre instruction non moins solide renfermée dans ces mêmes paroles. « Si le royaume de

dine civitatum, non de multitudine et fortitudine militum. (*In Joan.*)

Jésus-Christ, dit S. Augustin, n'est pas de ce monde. il ne saurait être composé de citoyens et de sujets de ce monde; il ne doit être formé que de ceux qui croient en Jésus-Christ, qui ont son esprit et imitent ses exemples; de ceux à qui le Sauveur lui-même a dit ailleurs: Vous n'êtes pas du monde, comme je ne suis pas de ce monde moi-même; de ceux enfin qui se trouvent au milieu du monde, mais qui cependant n'appartiennent pas au monde. » (1)

C'est pourquoi, s'écrie S. Cyprien, par une conséquence nécessaire mais terrible de cette vérité, combien n'êtes-vous pas malheureux, ô vous qui, remplis de l'esprit du monde, esclaves des maximes, des idées. des usages, des préjugés et des caprices du monde, préférez l'amour du monde à l'amour de Dieu, et n'êtes chrétiens que pour déshonorer le christianisme! Ah! je regrette de vous le dire, et cependant il faut que je vous le dise ouvertement: non, vous n'êtes pas de Dieu, et Dieu ne daigne pas venir habiter en vous: c'est pourquoi vous n'appartenez sous aucun rapport au royaume de Jésus-Christ sur cette terre, et si vous ne vous réformez vous-mêmes, il est certain, infortunés, que vous n'aurez point de part à son royaume dans les cieux (2). Mais non; qu'il n'en soit pas ainsi, ô mon Dieu! que nul parmi les fidèles de cet auditoire ne soit exclu du royaume céleste. Établissez en ce moment dans nos

(1) Quid est regnum ejus? Nisi credentes in eum, quibus dicit: De hoc mundo non estis, sicut et ego non sum de hoc mundo. (*Tract. in Joan.*)

(2) Dicit regnum suum de hoc mundo non esse, quia in his, qui amorem mundi Dei amori præponunt non dignatur Divinitas mansionem facere. (*Serm. de Jejun. et Tent.*)

cœurs le règne de votre grâce, qui fasse de nous des sujets dévoués et fidèles, afin que nous puissions tous entrer dans le règne de votre gloire. *Adveniat regnum tuum.*

Cependant, il était clair que le Sauveur en parlant à Pilate d'un royaume à lui, d'un royaume nouveau et qui lui était propre, s'attribuait le titre et la qualité de roi. Aussi Pilate lui répliqua-t-il : « Il est donc vrai que vous êtes roi (1) ? » Et Jésus répondit modestement : « Vous l'avez dit; je suis véritablement roi. » *Tu dicis, quia rex sum ego.* Puis donnant plus de force à sa voix et à sa parole, il continue à dire à Pilate et à nous-mêmes dans la personne du gouverneur : » Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, et quiconque appartient à la vérité écoute docilement ma voix, la reconnaît et l'accomplit. » *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum,* etc. O nouvelle et précieuse leçon! ô paroles sublimes! Elles contiennent toute la religion! Elles suffiraient seules à nous prouver que Jésus-Christ est Dieu. Car nul dans cette attitude d'accusé et de criminel où Jésus-Christ était placé devant Pilate n'aurait pu ni penser ni s'exprimer ainsi!

Admirons ici d'abord, avec S. Chrysostome, la manière dont Jésus-Christ répond à Pilate, et qui est si différente de celle qu'il emploie à l'égard de Caïphe. Au prince des prêtres, qui lui fait cette question : « Es-tu le fils de Dieu? » il réplique d'un ton sévère et menaçant : « Oui, je suis le fils de Dieu; » et il ajoute : « Et je serai votre juge. » A Pilate, qui lui demande : « Êtes-vous roi? » il répond d'un ton plein de douceur et de

(1) Dixit itaque ei Pilatus : ergo rex es tu ? (*Joan.*)

compassion : « Oui, je suis roi ; » et il ajoute encore : « Mais je suis aussi votre sauveur. » Ah ! pourquoi nous en étonner ? Caïphe avait questionné le Sauveur avec malignité dans le but de le perdre ; Pilate l'interroge au contraire avec des intentions amies pour le délivrer. C'est pourquoi Caïphe est menacé, et Pilate instruit, De plus, Caïphe est juif, Pilate est gentil. Cette manière si diverse de répondre nous enseigne que la justice de Dieu tient la menace suspendue sur la tête des Juifs, tandis que sa miséricorde est promise aux Gentils. De terribles châtiments sont prédits à ceux-là, mais à ceux-ci sont annoncés de grands bienfaits, la révélation des plus grandes vérités et la possession du royaume de Dieu. (1)

Car en disant : « Je suis venu dans le monde, » Jésus indique clairement qu'il était, qu'il existait avant sa naissance et sa venue dans le monde ; que, selon ses propres expressions, fils d'Abraham selon la chair, il a précédé ce patriarche selon la divinité, et que, né dans le monde comme homme, il est antérieur, comme fils de Dieu, à l'origine du monde. (2)

En second lieu, quand Jésus dit : « Je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, » il ne fait que répéter en d'autres termes ce qu'il avait déjà annoncé par la bouche de David : « J'ai été établi roi par Dieu même, afin de publier ses décrets. » *Constitutus sum*, etc. De sorte que pendant que l'Evangile accomplit la prophétie, la prophétie explique l'Evangile. Car la vérité à laquelle il est venu rendre témoignage, ou

(1) Locutus est ad Pilatum erudiens eum, et ad altiora repetens. (*Hom.* 83, *in Joan*).

(2) Antequam Abraham fieret, ego sum. (*Joan.*)

qu'il est venu révéler et promettre n'est rien moins que le commandement de Dieu, la loi de Dieu, la religion de Dieu, religion qu'il a mission d'enseigner aux hommes, et c'est pourquoi il a été établi roi et législateur sur la montagne sainte de son Eglise. En sorte que la première fonction de sa royauté est d'éclairer les esprits, de sanctifier les cœurs, et de recevoir, comme souverain d'un empire tout spirituel, l'hommage le plus noble que l'homme puisse rendre, l'hommage de la foi et de l'amour. Ces paroles renferment donc en abrégé les motifs, les fins et les fruits de l'Incarnation, du ministère public et de la passion et de la mort de Jésus-Christ.

Ensuite la vérité, dans le sens religieux, n'est autre chose que la connaissance de Dieu et de l'homme, des rapports qui doivent exister entre Dieu et l'homme, et des rapports qui doivent lier les hommes entre eux. La vérité c'est la vraie religion qui embrasse le dogme, la morale et le culte; c'est la religion que les Juifs ne connaissaient qu'en expectative, et l'état de figure dont les Gentils n'avaient absolument aucune idée. Si donc nous connaissons maintenant Dieu et le mystère des trois personnes divines, si nous connaissons l'homme et son origine, sa condition et sa fin, ses devoirs, sa chute et sa réparation; le médiateur et ses mystères, ses grâces et ses promesses; la loi divine et ses préceptes, ses menaces et ses récompenses; si nous avons l'inestimable avantage de professer ces grandes et importantes vérités que le monde ancien avaient ou obscurcies par ses fables ou entièrement perdues; ces vérités à la recherche desquelles la sagesse humaine avait, pendant plusieurs siècles, épuisé tous ses efforts sans pouvoir

jamais les découvrir, c'est parceque Jésus-Christ, véritable roi d'un nouveau royaume tout spirituel, assis sur le mont prophétique de l'Église comme sur un trône d'amour, nous les a fait croire par ses enseignements, et nous les a fait aimer par sa grâce, et voilà comment il a régné, comment il règne encore et régnera à jamais dans l'esprit et dans le cœur des hommes. *Ego autem constitus sum rex,* etc.

Et à qui donc cette précieuse révélation est-elle faite? Le Seigneur nous l'a déclaré lui-même lorsqu'il a ajouté : « Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix » (*Omnis,* etc.) Paroles qui renferment un sens profond, puisqu'il semble que Jésus aurait dû dire au contraire : « Celui qui écoute ma voix appartient à la vé« rité qu'il possède; » car sa voix et ses paroles sont la vérité. Mais le Seigneur a voulu ici nous découvrir un grand mystère. En effet quels sont ceux qui appartiennent à la vérité : ce sont les âmes humbles, simples et modestes qui ont un désir sincère de connaître, un cœur disposé à aimer, et qui sont disposées à pratiquer la vérité. Or le Seigneur nous dit que ces âmes écoutent la voix de Jésus-Christ et ses enseignements avec docilité et avec fruit. Mais ceux qui prétendent connaître la vérité avec un esprit de haine pour l'attaquer et l'étouffer, comme firent les Juifs ; avec un esprit de dédain pour la tourner en dérision, comme fit Hérode, et avec un esprit d'indifférence pour la condamner ou la sacrifier à la politique et au respect humain, comme fit Pilate, tous ceux-là n'ont rien de commun avec la vérité ; ils n'ont aucune sympathie secrète pour elle; ils lui sont ou ennemis ou étrangers, et c'est pourquoi la révélation divine leur est refusée. Ils ne méritent pas d'en-

tendre la voix de Jésus-Christ, de la comprendre ni de la goûter dans le sens qui pourrait les éclairer, les justifier et les sauver; mais ils ne l'entendent que matériellement comme un vain bruit, comme un son privé de sens qui les laisse dans leur aveuglement et prononce leur condamnation.

Dans la circonstance dont il s'agit, Pilate est une preuve sensible de la vérité de cet oracle de Jésus-Christ : Il ne possède ni cet esprit humble ni ce cœur docile qui disposent l'homme à recevoir la vérité et à la pratiquer, et qui établit une véritable parenté, une affinité secrète entre l'homme et la vérité. Aussi, pendant que le Sauveur lui révélait des choses si sublimes sur sa propre royauté et sur son royaume, Pilate a entendu le son de sa voix divine, mais sans en découvrir le sens. Il est vrai que, surpris de la manière toute nouvelle dont le Seigneur parle de la vérité, la curiosité le pousse à demander, comme il demande en effet, ce que c'est que la vérité. *Dixit Pilatus : Quid est veritas?* Mais c'est là une curiosité toute personnelle purement excitée en lui par esprit philosophique et non par zèle pour la religion. C'est une question adressée dans l'intérêt de la science profane et non pour le salut éternel de son âme; c'est en lui un désir fugitif, une velléité sans conséquence de savoir une chose à laquelle il n'attache au fond aucune importance sérieuse. En effet, au moment où Jésus-Christ paraissait disposé à lui répondre et à l'instruire, Pilate se lève, quitte son tribunal, arrête en quelque sorte la parole sur les lèvres de Jésus, le laisse seul tout à coup, et sans attendre la réponse il sort pour haranguer les Juifs. *Et cum hoc dixisset*, etc.

Or voilà, dit un commentateur, une peinture fidèle de ces chrétiens qui ont de temps en temps certaine velléité, certain vain désir d'entendre la parole de Dieu et de connaître les obligations que sa loi impose; mais qui ensuite, lorsque cette sainte parole, cette auguste vérité commence à retentir à leur oreille par le moyen de la prédication évangélique, se retirent, fuient et ne veulent pas en savoir davantage. Ah! c'est qu'ils redoutent sa voix importune, son action sévère, sa juste autorité qui commande des sacrifices, exige des réformes, rappelle et combat les injustices, montre des châtiments, tandis qu'eux au contraire ils ne veulent voir s'altérer en rien la honteuse félicité qu'ils se sont créée au sein du vice et du désordre. (1)

Mais hélas! malheureux qu'ils sont, la vérité, dont ils se préoccupent fort peu et qu'ils repoussent ainsi, se retire et se dérobe à leurs yeux. Et puisque la vérité c'est Jésus-Christ lui-même, *Ego sum veritas;* la vérité qui fuit et s'éclipse, c'est Jésus-Christ qui abandonne la montagne de Sion, figure mystique de l'âme chrétienne sanctifiée par le baptême, et qui n'y règne plus; de sorte qu'il n'y annonce plus par ses inspirations et par sa grâce la loi sublime de Dieu pour la faire aimer et accomplir. Malheur donc à l'âme aveugle, obstinée et rebelle dont Jésus-Christ s'est éloigné, s'écrie S. Augustin. Car qui peut comprendre le malheur d'une âme veuve de Dieu, et que Dieu a abandonnée à sa propre solitude. *Væ soli.* Effrayante solitude, affreux abandon, sombre veuvage du temps.

(1) Fecit quæstionem et non expectavit solutionem. Sic multi transitorio fervore conversi ad Deum, vera bona desiderare incipiunt; sed in mentis proposito non persistunt. (*Hug. Victor. in Allegor.*)

funeste avant-coureur du veuvage éternel et de la terrible séparation pendant l'éternité.

SECONDE PARTIE.

Que ces paroles par lesquelles l'Evangéliste commence le récit que je viens d'expliquer sont profondes! « Les Juifs, dit-il, livrèrent Jésus entre les mains du gouverneur Ponce-Pilate. » *Et tradiderunt eum Pontio Pilato præsidi.* (Matth.) Car ce fut là un acte solennel par lequel le peuple juif, représenté par le grand-conseil, renonça au nom de tous les Juifs présents et à venir au Messie promis à ses pères, attendu depuis si longtemps, et se déclara satisfait de ne point appartenir au Sauveur du monde.

Malheureux Juifs, leur crie à ce sujet S. Léon, quelle perte vous avez faite! de quel précieux trésor vous vous êtes dépouillés en abandonnant ainsi le Messie, qui était le seul titre de votre existence et de votre gloire; en livrant aux étrangers votre concitoyen, votre frère né de vous et parmi vous, votre sauveur en un mot! Mais vous expierez à bon droit ce grand crime, et puisque vous avez livré Jésus aux Romains pour le faire mourir, vous tomberez à votre tour au pouvoir des Romains pour être humiliés, écrasés et détruits par eux. (1)

Dès aujourd'hui commence pour vous, infortunés! une série d'épouvantables malheurs. Il n'y aura plus

(1) Tradiderunt Romanis Jesum; sed et ipsi a Deo traditi fuerunt in manus Romanorum, ut adimplerentur Scripturæ dicentes : Secundum opera manuum eorum tribue illis.

pour vous ni lumière, ni prophéties, ni science de Dieu, ni connaissance de ses mystères et de ses lois. L'Ecriture sera pour vous un livre scellé, que vous lirez sans comprendre, et où vous rencontrerez Jésus-Christ à chaque page, mais sans le voir. Dès ce jour vous n'avez plus ni temple, ni autel, ni sacerdoce, ni sacrifice, ni ville, ni royaume. Ce jour fatal changera toutes vos solennités en un deuil amer, en une éternelle douleur. (1)

Mais, poursuit S. Léon, ce jour lugubre de la Pâque, qui a été pour les Juifs couvert des ténèbres de la nuit la plus obscure, a brillé pour nous de l'éclat de la plus radieuse lumière. (2)

Ce n'est donc pas sans une raison cachée que l'Evangéliste, en parlant de cet acte solennel de la remise de Jésus aux mains de Pilate, donne à celui-ci le nom de gouverneur ou représentant de César : *Tradiderunt Pontio Pilato præsidi.* Il semble que par cette dénomination l'historien sacré ait voulu montrer que Pilate, recevant, comme Romain et comme lieutenant de l'empereur et du monde païen, le Rédempteur que les Juifs livraient entre ses mains, en prend possession au nom des Romains et au nom des Gentils. O précieux souvenirs! ô consolants mystères! ô Gentils! ô Romains! Par suite de cette action des Juifs nous devenons, nous Gentils, les vrais enfants de la promesse, la race d'Abraham, la véritable maison de Jacob. L'Eglise catholique prend la place de la synagogue. C'est à elle qu'est transmise la science

(1) Hoc mane vobis, o Judæi, Templum et altaria diruit, legem et prophetas ademit, Regnum et Sacerdotium sustulit, in luctum æternum omnia festa convertit. (*Serm. II, de Pass.*)

(2) Festivitas quæ illis conversa est in noctem, nobis coruscat in lucem. (*Serm. IX, de Pass.*)

des Ecritures, à elle que le dépôt de la vraie foi est confié, à elle que passent le véritable sacerdoce, le vrai sacrifice, le vrai culte, la connaissance de toutes les lois de Dieu et la dispensation de toutes les grâces du salut éternel. Rome en particulier prend aujourd'hui possession du Rédempteur que Jérusalem renonce et qu'elle répudie. Rome devient sainte du crime de Jérusalem, innocente de son iniquité, riche de sa dépouille, libre de sa condamnation, glorieuse de son avilissement, immortelle de sa destruction. Rome devient la capitale du nouveau royaume spirituel que, sans être du monde, le Rédempteur est venu établir dans le monde; et le Vatican devient, au lieu de Sion, la véritable montagne sainte sur laquelle le Fils de Dieu, établi roi par son divin Père, place son trône et déploie sa royauté, son autorité et son empire, annonçant à tout l'univers du haut de cette montagne sacrée la vraie religion et la divine loi. *Ego autem*, etc.

Reconnaissons donc, nous qui sommes chrétiens, nous descendants de pères gentils, reconnaissons avec S. Paul, l'acte d'ineffable miséricorde par lequel Dieu nous a tirés, sans aucun mérite de notre part, de la gentilité où nous serions demeurés les vils esclaves de toutes les erreurs et de tous les vices, pour nous transporter dans le royaume de Dieu, et nous faire participer à l'amour de Dieu. *Qui eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum filii dilectionis suæ.* Reconnaissons cet immense bienfait par la gratitude la plus sincère et le dévouement le plus affectueux. Reconnaissons-le, en conformant nos pensées, nos sentiments et notre vie aux lois pures, saintes et parfaites de ce royaume de Dieu; de sorte que Jésus n'ait pas à rougir de nous

avoir pour sujets. Reconnaissons-le en soutenant, par la pureté de nos mœurs, l'honneur d'appartenir à un si grand monarque, et soyons remplis de zèle pour sa gloire, pleins d'un saint respect pour ses églises, fidèles observateurs de ses lois, afin d'avoir part ensuite à ses récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

Première Conférence. — Jésus va au jardin des Oliviers. 5
Deuxième Conférence. — La Passion. 26
Troisième Conférence. — La prière dans le Jardin. 56
Quatrième Conférence. — La Vigilance et la Prière. 83
Cinquième Conférence. — La prière dans le Jardin par rapport à l'homme. 112
Sixième Conférence. — L'agonie. 139
Septième Conférence. — La sueur de sang. 166
Huitième Conférence. — Judas au Jardin. 193
Neuvième Conférence. — La prise de Jésus. 223
Dixième Conférence. — Le tribunal de Caïphe. 252
Onzième Conférence. — Le Soufflet. 279
Douzième Conférence. — La condamnation à mort au tribunal de Caïphe. 297
Treizième Conférence.— Les opprobres. 319
Quatorzième Conférence.— Le renoncement de S. Pierre. 339
Quinzième Conférence. — La pénitence de S. Pierre. 362
Seizième Conférence. — Le tribunal de Pilate, et la révélation du royaume du Messie. 388

BT 430 .V4514 1848 v.1 SMC
Ventura, Gioacchino,
Conferences sur la Passion
de Notre Seigneur Jesus-Chri
47232056
AWZ-8938